

Chers Amis,

Le présent numéro du *Porche* est le cinquantième volume d'une collection née il y a près de 25 ans. Aussi arbore-t-il un format de papier plus généreux et des caractères plus lisibles, pour une lecture que nous espérons plus confortable. N'hésitez pas à nous dire ce que vous en pensez.

Nous sommes heureux que le quatrième pays que nous avons voulu honorer dans notre association fasse l'objet de la première rubrique, cette fois-ci. La rubrique, d'une belle unité, est centrée sur la personnalité étonnante de Fanny de Sivers. Première pierre d'un colloque international que nous espérons (co)organiser bientôt...

De Finlande nous proviennent d'excellentes nouvelles, assez variées pour leur part : une étude de Juhani Rekola inspirée, un roman tout récent d'Hannu Mäkelä, un colloque érudit dont rend compte notre correspondant outre-Baltique, Osmo Pekonen.

La rubrique « Russie » est fidèle à nos habitudes : traduire, trouver du numéro, voire de l'inédit. Mille mercis à Pavel Kryloff – ou Paul Krylov, comme l'on voudra – de nous avoir fourni les deux précieux documents qui présenteront Vladimir Raïtss, le défunt président d'honneur de notre association. Et qu'on ne blâme surtout pas le fait de mettre côte à côte, dans cette rubrique russe, des poètes qui diffèrent par l'époque, l'esthétique, l'importance dans l'histoire littéraire : c'est le privilège de Jeanne, et presque son mystère, que de rallier à elle gens de toutes sortes, et les Russes n'échappèrent à son attraction ni au XIX^e, ni au XX^e, ni au XXI^e siècle !

Vous trouverez dans la rubrique « France », outre la remarquable étude de Bernard Plessy, un contrepoint péguiste à des articles qui eussent, autrement, fait de ce numéro 50 un numéro exclusivement johannique. Attention : nous offrons un abonnement gratuit et toute notre reconnaissance à celui de nos lecteurs qui trouvera l'auteur du tapuscrit inédit dont Yves Avril raconte une partie de l'histoire.

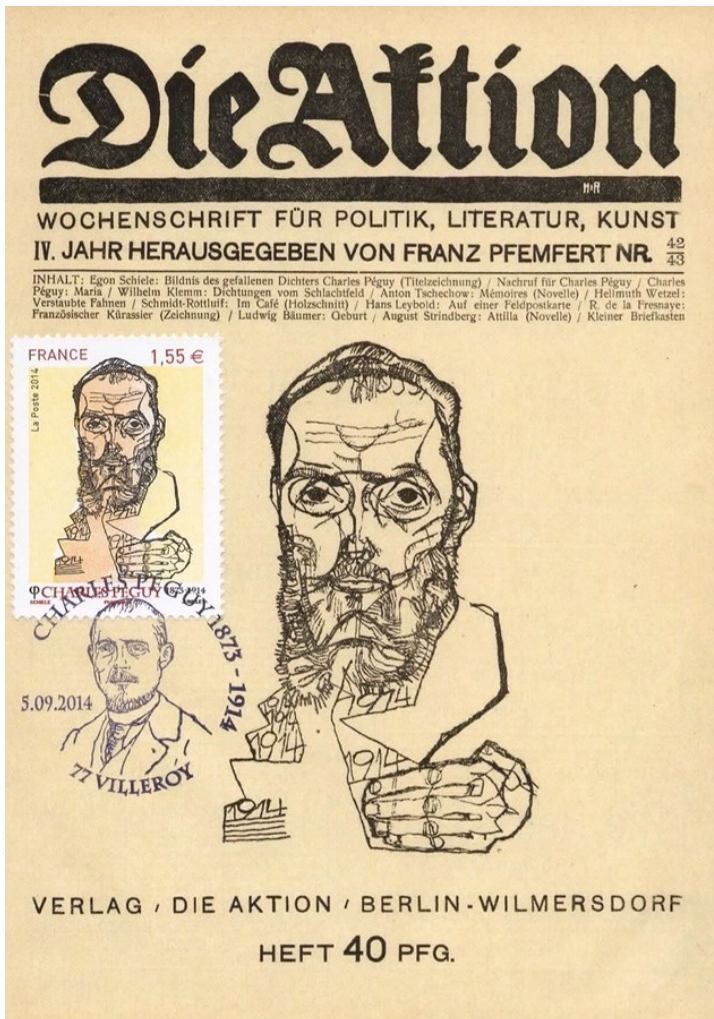
Nous finissons ce volume avec un catalogue des articles et des illustrations en mettant à jour le précédent, qui remontait à dix ans et au numéro 32. C'est pour nous un moyen de nous y retrouver et de constater le chemin accompli ; ce peut être aussi un moyen d'aiguiser votre curiosité, de vous donner envie de commander tel ou tel numéro ancien – n'hésitez pas, chers lecteurs, car beaucoup sont encore disponibles.

Remercions les relecteurs attentifs de ce numéro, qui ont su débusquer coquilles et maladroresses : Anne-Marie et Michel Rustant, Élisabeth Sicard-Wiss.

Nous n'oublions pas qu'il nous faut programmer une Assemblée générale, probablement à l'automne. Nous vous écrirons dès que nous pourrions trouver une date favorable.

En attendant, bonne lecture à tous de ce 50^e *Porche*, daté de 2019 !

Romain Vaissermann



2014, France, carte dite « maximum »
(timbre, tampon et carte postale de même sujet)

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2020)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné(e),

demeurant

Téléphone :

Courriel :

(cochez les cases utiles)

adhère avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €.

adhère avec un seul abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions.

m'abonne simplement, sans adhésion : 30 €.

adhère simplement sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

désire recevoir une attestation permettant de déduire 66 % de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20 % de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

membre	Exemples de cotisations	Déduction fiscale	Coût après déduction
actif	15 €	10 €	5 €
bienfaiteur	30 €	20 €	10 €
bienfaiteur	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au nom du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

NB : La convocation à l'Assemblée générale 2020 sera envoyée ultérieurement.



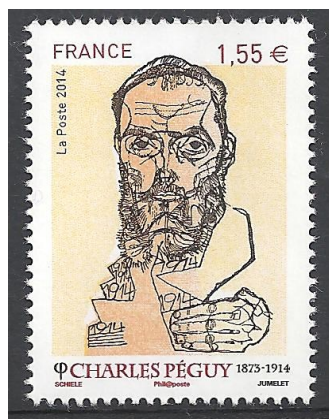
République française, 1950, timbre neuf



Principauté de Monaco, 1973, timbre neuf



Pays-Bas, 1995, timbre neuf
(quelques mots d'Ève)



France, 2014, timbre neuf

Nécrologie

Le 16 juin 2019 s'est éteinte **Éliane Avril**, née Prost, épouse d'Yves Avril et soutien indéfectible de notre Association. Dynamique et joyeuse, généreuse et hospitalière, l'esprit toujours en éveil et si réactive, elle organisait nos pots d'Assemblée générale comme une mère et participait fidèlement à toutes nos activités : réunions, colloques. Elle aimait faire les honneurs de sa maison aux hôtes de passage, souvent venus de loin, et échanger avec eux idées et bonheurs de lecture. Que son mari, ses enfants, leurs conjoints et ses petits-enfants, soient tous assurés de notre profonde sympathie, de toute notre gratitude et de nos prières.

R. Vaissermann

Le 17 août 2019 s'est éteint l'un de nos fidèles abonnés et proche parent, **Jacques Prost**. Professeur d'anglais, il était un grand admirateur et un grand lecteur des classiques de notre langue. Bien qu'assez éloigné, je crois, des domaines qui sont ceux de notre association et des sujets qu'aborde notre bulletin, il avait tenu, par une sympathie qui n'était pas seulement familiale, à accompagner et soutenir notre entreprise. Ce qu'il fit jusqu'à ce que la maladie d'Alzheimer l'ait contraint à y renoncer.

Dans la nuit du 28 au 29 avril 2020, notre amie **Sophie Tranié**, victime d'un cancer du pancréas, s'est éteinte, entourée de sa nombreuse famille. Nous avons une particulière dette à l'égard de Sophie et Vincent, son mari. Lui, fidèle abonné, a été à maintes reprises notre généreux mécène. Et c'est chez eux, à Coulommiers, que nous trouvions chaque début de septembre une étape chaleureuse avant d'aller rejoindre l'Amitié Charles-Péguy sur la tombe de Péguy à Villeroy. En 2012, anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc, nos amies Éléna et Natalia, venues de Russie, et Marika Põldma, venue d'Estonie, avaient profité elles aussi de cette hospitalité. Nous les gardons dans nos pensées et nos prières.

Y. Avril

In memoriam
Michel Leplay et René Marichal

Yves Avril

Si *Le Porche* avait paru à son heure en 2019, nous n'aurions pu apprendre à nos lecteurs la perte que vient d'éprouver notre Association dans les premiers mois de l'année 2020 en la personne de deux amis, Michel Leplay, pasteur de l'Église réformée, décédé le 26 février à Paris, et René Marichal, jésuite, décédé le 6 avril à Francheville. Aucun des deux n'était actuellement membre de notre association, mais l'intérêt qu'ils marquaient tous deux pour ce que nous faisons et l'amitié qu'ils nous témoignaient nous aidaient beaucoup.

Michel Leplay, né au Havre en 1927, a su dès l'âge de 15 ans qu'il deviendrait pasteur. Peut-être sa vocation est-elle née dans une participation active au scoutisme des Éclaireurs Unionistes. Après un passage dans les Cévennes, il est nommé à Amiens, participe aux instances régionales de l'Église réformée, puis est nommé directeur de l'hebdomadaire *Réforme* (1991-1995). J'ai appris qu'il se disait avec humour « catholique réformé », mais je l'ai connu et je l'ai éprouvé en maintes conversations tout à fait engagé dans sa confession. Son travail était orienté d'une part par l'œcuménisme – il souhaitait que la diversité des trois grandes confessions chrétiennes s'exprimât plus par la « complémentarité » que par la divergence – et d'autre part par l'engagement dans l'Amitié judéo-chrétienne. Il faisait partie depuis une quarantaine d'années de l'Amitié Charles-Péguy et de son conseil de direction, où il était extrêmement actif ; c'est là que nous l'avons connu.

Il n'aura pas pu lire le texte que j'avais composé pour lui, lorsqu'il m'avait écrit avoir été scandalisé par le fait que, dans le *Dictionnaire Péguy* dont avec Salomon Malka et Claire Daudin nous étions responsables, il n'avait trouvé aucune allusion aux amitiés protestantes de Péguy ; et il m'en faisait particulièrement grief puisque, dans ce dictionnaire, j'étais précisément auteur de la rubrique « Amitiés ». On trouvera ce texte dans quelques pages.

René Marichal, né en 1929, après des études au collège des Jésuites de Lyon, est entré à 18 ans au noviciat de la Compagnie de Jésus. Comme le pasteur Leplay, son activité dans le scoutisme, « cette école de rencontre », disait-il, l’a beaucoup marqué.

À la Villa Manrèse où il faisait une retraite, il avait rencontré le père Charles Bourgeois, premier jésuite ordonné dans le rite byzantin-slave¹, qui connaissait bien la Russie et le monde orthodoxe, puis plus tard, à Chantilly, des émigrés russes, sans que, selon lui, cela ait joué un rôle déterminant dans l’orientation qui fut donnée à sa vocation.

Il passe une licence de Russe à la Sorbonne, où il suit les cours de Pierre Pascal, catholique fervent venu du communisme et qui avait été, dans la Russie de la Révolution, l’un des soutiens de Lénine. Il est nommé directeur-adjoint de la riche Bibliothèque slave de Paris fondée au XIX^e siècle par le prince Gagarine, puis transportée de Paris à Meudon, où elle demeura jusqu’à son transfert à Lyon en 2002, transfert qui suscita critiques et même indignation.

Membre du Conseil œcuménique des Églises et, jusqu’en 2002, du Comité mixte de dialogue catholique-orthodoxe en France, il s’intéresse naturellement aux relations avec la Russie où il commence à se rendre régulièrement à partir de 1964. Au COE, il rencontre différents représentants de l’Église orthodoxe de Russie, dont le métropolite de Léningrad. Il est alors nommé responsable du Centre d’études russes Saint-Georges de Meudon, où il exerce pendant près de trente ans.

Pour lui, l’œcuménisme ne devait pas être l’union indistincte des différentes Églises mais transcender les différences confessionnelles. Il pensait que, avec les orthodoxes au moins, les différences dans le culte n’étaient pas nécessairement séparatrices, mais culturelles et idéologiques. Il n’était pas non plus aveugle sur l’extrême difficulté de ces relations.

En 1979 il lance la revue *Simvol* (Symbole), projet inspiré par la pensée et l’action du père Alexandre Men. La disparition de cette revue, due à des problèmes que connaissent bien aujourd’hui tous les éditeurs de revue, l’attristera beaucoup. Je l’ai rencontré dans ces moments et il me semblait tout à fait désespéré.

Le père Marichal a été le traducteur de Soljénitsyne pour *Le Chêne et le Veau*, qui relate entre autres les démarches qui ont abouti à la

¹ Charles Bourgeois, *Ma rencontre avec la Russie. Relation du hiéromoine Vassili. Narva – Esna – Tartu – Moscou : 1932-1946*, Buenos Aires, Salguero, 1953.

parution dans la revue *Novy Mir* d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* ; du père Alexandre Men pour *Les Sources de la religion*. En 1988 il avait publié *Premiers chrétiens de Russie*, une anthologie de textes traduits du vieux-russe.



Mea culpa

Y. Avril

Le 28 mars 2019, notre ami le pasteur Michel Leplay m'adressait cette lettre (reçue au mois de juin, l'adresse étant erronée) :

Cher Ami,

Rencontre chaleureuse avec Salomon Malka, samedi à l'A.G. Il tombait de haut, ne sachant rien des amitiés protestantes de Péguy ! Voici donc ma réponse à ce pas-de-clerc, que j'envoie aussi à Claire Daudin.

Mes vœux vous accompagnent, en toujours fidèle amitié.

ML

Michel Leplay proposait plusieurs suites possibles à donner :

- laisser tomber et ne rien dire ;*
- attendre une adjonction à une prochaine édition ;*
- insérer dans un prochain bulletin de l'Amitié Charles-Péguy une note signée par :*
 - Yves Avril ;*
 - Claire Daudin ;*
 - Patrick Cabanel ;*
 - Michel Leplay.*

Il nous faisait ensuite, le 29 mars, cette proposition de rédaction :

Les amitiés de Péguy ont été si nombreuses, et variées, avec des cursus variables, qu'il est explicable que celles avec des protestants n'aient pas retenu en priorité l'attention des responsables du dictionnaire, notamment dans l'entrée AMITIÉ (pp. 16-28). Péguy avait pourtant rappelé dans la dernière page qu'il ait écrite : « Quand on a ses principaux amis, monseigneur, comme je les ai chez les protestants et chez les juifs... » (C 1476). Aux quelques amis juifs dont le rappel est bien légitime, on aurait pu ajouter, de la famille protestante contemporaine, Gabriel Monod, Raoul Allier, Edmond Bernus, le pasteur Roberty et d'autres, pour ne citer que les plus connus. Cet ajout est d'autant moins suspect de récupération

confessionnelle que Péguy fut proche du protestantisme par ces belles amitiés, et non par une proximité de doctrine ou affinité ecclésiale. Il savait bien, écrit-il plus loin, que le catholique « consulte les poteaux indicateurs pour éprouver une certaine joie qui est une joie rituelle sur la route. [...] Pendant ce temps, les protestants dressent chacun son poteau indicateur. » (C 1477). Voilà qui est fait, encore une fois !

Je lui réponds.

Cher Michel,

Je n'ai pas pensé à envoyer tout de suite au Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy une note signée de moi parce que votre lettre est arrivée à un moment où il m'aurait été vraiment impossible de rédiger quelque chose de cohérent. Mais j'y ai réfléchi longuement et voici ce que je vous réponds.

D'abord, cet oubli n'est pas pardonnable. Comme d'autres oublis de ce dictionnaire (une entrée « Armée », par exemple). C'est pour cela que j'avais prudemment proposé à Salomon Malka d'intituler cet ouvrage Un dictionnaire Péguy et non Dictionnaire Péguy. Les juifs et le judaïsme y sont abondamment présents – on comprend bien pourquoi –, les catholiques sont représentés par l'entrée « Église » et nous aurions dû penser à une entrée « Protestants », pour les raisons que vous dites. C'est donc une lacune.

Je me suis personnellement chargé de l'entrée « Amitiés » (« Amitié » avec Bernard-Lazare, c'était la tâche de notre patron Salomon Malka). J'y ai fait plusieurs classements, plus ou moins justifiables (amitiés d'enfance, de lycée, de l'Affaire Dreyfus, des Cahiers, filiales, fraternelles...). Vous remarquerez que je n'ai pas parlé d'amitiés catholiques ni d'amitiés juives, et peut-être aurais-je dû le faire. Sauf erreur, la seule fois où le mot « catholique », nom commun, apparaît dans mon article, c'est dans la citation plutôt ironique de Tharaud : « C'est ainsi que s'est créé, après l'ordre des Abonnés des Cahiers de la quinzaine, le petit ordre affectueux des pèlerins de Notre-Dame de Chartres, qui se compose, à ma connaissance, d'une libre penseuse, d'une protestante, d'une catholique, d'une juive et d'une demi-juive. »

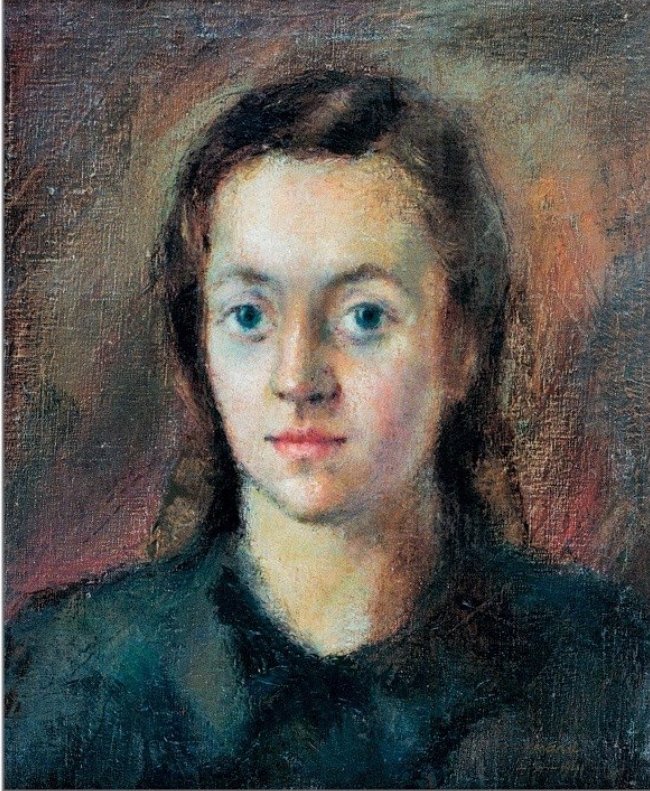
Ce n'est pas une excuse, mais ce que je puis vous répondre. Et je vous remercie bien vivement de votre lettre.

Fidèlement,

Yves Avril



ESTONIE



Preili Fanny v. Siversi portree
1939. Õli, lõuend 57 x 45 cm
erakogu

OTTOMAR MÄND
1912-1941

In memoriam Fanny de Sivers

Y. Avril

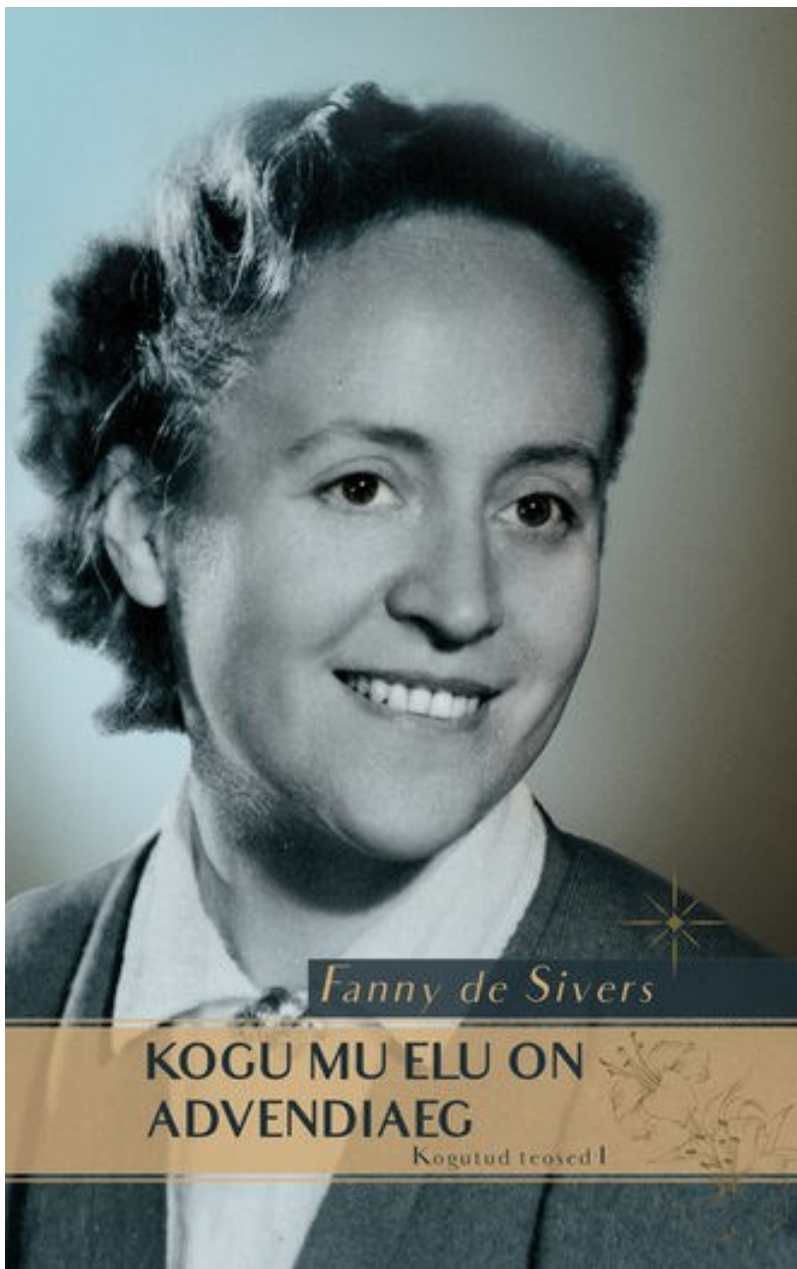
Les rares étudiants du département des langues finno-ougriennes des Langues O (désormais INALCO) qui apprennent la langue estonienne ou, plus rares encore, la langue live, ne peuvent pas ne pas connaître Fanny de Sivers (1920-2011), l'auteur de la savante *Analyse grammaticale de l'estonien parlé*, analyse qui part d'un recueil de nouvelles de l'écrivain Arvo Mägi, constitué « presque entièrement de dialogues et de monologues » et qui « offre quelques images humoristiques de la vie paysanne en Estonie à l'époque de l'indépendance », c'est-à-dire de 1920 à 1940. Tout aussi érudits mais de lecture plus facile et plus plaisante, sont ses manuels *Parlons estonien* (L'Harmattan, 1993) et *Parlons live* (L'Harmattan, 2001).

Fanny Isak est née en 1920 à Pärnu, au sud-ouest de l'Estonie, à la frontière lettone. Elle suit des études de lettres et d'histoire de l'art à l'Université de Tartu. Au début de la guerre, une partie de sa famille semble avoir été déportée en Union soviétique¹ ; Fanny Isak quitte alors son pays natal et gagne l'Allemagne. Elle y épouse Hans Georg von Sivers (1913-1945) qui, engagé dans les forces aériennes du Reich, est envoyé sur le front Est. Fait prisonnier par l'armée soviétique, il meurt en Russie en 1945.

En 1949, Fanny gagne la France. Elle y travaille de 1964 à 1986 au C.N.R.S., publie sa thèse en 1969 et donne à l'occasion des cours à Tartu et à Hambourg. Elle meurt à Eaubonne en 2011.

Au moment de célébrer le centième anniversaire de sa naissance, nous proposons à nos lecteurs les articles qu'elle écrivit pour la revue littéraire estonienne *Vikerkaar* (*L'Arc-en-ciel*) sur les deux personnalités qui sont notre raison d'être : Jeanne d'Arc et Charles Péguy. On y relève sans doute quelques inexactitudes historiques ou des traductions de Péguy un peu cavalières, mais nous avons été sensibles à la simplicité de sa narration et à sa ferveur.

¹ Vello Salo, *Population Losses in Estonia. June 1940-August 1941*, Maarjamaa, 1989, t. I, p. 12.



Fanny de Sivers

**KOGU MU ELU ON
ADVENDIAEG**

Kogutud teosed I

En pensant à Fanny de Sivers

Helle Helena Puusepp¹

Le 22 juin 2011, dans sa 90^e année, Fanny de Sivers, linguiste, essayiste et philosophe, fut rappelée à son Père céleste. Je me trouvais alors en Andalousie pour de brèves vacances quand monseigneur Philippe Jourdan² me téléphona de Tallinn pour m'apprendre la triste nouvelle et me demanda de contribuer au règlement des formalités à l'ambassade d'Estonie à Paris. Je devais, à partir du mois d'août, y prendre des fonctions de conseiller économique et je profitais donc d'un bref congé avant un déménagement définitif. La nouvelle me consterna, même si je savais que ces derniers temps Fanny avait vécu une période difficile. Je me trouvais au milieu des touristes et de leur agitation, le temps s'arrêta un moment, je pensais au passé et à la façon dont à Budapest, 36 ans auparavant, nos routes s'étaient déjà croisées. Jeune étudiante en langues finno-ougriennes de l'Université de Tartu, j'avais reçu grâce aux efficaces démarches de mon professeur Paul Ariste la possibilité de participer pour la première fois à un congrès de spécialistes de ces langues. La tête me tournait au milieu de ces personnalités connues du monde entier et qui s'entretenaient d'importantes questions académiques. Le soir du premier jour, au cours de la réception donnée sur un bateau au bord du Danube, je vis non loin de moi qu'on se pressait autour d'une dame extraordinairement vivante et originale. Je m'approchai discrètement et pendant un moment je pus participer à la conversation. Fanny dont jusqu'alors je connaissais à peine le nom, se tourna vers moi et me posa quelques questions, et finalement

¹ Helle Helena Puusepp, après des études de philologie à l'Université de Tartu, se tourne vers les sciences économiques et devient déléguée permanente de la République d'Estonie à l'O.C.D.E. ; elle est ensuite attachée au Ministère des affaires économiques d'Estonie. Nous la remercions très vivement d'avoir bien voulu nous faire partager ces quelques souvenirs.

² Né en 1960, Philippe Jourdan a été ordonné prêtre en 1988. Après avoir été aumônier d'étudiants en France, il part pour l'Estonie. Curé de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Tallinn et vicaire général, il est nommé vicaire apostolique et consacré évêque d'Estonie en 2005. C'est le deuxième évêque catholique d'Estonie depuis la Réforme. Il a pris la nationalité estonienne. [N.d.T.]

nous sommes restées à discuter plus longuement. C'était en 1975. Ensuite nos relations devinrent plus étroites, d'abord par correspondance et, plus tard, quand l'Estonie retrouva son indépendance, par des rencontres aussi bien à Tallinn qu'à Paris.

Chaque fois que nous avons la possibilité de nous rencontrer, nous avons toujours beaucoup à dire et à discuter. Les lettres de Fanny que parfois je feuillette et où je trouve toujours quelque nuance nouvelle de sa pensée, sont pour beaucoup des méditations sur des thèmes quotidiens, inspirées par la foi et l'Esprit Universel, dans la curiosité pour ce qui se passe dans le monde et une grande vénération pour la création et le Créateur. Le monde des idées de Fanny était un espace extraordinairement large. Nous étions liées pour beaucoup de sujets par la même compréhension, mais il nous arrivait de différer de points de vue. Pourtant, même quand ses vues étaient différentes, on prenait plaisir à admirer la profondeur de ses idées autant que, dans sa pensée philosophique, son regard indépendant, sceptique, qui ne suivait pas les classiques reconnus et les personnalités connues. Penseuse très originale, elle osait en tant que femme mettre en doute les philosophes de sexe masculin et c'est dans le plus grand bonheur qu'elle sympathisait avec tout ce qui vivait et renouvelait l'univers de nos pensées. Sa contribution au genre de l'essai en Estonie est inappréciable, ses articles dans la presse, interviews, livres publiés et traductions ont apporté le souffle frais d'un vent nouveau venu d'un monde dont la période soviétique nous avait séparés. Ses découvertes en matière linguistique et culturelle furent accessibles dans son milieu professionnel dès les années 70, au contraire de ses essais dont le public ne put profiter qu'au début des années 90. Citons : *Prière tissée dans la matière* (1992), *Meurs quand tu es encore jeune* (1993). Les autres essais étaient précisément ceux dans lesquels se révélaient les aspects de la spiritualité de Fanny : les *Lettres du temps de carême aux amis d'Estonie*, les *Lettres du temps de Noël aux amis d'Estonie* et *D'un rivage à l'autre. Méditations sur la sainteté de la mort* – les trois ont paru en 2003 – étaient au début de vraies lettres envoyées à des destinataires, et nous tous, auxquels elle faisait confiance en nous les adressant et de qui elle attendait une opinion à leur sujet et aussi le moyen de les faire connaître à un public plus large, nous les lisions, captivés par la profondeur de la pensée, et leur lecture faisait réfléchir aussi ceux qui n'avaient pas réfléchi quotidiennement à ces questions. Ces lettres sont si vivantes qu'elles ont donné à Lembit

Peterson¹ l'idée de les faire partager en les donnant à lire par des acteurs dans un récital vivant.

Souvent elle modifiait les textes avec de continuelles variantes, améliorant et complétant. J'ai maintes fois reçu une lettre tapée à la machine dont les feuilles étaient remplies d'annotations et d'améliorations faites à la main. Pour elle, vivre était fait de retouches et d'écritures quotidiennes. C'est pour cette raison que ses écrits sont vivants et remarquables, et pour cela qu'ils donnent l'impression que la lettre a été rédigée à l'instant même. En même temps ces écrits sont aussi très élaborés et l'expression y est précise. Dans chaque lettre, qu'on avait à chaque fois tant de plaisir à lire, même quand elle parvenait sur quelque carte postale représentant une église de France, il y avait toujours quelque idée séduisante. Elle entretenait aussi une abondante correspondance qui prenait du temps. Souvent elle se plaignait de ne pouvoir répondre aussitôt à tous et il y avait beaucoup de gens qui demandaient de l'aide et quand elle le pouvait, si peu que ce soit, elle les aidait tous. Combien y avait-il de vrais indigents dans cette foule, elle ne se posait pas la question. Elle y trouvait pour tous des mots d'encouragement et de réconfort. En accord avec ses propres mots elle vivait sa vie, qui était heureuse, car si on a pu aider quelqu'un, cela rend aussi heureux.

La spiritualité de Fanny était aussi très intense, ses idées souvent extravagantes et provocantes. Dans leur provocation et leur intensité, qui n'a rien d'estonien, ces idées ne laissaient personne indifférent. C'est pourquoi elle avait de très nombreux partisans autant que des gens pour qui ses idées, particulièrement celles qui touchaient à la foi, étaient inacceptables.

Mais il y avait en elle aussi sociabilité, bienveillance et cordialité. Si elle voyait quelque part bassesse ou injustice, elle y répondait immédiatement par quelque article ou commentaire. En chrétienne, elle sentait la nécessité de publier sa pensée, car elle trouvait que celui qui voit davantage, a l'obligation d'exprimer ce qu'il a vu. Souvent elle manifestait son indignation devant le manque d'enthousiasme des hommes d'aujourd'hui pour la réflexion, car l'indignation et la maussaderie sont répandues mais pas l'engagement à résoudre les problèmes. Elle trouvait que le peuple qui n'est pas capable de se mettre en colère et qui accepte le mal, en

¹ Lembit Peterson, né en 1953, metteur en scène et acteur estonien. Il a notamment mis en scène Shakespeare, Calderón, Molière, Claudel, Anouilh, Thomas Bernhard et incarné le roi Lear, Alceste, Trigorine, Anne Vercors... [N.d.T.]

se contentant, s'il y a du mal, de gémir seulement, continue à souffrir. Le combat avec le mal, aussi bien en soi qu'autour de soi, elle le considérait comme essentiel, en ajoutant qu'en se contentant de décrire le mal, d'en discourir, nous ruinons de cette façon nos propres façons de penser.

Le problème du bien et du mal, Fanny l'a très bien mis en rapport aussi dans ses deux articles avec deux personnalités liées entre elles : Charles Péguy et Jeanne d'Arc. Jeanne était une personnalité très proche du cœur du Fanny. Dans son article paru dans *Vikerkaar*, elle écrit : « L'histoire de Jeanne d'Arc offre de multiples sujets de réflexion et d'études. L'un d'eux pourrait être le rapport entre sa vie et son époque. Quand Jeanne est morte, elle n'avait que 19 ans, mais on écrit encore sur elle de gros volumes. » Elle montre le lien de Charles Péguy avec Jeanne dans un second article paru en 1995 également dans *Vikerkaar*. Cet article fait ressortir leurs traits communs : tous deux, liés à Orléans [Jeanne a délivré Orléans, Péguy y est né], d'origine terrienne, sont des symboles de la France, avec leur rectitude, leur courage et leur pureté, ne suivaient que leur intuition et n'obéissaient aux ordres d'aucune autorité. Si Jeanne d'Arc est connue du peuple estonien comme sainte patronne de la France, l'écrivain et penseur Péguy est inconnu. Par malheur son œuvre n'était pas disponible en langue estonienne¹.

Il y avait beaucoup de sujets sur lesquels Fanny revenait toujours ; parmi eux, il y avait le vieillissement. Son idée était qu'il devrait exister un manuel sur la manière de vieillir mais il semble que ce sujet est si terrifiant qu'on ne veut pas en parler. De cela elle a plus longuement médité dans le film-entretien *Le vieillissement est une aventure* (2006). Elle essayait quant à elle de trouver aussi dans le vieillissement des côtés plus heureux.

Ce sujet du vieillissement et celui de la mort, elle les ressentit bien sûr comme plus proches quand elle fut plus âgée. Nous en avons discuté longuement lors d'une de nos rencontres à Tallinn, elle en a écrit plus longuement dans son recueil d'essais *Meurs quand tu es encore jeune*. Elle évoque aussi la mort et la préparation à la mort dans *D'un rivage à l'autre*, où, de façon surprenante, elle en vient à penser que la mort peut être une aventure fascinante. Pourtant cela n'était pas si simple, car, étant catholique, elle savait que la mort n'est pas la fin. Aussi souhaitait-elle, quand nous avons fait une

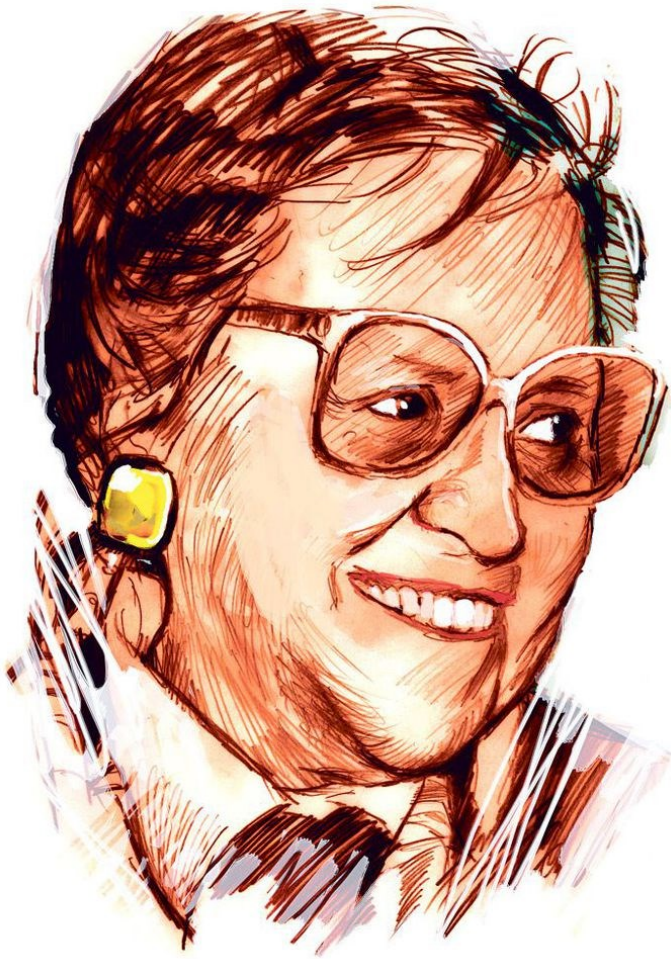
¹ C'est pourquoi Marika Pöldma, correspondante de notre Association en Estonie, a intégralement traduit en estonien *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. [N.d.T.]

promenade au cimetière Metsakalmistu – où elle est enterrée aujourd’hui – que sa tombe soit sans apprêt mais qu’il y fût écrit : « Ici Fanny attend la résurrection ». Dans ses *Lettres du temps de carême* Fanny a noté que peut-être devrions-nous penser qu’un mort n’a pas disparu comme nous le croyons, que le passé existe bien, que nous avons été pris à la terre et y retournerons, mais qu’à la fin de l’aventure de la vie nous attend la résurrection.

Fanny qui, avec son esprit joyeux, a cru et a aimé encore et toujours l’Esprit Éternel et qui montrait par sa vie combien on peut aimer également tous les vivants, toutes les créatures et en tirer l’espoir qu’une vie plus durable nous attend, restera toujours pour nous un exemple.

Trad. de l’estonien : Y. A.





Fanny de Sivers vue par Eero Barndök d'après photographie noir et blanc
Postimees, Tallinn, 22 juin 2011

Mourir quand tu es encore jeune La petite paysanne qui sauva la France¹

Fanny de Sivers

Pour les Français, le 8 mai est jour de fête nationale² comme le 14 juillet qui vit la prise de la Bastille. Mais la « prise » qui a eu lieu le 8 mai est d'un genre tout à fait spécial. En ce jour du printemps 1429, les armées envoyées par le roi d'Angleterre prennent la fuite devant une jeune fille de 17 ans et la ville d'Orléans, qu'ils assiégeaient depuis 190 jours, est libérée. Grâce à cette victoire sur les bords de la Loire la France est restée la France. Une victoire complètement incroyable. Et une histoire inouïe : la ville d'Orléans a été libérée par une simple fille de paysan qui ne savait ni lire ni écrire, qui n'avait jusque-là rien fait d'autre que travailler aux champs dans la ferme de son père. Comment Jeanne la Pucelle, ainsi qu'elle se nommait elle-même, a-t-elle pu devenir le général en chef des troupes françaises ? Comment le futur roi Charles VII a-t-il pu permettre cette extravagance ? Pour quelle raison les personnalités importantes du royaume ont-elles supporté une entreprise apparemment ridicule ? Jeanne avait publiquement fait connaître que le Ciel lui avait confié la mission de chasser les Anglais d'Orléans et de faire sacrer le dauphin Charles dans la cathédrale de Reims. Bien que généralement le XV^e siècle crût encore aux miracles et à l'intervention directe de Dieu dans l'histoire universelle, ce que proposait la jeune fille paraissait si dément que même ceux qui croyaient aux miracles restaient perplexes ou prenaient peur. Dans des circonstances plus ou moins normales, la mission de Jeanne n'aurait probablement mené à rien. Mais c'est que l'avenir de la France semblait alors complètement désespéré. Anglais et Bourguignons s'étaient partagé le pays. La France officielle se réduisait maintenant à deux provinces. Au nord de la Loire résistaient encore trois places fortes : Vaucouleurs, Tournai et le mont Saint-Michel – cette pittoresque forteresse juchée au sommet d'un rocher, au beau milieu de la mer, et qui selon une vieille

¹ Première édition : *Vikerkaar*, Estonie, Tallinn, n° 5, 1988.

² En France le 8 mai est le jour de la Victoire, parce que c'est le 8 mai 1945 que, pour les Français, a pris fin la Seconde Guerre mondiale.

légende avait été consacrée à l'archange saint Michel. Les frontières se rétrécissaient chaque jour davantage. Jeanne apparaît juste au moment où tout semble perdu. De toute façon, il n'y avait plus d'espoir de salut. Si cette miraculeuse jeune fille pense qu'elle va délivrer Orléans, ce point de jonction important sur la Loire, pourquoi pas ? Si c'est ridicule, soit. Nécessité n'a point de loi. Qui sait ? Il peut soudain se produire un miracle et la ville sera libre. Le commandant de Vaucouleurs, chez qui Jeanne commence son voyage, dit en manière d'adieu : « Va et advienne que pourra ! »

Jeanne d'Arc suivant le nom de famille de son père, Romée (« pèlerine ») suivant celui de sa mère, est née à Domremy, village de Lorraine, fille d'un fermier modeste, mais pour son époque très aisé. Son histoire commence en fait à treize ans. Un jour d'été, dans le jardin de sa maison, elle entend ses « voix », ces visiteuses miraculeuses qui dès lors viendront plusieurs fois la semaine s'entretenir avec l'enfant, lui exposant la tragique situation de la France et la décision divine : envoyer Jeanne bouter les Anglais hors du pays. Jeanne reconnaît dans ces visiteurs l'archange saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite – à cette époque les saints les plus populaires – dont elle a vu la figure dans les églises et les chapelles qu'elle fréquente souvent. Au début, Jeanne résiste : la tâche dépasse ses forces, elle n'est qu'une simple fille de ferme, elle ne sait pas monter correctement à cheval. Mais « les voix » se font chaque jour plus pressantes et persuasives. « La préparation » dure plus de quatre ans. On peut expliquer ces visions comme on veut. Jusqu'ici aucun médecin n'a défini avec exactitude ce qui est normal, paranormal, métanormal ou anormal. En tout cas pour la jeune fille ces joyeuses rencontres sont réelles et lui donnent force et talent de convaincre tous ceux avec lesquels elle entre en contact, et chaque fois d'entreprendre de grandes actions. Quand l'heure du départ est arrivée, elle met dans le secret un sien parent de bonne volonté, appelé « l'oncle Durand Lassart ». En mai 1428 celui-ci conduit Jeanne chez le commandant de la place forte de Vaucouleurs, Robert de Baudricourt. Au début le vieux soldat – et probablement ancien brigand – se moque de la jeune fille et pense que l'oncle Lassart devrait pour ces histoires de fou lui donner de bonnes paires de gifles. Mais, l'hiver suivant, la guerre se rapproche et, quand Jeanne vient à nouveau trouver Baudricourt, il commence à écouter ses prédictions. La conviction et l'enthousiasme de Jeanne ne peuvent laisser froid. Aussi donne-t-il à la future héroïne une lettre de

recommandation et une épée. Toute la ville en est informée. Les langues marchent. Les habitants de Vaucouleurs rassemblent de l'argent et achètent un cheval ainsi qu'un costume d'homme.

Correctement équipée, Jeanne chevauche avec quelques compagnons, traversant des régions hostiles, en direction du quartier général du dauphin, héritier du trône, qui se trouve alors à Chinon. La route est longue et pénible, elle dure onze jours. Chaque étape comporte 60 kilomètres, toujours parcourus à cheval. Malgré le froid de février il faut souvent dormir à la belle étoile. Nous ne savons guère à quoi ressemblait Jeanne d'Arc. Mais sa résistance physique à de telles conditions de voyage donne à penser qu'elle jouissait d'une excellente santé, qu'elle était vigoureuse à tous points de vue. Au procès de réhabilitation, ceux qui l'avaient connu parlent de sa beauté, de son corps sportif et du respect inexplicable qu'elle inspirait à tous ceux qui l'approchaient, si bien qu'aucun homme n'aurait jamais osé porter la main sur elle.

En arrivant à Chinon Jeanne ne fut pas immédiatement reçue par l'héritier du trône. Il fait d'abord rechercher qui est cette fille et ce qu'elle veut vraiment. On organise alors une réception. Chinon est à l'ordinaire un château bien triste. Aucun spectacle, sinon parfois quelques danseurs de corde et magiciens. Mais le soir du 25 février 1429, on va bien se divertir avec cette voyante ! La grande salle du château est pleine de monde. Il n'y a pas de torches. On a tout arrangé pour que Charles se dissimule dans la foule, et au milieu de la salle où naturellement devrait se tenir le seigneur, prennent place des courtisans richement vêtus dont l'un doit être le dauphin. Observons ce que fait la jeune fille. Qui va-t-elle aborder ? Mais Jeanne ne se trompe pas. Car les « voix » viennent à son secours. Elle fend la foule tout droit dans la direction de l'héritier du trône, et quand celui-ci désigne le comte de Clermont, Jeanne répond simplement et avec assurance : « En nom Dieu, noble prince, le roi c'est Vous et personne d'autre. »

Ses dons de voyante, Jeanne les découvrira au dauphin dans maintes autres occasions. En elle point de fraude. Mais que faire maintenant ? Si la fille croit qu'elle doit délivrer Orléans des mains des Anglais, eh bien soit. Mais elle réclame une armée. Et cela n'est plus aussi simple. Le peuple aime tout ce qui paraît comporter quelque chose de merveilleux. Mais les sages savent que dans ces affaires il convient d'être prudent. C'est là que d'ordinaire se trouvent en abondance magies et jongleries et parfois aussi une ruse

de Satan. Si l'on se laisse entraîner dans ces jeux, on peut s'en vouloir radicalement ! Le royaume est au bord de l'abîme, l'honneur de la maison royale risque de prendre le même chemin. Charles est ordinairement quelqu'un de plutôt velléitaire mais là il se décide rapidement : il faut conduire immédiatement Jeanne à Poitiers. Là se trouvent le parlement royal et une université où les experts peuvent soumettre à leur microscope ce surprenant personnage. Certes, la vieille Sorbonne aurait été plus prestigieuse, mais les Anglais et les satellites du duc de Bourgogne y ont le pouvoir. En premier lieu on procède à un examen médical. Il faut vraiment savoir si Jeanne est un homme ou une femme, et si elle est femme, si elle est encore vierge. À cette époque la virginité a une immense importance. C'est une marque sacrée qui sépare l'être humain du profane ordinaire, de l'univers et le rend capable de pénétrer les secrets des sphères les plus hautes. Déjà les vestales de Rome en connaissaient les principes, et le culte médiéval de la Vierge Marie a continué à développer les idéaux antiques. La vérification de la virginité ne semblait pas à cette époque quelque chose de scandaleux et Jeanne elle-même est prête à la renouveler quand il le faudrait. Après cet examen pour ainsi dire technique, il faut encore éclairer les motivations psychologiques et idéologiques. Les questions sont variées et tortueuses, mais Jeanne répond à tout honnêtement et franchement. Plusieurs réponses parfois semblent même un peu insolentes, si on considère l'abîme social qui sépare l'humble fille de ferme des grands universitaires. Comme cette phrase qu'encore aujourd'hui on se plaît à citer et qui exaspère bien des professeurs et autres rats de bibliothèques : « y a es livres de Nostre Seigneur plus que es vostres. » Aux sages de l'université de Poitiers il convient de rendre justice : ils accomplissent leur mission loyalement. Ils trouvent que Jeanne est saine et pure de corps et d'âme. Elle sait bien son catéchisme, commence le matin par la messe si c'est possible, et paraît moralement irréprochable. « En elle il n'y a aucun mal mais seulement du bien, de l'humilité, de la virginité, de la piété, de l'honneur, de la simplicité. » Ils reconnaissent aussi que l'histoire des « voix » dépasse leur entendement, mais qu'ils ne trouvent en elle rien d'hérétique en principe.

Maintenant la route de la jeune fille est libre. Elle reçoit une armure d'homme, un cheval et un équipement. À Blois l'attend l'armée royale. En milieu de semaine, le 27 avril, sur la route de Blois

à Orléans se déploie un étrange cortège : en avant Jeanne à cheval, l'étendard à la main – le porteur d'étendard ne tue personne, et Jeanne n'a tué personne – et derrière elle 7000 à 8000 gens d'armes chantant le *Veni Creator*. Au soir du vendredi, Jeanne arrive aux portes d'Orléans. Toute la ville exulte. Miraculeusement les assiégeants anglais ne se manifestent pas. Après tout ils auraient pu faire barrage. Les chevaliers français passent sous leur nez. Comment expliquer cette passivité ? Personne ne sait répondre. Mais pour les habitants de la ville c'est déjà un miracle. Le jour suivant, ce qui avait été prédit commence à se réaliser. L'un après l'autre les forts sont repris. Les Anglais ont de lourdes pertes. Plusieurs de leurs chefs tombent au cours du combat. Le 8 mai l'ennemi fait retraite. La nouvelle de la victoire d'Orléans court dans le pays comme le feu. Le moral des Anglais tombe au-dessous de zéro. Leur déconfiture est écrasante, mais un tel coup, et cette femme, là, à cheval... la putain des Armagnacs ! Qu'est-ce que c'est que cette guerre ? Les forces anglaises ne s'en remettent pas. Alors commence la renaissance de la France. Lors de la bataille d'Orléans, le peuple découvre une autre face de la personnalité de Jeanne. Tous les témoins affirment que dans la vie quotidienne c'est une fille simple, gracieuse et « encore jeunette », mais au milieu de ses hommes et dans la bataille c'est une toute autre personne. Selon le duc d'Alençon, aucun stratège expérimenté n'aurait pu mieux conduire les affaires, « même après une expérience de vingt ou trente années de guerre » !

Désormais commencent les difficultés. On sait qu'un grand succès cause à l'un de la joie, à un autre de la colère. On peut imaginer qu'après les premiers étonnements, après l'enthousiasme, un personnage public qui s'estime quelqu'un d'important commence à grincer des dents. Cette insupportable fille cherche à se mettre en avant. Maintenant la voilà qui veut conduire le dauphin à Reims et là, dans la vieille cathédrale des rois de France, devant le monde entier, le couronner roi officiellement. Qu'en pense Philippe, le duc de Bourgogne ? En tout cas, la route de Reims traverse une partie du pays occupée par l'ennemi. Un voyage dangereux par-dessus le marché. Charles commence aussi à hésiter. Peut-être pourrait-on attendre pour le sacre ? D'abord implanter les troupes françaises dans quelque autre lieu important ? Entretemps l'armée presse avec succès les Anglais dans d'autres localités de la Loire. Et Jeanne n'arrive pas à expliquer au dauphin que l'onction de Reims

est la volonté de Dieu et que devant elle il n'est pas permis de traîner. Ce n'est qu'après la bataille de Patay, où sont tombés 2000 Anglais et seulement trois Français, que Charles accepte d'aller à Reims. Voici que, comme par magie, sur la route s'ouvrent les portes de toutes les villes. Et les clefs de Reims sont apportées au dauphin à l'entrée de la ville. Et le 17 juillet tout le pays est en fête : Charles reçoit l'onction royale et, pendant la cérémonie, Jeanne se tient debout juste à côté de l'autel, son étendard blanc à la main. Maintenant Jeanne a réalisé sa Mission. Et maintenant commence le déclin. L'entreprise suivante pourrait être la prise de Paris. Pourrait être ? Il le faudrait. Car Paris est et demeure capitale de la France, et ce sont les Bourguignons qui s'y trouvent. Ainsi pense Jeanne et l'armée est tout de suite d'accord pour prendre la route de Paris. Mais à Saint-Denis il devient clair que le roi ne sent pas d'intérêt pour l'entreprise. Il reste en arrière de son armée et négocie déjà avec le duc de Bourgogne des conditions d'armistice.

Philippe III. « Le grand duc d'Occident » est au XV^e siècle le prince le plus puissant d'Europe. Il possède une grande partie de la France. Son pouvoir s'étend déjà à la Flandre ainsi qu'à la Hollande, et sa collaboration avec les Anglais promet d'y ajouter de nouveaux territoires français. C'est un homme fort, au cœur sec, rusé et sans scrupule, cynique ; son regard arrogant faisait frémir, remarquait le chroniqueur flamand Chastellain, quand « dans la colère, les pointes de ses sourcils se dressaient comme des cornes ». Pour Machiavel, Philippe de Bourgogne était le modèle idéal. Il a su marchander avec les Anglais et trafiquer avec les Français, et Charles, qui sait pourtant que pour un tel homme la parole d'honneur ne compte pas, se laisse embobiner par des propositions de paix. D'ailleurs le peuple est fatigué, épuisé. Le pays a soif de paix. Mais n'aurait-il pas pu encore un peu rassembler ses forces, mettre à profit ses enthousiasmes précédents et de cette façon conclure la paix à Paris, dans la capitale ? Mais non. Charles ne veut pas. Il préfère saboter l'assaut de Paris. Et quand Jeanne, encore sous les murs de la ville, est gravement blessée, il donne à l'armée l'ordre de faire retraite. On a tenté d'expliquer le comportement de Charles par de multiples considérations. Mais pourquoi ne serait-ce pas au fond une chose très banale : Charles était peut-être tout simplement fatigué ! Et ce n'est pas toujours drôle de jouer les rois. Charles a déjà 25 ans. À cet âge la jeunesse est passée. Jeanne est encore adolescente, avec un physique vigoureux, pleine d'énergie. Simplement, il n'arrive pas à

la rejoindre. Il est encore quelque chose qui peut avoir dans la vie de graves conséquences. Les chroniqueurs ont noté qu'un trait de caractère du roi était la jalousie. Qui sait si Charles s'était finalement tellement réjoui du succès de sa « pucelle d'Orléans » ? On peut se demander qui le peuple attendait le plus impatientement au sacre de Reims : le dauphin avec ses jambes maigres et torsées, ou la belle et mince miraculeuse jeune fille seule debout avec son étendard victorieux, à quelques pas ? Sans elle il n'y aurait pas de roi. Souverain français par la grâce d'une fille de paysan... Qui sait comment les mauvaises langues commentaient les événements ?

En outre, Jeanne de son côté disait aussi telle ou telle parole qui pouvait susciter l'amertume. Comme lorsqu'elle rappelle que le véritable roi de France est le Dieu du ciel et que Charles n'est pas autre chose que son « lieutenant ». Il était bien possible que toutes ces remarques et autres histoires que l'histoire n'a pas retenues, aient blessé Charles VII. Charles retire son armée sur les bords de la Loire. Et il emmène Jeanne avec lui. Tout l'hiver 1429-1430 se passe plus ou moins tranquillement et paisiblement. En remerciement pour ce qui a été fait, le roi ennoblit la famille d'Arc, et à Jeanne on prodigue compliments et cadeaux. Mais on peut sentir que quelque chose va de travers. Et les Anglais sont toujours sur le continent. Et Philippe de Bourgogne complot. Au printemps Jeanne n'y tient plus et se met en marche presque en secret. Si des partisans du roi opèrent tout près de Paris, il faudrait les aider. Or, si dans les fossés de la ville de Melun les « voix » réapparaissent, fermes et optimistes comme toujours, cette fois le contenu de leur message est angoissant : Jeanne va être capturée, dès avant la Saint-Jean ! Désormais les jours sont comptés. Bien sûr dans la tête de Jeanne tournent les pensées que connaissent ceux qui ont lancé quelque entreprise et ne peuvent plus la poursuivre. Mais elle ne sait s'il lui est permis de s'arrêter. Une des plus grandes difficultés de la vie est de savoir discerner le vrai du faux. Quel serait dans une situation donnée le plus juste et le meilleur ? Jeanne en tout cas ne reste pas immobile, mais fonce en avant, à la rencontre de son destin. En attendant, il y a une place qui intéresse les combattants, la ville de Compiègne au nord de Paris. Bien que l'armistice soit signé, les agitations des Bourguignons ne s'arrêtent pas pour autant. Jeanne comprenait peut-être mieux que Charles VII l'importance de Compiègne sur la route de la Belgique – non loin de Paris et de la Bourgogne. Mais là les chefs de l'armée royale laissent la jeune fille

presque seule. Le 24 mai 1430 elle n'a qu'une poignée de Français et environ 200 archers italiens. Le soir devant la porte de Compiègne les ennemis l'encerclent et la font tomber de son cheval. Les « voix » avaient raison – même avant la Saint-Jean...

C'est alors qu'apparaît sur la scène de l'Histoire le diabolique Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui prend en mains les affaires de la Pucelle et l'achète aux Bourguignons. Elle est vendue aux Anglais pour 10 000 livres. La route de la captive passe par Arras, près de la mer. Au Crotoy Jeanne est remise aux Anglais. Puis viennent Saint-Valery, Eu, Dieppe et la dernière étape, Rouen.

À la Noël 1430, Jeanne arrive au château du Bouvreuil, près de Rouen, où elle devra languir cinq longs mois, enchaînée pendant la nuit à sa couche et surveillée de près par des gardiens anglais brutaux, à qui il arrive de tenter de lui faire violence. Un prisonnier sans défense n'est plus du tout quelque chose de sacré que l'on devrait respecter. Il est vraiment miraculeux que personne n'ait réussi à la violer là. Aussitôt que la capture de Jeanne d'Arc est connue, l'université de Paris la réclame. L'historienne Régine Pernoud, qui a consacré de nombreuses études à la guerre de Cent-Ans, pense que Jeanne est tombée victime surtout de la haine de l'université de Paris. Celle-ci savait tout et il n'était pas permis de contredire ses décisions. Elle était la seule à faire le tri entre les miracles : elle indiquait quelle apparition venait de Dieu, quelle du diable, ce qui venait simplement d'une hystérique ou n'était que banale affabulation... Et maintenant, imaginez, voici qu'arrive de quelque coin perdu de province une fille de ferme sans culture qui prétend devant le monde entier être en relations avec le Ciel. Des relations directes, sans contrôle de l'Université ! C'est une hérésie ! C'est une profanation ! Il faut que la juridiction de l'Église y mette le holà. Les Anglais sont d'accord pour un tribunal d'Église, mais que la cause soit instruite sur leur territoire, non à Paris ! Rouen est un endroit parfait pour cela. Soit. Mais à Paris les cerveaux se mettent en mouvement, et comment ! Toutes les facultés séparément prennent en main la question. On débat, on discute, on conteste, on commente, on fait de la rhétorique – comme aujourd'hui d'ailleurs ! – et on organise des assemblées générales où l'on publie les résultats des recherches : cette femme est « traîtresse, rusée, vicieuse, buveuse de sang humain », etc. Ailleurs on ajoute « schismatique, apostate, menteuse, sorcière », etc. On ne lui reproche pas directement la sorcellerie. La sorcellerie n'est pas encore à la mode. Cent ans plus

tard elle aurait été envoyée au bûcher, surtout pour ce motif. La mode n'existe pas seulement pour les vêtements... Tous les professeurs, docteurs et magistrats décident à l'unanimité qu'on doit remettre Jeanne d'Arc à la puissance séculière, qui a le pouvoir de la condamner à une juste mort.

L'académicien Gabriel Hanotaux s'étonne qu'au sein de toute cette assemblée ne se soit pas levée une seule voix pour défendre la jeune fille. Cette unanimité diabolique est l'un des plus grands mystères de l'histoire de la France. Hanotaux remarque aussi que la mort de Jeanne d'Arc marque le déclin de l'ancien prestige de l'orgueilleuse Sorbonne. Le bûcher de Rouen a noirci d'une suie permanente la façade resplendissante de cette université. Pierre Cauchon, qui organise tout le procès, est un personnage actif de l'université de Paris. De ses études on ne sait rien mais il est, depuis 32 ans déjà, recteur de l'université. Il s'occupe aussi de politique et exerce des fonctions diplomatiques. Pour les questions de foi, il ne commence à les étudier que plus tard, quand il en tirera profit. Notons aussi qu'à cette époque il sait se pousser sur le devant de la scène. Un immense désir de se faire valoir et un don d'éloquence lui permettent de mener ensemble dix emplois. La pression du duc de Bourgogne a fait de cet « aigre homme » l'évêque de Beauvais. Au moment du procès de Jeanne d'Arc, il a autour de 60 ans mais il est toujours avide de pouvoir et d'argent. L'interrogatoire commence le 21 février 1431. Le tribunal que Cauchon a rassemblé à Rouen, se présente comme une cour ecclésiastique, mais sa constitution renferme tellement d'irrégularités que ses décisions sont *eo ipso* illégales. À commencer par sa composition. Les interrogateurs sont 42, docteurs de toute sorte et autres prudhommes. Mais il manque à Rouen le Grand Inquisiteur, qui devrait partager avec Cauchon la direction des séances. Cet homme fait tout pour s'esquiver, car dès le début il sent dans l'affaire des odeurs sulfureuses. Ce n'est que vingt jours plus tard, quand l'ordre vient de Paris, qu'il pénètre dans la salle du tribunal.

Les questions posées à Jeanne sont pleines de ruse, tortueuses, destinées à embarrasser l'accusée. Mais Jeanne répond sagement et habilement, comme si elle avait en tête toute la théologie et tous les codes de la loi. Les auditeurs sont pleins d'admiration, et les cris et les murmures dans la salle deviennent si gênants que deux jours après le début de l'interrogatoire il faut faire évacuer le public. Le 27 mars commence le jugement. Jeanne se bat comme elle peut. Les

« voix » l'incitent à tenir bon, à montrer un visage joyeux. Elles prédisent aussi une libération imminente. Mais à quel moment Jeanne comprend-elle que cette « libération » signifie la mort ? Les membres du tribunal sont furieux : la défenderesse se montre insolente et ironique. Elle ne se laisse pas troubler dans ses explications et elle ne retire rien de la nature de sa mission. Il n'y a plus qu'à reconnaître cette femme obstinée rebelle au tribunal, donc ennemie de l'Église, donc ennemie de la foi, donc méprisant Dieu, etc. Les logiques enseignées à l'université vont maintenant pouvoir être utilisées avec profit. Mais Jeanne reste aussi inébranlable qu'un roc. Elle n'a jamais menti, elle n'a jamais tué, elle ne s'est jamais opposée aux commandements de Dieu ni de l'Église. Elle n'a rien à défendre ni à regretter :

Si je estoye en jugement, et veoye le feu alumé, et le boys préparé, et le bourreau, ou celuy qui me debveroit mectre en feu, prest de me jecter dedens et encoires quand seroy au feu, n'en diroye aultre chose que ce que j'en ay dit. Mais veulx soustenir ce que j'en ay dict, jusquez a la mort.

Le greffier du tribunal note en marge du procès-verbal : « *responsio superba* »¹. Jeanne en tout cas est destinée à la mort. Sur ce point, aucun problème. Mais il n'est pas permis d'en faire une martyre. Il est essentiel qu'elle renie le caractère divin de sa mission, que, ce faisant, elle se compromette elle-même ainsi que le royaume de France. Pourtant, Jeanne ne se laisse prendre à aucun hameçon. Dès lors, il ne reste plus qu'à organiser son abjuration au cimetière de Saint-Ouen. Encore une fois ces messieurs de l'université y vont de leurs discours et l'on persuade Jeanne de signer quelque déclaration dont le contenu pour elle n'est pas clair. Les témoins assureront plus tard que le texte français dont on lui donne lecture est très court et apparaît complètement différent du texte en latin, plus long, du protocole. La manœuvre avait donc réussi.

Le 31 mai à 9 heures du matin on convoie Jeanne de sa prison à la place du marché de Rouen, où l'attend déjà un bûcher élevé. Les rues sont pleines de monde. On hisse la jeune fille sur le bûcher. Elle porte sur la tête une sorte de mitre sur laquelle il est écrit « apostate, idolâtre, hérétique, relapse ». Jeanne proteste encore et affirme devant le peuple qu'elle n'a agi que sur ordre de Dieu et que ses

¹ Ou « *mortifera* ».

« voix » ne l'ont pas trompée. Sa dernière prière est de regarder la croix qu'on lui a apportée de l'église voisine, et, au moment où elle rend l'âme, le dernier cri qu'on peut entendre au milieu des craquements du brasier est « Jésus ! » On a dit que l'évêque de Winchester qui se tenait près du bûcher avait pleuré. Mais c'est cet homme qui donna l'ordre de jeter dans la Seine les cendres de Jeanne d'Arc pour que personne n'ait l'idée de ramasser quelques reliques pour les générations à venir.

Quand les Anglais, dix-neuf ans plus tard, quittèrent Rouen, Charles VII donna l'ordre de reprendre sur nouveaux frais le procès de « la pucelle d'Orléans ». Le souvenir de Jeanne faisait-il honte au roi qu'elle avait conduit à son couronnement ? Si l'une était hérétique, l'autre ne l'était-il pas aussi ? Des témoins, il s'en trouvait encore bien sûr par toute la France : des soldats, des compagnons d'armes, des prêtres, des moines mendiants, des dames chez qui Jeanne avait été logée pour son expédition. Ce deuxième procès, procès de réhabilitation, est particulièrement intéressant pour connaître la personnalité de Jeanne. Tous n'ont que du bien à dire de la jeune fille : elle est, dans l'opinion de ses compagnons de jeunesse, équilibrée, laborieuse, joyeuse, obligeante, bien que peut-être un peu trop pieuse – elle allait trop souvent à l'église, elle ne faisait pas de bruit comme font habituellement les enfants, etc. Le 7 juillet 1456 le tribunal annula toutes les décisions du précédent procès. Sur la place du bûcher à Rouen on éleva en souvenir une grande croix et des processions de repentir traversèrent la ville pour éclairer le peuple sur la grande injustice qui avait été commise à cet endroit. L'honneur de Jeanne était lavé. Toutes les accusations étaient définitivement rejetées. Mais il était important de bien marquer la part positive qu'elle avait prise dans l'histoire de France. Sa contribution était miraculeuse, sa personne pure et claire. Le peuple se rendit compte qu'à Rouen on avait brûlé une sainte. Mais il fallait maintenant également la reconnaissance de l'Église. L'Église de Rome est méfiante quand il s'agit de miracles. La reconnaissance de la sainteté ne tient pas seulement aux miracles mais à la profondeur métaphysique du saint. De plus la voie de Jeanne d'Arc est tellement originale qu'on ne peut *a priori* la classer dans telle ou telle catégorie. C'est pourquoi le troisième procès – la canonisation de l'héroïne – dura quelques centaines d'années. C'est seulement en 1920 qu'elle fut déclarée officiellement sainte et patronne de la France.

L'histoire de Jeanne d'Arc offre de multiples sujets de réflexion et d'études. L'un d'eux pourrait être le rapport entre sa vie et son époque. Quand Jeanne est morte, elle n'avait que 19 ans, mais on écrit encore sur elle de gros volumes.

Trad. de l'estonien : Y. A.



Qui vit debout peut aussi mourir debout Charles Péguy, poète, prophète et pèlerin¹

F. de Sivers

Une société qui a perdu le sens de l'honneur et l'a remplacé par le principe d'autorité, n'a rien à faire d'un homme comme Charles Péguy. Péguy a de rigoureux principes, il les proclame et non seulement il les proclame, mais il essaie de les appliquer dans la vie de tous les jours. Il est bien rare, en cette fin de siècle, de rencontrer des personnages aussi anachroniques. Ils dérangent, nous inquiètent, nous mettent mal à l'aise. Mieux vaut ne pas les écouter, ne pas les lire. Et presque personne ne lit plus Péguy. Et pas plus ceux qui le méprisent. Pendant près de trois quarts de siècle il a été dans la littérature une figure marginale. On a jugé sa poésie lourde et maladroite, sa prose rétrograde, bien que Gide en son temps se soit réjoui de voir paraître avec *Ève* un extraordinaire poète. Comment expliquer cette hostilité à l'égard d'un homme qui de toute son âme a espéré qu'un jour le monde serait meilleur ? En tout cas les messieurs de la Sorbonne ne lui pardonnaient pas qu'il osât critiquer l'arrogance et l'hypocrisie des professeurs, et les idéologues modérés, qui en France sont le plus souvent des communistes ou des socialistes de salon, lui reprochaient sa désertion : comment un intellectuel sérieux pouvait-il rejeter le socialisme et passer dans le camp des chrétiens et de leur obscurantisme ? La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation allemande firent de lui presque un fasciste. De chaque article on peut tirer des phrases qu'on utilisera pour soutenir telle ou telle thèse. C'est ainsi que beaucoup de sectes opèrent avec les Saintes Écritures, et c'est ainsi que les hommes de Vichy découpaient la prose de l'écrivain, choisissant des phrases dont on pouvait se servir pour répandre le respect des ancêtres, le culte du devoir et l'allégeance au pouvoir en place. On taisait les idées socialistes de Péguy, sa participation active à la défense de Dreyfus, ses amitiés juives comme Bernard-Lazare, qui était connu comme anarchiste. En 1943, Bernanos se plaint de « l'annexion du plus héroïque de tous les Français depuis Corneille au parti de la Déroute, à l'abjecte

¹ Première édition : *Vikerkaar*, Estonie, Tallinn, n° 4, 1995.

mystique de l'expiation par le déshonneur. » Et Bernanos ajoute que peut-être son heure est encore à venir. Eh bien cette heure semble être arrivée.

Le travail de réhabilitation le plus convaincant a paru en janvier 1992. C'est le livre d'Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain. Péguy, lecteur du monde moderne*, paru chez Gallimard. Avant lui, un autre « nouveau philosophe », Bernard-Henri Lévy, avait infligé au pauvre Péguy la marque infamante de père idéologique du fascisme français. Il lui avait complètement échappé tout ce qui dans la pensée de Péguy était clairement antitotalitaire. Le mot « mécontemporain » fait partie des néologismes de Péguy. Les Français ne se plaisent-ils pas particulièrement à jouer avec les mots, à jongler avec les syllabes, à faire des calembours ? « Mécontemporain » est une fabrication à partir du préfixe « mé- » comme dans « mécontent » ajouté au mot « contemporain ». Ce terme permet ainsi de comprendre les contemporains qui critiquent ou gémissent. « Je fonde le grand parti des mécontents, le parti de ceux qui n'auront plus jamais de matins triomphants, le parti de l'inquiétude éternelle », écrit Péguy¹. Sur le plan philosophique, on a surtout reproché à Péguy sa méfiance à l'égard de tout ce qui était moderne et progressiste. En outre on l'a jugé raciste, sans scrupule et aveuglément militariste.

Finkielkraut remarque surtout que les idées de Péguy ont été falsifiées pendant trois quarts de siècle. Et que c'est en partie la paresse spirituelle des intellectuels qui en est responsable, mais aussi les préjugés des idéologues et la volonté de vouer ce penseur intéressant à la non-existence. Péguy est un écrivain « inopportun » comme Nietzsche ; il n'est ni conformiste, ni de ce genre de non-conformistes qui sont à la mode en France. Il reste difficile de l'insérer dans quelque catégorie que ce soit. Finkielkraut admire chez Péguy son humilité face à la réalité. La plus grande erreur du monde moderne est sa mégalomanie. L'homme moderne n'est pas athée mais « autothée » : il se prend pour Dieu, ou plus exactement il n'essaie rien de moins que de prendre la place de Dieu. On veut en théorie libérer l'homme de Dieu (en estonien on dirait « de

¹ La citation n'est pas du tout exacte. À la fin de *Victor-Marie comte Hugo*, Péguy écrit qu'il fonde un grand parti qui « n'est point encore ce grand parti des *mécontemporains* » mais « le grand parti des hommes de quarante ans » dont « le premier point du programme, et qui restera certainement le meilleur, sera que nous n'aurons plus jamais des matins triomphants. » [N.d.l.R.]

l'esclavage de Dieu ») mais en réalité ce sont les prérogatives de Dieu dont on s'empare et qu'on fait travailler à son profit. Risible ! Le résultat est la « panmuflerie » – encore un mot de Péguy –, qui peut sembler comique jusqu'à ce que nous remarquions que c'est cela qui risque de conduire un jour au totalitarisme. On ne s'étonne donc pas que, en 1904-1905, quand Péguy analyse à quoi peut conduire un jour la « scientificité » de la gauche, il en arrive en fait à décrire une atmosphère stalinienne avec dénonciations obligatoires, exécutions au petit matin et internements dans les hôpitaux psychiatriques. Le monde moderne selon Péguy est pervers parce qu'il veut façonner le monde et le visage du monde selon sa propre compréhension. Ce qui fait que l'image s'éloigne peu à peu de la réalité. On pense que l'homme de science sait tout. Que ce qu'il ne sait pas n'existe pas. Mais la vérité de la science n'est pas l'unique vérité de la réalité. En dehors du visible existe encore un certain *mundus absconditus*, dont dès aujourd'hui les physiciens commencent à prendre connaissance. Le scientifique peut certes croire sa propre vérité, mais il ne devrait pas en faire une valeur métaphysique. Les options méthodologiques sont justifiables, mais elles demeurent relatives : il ne faut pas les généraliser. Il faut éviter la violence ontologique.

Finkielkraut pense que Péguy est également « victime d'une homonymie tragique ». On le considère comme raciste. « Raciste » est aujourd'hui une insulte. Mais quand Péguy parle des races, il ne pense à aucune discrimination biologique ou psychosomatique. Les « races » de Péguy impliquent la culture. Il en voit principalement quatre : les Juifs, les Grecs, les Chrétiens et les Français ! Et c'est pourquoi il est en conflit avec Taine, qui explique toutes les particularités par l'hérédité et le milieu. On reproche aussi à Péguy son chauvinisme – le nationalisme de notre génération. Mais pour comprendre vraiment le patriotisme de Péguy, il faut surtout renoncer aux œillères idéologiques de notre époque. Un des concepts les plus essentiels de Péguy est le « charnel ». L'homme ne flotte pas dans l'air ; il lui faut un corps, grâce auquel s'exprimer, et un sol, sur lequel s'appuyer. Sans corps il n'est point d'âme. Péguy ne serait pas Péguy s'il n'y avait pas la France. La patrie forme la personnalité et s'y attacher est naturel. Chaque peuple a le droit d'aimer sa terre et de la protéger. Aussi, c'est dans la guerre qu'il faut défendre sa terre, sans chercher à exterminer l'adversaire. L'esprit chevaleresque de Péguy est prêt à combattre au nom du

droit et de l'honneur, les guerres de conquêtes lui semblent immorales. Le culte de la terre natale presque païen de Barrès n'a rien de comparable. Les chrétiens qui, lors de la dernière guerre, ont pris part à la Résistance, ont souvent médité la pensée de Péguy. Dans un tract, Edmond Michelet cite cette phrase de Péguy tirée de *L'Argent* : « En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. » On raconte aussi que le général De Gaulle avait composé sa déclaration du 18 juin dans l'esprit de Péguy. « Il n'y a aucun doute qu'il serait avec nous s'il était vivant. Pour parler exactement il était avec nous bien avant ! » Et dire que Péguy était paysan et socialiste, et De Gaulle un catholique traditionaliste issu d'une « bonne famille » !

Pour bien comprendre l'univers mental de Charles Péguy, il est utile de connaître l'histoire de sa vie, que soutiennent trois villes : Orléans, Paris et Chartres. Il est né le 7 janvier 1873 « dans l'antique Orléans, sévère et sérieuse ». Son père était menuisier et il mourut quand le garçon n'avait pas encore un an. Sa mère gagna son pain en rempaillant les chaises. Péguy se souvient qu'elle faisait son travail aussi proprement et scrupuleusement qu'on bâtit une cathédrale. Mais sur le plan de la foi il n'y a rien à noter de particulier. La catéchèse était moyenne et Charles n'allait à l'église que les jours de fête. De plus, on tenait fréquemment à l'école des propos hostiles au christianisme. Mais Orléans n'oubliait jamais son héroïne, Jeanne d'Arc. Chaque année, au mois de mai, étaient organisées des célébrations et une troupe de soldats du Moyen-Âge, avec une jeune fille à leur tête, franchissait à cheval les portes de la ville. Moment inoubliable. « Elle s'avavançait, blanche, droite, le regard au ciel. [...] Moi, je la regardais. » Au lycée d'Orléans Péguy fut un élève brillant, il obtient des bourses au lycée Lakanal et à Sainte-Barbe. Paris est la ville de la liberté et de la pauvreté, « tête sans cervelle et le plus grand cœur qui ait jamais battu dans le monde. » Les Parisiens travaillent, font des fêtes, luttent pour leurs droits. Péguy est enthousiasmé : « Singulier peuple de Paris ; peuple de rois, peuple roi... » Au lycée on lit Homère, Sophocle, les tragédies de Corneille, les romans et la poésie de Victor Hugo. Saint Vincent de Paul, dont le système d'assistance sociale fonctionne déjà depuis deux cents ans, incite à penser à la solidarité. En 1894 Péguy entre à l'École normale supérieure. Les élèves y rencontrent des noms célèbres : Bédier, Romain Rolland, Bergson. La bibliothèque

est gérée par Lucien Herr, socialiste connu. C'est là que Péguy lie amitié avec Jean Jaurès. Mais, dans sa tête, Jeanne d'Arc chevauche toujours sur son cheval blanc. Il a commencé à écrire un drame sur son héroïne et retourne à Orléans, pour y mener à terme son manuscrit. Péguy sent en Jeanne comme l'incarnation de la France : elle est profondément enracinée dans le sol de la terre natale ; elle vient de la campagne, comme les aïeux de Péguy ; elle est honnête et sincère, sage et intrépide, et aussi sans honte face à l'assemblée de docteurs de l'université qui cherchent à l'embarrasser. « Elle fut une fleur de vaillance française, de charité française, de sainteté française. » Pour Péguy, Jeanne est le type de l'héroïne socialiste. Elle n'écoute que sa propre inspiration et ne se soumet aux ordres d'aucune autorité. Mais son histoire pose de façon aiguë le problème du Bien et du Mal. Péguy n'a pas encore dépassé le temporel. Sa Jeannette donne à deux nécessiteux son morceau de pain, mais « ils auront faim ce soir, ils auront faim demain... » La charité chrétienne, *caritas*, n'a pas de sens alors. Péguy en déduit que la religion chrétienne est une religion du désespoir, parce qu'elle n'espère rien de la vie, n'espérant que l'éternité : « [...] ce pour quoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou silencieusement détournés, [...] c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous nommons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence et renforcement de tout par l'éternité. »

Treize ans plus tard Péguy reprend le sujet, mais il est alors déjà chrétien et il voit ces questions avec de tout autres yeux. En 1896 Péguy continue ses études à l'École normale, se marie avec la sœur d'un ami très cher et fonde une librairie socialiste. L'année suivante il achève *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*, dans lequel il cherche les solutions au problème du mal. Dès sa première année d'école Péguy s'était, à l'instigation de Lucien Herr, fait inscrire au Parti socialiste. Mais son socialisme resta toujours utopique. Il devait libérer l'homme de l'oppression de la vie quotidienne et lui donner la possibilité d'une « vie intérieure », dans un intérêt pour le travail et une pauvreté franciscains, sans quoi il ne peut y avoir de bonheur. Au moment du procès de Dreyfus Péguy combattit activement avec ceux qui réclamaient la justice. L'honneur de la France était en jeu. Mais il remarqua aussi qu'au nom des idées s'orchestrèrent parfois une politique vraiment impure, que derrière les propositions nobles grimaçait quelquefois l'intérêt personnel.

L'action commune avec les socialistes s'avère finalement impossible. Que Herr et Jaurès suivent leur propre voie ! Péguy fonde en janvier 1900 les *Cahiers de la quinzaine*, où désormais il va dire librement ce qui pèse sur son esprit. La patrie a toujours eu pour lui beaucoup d'importance mais avec la crise de Tanger de 1905, c'est un vrai danger de guerre qui menaçait. La France en 1870 avait été vaincue par les Prussiens, son armée était encore sans forces. Le monde moderne avait ruiné ses valeurs. La responsabilité de cette chute incombait surtout aux intellectuels de la Sorbonne : « Le monde moderne avilit. Il avilit la cité, il avilit l'homme. Il avilit l'amour ; il avilit la femme... Il a réussi à avilir ce qu'il y a peut-être de plus difficile à avilir au monde parce que c'est quelque chose qui a en soi [...] une sorte particulière de dignité [...] ; il avilit la mort. » Un autre séducteur est l'argent, que beaucoup vénèrent comme un dieu. Alors l'ironie de Péguy devient mordante :

Quand donc on donne aux gamins des écoles primaires des livrets de caisse d'épargne on a bien raison. Car on leur donne le bréviaire même du monde moderne, un brevet de la tranquillité du monde moderne, c'est-à-dire un brevet d'avarice et de vénalité dans l'ordre du cœur [...]. Et on a bien raison de le présenter avec tant de cérémonie et comme un symbole et comme un couronnement et comme un coffret d'être et comme un coffret de la loi. De même que les Évangiles sont un ramassement total de la pensée chrétienne, de même le livret de caisse d'épargne est le livre et le total ramassement de la pensée moderne. Lui seul est assez fort pour tenir le coup aux Évangiles, parce qu'il est le livre de l'argent, qui est l'antéchrist.

Tous les « cahiers » de Péguy ont la violence des prophètes. « Tous les cahiers, sans aucune exception, [...] sont faits pour mécontenter un tiers au moins de la clientèle. » Lavisse donne de Péguy la définition ironique : « Un anarchiste qui a mis de l'eau bénite dans son pétrole. » Mais, chrétien catholique, Péguy ne le devient qu'en 1908. Comme on l'a remarqué en commençant, il n'a pas reçu chez lui une éducation particulièrement croyante, et l'Église semblait au penseur trop conventionnelle, rétrograde, insipide. Mais l'anticléricalisme et l'antimilitarisme socialistes étaient encore plus repoussants. Il reste difficile de déterminer exactement ce qui se passe dans son âme, mais dès lors sa vie devient extrêmement intense. Péguy écrit davantage, sa prose polémique est vigoureusement combative, sa poésie élève l'esprit à de grandes hauteurs. En 1907-1909 il travaille sur *Clio, dialogue de*

l'histoire et de l'âme païenne, qui paraîtra posthument en 1917. Il y examine la relation mystique entre le temporel et l'éternel, le héros et le saint, le pécheur et le saint. Il faut à nouveau éclairer la mission de l'héroïsme et de la sainteté qui existait et existe encore et toujours « sur la terre charnelle », la patrie. En 1910 paraît le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, une nouvelle version de son ancien drame. 1911, c'est *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, dans lequel est exaltée l'Espérance. Ce motif de l'espérance revient de façon particulièrement insistante au début du poème suivant, le *Mystère des saints innocents*, en 1912 : « Je suis, dit Dieu, le Maître des Trois Vertus, la Foi est une épouse fidèle. La Charité est une mère ardente. Mais l'Espérance est une toute petite fille... » L'espérance ne fait rien de grand, mais elle se lève tous les matins et donne le bonjour ; sans elle tout ce que donne la Foi et la Charité, « tout ça ne serait qu'un cimetière ». En 1912 paraît *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, puis en 1913, *La Tapisserie de Notre Dame* ainsi que, la même année, *Ève*, poème de huit mille vers, dont beaucoup d'exemplaires sont restés empilés les uns sur les autres, mais qui suscita l'admiration de Gide. La création jaillit d'une source merveilleuse qui semble intarissable.

Cependant la vie quotidienne continue, douloureusement, chargée de soucis. Péguy évolue certes dans des cercles intéressants, mais spirituellement il est demeuré complètement seul. Et le milieu familial aussi ne semble pas partager ses intérêts, comprendre ses recherches. C'est alors qu'arrive ce qui devait arriver : la rencontre avec une jeune fille, Blanche, dans l'esprit de qui les chants du poète-prophète trouvent un écho. Épreuve terrible. Le sens de l'honneur de Péguy fut plus fort que l'amour sauvage. Sa femme était certes païenne, elle n'avait pas été baptisée, ses enfants non plus et son mariage était mariage civil, sans sacrement. Mais ce mariage avait été un jour contracté et Péguy décide d'en supporter la responsabilité avec tout le sacrifice que cela exige. Pour ne pas succomber à la tentation il pousse Blanche à se marier. Il exprime la douleur dont il souffre dans la *Tapisserie de Notre Dame* : « Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes / Et choisir le regret d'avecque le remords / [...] / Vous seule vous savez, maîtresse du secret, / Que l'un des deux chemins allait en contre-bas. / Vous connaissez celui que choisirent nos pas. / [...] / Et non point par vertu, car nous n'en avons guère, / Et non point par devoir, car nous ne l'aimons pas, / Mais [...] / pour bien nous placer dans l'axe de

détresse, / Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux. » À cette grande détresse s'ajoutent les soucis matériels. La gérance de la librairie ne semble pas exactement florissante. Les *Cahiers* se vendaient il est vrai régulièrement, car y écrivaient plusieurs écrivains connus, comme Daniel Halévy, Romain Rolland, Julien Benda, André Suarès. L'ennui, c'est que les belles idées doivent être présentées dans un beau cadre, et Péguy exigeait de belles qualités de papier, et de même, une typographie de luxe. Ce qui engloutit tous les bénéfices et, comme on le raconte, toute la dot de sa femme !

En juin 1912, son fils Pierre tombe gravement malade. Là, Dieu seul peut encore l'aider. Et la Mère de Dieu, grâce à sa prière efficace. Péguy décide de faire un pèlerinage à Chartres. Le pèlerinage est une prière avec les jambes. Chartres se trouve à 144 km au sud-ouest de Paris. Cela veut dire une route de trois jours. Péguy prie comme jamais il ne l'avait fait auparavant. Il prie pour ses enfants mais aussi pour Blanche, qui n'est pas oubliée ; il s'efforce aussi de prier pour ses ennemis. Savoir que ses enfants ne sont pas baptisés le fait souffrir, mais il ne peut rien imposer à sa propre famille, une chose dont lui-même n'a pas été convaincu. Eh bien, qu'ils demeurent tous sous la protection de la Sainte Vierge ! D'ailleurs sa femme se fera baptiser quelques années après la mort de son mari. Péguy lui-même n'allait pas aux offices. « Je vais à l'église mais je ne pourrais participer à la messe, la messe du saint sacrifice, je pense que ce serait mal pour moi. » Maritain, Psichari et d'autres amis chrétiens essaient bien de le convaincre que cette attitude est négative, mais Péguy ne se laisse pas entraîner. Il a beau être marié avec une femme antireligieuse, il ne s'autorise pas à l'abandonner. « Il faut se sauver ensemble, dit Hauviette dans *Le Mystère de la charité*. Il faut arriver ensemble chez le bon Dieu. Il faut se présenter ensemble. Il ne faut pas arriver trouver le bon Dieu les uns sans les autres. Il faudra revenir tous ensemble dans la maison de notre père. » Péguy est convaincu que les sacrements donnent de la force. Il en est privé et il en sent le manque. Par bonheur il se permet de prier, et on raconte qu'il marche dans les rues de Paris en récitant l'*Ave Maria*, qui est précisément la prière appropriée dans la détresse. En tout cas le pèlerinage à Chartres a donné des résultats : l'enfant a recouvré la santé, et cet ancien lieu saint de la Gaule où maintenant s'élèvent les fines tours de la cathédrale, « l'épi le plus dur qui soit jamais monté » dans les plaines de la Beauce, est redevenu un lieu populaire de

pèlerinage. Et les étudiants de Paris font cette route, particulièrement au moment de la Pentecôte.

La guerre éclate bientôt. Patriote convaincu, Péguy considère comme naturel de partir au front. La défense de l'honneur de la patrie est chose importante, mêle si l'on doit le payer de sa vie. Dans son subconscient il semble même désirer cette fin. Nous lisons dans *Clio* que « ce qu'il y a peut-être de plus grand dans le monde », c'est « d'être tranché dans sa fleur ; de périr inachevé ; de mourir dans un combat militaire. Le sort d'Achille... » Et dans *Ève* : « Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles, / Couchés dessus le sol à la face de Dieu. / Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu, / Parmi tout l'appareil des grandes funérailles. » Le lieutenant Charles Péguy partit pour la guerre « le cœur pur » et dans l'espoir enfantin que cette guerre était la dernière. Il tombe le 5 septembre 1914, la veille de la bataille de la Marne. L'ennemi était repoussé mais tirait encore lorsque Péguy se dressa face à lui, comme une cible en rase campagne. Ceux qui retournèrent les corps couchés à terre, s'étonnèrent de l'air paisible et joyeux sur le visage du mort. Peut-être se réjouissait-il que lui ait été donné de mourir debout comme ses aïeux, auxquels on n'avait pas encore appris à ramper dans une tranchée ?

La poésie de Péguy – comme sa prose – ne cherche pas à plaire mais plutôt à convaincre. Les répétitions de mots et les constructions créent une atmosphère envoûtante, ici et là ses œuvres ressemblent à des incantations. Bien sûr se trouvent des lecteurs auxquels cette « technique » porte sur les nerfs. Mais personne ne peut contester le caractère unique de l'œuvre de Péguy dans la littérature française. Les « mystères » de la charité et de l'espérance forment le noyau de sa création et fourmillent de mots étonnamment familiers, et c'est sur un ton festif et solennel que sont soulignés la nécessité charnelle de « l'enracinement » spirituel (mystère de l'Incarnation) et la part des chemins incroyables de la Grâce (mystère de la Rédemption). Ce sont de grandes, d'immenses symphonies où les thèmes se croisent constamment avec les images et les métaphores mystiques (*La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*). *La Tapisserie de Notre Dame* et *Ève* forment de vastes litanies où la poésie devient prière. La structure syntaxique, en s'appuyant sur l'abondance du lexique, se répète infatigablement et fait d'elles des méditations rimées en alexandrins, qui avancent « avec une lenteur solennelle », véritables oraisons au ton prophétique.

Les œuvres de Péguy ont été récemment publiées aux éditions Gallimard, dans la collection de la Pléiade.

Trad. de l'estonien : Y. A.



FINLANDE



Juhani Rekola (*Lauri*, n° 20, 10 novembre 2016, p. 19).
La photographie, transformée, sert de couverture
à Juhani Rekola, *Herääminen pimeään*, Helsinki, Kirjapaja, 2016.

Petite vie de Juhani Rekola

Y. Avril

Juhani Rekola naquit orphelin à Helsinki le 1^{er} août 1916. Il fut adopté par un pasteur luthérien, Erkki Gummerus, rejeton de la grande famille des Gummerus, un clan hautement cultivé qui a donné de nombreux pasteurs et évêques à l'Église luthérienne de Finlande.

Devenu pasteur luthérien lui-même, Rekola servit comme aumônier de l'armée finlandaise pendant les années de guerre 1939-1945. À partir de 1956, il prit en charge la paroisse finlandaise de Stockholm, où il se fit un nom par son engagement pastoral auprès des plus marginaux : les sans-abris, les toxicomanes, les prisonniers.

À côté de son action caritative et diaconale, le fit connaître son travail d'essayiste : il publia de très nombreuses études sur les arts et les littératures chrétiens, ainsi que sur la condition humaine dans la situation de l'après-guerre. En 1971, il soutint devant l'université de Helsinki une thèse doctorale en théologie sur la pensée de Reinhold Schneider (1903-1958), poète allemand, résistant au nazisme.

Dans ses essais, Rekola s'intéresse souvent aux figures exceptionnelles qui choisissent de porter la croix en s'opposant au mal et à l'injustice. Son essai sur Jeanne d'Arc est paru dans le recueil *Chaque ange est redoutable* [*Jokainen enkeli on pelottava*] en 1970.

Rekola décéda en odeur de sainteté à Helsinki le 13 février 1986. On continue à rééditer ses essais, qui sont devenus classiques.





Juhani Rekola dans les années 1980
Photographie de Maurice Hellström, *Kotimaan kuva-arkisto*

Quatre Pucelles d'Orléans

Juhani Rekola

La vie de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, constitue, dans l'histoire pleine de violence et de larmes de notre continent, une des destinées humaines les plus émouvantes. Elle était encore presque un enfant, quand, en 1431, à l'âge de 19 ans, elle monta sur le bûcher de Rouen. La Pucelle n'avait pas fui dans ses rêves, elle n'avait pas cherché la sainteté loin du monde, mais, en soldat, elle avait donné un nouvel esprit à ses compatriotes, qui avaient perdu courage. Parfaite, elle ne l'était pas au point de faire peur par son absence de défauts. Esseulée devant ses juges, elle sentit un instant que ses visions et sa foi avaient disparu dans les ténèbres. Pour montrer les dimensions de la courte vie de la Pucelle, Schiller, Shaw, Brecht et beaucoup d'autres ont fait de son destin une œuvre dramatique. Chacun a tressé dans la vie de Jeanne ses propres idées et sa propre vision du monde. Pourtant, aucun d'entre eux n'a été capable de créer une figure aussi mystérieuse, aussi secrète et pourtant porteuse d'un message pour nos contemporains que celle qu'a présentée le Français Georges Rouault dans son tableau de la Pucelle.

*

La Pucelle d'Orléans [*Die Jungfrau von Orleans*] de Schiller a été publiée en 1801 et fait partie des dernières œuvres de l'écrivain. Schiller a recours, ici comme ailleurs, à des sources librement et arbitrairement choisies, idéalisant son personnage. Jeanne est pour lui une jeune fille innocente, sainte, parfaite, descendue sur terre. Cette fille de ferme a une apparition et, obéissant à l'appel de la Reine des cieux, part libérer sa patrie des occupants anglais. Elle croit en la France de la même façon qu'un certain personnage de la pièce qui affirme : « Seule la France peut vaincre la France. » C'est le même paradoxe que Schiller a adapté à la Russie dans sa pièce, restée inachevée, *Demetrius* (ou *Dimitri*) : « Seule la Russie peut vaincre la Russie. » Les Français, qui se retrouvent acculés au désastre et ont perdu espoir, sont conduits par Jeanne de victoire en victoire. Ses visions sont prophétiques ; ce sont des visions de

l'avenir, mais elles ne concernent que les grandes lignes : les trônes, les maisons royales. Quand l'amie du dauphin lui demande des oracles personnels, Jeanne répond qu'elle ne voit que les grands destins universels : « Ton destin repose en ton propre sein. »¹ Quant au destin de Jeanne, il tourne quand elle rencontre un soldat anglais et ne peut se résoudre à le tuer, sentant s'éveiller en elle un sentiment incompréhensible. Elle rejette sur le moment la voix de son cœur, mais son écho ne peut plus disparaître. Pour ses amis, la Pucelle de sainte se change en sorcière ; on la chasse du camp des Français, et elle tombe aux mains des Anglais. Enchaînée, elle attend la mort. Alors éclate près de la prisonnière, entre Français et Anglais, une grande bataille qui tourne à la défaite complète des premiers. Jeanne prisonnière fait tomber ses chaînes, saisit une épée et part au combat. Tourne encore le bonheur de la guerre, l'ennemi subit une défaite complète, mais Jeanne est blessée et meurt sur le champ de bataille.

La pièce de Schiller consacrée à Jeanne ne doit pas être lue comme une légende hagiographique. L'élément chrétien est surtout dû au cadre de la pièce. La foi de l'écrivain est fragile. Dieu n'est pas pour lui un Dieu de grâce mais un juge. *Judex* est le mot qui demeurerait sur les lèvres de Schiller le jour de sa mort. Dieu est la figure du jugement réalisé dans l'histoire. « L'histoire universelle est le jugement universel »², comme Schiller le constate dans des mots souvent répétés de son poème « *Resignatio* ». La foi de Schiller, ce sont d'une certaine façon les mots que Talbot, le chef de guerre anglais, prononce au moment de sa mort : « L'unique butin que nous reportons des combats de la vie, est la vue du néant... »³ Le ciel exige tout. Et Jeanne constate elle aussi : « Malheureuse ! C'est un outil aveugle que Dieu exige. C'est avec des yeux aveugles que tu devais accomplir ta tâche ! Dès que tu as vu, le bouclier divin t'a abandonnée et t'ont saisie les lacets de l'enfer ! »⁴ L'appel céleste et l'amour terrestre, l'éternel et le temporel, se recourent. L'homme ne peut admettre que le second ; l'autre doit être rejeté. C'est ce qui est

¹ « *Mir zeigt der Geist nur grosse Weltgeschicke, / Dein Schicksal ruht in deiner eignen Brust!* » (acte III, scène 4)

² « *Die Weltgeschichte ist das Weltgericht* » (« *Resignatio* »)

³ « *Die einzige / Ausbeute, die wir aus dem Kampf des Lebens / Wegtragen, ist die Einsicht in das Nichts* » (acte III, scène 6)

⁴ « *Ein blindes Werkzeug fordert Gott. / Mit blinden Augen musstest du es vollbringen! / Sobald du sahst, verliess dich Gottes Schild, / Ergriffen dich der Hölle schlingen!* » (acte IV, scène 1)

au plus profond de la « tragédie romantique » qui appartient à l'univers idéologique de cet idéalisme allemand. Ce n'est qu'à l'instant de la mort que l'homme est définitivement libre. En mourant Jeanne prononce les derniers mots de la pièce :

Voyez-vous l'arc-en-ciel dans le ciel ?
Le ciel ouvre ses portes d'or,
Dans le chœur des anges elle se tient là resplendissante,
Elle presse contre son sein le Fils Éternel,
Elle me tend souriante les bras
Comment sera-ce pour moi – de légers nuages me soulèvent –
La lourde armure se change en vêtement d'ailes.
Là-haut, là-haut – la terre s'enfuit –
Brève est la douleur, éternelle est la joie¹.

*

Saint Joan, la pièce de Bernard Shaw, fut représentée pour la première fois en 1923. Shaw y essaie de suivre les faits historiques plus fidèlement que Schiller. Il y a cependant chez lui une interprétation et une ironie qui fait de la tragédie une comédie. Certains des personnages sont fortement parodiés. Ainsi le dauphin, que Jeanne essaie de stimuler mais qui, amoureux de son confort, n'en est point du tout ravi. La figure du chapelain anglais, qui peut représenter la voix présomptueuse de l'*imperium*, est proche de la caricature.

La scène est le monde du Moyen-Âge, où dans l'idéologie commencent à se faire sentir les temps nouveaux : Jeanne apparaît comme la représentante de ces idées. Le mystère de Jeanne se trouve au cœur de la pièce ainsi que dans le vaste avant-propos qui s'y adjoint. Ce qui est central, c'est le procès de Jeanne ainsi que sa mort, tout ce qui précède n'étant qu'un prologue préparatoire.

Jeanne part de son village pour libérer la France, mais aussi par attrait pour la vie de soldat. En ce qui la concerne le romantisme ne joue aucun rôle, et il n'y a en elle aucune attirance sexuelle. Elle possède en elle, cependant, un charme mystérieux qui saura désarmer ses interlocuteurs, les uns après les autres, jusqu'au

¹ « Seht ihr den Regenbogen in der Luft? / Der Himmel öffnet seine goldnen Tore, / Im Chor der Engel steht sie glänzend da, / Die Arme streckt sie lächelnd mir entgegen. / Wie wird mir – Leichte Wolken heben mich – / Der schwere Panzer wird zum Flügelkleide, / Hinauf – hinauf – Die Erde flieht zurück – / Kurz ist der Schmerz, und ewig ist die Freude! » (acte V, scène 14).

dauphin. Son entêtement est sans limite. En la voyant, il n'y a que deux attitudes possibles : l'adorer ou la trouver insupportable. Jeanne est insupportable parce qu'elle a toujours raison. Dieu est toujours de son avis, quand les autres ne cessent d'avoir tort. Les voix lui transmettent toujours la volonté de Dieu. Quand quelqu'un se montre sceptique sur la nature de ses voix et prétend les attribuer à l'imagination, Jeanne fait une réponse remarquable : « Bien sûr, c'est ce qu'elles sont. C'est la façon dont les messages de Dieu nous parviennent. »¹ L'éternité et le temps ne se recourent plus, comme chez Schiller, mais ils fusionnent. La position de Shaw est qu'on trouve l'éternité en explorant avec précision le temporel. Devant Jeanne, Shaw se montre aussi antirationaliste qu'antiromantique. Les voix démontrent en réalité le sain esprit critique de Jeanne : ce sont des imaginations réalisées. Le fait devient encore plus clair quand Jeanne, au moment du procès, sent que les voix l'ont abandonnée. Cela entraîne la claire conscience de sa future condamnation à mort. Quand Jeanne, cependant, va apprendre que dans le meilleur des cas l'attend un emprisonnement à perpétuité, elle retrouve confiance en ses voix.

La Jeanne de Shaw est une figure humaine qui, dans sa simplicité naïve, apparaît au-dessus de l'ordre social et dirigée contre lui. Sa condamnation est conforme à une pratique médiévale normale : le pouvoir spirituel qualifie son hérésie, et le pouvoir temporel met le jugement à exécution. Son apparition implique une menace mortelle pour toutes les autorités terrestres et spirituelles. Quand elle s'adresse directement aux armes royales, elle omet les aristocrates et suscite leur haine. C'est de là que part Brecht. Jeanne présente aussi la cause du peuple en considérant que les Anglais n'ont rien à faire en France. C'est la première protestante, car ses voix indiquent un lien direct à Dieu sans passer par l'Église. Pour les adversaires ecclésiastiques de Jeanne, il n'y a sur cette terre qu'une église militante, qui veille au salut des hommes sans que Dieu ait même le droit d'y intervenir. La plus grande expression de l'hérésie de Jeanne est dans son protestantisme. Dans son admiration pour le Moyen-Âge Shaw cependant insiste sur l'équité du procès de Jeanne, en considérant les points de vue de ce temps-là. L'épilogue a lieu en 1456 et achève la pièce de Shaw : un nouveau procès annule la condamnation de Jeanne et rétablit sa réputation. L'épilogue est ici un songe de Charles VII, qui a déjà reçu l'onction royale. Tous les

¹ « *Of course. That is how the messages of God come to us.* » (scène 1).

personnages du drame sont présents et sur scène apparaît un homme en costume 1920, venu du Vatican pour annoncer la proclamation de la canonisation de Jeanne. Jeanne quant à elle réagit à tout cela avec humour. Tous ses anciens adversaires la félicitent de ce que le droit ait enfin triomphé. Cependant, quand arrive la question du retour possible de Jeanne sur la terre, tous se sentent mal à l'aise, et l'évêque Cauchon, qui a jugé Jeanne, interprète leurs pensées : « L'hérétique est toujours mieux mort. Les yeux mortels ne peuvent distinguer le saint de l'hérétique. Épargnez-les. »¹ La sainteté est toujours plus respectable au ciel que sur la terre. Tous, chacun à leur tour, quittent la scène et finalement Jeanne reste seule. Elle constate que l'illusion a disparu : « Ô Dieu, Toi qui as fait cette merveilleuse terre, quand sera-t-elle prête à recevoir Tes saints ? Dans combien de temps, Seigneur, dans combien de temps ? »²

*

C'est en 1929-1939 que Bertolt Brecht écrit *Sainte Jeanne des Abattoirs* [*Die heilige Johanna der Schlachthöfe*]. La pièce est une satire railleuse, non pas de Jeanne – Voltaire s'en est chargé en son temps – mais de la corruption de la société capitaliste. Le cadre de la pièce est transposé de la France médiévale au Chicago de la période de la crise : les bouchers et leurs hommes de main, dans une spéculation incessante et difficilement compréhensible, maintiennent une usine fermée. Toute la pièce est traitée avec une incomparable ironie. Quand par exemple dans un passage on parle de la baisse des prix, Brecht emprunte pour la décrire les vers d'un poème de Hölderlin : les prix descendent « comme l'eau, jetée de rocher en rocher, tout au long de l'année descend dans l'incertain »³. Le chef des bouchers est Pierpont Mauler, dont le grand problème est qu'il y a trop de viande. Les chômeurs réduits en esclavage sont représentés par madame Luckerniddler dont le mari est contraint de fabriquer une machine à saucisses et qu'on essaie d'apaiser par la promesse qu'il recevra gratuitement un repas à l'usine pendant trois semaines. À côté des ouvriers travaillent les salutistes, « les chapeaux de paille »⁴,

¹ « *The heretic is always better dead. And mortal eyes cannot distinguish the saint from the heretic. Spare them.* »

² « *O God that madest this beautiful earth, when will it be ready to receive Thy saints? How long, O Lord, how long?* »

³ « *Wie Wasser von Klippe / Zu Klippe geworfen, / Jahr lang ins Ungevisse hinab.* »

⁴ Chez Brecht ce sont des « chapeaux noirs ». [N.d.T.]

qui forment le troisième groupe de personnages de la pièce. On les dépeint comme des représentants d'une religion naïve ou intéressés par l'argent de manière suspecte. Le chef de la compagnie affirme : « Une bonne affaire parle d'elle-même et surtout on a besoin de propagande. »

Johanna Dark appartient aux « chapeaux de paille ». Elle aussi manifeste une spiritualité naïve. Dans la première scène on la voit en train de partager aux chômeurs de la soupe et un sermon : « Si vous êtes pauvres, c'est parce que ces plaisirs les plus bas auxquels vous aspirez, autrement dit un peu de nourriture, un beau logement et le cinéma, sont seulement des plaisirs grossiers, sensuels. Mais la parole de Dieu est un plaisir beaucoup plus délicat et plus intime et plus raffiné. Peut-être ne pouvez-vous rien imaginer de plus délicieux que la crème, mais la parole de Dieu est beaucoup plus délicieuse. Ah ! qu'elle est douce, la parole de Dieu ! »¹ Johanna les invite à penser au Bon Dieu quand ils mangent leur soupe. C'est précisément là qu'un adversaire de Brecht, Eugène Ionesco, dans *La Soif et la faim*, raille cette scène. Dans une « messe noire », des moines font pression sur un athée affamé, du nom de « Brechtoll », en lui promettant une soupe si seulement il prie Dieu. Ils essaient ainsi de lui démontrer, par une logique toute bête, l'existence de Dieu : s'il prie, il a aussitôt la soupe.

Plus tard, pourtant, Jeanne passe du côté des travailleurs et se retrouve exclue des salutistes, car, si elle se mêle trop des querelles de ce monde, « la pureté disparaît bien vite ». Jeanne gagne la confiance des ouvriers et, lors de la préparation de la grève générale, elle est chargée de remettre une lettre importante aux chefs de la grève. Pourtant, elle n'effectue pas sa mission parce qu'elle s'oppose à la violence et qu'elle garde aussi quelque sympathie humaine à l'égard des bouchers. C'est son crime, auquel elle ne trouve d'ailleurs pas d'excuse.

La dernière scène de la pièce de Brecht a pour titre « Mort de sainte Jeanne des abattoirs et sa canonisation ». Le lieu est le quartier général des chapeaux de paille ; bouchers et salutistes y manifestent

¹ « Ich will es euch sagen : nicht, weil ihr nicht mit irdischen Gütern gesegnet seid – das kann nicht jeder sein –, sondern ihr keinen Sinn für die Höhere habt. Darum seid ihr arm. Diese niederen Genüsse, nach denen ihr strebt, nämlich dieses bisschen Essen und hübsche Wohnungen und Kino, das sind nur ganz grobe sinnliche Genüsse, Gottes Wort aber ist ein viel feinerer und innerlicher und raffinierterer Genuss, ihr könnt euch vielleicht nichts Süßeres denken als Schlagsahne, aber Gottes Wort ist ebendoch noch süß, ei, wie süß ist Gottes Wort! »

une bonne entente. Tous sont pleinement satisfaits, puisque la crise a été vaincue et qu'on a pu rétablir la situation, la révolte ouvrière ayant été réprimée par les soldats. Jeanne est solennellement proclamée sainte : « Jeanne, 25 ans, a été victime d'une pneumonie dans les abattoirs de Chicago, au service de Dieu, combattante et martyre »¹. Le chant des salutistes et les tambours étouffent la voix de Jeanne, qui, désormais libérée de tout compromis, proclame, conformément au slogan de la religion « opium du peuple » : celui qui parlera de Dieu à un pauvre, il faut lui cogner le crâne sur le pavé. « Il n'y a que la violence qui soit utile là où règne la violence, il n'y a que les hommes qui soient utiles là où il y a des hommes. »² Les presque derniers mots de Jeanne sont :

Ceux qui sont en bas sont tenus en bas
Pour que ceux qui sont en haut restent en haut.
Et la bassesse de ceux qui sont en haut est sans mesure
Et même s'ils devenaient meilleurs, cela ne servirait
À rien du tout, car sans comparaison est
Le système qu'ils ont fait :
Exploitation et désordre, bestial et aussi
Incompréhensible³.

*

Georges Rouault est mort en 1958 et a peint avant de mourir le visage d'une Jeanne partant au combat.

Il était né en 1871 en pleine tempête de l'insurrection parisienne, et en naissant il a reçu la vocation de peindre les malheurs de la guerre. Dans son cycle de tableaux le plus connu, *Miserere*, il a interprété les sentiments sombres de la Première Guerre mondiale. De son art propre il disait : « Peindre est pour moi un cri dans la nuit, un sanglot retenu, un sourire étouffé. »

Rouault a été aussi peintre de sujets bibliques et dans ce domaine on l'a considéré comme le plus grand depuis l'époque de

¹ « SNYDER: *Johanna Dark, fünfundzwanzig Jahre alt, / erkrankt an Lungenentzündung auf den Schlachthofen / Chicagos, im Dienste Gottes, Streiterin und Opfer!* »

² « *Es hilft nur Gewalt, wo Gewalt herrscht und / Es helfen nur Menschen, wo Menschen sind.* »

³ « *Die aber unten sind, werden unten gehalten / Damit die oben sind, oben bleiben / Und der Oberen Niedrigkeit ist ohne Mass / Und auch wenn sie besser werden, so hilfe es / Doch nichts, denn ohnegleichen ist / das System, das sie gemacht haben: Ausbeutung und Unordnung, tieruisch und also / Unverständlich.* »

Rembrandt. Aussi peintre qu'homme de foi, il a peint la souffrance et ceux qui souffrent, la misère et ceux qui vivent du côté nocturne de la vie. Rouault a donné au Christ un visage nouveau, réaliste. En représentant une crucifixion il a indiqué au bas de la peinture les mots de Pascal : « Le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde. »

Sa peinture donne de Jeanne une vision impérieuse : Jeanne est à cheval, toute droite, dans une attitude de guerrière et de princesse. Ce n'est pas la romantique de Schiller, ni la protestante de Shaw ni la réaliste socialiste de Brecht. Elle n'est pas non plus une simple figure héroïque. Le vert profond qui domine les couleurs du tableau rend intemporel l'ensemble. Jeanne est aussi un être de notre époque. Elle voyage à travers une terre dévastée, ruinée par la guerre, chaotique ; elle est un chevalier entre la mort et le diable. Sa route semble irréversiblement mener au rouge bûcher de Rouen. Mais elle regarde vers le ciel des rêves et des visions. Ses visions ne sont pas que des songes irréels, mais il y a en eux la même trame qu'en nous. Ses voix lui racontent cette réalité qui est encore plus réelle que les murs d'Orléans. Cette foi céleste crée cet éclat lumineux dont Rouault a enveloppé le visage de la cavalière, voyageant dans les ténèbres.

Trad. du finnois : Y. A.



Hannu Mäkelä dans l'ombre de Jeanne

Y. Avril

L'académicien Hannu Mäkelä est un auteur finlandais prolifique. On lui doit plus de deux cents ouvrages : des romans, des recueils de poésies, des biographies, des pièces de théâtre, des ouvrages édités, mais aussi des livres d'enfants devenus très populaires.

Il est né à Helsinki le 18 août 1943, benjamin d'un couple d'instituteurs ; ses parents ont divorcé alors qu'il était encore tout petit. Il a consacré un livre de souvenirs, d'un ton mélancolique, à chacun de ses deux parents. Instituteur par sa formation lui-même, il n'a pourtant pas exercé ce métier. Entre 1967 et 1986, il a fait carrière comme lecteur, puis directeur littéraire adjoint de la grande maison d'édition finlandaise Otava, qui a publié la plupart de ses propres ouvrages. Il s'est marié quatre fois ; il a un fils de son premier mariage. Il a reçu le titre d'académicien en 2016.

Dans son œuvre se côtoient le thème d'une existence paisible dans une idylle domestique et l'omniprésence de l'éventualité d'un malheur. Les sujets du vieillissement et de la mort le troublent depuis longtemps : plusieurs de ses protagonistes vivent une agonie.

Il s'est beaucoup intéressé au poète finlandais Eino Leino (1878–1926) dont la biographie *Mestari* [*Le Maître*] lui a valu le prestigieux Prix Finlandia en 1995. D'autres grandes figures de l'histoire et de la littérature l'intéressent également : il a consacré une biographie en 2007 à Giacomo Casanova, en 2013 un roman biographique à Alexandre Pouchkine et en 2019 le roman *Varjo* [*Ombre*] à Jeanne d'Arc, dont nous publions ici un extrait.

Dans la littérature pour enfants, Hannu Mäkelä est le créateur du personnage de « Monsieur Huu » qu'on qualifierait comme « un fantôme maladroit » qui cherche à faire peur aux enfants mais n'y réussit point tout à fait... Mäkelä est considéré comme un fin connaisseur de la littérature de Russie, et plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en russe, notamment les aventures de ce même « *Gospodin Aou* » depuis les années 1980. Seuls quelques-uns de ses livres pour enfants existent en traduction française.

Hannu Mäkelä avait pensé à écrire un roman sur la Pucelle après une première visite à Orléans dans les années 1970 mais sans avoir encore d'idée claire sur la manière de raconter une histoire si bien connue, jusqu'à ce qu'une illumination soudaine reçue quarante ans plus tard au volant de sa voiture lui offre la solution : pour conter l'histoire de Jeanne il fallait créer son double, ou son « ombre », un garçon du nom de Jean, ce qui permettrait de questionner le « genre » de la vierge guerrière. En même temps, Jean serait, sans aucun doute, un *alter ego* du romancier, une personnalité plutôt sceptique, voire agnostique, mais qui ne peut qu'admirer le parcours fulgurant de Jeanne...





Hannu Mäkelä, 2020
Photographie d'Anne Huovinen pour *Kodin Kuvalehti*.



Les journées de Hannu Mäkelä commencent par l'écriture.
Photographie de Katri Lehtola pour *Me naiset*, 2019.

Hannu Mäkelä

Varjo – Ombre

Présentation

C'est pendant la guerre de Cent-Ans qui opposait à l'Angleterre la France et ses alliés que Jeanne d'Arc (1412-1431) est née dans un village de Lorraine. Personne ne pouvait penser qu'une petite jeune fille illettrée deviendrait rapidement, à peine sortie de la puberté, une figure mythique qui, à l'âge de 19 ans, finirait brûlée à Rouen sur un bûcher, d'abord accusée de tout ce qui était possible et impossible, puis condamnée pour cela. Cette vraie féministe avant la lettre devint, après bien des détours et après bien des siècles, l'héroïne nationale de la France ; en 1920, on en fit même une sainte.

La vie de Jeanne se compose d'une série d'épisodes presque inconcevables. Ces événements semblent ne dépendre que de la fermeté de sa foi, foi aussi bien dans les voix qu'elle entend et qui la guident dans son action pour sauver la France, que dans le Dieu tout-puissant de cette époque, qui était à l'origine de ces voix. L'existence d'un pouvoir céleste était considérée dans le Moyen-Âge tardif comme allant de soi : c'était un fait, une évidence.

D'un autre côté existaient aussi le diable et les esprits de la forêt.

C'est de cela que je suis parti pour mon livre. Chaque époque a ses propres croyances. Au Moyen-Âge leurs divulgateurs sont essentiellement les conversations humaines et les rumeurs qui accompagnaient la Guerre de Cent-Ans. Les rumeurs étaient une sorte d'internet avant la lettre, une sorte de media social, souvent efficace et souvent aussi plein d'erreurs.

Au début, la campagne de Jeanne d'Arc fut couronnée de succès ; et bien qu'on l'ait capturée et tuée, finalement les prédictions qu'elle avait reçues des Voix se réalisèrent, après sa mort.

Pendant deux ou trois ans, la célébrité de Jeanne d'Arc, qui alors était plus connue sous le nom de « fille de Lorraine » ou simplement de « Pucelle », connaît une brusque ascension, suivie, presque en même temps, d'une rapide dégradation de cette réputation. Jeanne a beaucoup parlé en son temps et beaucoup de ses paroles furent également notées. Ne sachant écrire, elle était forcée de dicter. Le présent livre contient donc de larges citations, aussi bien des interrogatoires de l'Inquisition que d'autres textes et lettres jusqu'aujourd'hui conservés. Ces citations se trouvent séparées du texte par des doubles guillemets : je les ai traduites. Les mots ont été notés en leur temps et les procès-verbaux d'interrogatoire ne sont pas falsifiés.

Cette œuvre est en quelque sorte un mélange de roman, de conte et de biographie traditionnelle. Son narrateur est l'ombre de Jeanne d'Arc, Jean, qui ressemble à un miroir. Les citations de Jeanne comme les vers de sa contemporaine, Christine de Pisan (1364-1430), le plus grand poète de son temps, écrits à la gloire de Jeanne, ont été traduits par moi spécialement pour ce livre.

Je remercie pour son aide, et pour la patience avec laquelle il a répondu à mes questions, mon vieil ami Dominique Nedellec, Français et résidant en France, qui dans son propre pays importe la littérature portugaise. Il a cherché et trouvé pour moi des sources qui m'étaient inconnues auparavant et il a essayé par ailleurs de corriger mon français. De même suis-je reconnaissant à l'écrivain et universitaire Osmo Pekonen pour ses observations avisées et pertinentes.

[...]¹

Bien qu'il s'agisse ici essentiellement d'un roman, je me fonde presque entièrement sur des faits découverts par les chercheurs contemporains. Mais on ne découvre désormais rien de nouveau en la matière, ou alors on invente.

Les événements suivent la chronologie. Le narrateur est – si l'on excepte la fin – un autre que Jeanne.

¹ L'auteur traite ici d'une difficulté qui concerne la transcription en finnois d'un nom propre français, auquel, selon sa fonction dans la phrase, doivent s'appliquer les règles de la déclinaison finnoise. Nous nous permettons d'omettre ces quelques lignes techniques. [N.d.T.]

Comment j'ai été entraîné des décennies durant dans un sujet fort inhabituel pour moi, on le saura davantage en lisant l'appendice du livre. Là se trouve également une chronologie des épisodes de la vie de la Jeanne d'Arc historique. On peut donc avoir envie de commencer la lecture par la fin.

❧❧❧❧❧

I

Quand je suis né, je ne savais pas dans quel monde j'arrivais. Je comprends aujourd'hui que personne ne le savait. Ma mère n'en savait pas beaucoup plus sur le monde. J'ai appris plus tard que si nous étions restés en vie, ma mère et moi, c'était comme par miracle. Ma mère avait contracté une fièvre qui devait nous emporter tous les deux, en ces lieux d'où l'on ne revient pas.

J'étais le troisième enfant qu'elle mettait au monde. Les deux précédents étaient morts à quelques jours. Mais ma mère n'en parlait pas, bien que la mort fût une habituée de notre village. Bien peu de ceux qui venaient au monde avaient une vie plus longue. Quant à nous les vivants, murmurait ma mère, la gueule vorace de la mort ne cessait de nous guetter. Pour elle la mort était une bête noire et mauvaise, une sœur vorace de Satan. Ce qui ajoutait aux soucis de ma mère, c'est qu'elle faisait pleinement confiance aux pouvoirs du ciel, alors qu'elle connaissait bien les ténèbres. Cela ne la quittait pas.

J'étais un garçon un peu fragile. Je ne marchais pas comme il faut, mais je commençais tout de même à parler. Cela comme d'autres choses, d'autres l'ont raconté plus tard. En dépit de ma démarche vacillante, je désirais passionnément vivre. Finalement cela réussit, bien qu'à mon baptême on m'ait marqué d'un signe en me donnant le nom de Jean, celui de mes frères morts à la naissance quelque temps auparavant. Cela, ma mère ne me l'a jamais raconté ; c'est par des voisins que j'ai pu entendre cette histoire, par accident.

J'ai pensé que le nom de mes frères morts était un mauvais présage mais, finalement, je suis toujours en vie. Pourquoi et dans quel but et pour combien de temps, j'ai depuis longtemps cessé de me poser ces questions et d'en examiner le sens. Des réponses, il y en a beaucoup ; mais des réponses exactes, très peu. Maintenant je sais au moins ceci : je ne suis pas mort. Plus jeune, je réfléchissais à ma vie et beaucoup à son sens. Le fait que je sois toujours en vie, c'est certainement à Jeanne que je le dois, et de bien des manières. Certes, je suis d'abord moi, et elle, elle. Mais Jeanne est toujours ce soleil qui me donne la lumière. Beaucoup, bien sûr, pensent que le soleil de la Pucelle est déjà couvert par de si grands nuages qu'il ne peut plus jamais émettre de la lumière.

Qui sait. Certes, j'ai fini par comprendre que la vie est un hasard et donc, parfois, une grâce. Mais Jeanne semblait toujours savoir

quoi faire, où aller. Elle voulait voir. Et elle voyait. Et surtout elle faisait. Beaucoup, beaucoup trop même : c'est ce que j'ai vu et éprouvé en me rapprochant toujours d'elle.

C'est très tôt que j'ai rencontré Jeanne. Elle-même n'en savait rien, car au début je ne faisais que la suivre, secrètement, du regard. Ce n'était pas difficile, car nous habitions près de la famille de Jeanne. J'ai vécu quatre ou cinq années avec ma mère dans une maisonnette, ou plus exactement une simple remise. Bien souvent, tapi derrière un arbre, caché dans les buissons, je voyais ce que Jeanne faisait dans la cour de sa maison. Je ne sais pourquoi je la regardais et la suivais. Je me suis attaché à elle ; les autres enfants de la famille m'étaient indifférents. Jeanne m'a attiré tout de suite, bien que je n'eusse pas même connaissance de son nom.

Petit à petit, avec l'âge, j'ai su mieux me cacher et me rapprocher de la maison sans me faire voir. J'ai même entendu ce que se disaient Jeanne et sa mère. J'ai appris son nom. Je comprenais ses paroles ; j'en imaginai moi-même les pensées, qui pouvaient être fausses, je le pense aujourd'hui. Mais alors elles étaient vraies. J'ai grandi en quelque sorte en même temps qu'elle.

Je suis sûr qu'elle ne m'a pas vu. Et si elle m'avait vu, qu'est-ce que moi, unique enfant d'une pauvre veuve, j'aurais pu signifier pour elle ? Il ne manquait pas d'enfants de son âge dans le village. Mais elle eut tout de suite pour moi une importance particulière. Sans Jeanne je n'existerais pas ; à tel point nous avons tous deux grandi ensemble et pris de l'âge.

Notre enfance à l'un et l'autre nous a unis, nous qui étions du même pays et presque du même âge. Mais c'est un fait en tout cas que j'ai été, toute ma vie, une partie d'elle. Telle est ma destinée. L'apparence et la taille étaient les mêmes, si bien que souvent nous pouvions tromper même nos parents, sans parler des voisins. Notre seule différence était que moi, j'étais un garçon et elle, une fille – comme du reste l'indiquent nos noms.

Plus tard elle fut femme et moi, homme. C'est ce que je crois encore, et c'est ce qui était au début. Elle fut d'abord Jeanne et ensuite Jehanne et, plus jeune, surtout Jeannette pour nous les enfants du village, mais plus tard on l'appela aussi la Pucelle de Lorraine. Exactement, elle était et est encore la *Pucelle*, ce nom seul – et surtout le seul juste. Quant à moi, je fus toujours simplement Jean et ce Jean, je le serai jusqu'à la fin, ou aussi longtemps que je le dirai.

C'est ici un récit, au moins en est-ce le début. Les mots vont peut-être me faire remonter le cours de ma vie.

Le destin a fait en outre que je ressemble à Jeanne et que je suis aussi son homonyme. Notre différence n'est en réalité que de deux lettres. Mais, bien vite, j'ai reçu d'elle un deuxième nom. Je suis devenu « mon Ombre » quand nous avons commencé à faire route ensemble. C'est de ce nom que Jeanne se plaisait de temps en temps à m'appeler quand personne n'était là pour entendre.

Parfois aussi j'ai pu m'entendre appeler « Fantôme ». Je marchais alors derrière elle, bien visible, mais je marchais toujours comme un fantôme. Je n'y pouvais rien. Quand Jeanne disait : « Viens ! », j'obéissais et venais aussitôt. Et quand ensuite, lassée de ma présence, elle m'ordonnait de disparaître, je m'en allais, bien qu'à contre-cœur.

Je n'y pouvais rien. Je devais toujours lui obéir. De loin Jeanne avait une apparence faible et fragile, mais cette fille brune, au visage rond, était sur ce point mon égale : elle était souple et agile. Elle avait pourtant un peu moins de force dans les bras. Mais cela n'avait pas d'importance. Elle conduisait, je suivais. Je faisais toujours ce que Jeanne voulait. Quand elle bougeait sa main, bougeait aussi la main de son ombre. Et cela arrivait même quand le soleil ne brillait pas et qu'on ne pouvait plus distinguer d'ombre.

Trad. du finnois : Y. A.



Le centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc célébré en Finlande

Osmo Pekonen

L'Ordre des Frères prêcheurs, qui est présent en Finlande depuis 1249, possède dans le centre de Helsinki un important centre culturel, le « *Studium Catholicum* », qui organise activement événements culturels et spirituels. Le 16 janvier 2020, un colloque fut consacré à Jeanne d'Arc à l'occasion du centenaire de sa canonisation. Quatre conférences ont eu lieu devant une audience très nombreuse, qui a comblé la toute neuve salle de conférences « *Angelicum* ».

Le colloque fut ouvert par quelques paroles du frère Gabriel Salmela, dominicain finlandais, directeur du centre. La conférence initiale prononcée par le frère Marie-Augustin Laurent-Huyghues-Beaufond, *o. p.*, était un rappel général des faits historiques de la vie de Jeanne, non sans évoquer également sa double consécration à la fois comme sainte catholique et comme sainte laïque fêtée par la République. Antti Nylén, essayiste catholique finlandais né en 1973, avait pris pour sujet le caractère « insoumis » de Jeanne : elle aurait mis Dieu à la première place devant l'Église, même s'il n'y a aucune différence entre les deux. Matti Norri, juriste né en 1939 et qui a traduit en finnois les actes du procès de Jeanne d'Arc, considéra la vision surnaturelle du monde au XV^e siècle telle que reflétée par les actes du procès. L'auteur du présent rapport, né en 1960, a finalement parcouru dans son exposé, « Jeanne et la Finlande », toutes les manifestations culturelles inspirées par la figure de Jeanne en Finlande au cours des siècles : œuvres d'arts, représentations théâtrales, romans, et notamment les poèmes johanniques de Lasse Heikkilä (1925–1961), ce « Péguy finlandais », sur lequel on pourra relire le numéro 10 du *Porche*, daté de juillet 2002.

Vu la position très minoritaire des catholiques en Finlande, la soirée johannique chez les dominicains fut un grand succès. L'événement était relayé par la grande presse, et on a pu compter 171 auditeurs, dont plusieurs personnalités culturelles.

Trad. du finnois : Y. A.

Jeanne d'Arc
coupable, sainte, héroïne nationale de la France

Lieu : Centre culturel « *Studium Catholicum* », Salle « *Angelicum* »

Adresse : Ritarikatu 3 B, Helsinki, Finlande

Date : 16 janvier 2020

Heure : 17h – 21h30

Programme et Horaire

17h30 – 18h00 : Frère Marie-Augustin Laurent-Huyghes-Beaufond (*Studium Catholicum*) : « Sainte Jeanne d'Arc, une héroïne nationale de la République française ».

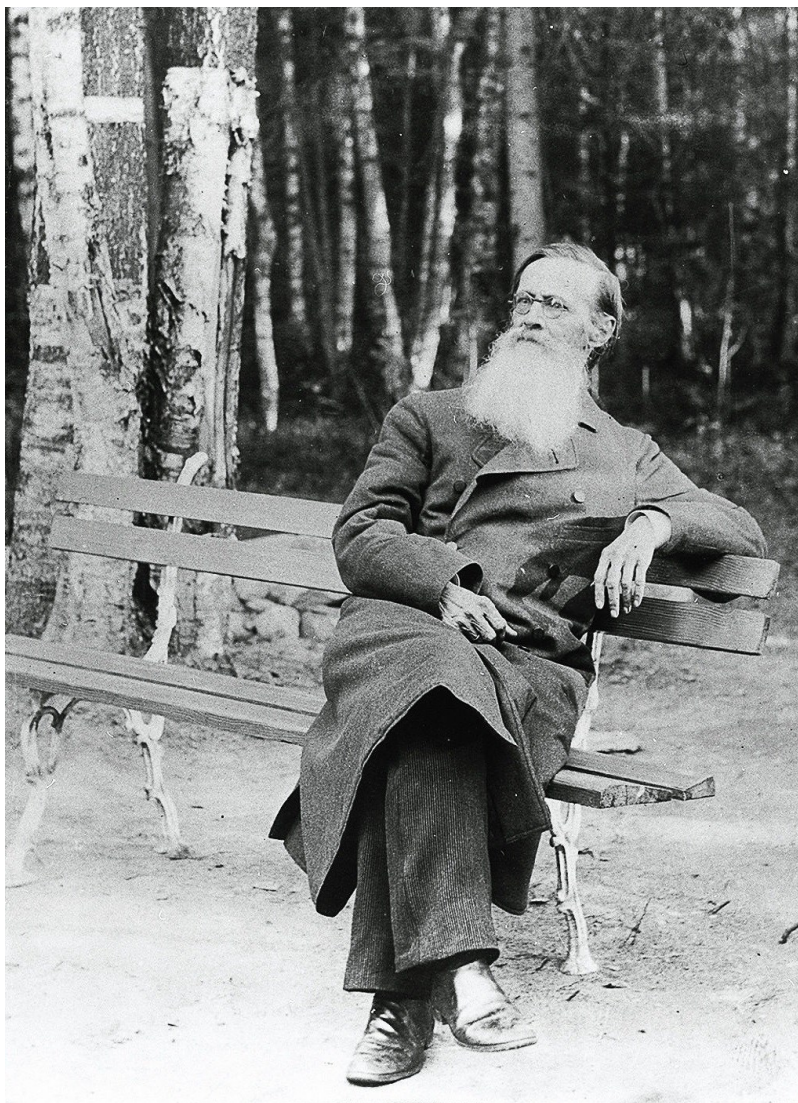
18h30 – 19h : Antti Nylén, essayiste : « Jeanne d'Arc, rebelle de l'Église ».

19h30 – 20h00 : Marri Nuori, avocat : « Sur les conceptions de l'époque à la lumière des procès-verbaux des procès de Jeanne d'Arc ».

20h30 – 21h00 Osmo Pekonen, chargé de cours (universités de Helsinki et de Jyväskylä) : « Jeanne d'Arc et la Finlande ».

Après les exposés, un temps pour la discussion.

RUSSIE



Apollon Maïkov dans les années 1890

« *Le combat faisait rage...* »
La Jeanne d'Apollon Maïkov et de Paul Potékhine

R. Vaissermann

Apollon Maïkov, poète apollinien

Le poète Apollon Nikolaïevitch Maïkov naît en 1821 à Moscou. Fils aîné du peintre Nicolas Maïkov (1794-1873), petit-fils d'Apollon Alexandrovitch Maïkov (1761-1838) – qui dirigea les théâtres impériaux de 1821 à 1825 –, il est issu d'une famille noble pléthorique : si Nicolas n'eut que cinq enfants, Apollon en eut douze. Notamment la fratrie à laquelle appartenait Apollon s'illustra en littérature : Valérian (1823-1847), frère chéri dont la mort précoce désespéra Apollon Nikolaïevitch, fut critique littéraire et publiciste ; Vladimir (1826-1885) fut écrivain, traducteur et éditeur ; Léonide (1839-1900) fut historien et ethnographe. Apollon, lui, fut poète comme son grand-père paternel et comme sa mère, Eugénie Pavlovna née Goussiatnikova, également traductrice à ses heures.

Après une enfance typique de l'aristocratie russe, c'est-à-dire passée à la campagne, Apollon déménagea avec toute sa famille à Saint-Pétersbourg en 1834. L'écrivain Ivan Gontcharov, non encore célèbre, devint alors son précepteur. La maison accueillait volontiers les jeunes littérateurs, et Dostoïevski, né la même année qu'Apollon, fut de ceux-là. Curieuse amitié entre ces deux hommes, l'un au tempérament dionysiaque, et l'autre apollinien !

Apollon fit ensuite des études à la Faculté de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg (1837-1841), mais se passionnait en fait d'abord pour la peinture, avant de se consacrer essentiellement à la poésie, encouragé en cela par des poètes amis et une myopie naissante.

Le tsar remarqua le jeune auteur à son premier livre et le récompensa d'une bourse de voyage. Après un séjour de formation en Europe de l'Ouest qui le mena en Italie¹, en France et à Paris notamment (1842-1844), il retourna en Russie et travailla comme

¹ Apollon Nikolaïévitch Maïkov, *Esquisses romaines* [Очерки Рима], 1847 et *Pique-nique à Florence* [Пикник во Флоренции], 1848.

fonctionnaire au Ministère des finances, puis comme archiviste au musée Roumiantsev. La vie littéraire de la capitale l'absorba.

Libéral dans les années 1840, il devint après la guerre de Crimée conservateur et prit fait et cause pour les slavophiles contre les Occidentaux¹ : l'absorba alors la traduction de vieux poèmes slaves². Ses propres poèmes évoluèrent du naturalisme à l'Art pour l'Art. Émule de Théodore Tioutchev, Maïkov fut surtout connu pour des essais de critique d'art et son œuvre lyrique, tous deux inspirés de la Grèce et de la Rome antiques³ mais aussi des villages, du folklore et de l'histoire de la Russie.

En 1853, il devint membre correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Il écrivit dans des mensuels comme *La Nouvelle parole* [*Новое слово*] et des hebdomadaires comme *La Gazette du théâtre* [*Театральная газета*]. Dans les années 1860, il correspondit abondamment avec Dostoïevski, qui le chargea de négocier ses contrats auprès des éditeurs.

Enfin il gravit les échelons du service de la Censure étrangère, jusqu'à la diriger (1867-1897).

En 1882, il reçut le prix Pouchkine de l'Académie des sciences.

Mort en 1897, il est enterré au fameux cimetière de Novodiévitchi, à Saint-Pétersbourg.

Il avait épousé en 1852 Anna Ivanovna Chtemmer, d'origine allemande et luthérienne, et eut trois garçons, dont Apollon Apollonovitch Maïkov (1866 – ca. 1917), également peintre et écrivain, ainsi qu'une fille, morte à l'âge de 11 ans.

La « Jeanne d'Arc » de Maïkov (1887)

Le huitain qui nous intéresse aujourd'hui, daté de 1887 et publié cette même année en revue⁴, est classé au sein des *Œuvres complètes*

¹ A. N. Maïkov, « L'Année 1854 » [«1854-й год»].

² A. N. Maïkov, *Le Dit de la campagne d'Igor* [*Слово о полку Игореве*], de 1866 à 1870.

³ A. N. Maïkov, *Les Deux Mondes* [*Два мира*], 1872.

⁴ A. N. Maïkov, « Jeanne d'Arc. Extrait » [«Жанна д'Аркъ (Отрывокъ)»], page 368 de « Poésies » [«Стихотворенія»], *Le Courrier russe* [*Русскій вѣстникъ*], Moscou, t. CLXXXVIII, n° 3, mars 1887, pp. 365-369. Repris en volume l'année suivante : A. N. Maïkov, *Poésies. 1883-1888* [*Стихотворенія. 1883-1888*], Saint-Pétersbourg, Marx [A. Ф. Маркс], 1888, p. 30 ; puis dans les *Œuvres complètes en trois tomes* [*Полное собраніе сочиненій в трех томах*], Saint-Pétersbourg, Marx, 1893.

dans le cycle « Aquarelles » [«Аквадели»] des années 1885-1890¹. Il est écrit en tétramètres trochaïques de 8 et 7 syllabes, à rimes croisées.

L'un des autographes de ce poème, titré «Иоанна Даркъ», est associé à quatre lignes adressées à miss Mary, ce qui permet de faire remonter le début de la rédaction du poème aux années 1860, c'est-à-dire à l'époque de l'élaboration de l'« Album napolitain » [«Неаполитанский альбом»], dont miss Mary – figure abstraite de l'aimée – est l'héroïne.

Les lettres de la correspondance de Maïkov livrent fréquemment des confidences sur les sources de son inspiration et son travail de rédaction ; c'est précisément le cas au sujet de notre poème, le plus curieux étant qu'il ne s'en ouvre qu'en 1889².

Mon petit Apollon³ m'a demandé comme cela, à la datcha : « Qu'est-ce qui te fait penser à des choses pareilles ? » Comment cela me vient-il ? Eh bien, par exemple, j'étais en train de lire un livre consacré à Jeanne d'Arc, et dans la lettre d'un contemporain j'ai relevé une phrase décrivant un combat⁴ : « *sa voix jeune et claire de femme retentissait dans tous les rangs* », et soudain tout son visage s'est dépeint à moi, de manière vivante ; alors j'ai copié la phrase dans mon cahier de brouillons et l'y ai retrouvée quelques années plus tard, de sorte que j'ai pu dépeindre l'esquisse que vous connaissez.

Ainsi donc la phrase initiatrice, en français dans le texte, correspond-elle à la chute du poème ! Le plus amusant est que nous avons trouvé cette source après avoir traduit le poème et l'on verra ci-après que nous avons presque retrouvé – par une retraduction qui s'ignorait – le texte original ayant frappé Maïkov. Presque, mais pas tout à fait : aussi avons-nous hésité à corriger notre traduction, avant de renoncer. Divers arguments pour renoncer se présentaient. La phrase inspiratrice n'était-elle pas de prose ? Pouvait-on penser

¹ A. N. Maïkov, *Œuvres en deux tomes* [Сочинения в двух томах], éd. Lioudmila Sémionovna Gueïro [Гейро], Moscou, Pravda, 1984, t. II, pp. 261-262. Le poème a aussi été publié dans les *Œuvres choisies* [Избранное] d'A. N. Maïkov, Léningrad, L'Écrivain soviétique [Советский Писатель], 1952.

² Page 27 d'Isaac Grigoriévitch Yampolski, « Tiré des archives d'A. N. Maïkov » [«Из архива А. Н. Майкова»], *Annuaire du Département des manuscrits de la Maison Pouchkine pour l'année 1974* [Ежегодник Рукописного отдела Пушкинского дома на 1974 год], Léningrad, Naouka, 1976, pp. 24-52.

³ En russe : «Попка», diminutif d'Apollon Apollonovitch, son fils cadet.

⁴ En russe : «фразу при описании боя» – le même dernier mot qu'au premier vers du poème.

qu'elle avait donc été insérée telle quelle dans le poème ? Reste que, très curieusement, le rythme même de cette prose correspondait au mètre que nous avons choisi d'observer : celui de l'octosyllabe. « Sa voix jeune et claire de femme / retentissait dans tous les rangs... » Ne sont-ce pas là deux octosyllabes blancs fort convenables ? Ni dans la littérature johannique ni dans les correspondances d'écrivains ou d'intellectuels nous n'avons hélas, pour l'heure, retrouvé la phrase. La mémoire a-t-elle pu jouer des tours à Maïkov ? Nous ne le pensons pas, puisque précisément il a *noté* les mots exacts qui l'avaient frappés.

« Jeanne d'Arc » illustre parfaitement le goût de Maïkov pour les sujets historiques et le style épique. L'héroïne française ne devait-elle pas plaire à Maïkov, qui avait écrit sa devise en quatre vers ?

Le bonheur, c'est, sur ton chemin de vie,
D'aller là où t'appelle ton devoir,
D'ignorer l'obstacle, d'essayer l'avanie,
D'aimer et d'espérer, et puis enfin de croire.¹

Mais l'esprit chagrin de Dimitri Boulanine, qui étudie Jeanne d'Arc sans guère l'apprécier, trouve à redire à ce poème :

On peut bien entendu se poser ici la question : mais pourquoi donc Maïkov, un des proches de Dostoïevski [...], était-il en train de lire un livre sur la Pucelle et non sur un autre personnage ? Certes, de telles interrogations peuvent sentir bon l'arrogance. Le hasard a sa part et dicte sa volonté, et par ailleurs la chronologie, qui paraît enchaîner des circonstances fortuites, n'a qu'une signification relative. Nous fiant à l'absence de toute visée idéologique, nous rappellerons un poème de 1904 qui fournit une analogie poussée avec l'extrait de Maïkov [...], à savoir la « Jeanne d'Arc » de Paul Borissovitch Potékhine (1852–1910), poète amateur peu connu et, du reste, grand admirateur de Maïkov. La « merveilleuse Pucelle » couronnant le roi de France avec l'aide du Seigneur, a sauvé la patrie : voilà à quoi se réduit en fin de compte le sens du poème de Potékhine – dont le nom ne figure, selon mes recherches, dans aucune histoire de la littérature.²

¹ «В чём счастье?... / В жизненном пути / Куда твой долг велит — идти, / Врагов не зная, преград не мерить, / Любить, надеяться и — верить.» (vers de 1889).

² Dimitri Mikhaïlovitch Boulanine, *Jeanne d'Arc en Russie. Un personnage historique entre littérature et propagande* [Жанна д'Арк в России. Исторический образ между литературой и пропагандой], Moscou – Saint-Petersbourg, Alliance-Archéo [Альянс-

Aussi nous sommes-nous mis en quête de ce poème, écrit par un épigone de Maïkov que nous ne connaissons pas, notamment pour la raison que Boulanine n'en cite que le titre et une expression. Nous le donnons et le traduisons ci-après d'après la seule édition que nous en ayons trouvée : celle des *Œuvres poétiques* posthumes¹, rareté bibliophilique.

Paul Potékhine, poète oublié

Noble héréditaire de la province de Kostroma, Potékhine naît le 19 mai 1852 au domaine d'Ilnskoié, près de Kinechma. Sa santé n'est guère florissante et sa vue particulièrement faible. Opéré en vain des deux yeux durant son enfance, il compense par la mémoire sa vue défaillante et fait ses études secondaires au gymnase classique de Kostroma à peu près en même temps que le philosophe Vassili Vassiliévitch Rozanov. Par le même gymnase passèrent beaucoup de membres de la famille, dont peut-être les plus connus, le romaniste et dramaturge Alexeï Antipovitch Potékhine (1829-1908), et son frère Nicolas (1834-1896), critique théâtral et dramaturge lui aussi – deux oncles de Paul Potékhine.

Ce dernier s'inscrit ensuite en droit au lycée Démidov de Yaroslavl, prestigieux établissement d'enseignement supérieur offrant quatre années d'études et que fréquentera Constantin Dmitriévitch Balmont en 1889. Reconnaisant envers cette *Alma mater*, Potékhine en créera la Société de secours des anciens élèves.

Potékhine entra en 1877 au service du tribunal de district de Yaroslavl et fut nommé l'année suivante au bureau du procureur général du Saint-Synode. En même temps, il était assistant du procureur Golovine. En difficultés financières, il dut accepter en 1882 le poste de secrétaire du Consistoire spirituel de Riazan. Mais il s'en écarta rapidement et partit vivre à Saint-Pétersbourg, où, à la demande de Maïkov, il entra au Ministère de l'instruction publique, pour y travailler jusqu'à sa mort. Il avait en charge l'administration des établissements secondaires et jouissait dans son travail d'une excellente réputation.

Архео], 2016, pp. 214-215. – On trouvera compte rendu de l'ouvrage dans le numéro 46-47 du *Porche*.

¹ Paul Borissovitch Potékhine, « Jeanne d'Arc » [«Иоанна д'Аркъ»], dans *Œuvres poétiques* [Собрание стихотворений], Saint-Pétersbourg, Smirnov, 1911, pp. 423-424.

Maïkov, à qui dès 1881 Potékhine dédie un de ses poèmes, devint, semble-t-il, un ami assez proche. Potékhine lui consacre plusieurs poèmes à sa mort en 1897, dont l'un qu'il prononce sur la tombe du poète.

Potékhine, à côté de son travail, se passionnait pour l'archéologie et suivit les cours de l'Institut archéologique impérial de Saint-Pétersbourg. Il eut aussi à cœur de soutenir – en gestionnaire – diverses missions d'éducation populaire.

Mais cet homme droit et énergique n'oubliait pas sa petite patrie, et il fut aussi le mécène d'une petite école paroissiale qui se créa près de son domaine.

L'activité littéraire de Potékhine a commencé tôt, puisque ses premiers poèmes remontent à l'âge de ses dix ans : « Au Tsar » [«К Царю»], « À la patrie » [«К Родине»], « Le naufrage », [«Кораблекрушение»]. En 1899, tout un recueil de poèmes de Potékhine fêta le 100^e anniversaire du plus grand poète russe¹ ; en 1902 fut publié son poème historique « Le Métropolitte Philippe »². Potékhine est-il vraiment un « poète amateur » selon l'expression de Boulanine ? Ses *Ceuvres*, fortes de plus de 600 pages et de plus de 500 poèmes, ne donnent guère cette impression, et elles ne sont pas qualifiées de « complètes » – à juste titre, puisque les poèmes de jeunesse notamment n'y figurent pas. De plus, Potékhine écrivit également en prose, même si ses ouvrages et articles scientifiques restèrent inédits. Pour achever de se convaincre que Potékhine est bien à compter dans le cercle des littérateurs russes honorables, qu'on lise les récentes études familiales, parues il est vrai peu avant et peu après la monographie de Boulanine sur Jeanne d'Arc : *Vers une histoire des Potékhine de Kinechma*³ et *La Terre de Kinechma. Les Potékhine littérateurs*⁴.

Le 2 juillet 1910, poète aimant – expression que nous préférons, à tout prendre –, Paul Potékhine mourut d'une crise cardiaque lors

¹ P. V. Potékhine, *À la mémoire d'A. S. Pouchkine* [Памяти А. С. Пушкина], Saint-Pétersbourg, Akinfiév et Léontiev, 1899.

² P. V. Potékhine, « Le Métropolitte Philippe » [«Митрополит Филипп»], Pétrograd, Lopoukhine, 1902.

³ Alexis et Vladimir Guéorguievitch Potékhine, *Vers une histoire des Potékhine de Kinechma* [К истории рода Потехиных из Кинешмы], Saint-Pétersbourg, Chic [Шик], 2013.

⁴ Hélène Alexandrovna Potékhina, *La Terre de Kinechma. Les Potékhine littérateurs* [Земля Кинешемская. Литераторы Потехины], Moscou, Solutions éditoriales [Издательские решения], 2019 – c'est un livre électronique.

d'une baignade en famille, non loin de son domaine, pendant les vacances d'été qui devaient précéder une retraite amplement méritée. Baignade dans la Volga, que louaient si tendrement de ses poèmes, jusqu'à ce matin fatal du 2 juillet, où Potékhine commence « Sur la rive de la Volga » à 7 heures. À 9 heures 30 il y mourait noyé.

La « Jeanne d'Arc » de Paul Potékhine (1904)

Le poème « Jeanne d'Arc » respire l'amour de la patrie et la foi religieuse de son auteur. C'est d'ailleurs dans le genre religieux que Potékhine donne toute sa mesure, et non quand il chante les saisons : qu'on lise son « Notre père » versifié. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir Potékhine, pour une fois presque unique, aborder un sujet historique remontant à plusieurs siècles. Jeanne est un sujet si éternel qu'il peut intéresser même ceux des poètes qui se cantonnent à décrire leur époque.

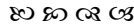
« Jeanne d'Arc » est écrit classiquement en tétramètres trochaïques de 8 et 7 syllabes, en rimes croisées – alors que Potékhine pratique beaucoup d'autres mètres et même le poème en prose. Il est donc tout à fait possible que le mètre soit choisi à l'imitation de la « Jeanne d'Arc » de Maïkov. Notre traduction de Potékhine a tenté de rendre le nombre des syllabes des vers russes originaux en utilisant pour les vers pairs 7 et parfois 8 syllabes.

Mais la plume de Potékhine, inspiré par Jeanne, semble courir aisément sur le papier : cette liberté est-elle le fruit d'un travail acharné, ou d'une aisance naturelle ? Nous ne savons pas. Toujours est-il que Potékhine a su accorder sa lyre à la Pucelle simple qu'il décrit. Aucune obscurité due à l'auteur n'a surgi au fil de notre traduction ; c'est donc, avouons-le, le traducteur qu'il conviendra d'accuser de tout défaut que le lecteur de la version française rencontrera.

Conformément à notre principe de choisir la dernière édition révisée par les auteurs, nous redonnons aux poèmes leur ponctuation d'origine et leur orthographe d'Ancien Régime, si agréables à l'œil.

Apollon Maïkov a déjà été traduit en français par Emmanuel de Saint-Albin¹, Tancredé Martel et Thaddée Larghine², André Lirondelle³ ainsi qu'Igor Astrow⁴. Mais son poème « Jeanne d'Arc » est ici traduit en français pour la première fois.

Quant à Paul Potékhine, c'est ici – croyons-nous – son premier poème traduit en français.



¹ Emmanuel de Saint-Albin, *Les Poètes russes. Anthologie et notices biographiques*, Savine, 1893, pp 354-361 – traductions en prose poétique.

² Apollon Maïkoff, *Poésies traduites pour la première fois*, Perrin, 1902 – traductions en prose poétique. Si le premier traducteur, Français, est bien connu et a sans doute arrangé un premier jet littéral, Thaddée Larghine, Russe (Фаддей Ларгин), semble l'auteur d'un seul livre.

³ André Lirondelle, *La Poésie lyrique russe. XIX^e siècle*, La Renaissance du livre, « Les cent chefs-d'œuvre étrangers, s. d. [1921], pp. 101-109.

⁴ Athanase Fét et Apollon Maïkov, *Poèmes*, Genève, Éditions du Tricorne, 1980 (*coronaviri causa non vidimus*). Le traducteur, Igor Astrow (Игорь Астров, 1909-1976), également musicien et poète, travailla comme interprète aux Nations unies. Beaucoup affirment que son vrai nom de famille était « Rappoport-Yastrebtsev », mais qu'en est-il de sa naissance ? Nous doutons fortement qu'il soit né en 1909, ce qui est partout colporté : il publie sous ce qui me semble avoir été son vrai nom (Igor Yastrebtsov) un ouvrage en 1920...

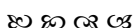
Аполлонъ Николаевичъ Майковъ

Жанна д'Аркъ

(Отрывокъ)

Бой кипѣлъ... Она скакала
На конѣ, на ворономъ —
Гордо поднято забрало —
Съ орифламмой и копьемъ —
И вездѣ, гдѣ чуть опасно —
Ужъ звенить на страхъ врагамъ
Этотъ звонкій, этотъ ясный
Женскій голосъ по рядамъ...

1887



Apollon Nikolaiévitch Maïkov

Jeanne d'Arc

(Extrait)

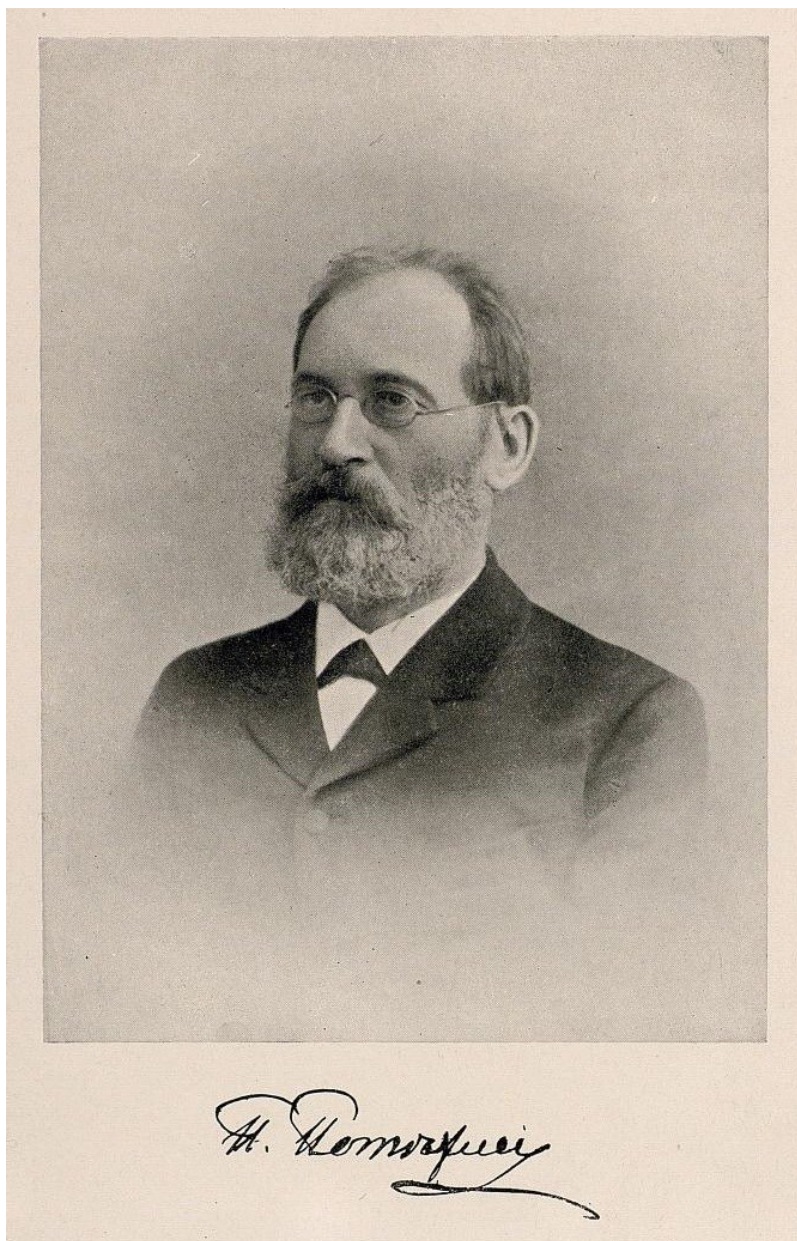
Le combat faisait rage... D'orgueil,
chevauchant son coursier moreau,
elle relève sa visière,
saisit l'oriflamme et la lance —
et, partout où le danger pointe,
sonne au grand dam des ennemis,
claire et sonore, cette voix
d'une femme sortie des rangs...

1887

Trad. du russe : R. V.



Apollon Maïkov dans ses dernières années
Frontispice de ses *Œuvres en deux volumes* (Moscou, Pravda, 1984, t. I)



Paul Potékhine dans ses dernières années
Frontispice de ses *Œuvres poétiques* posthumes (Saint-Pétersbourg, Smirnov, 1911)

Павель Борисовичъ Потѣхинъ

Іоанна д'Аркъ

Чудеса повсюду въ мірѣ,
Надо ихъ лишь постигать
И душою, какъ на лирѣ,
Неумолчно воспѣвать.

Былъ для Франціи счастливой
Непомѣрно тяжкій годъ:
Врагъ жестокій и кичливый
Изъ за бурныхъ мрачныхъ водъ

Наложилъ ярмо неволи
На цвѣтушую страну.
Но среди ничтожной доли
Дѣву юную одну

Самъ Господь избралъ опорой
Для защиты отъ бѣды,
Дѣву юную, которой
Были знанія чужды,

Дѣву слабую, простую,
Не знакомую съ мечомъ,
Далъ ей силу неземную,
Вдохновилъ её огнёмъ

Жажды быть полезной въ горѣ
Королю и всей странѣ.
Средь враговъ, какъ на просторѣ,
Средь войны, какъ въ тишинѣ,

Чудо-дѣва, съ ликованьемъ,
Проведя сквозь бездну золь,
Короля коронованьемъ
Посадила на престоль.

Paul Borissovitch Potékhine

« Jeanne d'Arc »

Il est des merveilles partout sur terre :
Il suffit de les saisir
Et de toute l'âme, comme à la lyre,
De les célébrer sans trêve.

Une fois était dans l'heureuse France
Une année entre toutes néfaste
Où l'ennemi, cruel, plein d'arrogance,
Surgit des eaux d'un sombre orage,

Infligea le dur joug de l'esclavage
À ce pays si prospère.
Mais vois, cachée en un sort misérable,
Une Pucelle, jeunette,

Qu'a choisie en personne le Seigneur
Pour éloigner tout malheur,
Une Pucelle jeune, à qui était
Le savoir fort étranger,

Une Pucelle aussi faible que simple,
Vraiment à l'épée inexperte,
Douée d'une force surnaturelle,
Et à qui Son feu donna

La soif – dans le désastre – d'être utile
À son pays et à son roi.
Par les ennemis pressée ou au large,
Dans la guerre comme au silence,

La merveilleuse Pucelle jubile,
Traverse des monts de cendres,
Obtient enfin le sacre de son roi
En l'asseyant sur le trône.

И кичливый врагъ смирился,
И смущённый отошёлъ:
Край цвѣтушій оживился,
Краше прежняго расцвѣлъ.

Чудеса повсюду въ мірѣ,
Надо ихъ лишь постигать
И душою, какъ на лирѣ,
Неумолчно воспѣвать !

1904



Et l'ennemi son orgueil ravale,
Dompté, confus, il disparaît.
La région, prospérant, a repris vie,
Plus belle s'est épanouie.

Il est des merveilles partout sur terre :
Il suffit de les saisir
Et de toute l'âme, comme à la lyre,
De les célébrer sans trêve !

1904

Trad. du russe : R. V.





Sophie Préguel au temps du Conservatoire
Photographie des archives d'Alexandra Préguel (site МузееМания)

Quelques mots sur Sophie Préguel'

R. Vaissermann

Née à Odessa le 20 août 1897, fille de Jules (Youdel') Vladimirovitch (Voul'fovitch) Préguel', industriel des oléagineux, et de Rose (Roukhlia) Yossifovna Glazer, pianiste et chanteuse, la jeune Sophie Youlievna Préguel' fit ses études à un lycée pour filles de la ville, le « gymnase Tchoudnovskaïa » ; elle y commence sa scolarité en 2^e année en 1907 et la termine en 1913 avec la récompense d'une médaille d'argent. Sa vocation poétique fut précoce : c'est dans la revue de son lycée qu'elle publie ses premiers vers.

En 1913, elle entre à l'École de théâtre d'Odessa et s'exerce même pendant deux saisons, comme actrice, sous les auspices du Théâtre musical d'Odessa. Mais de ses vers paraissent en 1915 dans un journal d'Odessa et hors de son lycée.

Après un premier échec, elle réussit en 1916 le concours d'entrée du Conservatoire de Pétrograd, qui avait des exigences particulièrement élevées envers les candidats juifs. Elle s'y inscrit en chant.

Le coup d'État bolchévique força Préguel' à regagner Odessa en mai 1918, où la Guerre civile la rattrapa néanmoins. En avril 1919, elle quitte la Russie en compagnie de toute sa famille à bord du vapeur « Caucase ». À Constantinople, les chemins des sœurs et frères divergent. Elle-même parvient à revenir en Crimée et à Odessa à la faveur des aléas de la guerre, et c'est en 1922 qu'elle quitte définitivement la Russie.

Elle ne vit que peu de temps à Constantinople auprès de son frère Boris (1893-1976). Ce sera lui, son frère physicien et industriel – l'époux en deuxièmes noces de la fille de Michel Tsetline, Alexandra Avksentiéva (Avxente) – qui assurera toute sa vie à sa sœur l'aisance matérielle lui permettant de vivre de littérature. Mieux encore : « Sophie Préguel' était quelqu'un de bien, elle aida de nombreux poètes, et très rapidement les Parisiens n'eurent que compliments sinon pour son œuvre, du moins pour ses activités sociales. »¹

¹ Basile Sémonovitch Yanovski, *Les Champs-Élysées* [Поля Елисейские], Saint-Pétersbourg, Fonds Pouchkine [Пушкинский фонд], 1993, p. 240 : «Софья Прегель»

Mais Paris est encore loin : retrouvons pour l'heure Sophie Préguel' à Berlin, où elle arrive avec ses parents en 1922, où elle participe à divers cercles littéraires, dont le célèbre « Club des poètes » auquel elle appartient en 1928, et d'où elle entretient diverses correspondances en plusieurs langues. Elle est alors marié à un certain A. B. Lévine, peu connu. Politiquement elle appartient déjà aux émigrés « de gauche » et ne changera pas de camp, même si elle fait passer ses goûts littéraires avant les opinions politiques.

À l'été 1933, elle rejoint Paris, où l'éditent dès lors des journaux comme *Les Annales contemporaines* [Современные записки] et *Les Nombres* [Числа], ou l'almanach *Le Cercle* [Крыз]. Trois recueils siens sortent avant la Guerre : *Conversation avec ma mémoire* [Разговор с памятью] édité par *Les Nombres* en 1935 ; *Arbitraire du soleil* [Солнечный произвол] édité par *Les Annales contemporaines* en 1937 ; *Midi* [Полдень] édité par ces mêmes *Annales* ainsi que par la Maison du livre en 1939. La diaspora fit un bon accueil à ces poèmes, non sans que la poétesse ne se juge toujours quelque peu sous-évaluée. C'est après 1939 que les Préguel' passe à l'orthographe simplifiée du russe, suivant le décret de 1918 d'usage en U.R.S.S.

Avant la Guerre, elle épouse en secondes noces l'essayiste Serge (Charles) Nikolaïévitch Breïner (1885-1971), dont elle se sépare après la Guerre. En juin 1940, Sophie Préguel' émigre en famille d'abord à Lisbonne, puis à New York, où elle participe aux « lundis littéraires » de l'Union des écrivains russes et devient un membre actif de l'Association culturelle américano-russe (ARCA).

En février 1942 elle fonde avec Marc Slonim le journal antifasciste *La Crémaillère* [Новоселье, Novossélyé], de tendance libérale-démocrate, qui sortira 52 numéros en huit années d'existence, hébergeant toutes les générations de l'émigration russe et des grands noms comme ceux d'Ivan Bounine ou Alexis Rémizov, et dont les deux derniers numéros paraîtront à Paris, où Préguel' revient à l'automne 1948. Le journal se transformant en maison d'édition, Préguel' y publie encore quatre recueils poétiques : *Rivages* [Берега] en 1953, *Rencontre* [Встреча] en 1958, *Printemps à Paris* [Весна в Париже] en 1966.

была добрым человеком, помогла многим поэтам, и очень скоро если не ее литература, то общественная деятельность была принята парижанами без оговорок.» Yanovski se montre pourtant souvent sarcastique et malveillant à l'égard de ses contemporains.

Préguel' aime à se tenir informé de l'évolution littéraire et politique de son pays natal, par le biais des écrivains soviétiques qu'elle est amenée à rencontrer. Jamais néanmoins elle n'utilisera son passeport américain pour revenir à Odessa, ne serait-ce que pour un voyage – moins par rejet du régime communiste que par certitude de ne pouvoir retrouver le pays de son enfance.

En avril 1949, elle épouse à Paris, en troisièmes noces, l'avocat Salomon Guéorguievitch Ravnitski (1892-1970).

Divers poèmes d'elle paraîtront dans la revue « nationale-travailliste » *Les Ponts* [Мосты] ou l'almanach *Facettes* [Грани].

En novembre 1957, après les avoir financées et à la mort d'Irène Yassen (Rachel Tchekver), qui les avait fondées en 1950, elle dirige les éditions « Rime » [Рифма] et y publie des amis comme Raïssa Bloch.

Au début des années 1960, elle se met à rédiger *Mon enfance* [Моё детство], autobiographie inachevée mais dont son frère Boris et son ami Vadim Léonidovitch Andreïev éditeront à titre posthume les trois volumes (Novossélyé, 1973-1975).

Décédée le 26 juillet 1972 à Paris, Préguel' est enterrée avec le reste de sa famille au cimetière de Bagneux. Mais les archives de la poétesse se trouvent à la Bibliothèque de l'université de l'Illinois à Urbana-Champaign.

Marc Slonim fera paraître à titre posthume ses *Derniers vers* [Последние стихи] en 1973.

Jeanne vue par une jeune écolière d'Odessa

Dans ses savoureux mémoires, Préguel' évoque à deux reprises Jeanne d'Arc, toujours dans un contexte scolaire. C'est dire si son premier contact avec la Pucelle fut précoce. Fut-il néanmoins marquant ? Le deuxième passage reste, il est vrai, fort succinct, tenant en quelques lignes :

Le professeur d'histoire de Vova¹ avait été à Paris et la ville était son sujet de prédilection. Détourner la conversation sur son voyage valait le détour : aussitôt il commençait à admirer le Bois de Boulogne, Jeanne d'Arc et les boulevards parisiens ! De nos professeurs, nul autre que madame Turbot n'avait été à Paris.²

¹ Diminutif de Boris, le frère chéri.

² Sophie Préguel', *Mon enfance* [Моё детство], Novossélyé, 1973, t. II, p. 125.

En le lisant, on en vient à se demander ce qu'une juive russe écrivant des vers pouvait donc avoir affaire avec un sujet typiquement français, tenant du cliché touristique ou de l'identité nationale. Mais le premier passage répond à cette interrogation. Il montre que ces jeunes années furent mieux qu'un premier contact intellectuel avec Jeanne : un phénomène surnaturel rapprochait intimement Jeanne et Sophie...

Du port, nous sommes retournés au gymnase pour une leçon de français. Madame Turbot, Antoinette Ferdinandovna¹, a annoncé qu'elle parlerait de Jeanne d'Arc. Je lève la main : « Jeanne d'Arc est née à Domremy, elle était bergère et entendait des voix. » Madame Turbot est très contente. Mais où l'ai-je appris ? Je voulais déjà me vanter de connaître Napoléon Bonaparte, mais je me sentais gêné. En classe, on n'aime guère ceux qui savent tout. Que se passerait-il si j'avouais que j'entendais aussi des voix ? C'est pourtant arrivé dans ma datcha, à Fontaine-du-milieu². J'étais assise sur l'allée principale, il faisait très chaud et les résidents se cachaient dans les chambres. Soudain, j'ai entendu que quelqu'un m'appelait, d'abord doucement, puis plus fort. J'ai regardé autour de moi : personne, si ce n'est le chien du jardinier. Or les chiens, comme vous savez, ne parlent pas le langage des hommes...³

On comprend mieux pourquoi Préguel' écrit deux poèmes sur Jeanne, alors qu'elle évite d'habitude une telle répétition – aux exceptions notables des poèmes suivants : « Automne » [«Осень»] en 1939 et 1973, « L'Espagne » [«Испания»] en 1939 et 1953, « Paris » [«Париж»] en 1953 et 1958, « La province » [«Провинция»] en 1937 et 1966. Et Jeanne n'est pourtant ni saison ni paysage.

« Jeanne d'Arc », 1944-1953

«Не было птиц в лазури...»

Le premier poème de Préguel' intitulé « Jeanne d'Arc » est ici traduit pour la seconde fois. Sa première traduction, par un certain Constant Desquier, remonte à 1953 mais est restée inédite ; nous y reviendrons plus tard.

¹ Arlésienne de naissance mais désignée plaisamment à la manière russe [«Мадам Тюрбо, Антуанетта Фердинандовна»], elle enseignait le français dans les petites classes du lycée et son mari dans les grandes classes.

² Aujourd'hui, quartier d'Odessa [Средний Фонтан].

³ S. Préguel', *Mon enfance, ibidem*, pp. 17-18.

Notre poème a paru pour la première fois en 1944 en revue dans *Novossélyé*¹, avant d'être repris dans une anthologie poétique de la période² puis dans le quatrième recueil de Préguel'³. Il a été réédité – ainsi que le poème suivant – en russe dans les œuvres complètes éditées par Vladimir Ilitch Khazan en 2017⁴.

Quelle saisissante vision de Jeanne sauvant la France de la Guerre de Cent-Ans, ou la Russie blanche du brouillard des temps ! Jeanne ne pouvait que parler au cœur de cette poétesse si sensible au thème de l'enfance, traumatisée par la Guerre civile et l'exil. La jeunesse même de la Pucelle s'accorde à l'esthétique si simple de Préguel', éloignée de toute sophistication.

Adamovitch a justement remarqué, dès son compte rendu de *Conversation avec ma mémoire*, un des éléments de cette simplicité : Préguel' aime évoquer plats et nourritures. « Sophie Préguel' est attirée par les images matérielles, lourdes et charnelles, odorantes, goûteuses. Rares sont les poèmes où elle ne mentionne rien qui ne puisse être mangé ou bu. »⁵

Le poème manifeste également la grande attention de Préguel' aux paysages états d'âme. Sa poésie a mûri après les trois recueils parisiens, Léon Markovitch Kamychnikov l'écrit avec perspicacité à Marie Samoïlovna Tsetlina le 12 août 1958 : « Sophie s'est en quelque sorte échauffée et dans sa poésie ont commencé à se faire entendre des notes venues de l'âme, quoique également tristes. »⁶

¹ S. Préguel', « Jeanne d'Arc » [«Жанна д'Арк»], *Novossélyé*, New York, n° 14/15, octobre-novembre 1944, pp. 14-15.

² Irène Yassen, Vadim Andreïev et Youri Constantinovitch Térapiano (dir.), *Estafette. Recueil de la poésie russe émigrée* [Эстафета. Сборник стихов русских зарубежных поэтов], Paris – New York, Maison du Livre [Дом Книги], 1948, p. 101.

³ S. Préguel', *Rivages* [Берега], Novossélyé et Maison du livre [Дом книги, 9 rue de l'Éperon, 75006), 1953, pp. 78-79.

⁴ S. Préguel', *Conversation avec ma mémoire* [Разговор с памятью], 3 tomes, Moscou, Vodoleï, « Le siècle d'argent », 2017, t. I, pp. 313-314 et 397 (lire aussi les notes, pp. 589, 628). – C'est le moment de remercier Vladimir Khazan, cet éminent spécialiste des Juifs russes, d'avoir bien voulu nous aider dans nos recherches.

⁵ G. V. Adamovitch, *Dernières nouvelles. 1934-1935* [Последние новости], Saint-Pétersbourg, Aléteïa, 2015, p. 362 : «Софию Прегель тянет к образам вещественным, плотски-тяжелым, пахучим, вкусовым. В редком стихотворении она обходится без упоминания о чем-либо таком, что можно съесть или выпить.» (première édition : *Dernières nouvelles*, n° 5201, 20 juin 1935, p. 3).

⁶ Michel Aronovitch Parkhomovski (dir.), *Les Juifs russes en Amérique* [Русские евреи в Америке], Centre d'études et de recherches sur le judaïsme russe à l'étranger [Научно-исследовательский центр Русское еврейство в зарубежье], Toronto-Jérusalem, 2005, t. I, p. 198 : «София как-то потеплела, и в ее поэзии зазвучали, хотя и грустные, но душевные ноты.»

Mais il n'y a pas que la Guerre civile à imprégner alors la poésie de Préguel' : dès 1943-1944 Sophie Dubnova-Erlich renseigne son amie et l'équipe de *Novossélyé* sur la Shoah et beaucoup des poèmes de Préguel' se ressentent du choc de la Solution finale¹. La figure de Jeanne n'a semble-t-il pas épuisé dans l'horreur concentrationnaire ses vertus libératrices.

Dans sa recension de *Rivages*, Youri Térapiano note qu'il faut du courage pour aborder le thème johannique, si rebattu en poésie, et qu'installer Jeanne d'Arc aux côtés de personnages comme Lermontov, des marins bretons ou un enfant de Harlem dans un même recueil peut sembler également périlleux². Mais il loue l'approche « très personnelle » de l'auteur, dont les sentiments sont profondément imprégnés du malheur des temps et qui, d'un même mouvement, pénètre subtilement les souffrances et la vue du dedans de ses modèles, de ses sources d'inspiration.

« Jeanne d'Arc », 1963-1966
«Меж этих заколоченно-убогих...»

La poétesse présente de Jeanne « un autre visage »³ dans un poème ultérieur, lui aussi intitulé « Jeanne d'Arc » et ici traduit pour la première fois. Il a paru d'abord en revue, en 1963⁴, puis dans le

¹ Relevons un indice lexical : la Jeanne de Préguel' s'associe à un ouragan dans l'antépénultième vers comme en réponse à l'ouragan de l'impérialisme nazi décrit par Sophie Dubnova-Erlich à l'été 1943 (« Une bourgade » [«Местечко»], *Novossélyé*, New York, n° 3, 1943, p. 67 : «Ураган разметал столетиями складывавшийся быт.»).

² Youri Constantinovitch Térapiano, *Rencontres. 1926-1971 [Встречи]*, Moscou, Intrada, 2002, pp. 287-288 ; reprise de son compte rendu pour *Expériences [Опыты]*, n° 3, 1954, pp. 197-198.

³ C'est son expression [«другой ее облик»] au témoignage de son ami Nicolas Fédorovitch Berner (lettre du 7 octobre 1966 à Préguel'), et André Borissovitch Oustinov de préciser : « Préguel' avait vraisemblablement en tête la fin du poème, qui tranche avec le traitement traditionnel de ce thème » [«Вероятно, Прегель имела в виду нетрадиционную для этого сюжета концовку»], c'est-à-dire les cinq derniers vers, dont le nombre tranche d'ailleurs avec les quatrains précédents, comme – curieusement – dans le poème de 1944 (p. 59, n. 4 d'André Oustinov, « Les deux vies de Nicolas Berner » [«Две жизни Николая Бернера»], contribution à l'almanach biographique *Visages [Лица]*, n° 9, Saint-Petersbourg, Féniks, 2002, pp. 5-66). Les deux strophes préférées de Préguel' sont d'ailleurs le quatrain et le quintil.

⁴ S. Préguel', « Jeanne d'Arc » [«Жанна д'Арк»], *Facettes [Грани]*, Francfort-sur-le-Main, 18^e année, n° 53, mai 1963, p. 53.

sixième recueil de Préguel', en 1966¹ – avant sa reprise dans l'édition due à Vladimir Khazan.

Dans quelle mesure est-elle « autre » ? Même si la dernière strophe rejoint l'inspiration du premier poème dans une belle cohérence – avec le feu de la guerre (« Обгорелые колья » et « сожженные дороги »), la sortie du brouillard (« взопли из тумана » et « выходящий из тумана »), les soldats conduits par Jeanne à la gloire (« К славе » et « славятся ») –, l'entame du deuxième poème ne nous présente plus une Vierge guerrière en majesté, mais d'abord une apparition plus franciscaine que sulpicienne, aussi humble que fugace.

Même si nous ne pouvons, en lisant ce poème, que donner raison à Gleb Struve qui de Préguel' relève deux tics d'écriture, nous ne sommes pas d'accord avec lui pour en faire des défauts majeurs : « Dans ses livres plus tardifs, irritent certaines créations lexicales et surtout d'ennuyeuses inversions verbales, non justifiées par le style général. »², a-t-il écrit dès 1956. Voici une invention de 1963-1966 : «заколожено-убогих» et encore deux inversions : « На водоёма бледных зеркалах » et « И в облака эдемовой резьбе » – que notre traduction ne rend d'ailleurs pas.

Notre précédente étude sur quelques poètes juifs russes ayant évoqué la figure de Jeanne d'Arc a oublié Sophie Youlievna Préguel', « la directrice de la littérature dissidente »³ – et c'est fort dommageable, car cette « directrice » se souvenait fidèlement de son ancien enthousiasme de jeune écolière devant l'exemple de Jeanne. N'avaient-elles pas toutes deux un fort caractère ? « Elle n'était ni tiède ni mitigée, à aucun égard, mais elle aidait tous ceux qui avaient besoin d'aide et elle nous faisait voir, à nous Chrétiens, le visage du bon Samaritain. »⁴

¹ S. Préguel', *Printemps à Paris* [Весна в Париже], Novossélyé, 1966, p. 58. – Nicolas Dmitriévitch Tatichtchev, dans une lettre du 20 mars 1966, livre à Préguel' ses impressions sur la « Jeanne d'Arc » de ce recueil.

² Gleb Pétrévitch Struve, *La Littérature russe en exil* [Русская литература в изгнании], New York, Chekhov publishing house [Издательство имени Чехова], 1956, p. 241 : «В более поздних ее книгах раздражают некоторые словесные вычурности и особенно назойливые инверсии, не оправданные общим стилем.»

³ G. V. Adamovitch : «директрисой литературы эмигрантской» ; cf. Léonide Iossifovitch Youniverg, « La bonne œuvre de la directrice de la littérature russe » [«Доброе дело директрисы русской литературы»], *Santé !* [Алехайм], Moscou, n° 12, décembre 2008, pp. 29-33.

⁴ Fin de sa nécrologie dans *La Pensée russe* : «Софья Юльевна ни в чем не была тепло-прохладной – она помогала всем, кому помощь была нужна, являя нам,

Constant Desquier, traducteur de la première « Jeanne d'Arc » de Préguel

La première « Jeanne d'Arc » de Préguel, nous l'avons déjà mentionné, a été traduite par Constant Desquier. Mais qui est cet homme ? Malgré ce pseudonyme français d'écrivain, probablement inspiré par l'expression « d'équerre » (outil hautement maçonnique), il s'agit là d'un émigré russe, qui avait d'abord utilisé le pseudonyme d'Ouranos. Son prénom officiel n'était pas tout à fait Constant, mais Constantin.

Notre homme est né le 2 mai 1917¹ à Kiev Constantin Léonidovitch Loupakov et était surnommé « Kot » (en russe Кот, « chaton ») dans sa famille, une famille connue puisque sa mère, Hélène Constantinovna (1890²-1964), était la sœur aînée de l'écrivain Youri Constantinovitch Térapiano (1892-1980). Tous deux perdirent leurs parents, fusillés par les Bolchéviks, en 1919 et abandonnèrent la Crimée par le dernier navire à quitter leur ville natale, Kertch, le 16 novembre 1920. Dans les bras d'Hélène son petit garçon de trois ans : Kot.

Son oncle fut toute sa vie très proche de lui et remplaça dans une certaine mesure le père, qui eut un destin tragique. Figé en « adjudant de l'Hetman de la Petite-Russie » (« адъютанта гетмана Малороссии ») selon les récits familiaux, Léonide Alexandrovitch Loupakov (1885–1930) participa à la Première Guerre mondiale comme capitaine et chevalier de trois ordres, puis à la Guerre civile comme adjudant de l'hetman Paul Petrovitch Skoropadski (1873-1945). Mais il passe à l'Armée rouge en 1920. Resté en URSS, il y est victime de répression en 1930 : accusé de participer au complot d'officiers nommé « Printemps » [« Весна »], complot en réalité fabriqué par le pouvoir communiste, il est condamné à être fusillé pour activités contre-révolutionnaires mais échappe à la mort, sa peine étant commuée en emprisonnement. On le retrouve général-major de l'intendance en 1943. Il meurt à Moscou en janvier 1953.

Si Constantin Léonidovitch s'est ensuite renommé en Constantin Mikhaïlovitch, est-ce pour une raison identique à celle qui vit Youri

христианам, образ милосердного Самаритянина.» (Z[énaïde]. Ch[akhovskaïa], «Смерть Софии Прегель», *La Pensée russe* [Русская мысль], n° 2906, 3 août 1972, p. 11).

¹ On trouve, parfois et par erreur, 1908 dans la documentation.

² On trouve, parfois et par erreur, 1880 dans la documentation.

Торопіано [Торопьяно] modifier son nom en Терапіано [Терапиано] ? Maquiller leur exacte identité permettait aux émigrés de protéger les membres de la famille restés au pays, afin qu'ils ne soient pas mêlés aux activités culturelles publiques assurées par des parents considérés par les Bolchéviks comme des exilés traîtres à la patrie. Il est possible aussi, cependant, que le jeune Kot ait renié son père à cause de son ralliement à l'Armée rouge, et qu'il ait souhaité se rattacher symboliquement à un autre membre de la famille, prénommé Michel¹. Un article vient compliquer ces deux hypothèses, qui attribue à l'époux de la sœur de Терапіано le prénom Michel²...

Le grand-père paternel de Kot fut aussi célèbre : il s'agit d'Alexandre Nikolaïévitch Loupakov, chef de la police politique du Caucase jusqu'à son assassinat au pistolet par les Révolutionnaires, en 1912, à Piatigorsk – assassinat survenu en présence de son fils Léonide, de sa belle-fille Hélène Constantinovna, et dont la Presse internationale du temps se fit largement l'écho.

Restée à Constantinople deux ans, la petite famille s'établit ensuite à Paris.

À Paris, Constantin Mikhaïlovitch suivit une école russe, participa aux camps d'été de la jeunesse russe émigrée sous l'égide de l'Action chrétienne des étudiants russes [РСХД], étudia au lycée Lakanal, puis au lycée Condorcet, où il brilla. Passionné de littérature et d'ésotérisme, il suit une licence de lettres à la Sorbonne puis passe à l'astrologie, sous l'influence de l'ésotériste Vladimir Vladimirovitch Scriabine³. Longtemps membre actif et secrétaire de la Société astrologique russe fondée à Paris en 1934, il publia son premier livre sur ce sujet, aux éditions nommées Adyar [Адьяр], du nom de ce théâtre parisien fondé en 1914, au siège de la Société

¹ Kot est-il apparenté avec le comte et la comtesse Michel et Hélène Loupakoff, frère et sœur (*The Morning News from Wilmington*, Delaware, 3 octobre 1936, p. 25 et 8 octobre 1936, p. 13) ?

² Est-ce bien donc Léonide *alias* Michel Loupakoff qui a tout à la fois épousé une Терапіано et appartenu à la loge de Kiev martiniste puis maçonnique « Saint-André-l'Apôtre » [«Св. апостола Андрея Первозванного»], avant la Révolution, comme écrit à la page 214 d'un article fort tardif (Abeille [sic], « Le martinisme en Russie », *L'Initiation*, nouvelle série, n° 3, juillet-septembre 2002, pp. 209-214), probablement inspiré du « Martinisme russe » [«Русский мартинизм»] – étude publiée en 1946 par Терапіано et souvent reproduite depuis lors ?

³ Maçon de la loge Astrée [«Астрейя»], contributeur fréquent des parutions annuelles d'*Occultisme et yoga* [«Окулътизм и йогоа»], Paraguay, Asunción ; cf. n° 27, 1962, pp. 109-112.

théosophique de France : *Les Directions horaires*, dont il avait achevé peu avant sa mort le deuxième tome, resté néanmoins inédit.

En février 1945, on trouve aussi Loupakov traduire deux petits spectacles pour théâtre de poupées inspirés par Pouchkine : « Onéguine » et « La petite maison de Pouchkine » et joués au bénéfice des enfants soviétiques déportés à la paroisse « Notre-Dame-Joie-des-Affligés-et-Sainte-Geneviève » [«Храма Всех Скорбящих Радости и Преподобной Женевьевы»].

En 1947, Loupakov assiste aux réunions littéraires russes du groupe naissant appelé « Muse » [Муза] ainsi qu'à celles de l'« Union des jeunes artistes et scientifiques russes »¹ [Объединения молодых деятелей русского искусства и науки].

Dans le même temps, il se lie au mouvement « *Self Realization Fellowship* », créé en Californie par Paramhansa Yogananda (1893-1952), l'élève de Sri Yukteswar Giri, et en devient en 1948 le représentant pour la France². Il consacre beaucoup de son temps aux réunions et méditations yogistes, et il entretient des relations étroites tant avec le mouvement en Inde qu'avec toutes les personnes s'y intéressant de par le monde.

En 1953, il traduit du recueil *Rivages* « Jeanne d'Arc », que son oncle, Youri Térapiano, envoie à Préguel' le 31 août³. Bien que qualifiée d'« essai » [«пробный перевод»], nous la faisons figurer ci-après et Térapiano considérait que son neveu « avait rendu l'atmosphère » [«передал атмосферу»]⁴. C'est le premier poème de la poétesse que Loupakov choisit ; suivront les traductions de « Aux jardins du Luxembourg » [«Люксембургский сад»] et « La Seine » [«Сена»], du même recueil. Comme nous avons traduit le poème de Préguel' avant de connaître la traduction de 1953 et comme

¹ Eugène Chtcherbakov (dir.), *Recueil de vers des poètes de l'« Union des jeunes artistes et scientifiques russes »* [Сборник стихов поэтов «Объединения молодых деятелей русского искусства и науки»], Paris, Maison du Livre [Дом книги], 1947.

² Loupakov publie deux articles en 1948 : C. Desquier, « Paramhansa Yogananda », *Le Lotus bleu*, t. LIII, avril 1948, pp. 62-74 ; Ouranos, « Préjugés et directions », *Le Lotus bleu*, t. LIII, mai 1948, pp. 140-152.

³ Documents conservés dans le fonds « Sophie Pregel and Vadim Rudnev » de l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign (cote 15/35/056, boîte 3). La reproduction de la traduction due à Loupakov bénéficie de son aimable autorisation – comme on dit en anglais : « *Courtesy of the University of Illinois Archives.* »

⁴ Les lettres, ainsi que les traductions, ont été publiées par Vladimir Khazan, dans S. Préguel', *Conversation avec ma mémoire*, op. cit., t. II, pp. 1052-1055.

Préguel' n'avait guère apprécié la traduction de Loupakov¹, nous avons choisi de publier ci-après les deux traductions françaises, celle de 1953 puis celle de 2020 : au lecteur de choisir celle qu'il préfère !

Loupakov a aussi traduit Bounine et Teffi en français, mais je n'ai pu trouver les éventuelles publications de ces traductions. Voici, en l'état de mes connaissances², sa bibliographie d'auteur et de traducteur :

- Ouranos, *Les Directions horaires. Exposé d'un nouveau système de directions*, Adyar, 1948
- Paramhansa Yogananda, *Autobiographie d'un yogi* [*Autobiography of a yogi*], traduit de l'anglais par C. Desquier, Adyar, 1949 ; 3^e édition revue et augmentée : Adyar, 1955 ; 4^e édition : 1961 ; 5^e édition : 1968³
- Paramhansa Yogananda, *Les Praecepta*, traduction de l'anglais de C. Desquier, 9 fascicules, Sélection du livre, 1950 ; 53 fascicules, Los Angeles, Self-realisation fellowship, 1957
- Constant Desquier, *La Marche des civilisations, les Yuga de Sri Yukteswar, cycle historique, cycle légendaire, âge atomique*, Sélection du livre, « Religions et civilisations », 1952⁴
- Paramhansa Yogananda, *La Mère cosmique, un aspect de Dieu* [*The Cosmic mother*], traduction et préface de C. Desquier, Nizet, 1953
- Nicolas Goumiliou (1886-1921), *Vers l'étoile bleue* [*К Сиңей звезде*], traduction en vers et préface de C. Desquier, Paris, 1960
- Georges (Youri) Térapiano, *Samsara. La roue des renaissances* [*Самсара*, 1951-1962], traduit du russe par C. Desquier, La Pensée universelle / La Réserve, 1972

Loupakov demeurait, pendant la Seconde Guerre mondiale, au 140 avenue de Paris à Vincennes⁵ et, après la Seconde Guerre

¹ En témoigne une lettre à Nathalie Vladimirova Kodrianskaïa en date du 6 août 1953. Même si Loupakov, par son oncle Térapiano, suggérait à Préguel' de faire des remarques permettant d'amender la traduction, Préguel' semble en être restée à sa première impression et n'avoir pas donné suite à la demande transmise par Térapiano.

² Il m'a été impossible de mettre la main sur ses *Astronefs*, titre de 1961.

³ Il y a eu beaucoup de rééditions ultérieures de l'ouvrage, mais le nom du traducteur a probablement figuré pour la dernière fois en 1968 ou peu près : j'ai vu une 15^e édition de l'ouvrage, parue en 2015, sans son nom...

⁴ Comptes rendus – favorables – par Suzanne Misset-Hopès dans la *Revue spirite*, 96^e année, mai-juin 1953, pp. 106-107 et par Michel Caracostea dans *Le Lotus bleu*, t. LIX, mars-avril 1954, « Livres », p. 78.

⁵ *Journal officiel de la République française*, 73^e année, n° 337, 17 décembre 1941, p. 5415 – y est révélée son appartenance à la franc-maçonnerie et au chapitre « Georges-

mondiale au 114, rue de l'Abbé Groult, dans le XV^e arrondissement. Il meurt brutalement fin 1963 et est enterré au cimetière de Thiais. Son avis de décès paraît dans *La Pensée russe*¹. Sa mère ne lui survécut pas six mois.

Beaucoup des renseignements que nous avons trouvés sur Constant Desquier sont issus d'une nécrologie due à ses amis yogistes².



Martin » de Paris (au 18^e degré). Térapiano aussi été initié, en Russie, à la loge « Narcisse » [«Нарцисс»], à l'orient de Kiev.

¹ *La Pensée russe* [Русская мысль], n° 2097, 9 janvier 1964, p. 6.

² Т[эрapiано], « À la mémoire de l'ésotériste russe С.М. Louпakov » [«Памяти русского эзотерика К. М. Лупакова»], *Occultisme et yoga*, n° 31, 1964, pp. 123-124.



Sophie et Boris Préguel à Odessa, en 1902
Photographie des archives d'Alexandra Préguel (site МузееМания)

І. Жанна д'Арк

Не было птиц в лазури,
Не было звезд в ночи,
Только деревья в буре
Скрещивали мечи.

Обгорелые колья
Прятала тишина.
Вышли пахари в поле
И сказали: война.

Нет ни зерна, ни корки
Хлеба, ни шелухи,
Бегают по задворкам
Красные петухи.

От свиного смеха
Не укрыться на дне.
Рыцарские доспехи
Плавают при луне.

И поднялася в кликах,
Натянув стремяна,
Девственнице великой
Вверенная страна.

И взошли из тумана
Алебарды, узки¹...
В топоте урагана
Дочь крестьянская Жанна
К славе вела полки.

¹ Unique variante de la prépublication de 1944 : « [Vois du brouillard sorties] / Hallebardes légères... » [«Алебарды легки...»]. La forme attributive de лёгкий se justifiant peu en l'état, Préguel' a par la suite ajouté une virgule et changé l'adjectif.

« Jeanne d'Arc »

Pas un seul oiseau ne chante,
Aucun aster ne se montre,
Les branches, dans la tourmente,
Comme des épées, s'affrontent.

Partout, un silence pesant
Engloutit les pieux noircis.
Dans les champs, les paysans
S'écrient : la Guerre est ici !

Pas un grain, pas une miette :
On a piétiné les blés !
Les flammes à la rouge aigrette
Dansent, tels des coqs affolés.

Les oiseaux de sinistre augure
Hantent les ruines.
Les chevaliers, en leur armure,
Semblent flotter au clair de lune.

Dressé sur les étriers
Avec des cris rebelles
Le pays tout entier
Suit la noble Pucelle.

Dans le brouillard diaphane
Les lances fendent l'air ;
Jeanne la paysanne,
Environnée d'éclairs,
Conduit l'ost vers la gloire.

Trad. du russe : Constant Desquier

« Jeanne d'Arc »

Nul oiseau dans l'azur
Nulle étoile en la nuit
Mais sous le vent des arbres
Qui croisaient leurs épées.

Les piquets calcinés,
Les cacha le silence.
Les laboureurs partis
Aux champs criaient : « La guerre ! »

Pas de grain, pas de croûte
De pain, pas de cosses !
Dans la cour se sont mis
À courir les coqs rouges.

Du rire de la chouette
N'allez pas vous cacher :
Des chevaliers en armes
Naviguent sous la lune.

Debout, tout cliquetis,
Tendant les étriers,
À la très-grande Vierge
Le pays s'est confié.

Vois du brouillard sorties
Hallebardes, pointues¹...
Ouragan piétinant,
Fille de paysan, Jeanne
Au ciel conduit la troupe !

Trad. du russe : R. V.

¹ Forme de узкий attributive, que justifie la virgule – outre le fait qu'on peut difficilement établir la syntaxe exacte de la phrase, puisqu'elle est interrompue.



Sophie Préguel
Frontispice de l'édition posthume de *Mon enfance* (1973)

II. Жанна д'Арк

Меж этих заколоченно-убогих,
Печалью оснащенных деревень
Ходила ты, и ласковая тень
Ложилась на сожженные дороги.

Ты в травах, безответная, жила,
Под сводами деревьев обитала¹,
Ты бабочкой покорно трепетала
На водоема бледных зеркалах².

И на земле и на покатых крышах
И в облака эдемовой резьбе
Тебя встречали птицы. Нежно в нишах
Святые улыбались тебе.

Когда, невиданная здесь, нежданно
Заря пробилла заросли пруда,
Был голос, выходящий из тумана:
— Да славятся в веках, пастушка Жанна,
Твои золоторунные стада!



¹ Variante de la prépublication de 1963 : « Dans les arbres alourdis que tu habitais... » [«В деревьях отягченных обитала...»].

² Variante de 1963 : « Dans les miroirs bleutés d'une simple citerne. » [«На водоема синих зеркалах.»].

« Jeanne d'Arc »

Parmi ces villages frappés par la misère,
Parmi ces villages de tristesse abreuvés,
Tu allais, et ton ombre étendait caressante
Son ombre fine sur les routes enflammées.

C'est dans les herbes, très-humblement, que tu vécus,
Sous les arches des arbres que tu habitais ;
Tu palpitaï soumise comme un papillon
Dans les pâles miroirs d'une simple citerne.

Et sur le sol terrestre et sur les toits en pente
Dans la sculpture aussi d'un nuage édenique
Des oiseaux t'accueillaient. Tendrement dans les niches
Les saintes et les saints souriaient à ton passage.

Quand, fait sans précédent ici, soudainement
L'aurore traversa les fourrés de l'étang,
Une voix se leva qui sortait du brouillard :
« Glorieux soient dans les siècles, oui, bergère Jeanne,
Glorieux soient tes troupeaux à riche toison d'or !

Trad. du russe : R. V.





Montage à partir d'une photographie publiée
dans la revue d'histoire médiévale *Казус* (Moscou, 1997)

Vladimir Raïtsess, fils d'« ennemi du peuple » Pour le 90^e anniversaire de sa naissance¹

Irène Guennadieva Vorobiova

Le nom de Vladimir Ilitch Raïtsess (1928-1995) est connu des lecteurs surtout pour ses livres, ses articles, ses scénarios de films populaires pour écoliers – consacrés à la vie et aux actions de Jeanne d'Arc ainsi qu'à son image auprès des contemporains et à sa postérité –, enfin pour sa participation, en qualité de conseiller historique, à l'élaboration du film de Gleb Panfilov *Le Début*.

Le premier livre que Vladimir Raïtsess consacra à Jeanne parut en 1959. Quant à *Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses*, il fut publié en 1982 dans la série « Biographies savantes » avec un tirage de 100 000 exemplaires ; il eut quelques recensions positives de médiévistes russes, fut traduit en bulgare et réédité en 2003.

Après un voyage en France longtemps attendu et effectué en 1989, l'historien travailla sur une monographie et la vie *post mortem* de Jeanne d'Arc, sur la manière dont s'était formée son image dans la conscience des descendants. Mais une grave maladie ne lui permit pas de l'achever et seules quelques parties de ce livre ont été publiées *post mortem*, en 1995.

Les revues *Odyssée* et *Moyen-Âge*² ont consacré des nécrologies à la mémoire de l'historien. Son épouse Stella Lazarevna Abramovitch, morte peu de temps après son mari, a laissé des notes pénétrantes à sa mémoire. Son camarade d'études³ Alexandre Khaïmovitch Gorfunkel' a écrit des souvenirs assez développés, rappelant son amitié avec Vladimir Raïtsess et les événements dramatiques de la vie de ce dernier, dont le père fut déclaré « ennemi

¹ Première parution de l'article, en russe : «В. И. Райцес — сын врага народа. К 90-летию со дня рождения», *Journal historique de Saint-Petersbourg* [Петербургский исторический журнал], Saint-Petersbourg, n° 2, 2019, pp. 250-260.

² Youri Pavlovitch Malinine, « À la mémoire de Vladimir Ilitch Raïtses » [«Памяти Владимира Ильича Райцеса»], *Moyen-Âge* [Средние века], n° 59, 1996, pp. 332-334 ; Youri Lvovitch Besmertny, « Vladimir Ilitch Raïtses (1928-1995) », *Odyssée* [Одиссей], 1996, Moscou, pp. 360-362.

³ Stella L. Abramovitch, « Vladimir Ilitch Raïtses. Notes mémorielles » [«Владимир Ильич Райцес. Памятные записки»], *Moyen-Âge*, n° 60, 1997, pp. 346-362.

du peuple »¹. Ces événements ont été précisés par P. S. Alexandrov² à partir de documents tirés des archives de l'Université de Léningrad.

Il est important pour la biographie de l'historien d'examiner les documents d'archives qui concernent l'instruction de l'affaire de son père, arrêté en 1937 à Kalinine. J'en ai été informé par Vladimir Ilitch lui-même, qui m'a été présenté en avril 1982 par son camarade d'études Vladimir Alexandrovitch Yakoubksi. À cette époque je préparais ma soutenance de thèse pour une candidature à la chaire d'histoire médiévale de l'Université de Léningrad. Au cours un bref entretien avec Vladimir Raïtsses, je l'ai invité à donner des cours à Kalinine (c'était le nom de Tver' de 1931 à 1990), en me référant au fait que Alexandra Dmitrievna Lioublinskaïa et V. A. Yakoubksi étaient déjà dans notre université. La réponse fut courte et nette : « Jamais je n'irai ! Mon père, qui était adjoint du secrétaire de l'Obkom³, a été fusillé en 1938 à Kalinine. »

Ces mots sont restés dans ma mémoire, je voulais savoir les détails. Mais dans les publications de l'époque, on ne faisait pas mention des événements de 1937, même dans les livres de *Mémoires des victimes des répressions politiques*, préparés selon les données des archives du F.S.B.⁴, le nom d'Élie Raïtsses n'était pas mentionné. Néanmoins dans les « Listes de la répression stalinienne » publiées et accessibles dans Internet, se trouve son nom. Il fut dès lors possible de recourir aux documents conservés dans les archives : les affaires concernant les victimes de la répression, venues du fonds d'archives du FSB, se trouvent à Tver au centre de documentation d'histoire récente et sont accessibles aux chercheurs.

M'étant donné pour tâche d'établir la biographie d'Élie Simonovitch Raïtsses, j'ai découvert dans les dossiers d'instruction des documents sur la participation de Vladimir Raïtsses au dossier de réhabilitation de son père. Essayons de suivre les efforts de l'historien lui-même « à la découverte des individualités

¹ Alexandre Kh. Gorfunkel', « Mon école, mes universités » [«Моя школа, мои университеты...»], *Moyen-Âge*, supplément au n° 4, Moscou, Institut d'histoire générale, pp. 111-288.

² P. S. Alexandrov, « V. I. Raïtsses, historien de la France médiévale dans la Russie soviétique », dans Nathalie N. Alévras (dir.), *L'Historien dans l'espace changeant de la culture russe* [Историк в меняющемся пространстве российской культуры], Tchéliabinsk, Kamenny Poïas, 2006, pp. 109-115.

³ Comité régional du Parti.

⁴ F.S.B. : Service fédéral de la sécurité (Fédération de Russie).

humaines », incarnation d'un « esprit de l'époque » *sui generis*, « car l'homme est à la fois objet et sujet de l'histoire » et la biographie, d'après lui, est une « forme de la synthèse historique ».

Dans les livres sur la Pucelle, Vladimir Raïtssess ne cesse de se référer aux documents judiciaires. Ainsi, dans l'introduction de son livre de 1982, il explique le but de son récit, en faisant remarquer la portée scientifique du thème éternel de l'histoire simple et infiniment complexe de Jeanne. Il a vu que « les changements de l'approche du phénomène étudié, la position de nouveaux problèmes, le perfectionnement des méthodes de recherche » imposait un réexamen des faits connus. En introduisant la notion de « religiosité populaire », qui permet, selon lui, « de réfléchir plus profondément sur ce phénomène curieux socio-psychologique qu'est la foi des masses populaires dans le caractère divin de la mission de Jeanne la Pucelle », l'historien nous dit à propos des sources de l'activité de Jeanne d'Arc : « Jeanne a raconté elle-même beaucoup de choses dans ses dépositions devant le tribunal d'Inquisition qui la jugeait dans la première moitié de 1431. Les documents de ce procès ont été conservés. Ils nous rapportent les mots authentiques de Jeanne et permettent de recréer l'atmosphère du procès, qui se termina par un jugement d'accusation et la condamnation à mort de l'accusée. Au bout d'un quart de siècle, en 1456, l'affaire Jeanne d'Arc fut réexaminée : la condamnation à mort fut déclarée erreur judiciaire, et on reconnut l'innocence de Jeanne. Cela fut précédé d'une longue enquête, pour laquelle quelques commissions spéciales interrogèrent plus de cent personnes qui avaient connu Jeanne à différentes périodes de sa vie brève et glorieuse. Les matériaux du procès de réhabilitation nous fournissent aussi une masse d'informations les plus précieuses de caractère extrêmement varié. » Cette dernière citation a un rapport immédiat avec la biographie de Vladimir Raïtssess lui-même.

Les archives de l'instruction pour la mise en accusation d'Élie Raïtssess contiennent en 127 feuilles des documents datés d'août 1937 à août 1955.

L'ordre d'arrestation est signé le 13 août 1937. Les mesures de répression se fondent sur l'accusation selon laquelle Élie Raïtssess « est un partisan actif d'une organisation terroriste trotskiste de droite » et doit être « détenu selon l'art 58-10 et 11 ».

Une fouille fut pratiquée le même jour. Dans le procès-verbal on rédigea une note sur la confiscation d'objets. Sont énumérés : carte du parti, passeport, permis pour entrer à l'obkom V.K.P.[B.], revolver de marque Nagan et 14 cartouches, cinq dossiers de correspondances diverses, un formulaire d'enregistrement de membre du V.K.P.[B.], affaire personnelle n° 436254 au nom d'Élie Raïtssess, correspondance diverse.

Au cours de l'enquête on saisit 22 livres, dont des ouvrages de Trotski, Boukharine, Kautski, des documents du XIII^e congrès du parti, etc. On cite même deux livres religieux : *Le deuxième livre des Rois* et *Le deuxième livre des Paralipomènes*. Les activités professionnelles de la personne arrêtée sont représentées par un *Vademecum du journaliste*.

Le prévenu communique des informations biographiques, en remplissant le formulaire d'enquête, d'où il ressort qu'il est né le 4 mars 1903 à Novozybkov, région occidentale, juif, citoyen de l'U.R.S.S. Son père, Simon Ilitch, retraité âgé de 70 ans, vivait à cette époque dans la même ville de Novozybkov. Élie Raïtssess avait un frère, Joseph, qui avait étudié à l'Académie Tolmatchev de Léninegrad et qui avait 32 ans. Les noms des six sœurs mariées ne sont pas notés, elles vivaient indépendamment. Apparemment, à cette époque, la mère d'Élie Simonovitch n'était plus de ce monde. Sa femme, Hélène Moïssievna Libina (1904-1988), travaillait comme directrice d'un laboratoire de biochimie à l'hôpital municipal de Kalinine. Elle termina la faculté de biologie de l'Université de Léninegrad et travailla plus tard à Leningrad comme médecin bactériologiste, comme l'a indiqué Stella Abramovitch.

Au moment de l'arrestation de son père, Vladimir Ilitch avait neuf ans, il était à l'école – le numéro de celle-ci n'est pas indiqué. La famille vivait au centre de la ville, boulevard Radichtchev, n° 11, bâtiment 56. La maison est toujours là.

En ce qui concerne son origine sociale, Élie Raïtssess est indiqué comme « fils d'un artisan assisté de deux ouvriers salariés ». Avant 1917, son père possédait une entreprise artisanale de production d'eau minérale gazeuse.

Il ne servit ni dans l'armée impériale, ni dans l'armée blanche, ni dans l'armée rouge pour des raisons de santé – « vision déficiente ».

¹ Obkom V.K.P.[B.] : Comité régional du Parti communiste (des bolchéviks) de toute l'Union.

Dans l'enquête, Élie Raïtsess écrit qu'il était membre du V.K.P.[B.] depuis 1920 et en avait été « exclu pour cette affaire ». Par la plainte de Vladimir Raïtsess dont le texte intégral est reproduit plus bas, on sait que son père a été un des organisateurs du Komsomol¹ de Gomel, délégué au troisième congrès du R.K.S.M.² où Vladimir Ilitch Lénine prit la parole.

Dans la colonne « formation » l'instruction porte qu'il a terminé la 11^e classe, c'est-à-dire qu'il a suivi l'enseignement secondaire. Nous n'avons pas de renseignements sur ses études à l'Institut des journalistes rouges, signalées par Stella Abramovitch.

Élie Raïtsess pratique le journalisme professionnel jusqu'à son arrivée à Kalinine, ce dont parle son fils dans la plainte de 1954. Élie Raïtsess travailla pendant une longue période dans des organes de presse : comme rédacteur au journal *Travail* [Труд] à Kliniski, région de Briansk, et comme adjoint du rédacteur où il travaille comme adjoint du rédacteur du journal *Pour la collectivisation* [За коллективизацию]. Dans le procès-verbal de l'interrogatoire du 15 octobre 1937, il est mentionné qu'Élie Raïtsess a pris la parole lors d'une réunion de l'organisation de parti à l'Institut de journalisme de Moscou, exprimant « des opinions en désaccord avec la ligne générale du Parti ».

Il est muté à Kalinine au début de 1935 pour un travail de parti en rapport avec la formation de la région de Kalinine. Dans l'instruction est indiqué son poste : rédacteur responsable de la revue *De nos jours* [В наши дни] et président du comité de radio de la région. Il était membre du syndicat des travailleurs du réseau électrique.*

La revue littéraire, politique et sociale *De nos jours*, organe du V.K.P.[B.] de Kalinine et du Comité exécutif régional, parut en 1936-1937. En 1936 le rédacteur du journal régional *La vérité prolétarienne* [Пролетарская правда] Simon Simonovitch Golossovski (1903-1942) devint en même temps rédacteur en chef de la publication. Parurent deux numéros de la revue. En octobre 1936 on transféra Simon Golossovski à Moscou. Malgré les mentions de son nom dans les procès-verbaux de l'interrogatoire d'Élie Raïtsess, il ne fut pas soumis à la répression. Simon Golossovski mourut pendant la guerre.

¹ Komsomol : Union communiste de la jeunesse.

² R.K.S.M. : Union communiste russe de la jeunesse.

La revue *De nos jours* publiait de la poésie et de la prose d'écrivains locaux, dont un auteur débutant, un certain « B. N. Kampov », qui n'est autre que Boris Nikolaiévitch Polévoï (1908-1981). Justement dans le bâtiment où vivait Élie Raïtsses, se trouve une plaque commémorative indiquant que le héros du travail socialiste Boris Polévoï a habité cette demeure en 1939-1941, c'est-à-dire après l'arrestation de beaucoup de ses précédents habitants.

En 1937 la composition du comité de rédaction de la revue changea. Y entrèrent André Guéorguiévitch Gvozdev, André Vassiliévitch Gorlov, É. Ya. Nossovski (rédacteur en chef) et Élie Raïtsses. Le numéro est transmis à la production le 9 janvier 1937 et remis à l'impression le 19 février. C'était un numéro double. La plupart des articles étaient consacrés au 100^e anniversaire de la mort de Pouchkine. À l'intérieur des frontières administratives de la région de Kalinine après sa création entraient le village de Mikhaïlovskoïé et le monastère de Sviatogorsk. On publia dans la revue des photographies de la tombe du poète, de la maison d'Ivan Ivanovitch Voulf' à Bernov, des souvenirs d'Anna Nikolaïevna Panafidina, un grand article d'Anatole Nikolaiévitch Verchinski, professeur à l'Institut pédagogique de Kalinine, sur les visites de Pouchkine à Tver et dans le gouvernement de Pskov. Il est dommage que la spécialiste de Pouchkine Stella Abramovitch n'ait pas connu cette revue ni la participation du père de son mari à cette édition.

La revue *De nos jours* ne parut plus, probablement à cause de l'arrestation des membres du conseil de rédaction et de la direction du parti de la région de Kalinine. En 1936, la revue publia un rapport développé du premier secrétaire de l'Obkom, Michel Éphimovitch Mikhaïlov, dans lequel étaient définies les tâches idéologiques de l'édition. Dans le procès-verbal de l'interrogatoire d'Élie Raïtsses, on trouve le nom d'É. Ya. Nossovski. On lui reprochait d'avoir laissé paraître dans la revue un article de mauvaise qualité et l'arrestation à Moscou des parents de sa femme. Venant d'Élie Raïtsses s'ajoutaient des déclarations sur la participation de Nossovski à une activité du mouvement clandestin créé à Kalinine. La destinée ultérieure de Nossovski m'est inconnue, son nom n'étant pas dans les « Listes de la répression stalinienne ».

On attribua l'organisation du mouvement clandestin trotskiste au premier secrétaire de l'Obkom du V.K.P.[B.] Kalinine, Michel Mikhaïlov, de son vrai nom Katsenelenbogen. Celui-ci (1902 – 1^{er}

août 1938) fut membre du TsK¹² (1937-1938), candidat au Ts.K.V.K.P.[B.] (1934-1937), délégué au XVII^e congrès du V.K.P.[B.]. I. S. Raïtss le connaissait par son travail à Moscou. C'est justement lui qui l'invita à Kalinine en 1935. Élie Raïtss remplit sa charge d'adjoint. Dans les conclusions de l'accusation du 8 février 1938, il est désigné comme « ancien adjoint du secrétaire de l'Obkom de Kalinine ». Mikhaïlov depuis juillet 1937 était premier secrétaire du parti de l'Obkom de Voronège, et c'est là qu'il fut arrêté le 10 novembre et jugé le 1^{er} août 1938 par le Collège militaire du Tribunal suprême de l'U.R.S.S.

Mikhaïlov fut reconnu coupable d'avoir « mené un travail subversif dans l'agriculture des régions de Moscou, puis de Kalinine et de Voronège, et créé dans la région de Kalinine quelques groupes terroristes pour réaliser des actes terroristes contre la direction du V.K.P.[B.] et le gouvernement soviétique. »

On interrogea Élie Raïtss sur sa participation à un mouvement clandestin trotskiste et on fit valoir les dépositions sur ses liens avec Mikhaïlov, L. S. Kopélev (tous deux figurent dans les « Listes de la répression stalinienne », à la date du 10 juillet 1937), Jonas Samoïlovitch Énov-Khodorkovski (le 15 septembre 1937). Il est difficile de dire le nombre des accusés pour cette affaire, dans le dossier d'enquête de Raïtss on trouve les noms de près de deux cents personnes, beaucoup d'entre elles furent arrêtées et fusillées dès avant son arrestation. Le sort d'Élie Raïtss était réglé. Son nom est indiqué dans la « Liste de la répression stalinienne » pour la région de Kalinine à la date du 8 février 1938 dans la colonne de la première catégorie. Mais il y eut tellement d'affaires que le jugement ne fut publié qu'en mai.

Au cours de la réunion secrète des assises du Collège militaire du tribunal suprême de l'URSS du 9 mai 1938, réunion qui dura 15 minutes, on accusa Élie Raïtss de crimes prévus par les articles 58-8 et 58-11. Ses dernières paroles furent pour demander au tribunal de lui conserver la vie. La condamnation à la peine de mort pour motif criminel du 9 mai 1938 – exécution par balles – avec confiscation de tous les biens qui lui appartenaient fut exécutée le jour même. L'acte de mise à exécution du jugement est conservé

¹ Ts.K. : Comité central

² Ts.K. V.K.P.[B.] : Comité central du Parti communiste (des bolchéviks) de toute l'Union.

dans les archives particulières du premier département spécial du N.K.V.D.¹, t. VIII, l. 510.

La famille d'Élie Raïtsses n'eut pas de nouvelles de son sort. Sur le conseil d'amis sa femme avec son fils partit pour Klintsy chez la grand-mère, et plus tard ils déménagèrent à Léninegrad chez son frère. Hélène Libina essaya d'avoir des nouvelles de son mari en s'adressant à des amis et des parents. Le dossier contient une copie de la réponse à une déclaration de la sœur, Zoé Moïssiévna Guil'dina (1903-1973) : « Suivant les instructions du chef du département A du N.K.G.B.² de l'U.R.S.S., le camarade Guertsovski, je demande qu'on fasse connaître à la citoyenne Zoé Moïssiévna Guil'dina, demeurant à Moscou à l'adresse 41/10 passage Staro-Petrovski, que le mari de sa sœur Hélène Moïssiévna Libina, Élie Simonovitch Raïtsses, jugé en 1938 par la V.K.³ du Tribunal suprême pour activité antisoviétique, purgeant sa peine dans les camps du NKVD, est mort le 9 novembre 1940 d'une fluxion de poitrine. » Ces informations furent communiquées à Zoé Libina le 7 février 1941, qui en signa un reçu.

Dans le dossier d'instruction, une enveloppe contient un document tapé à la machine avec la suscription « absolument secret ». L'instruction suivante a été envoyée à Sverdlovsk à l'adjoint du secrétaire du département spécial du N.K.V.D. : « Je demande de noter dans une fiche de l'O.S.K.⁴ sur Élie Simonovitch Raïtsses condamné à la peine capitale par la V. K. du Tribunal suprême de l'U.R.S.S. (affaire d'enquête archivée n° 266028, t. XLVIII) que le 7 février 1944 il a été déclaré à ses parents qu'Élie Raïtsses est mort le 6 novembre 1940 dans un camp du N.K.V.D. d'une fluxion de poitrine, afin de pouvoir en remettre à l'avenir des certificats. »

On peut supposer que la mère de Vladimir Raïtsses lui a appris la mort de son père à ce moment-là, et qu'elle lui a aussi demandé de garder le secret sur cette affaire. Dans ses notes mémorielles, Stella Abramovitch écrit que « le fils avait pleuré son père et l'admirait. Dans la famille on conservait des photographies de l'homme avec un sourire charmeur, ses vers humoristiques adressés à sa femme et à son fils, des lettres. » À 14 ans, en entrant au

¹ N.K.V.D. : Commissariat du peuple aux affaires intérieures.

² N.K.G.B. : Commissariat du peuple à la sécurité d'État (adjoint au N.K.V.D. en 1943).

³ V.K. : Commission militaire

⁴ O.S.K. : Cartothèque des opérations et informations.

Komsomol, sur le conseil d'un maître de son école, il raconta dans une réunion que son père était mort, mais sans communiquer les détails. C'est la même chose qu'il écrivit dans l'enquête précédant son entrée à la faculté d'histoire de l'Université de Leningrad. Mais il y eut quand même un problème. D'après les souvenirs de Gorfunkel', à la fin de l'université en 1950, ils essayèrent ensemble de trouver un emploi aux archives historiques. Vladimir Raïtsess remplit le formulaire d'enquête en indiquant l'arrestation de son père, ce qui servit de raison pour lui refuser un emploi. Il obtint difficilement une place de professeur dans l'enseignement secondaire.

Après la mort de Staline les parents des communistes condamnés eurent la possibilité d'adresser des plaintes à la procureure de l'U.R.S.S. Comme il avait gardé des rapports avec les anciens camarades de son père, et notamment avec la femme de M. E. Mikhaïlov, Laïma Ioulievna Tsel'ms (1903-1988), Vladimir Raïtsess suivit son exemple et, en août 1954, adressa une plainte au procureur général de l'U.R.S.S., R. A. Roudenko. Ayant appris que M. E. Mikhaïlov avait été réhabilité après sa mort, il déposa une nouvelle plainte manuscrite datée du 21 novembre 1954.

L'examen de la plainte dura longtemps et ce n'est que le 18 août 1955 que Vladimir Raïtsess fut mis au courant de la décision : « d'effacer la condamnation du V.K. V.S.¹ de l'U.R.S.S. du 9 mai 1938 frappant Raïtsess Élie Simonovitch au vu de circonstances récemment découvertes et sur la base de l'art. 5-4 de l'U.P.K.² de la R.S.F.S.R.³ de fermer le dossier qui le concerne en matière criminelle. » Le dossier contient la correspondance de Vladimir Raïtsess, disant que la décision du V.K. lui a été déclarée. Il était recommandé de ne pas communiquer aux parents les détails de l'instruction.

Le document de réhabilitation donna à Vladimir Raïtsess la possibilité de revenir à la question de la titularisation officielle pour une candidature. Les documents publiés tirés des archives de l'Université de Leningrad témoignent qu'à l'automne 1954 on lui refusa enseignement et bourse justement pour la raison qu'il avait dissimulé des éléments dans l'enquête. La chaire d'histoire médiévale lutta toutes ces années pour son boursier. Ainsi dans le

¹ V.K. V.S. : Collège militaire du Tribunal suprême.

² U.P.K. : Code de procédure criminelle.

³ R.S.F.S.R. : République socialiste fédérative soviétique de Russie.

procès-verbal de la chaire d'histoire du 26 mars 1956, lors de l'examen du sujet de la thèse, il était indiqué que Raïtssess avait réussi l'examen de candidat, exécuté une partie importante du travail et qu'il pouvait la mener à bien en 10 ou 12 mois. En mai 1956 il fut titularisé pour le troisième cours d'un stage de boursier. Mais la thèse en cours, dont le sujet était *Les mouvements populaires dans la France du sud-ouest à la veille des guerres civiles du XVI^e siècle*, n'avait pas été terminée ; le sujet en avait été modifié ; et la soutenance n'en aurait lieu qu'en 1968. Il est possible que la raison en ait été le sentiment permanent d'une injustice et d'une pression morale qui ne faiblissait pas. Pourtant, Vladimir Raïtssess défendit le nom honorable de son père et sa dignité personnelle, en témoigne le texte de sa plainte de 1954 :

Léninegrad, le 21 novembre 1954

Respecté camarade Komarov !

Je m'adresse à vous pour demander la réhabilitation du nom d'un communiste, mon père : Raïtssess Élie Simonovitch. Né en 1903, membre du parti depuis 1920, arrêté à Kalinine où deux mois avant son arrestation il travaillait comme président du comité radio de région, après avoir été adjoint du secrétaire du parti de l'Obkom. Comme on l'a communiqué à ma mère, il a été condamné après délibération spéciale à 10 ans sans droit de correspondance ni de liens avec sa famille. De son sort ultérieur nous n'avons rien su.

Comme je l'ai appris récemment, l'ancien secrétaire du parti de l'Obkom de Kalinine, M. Mikhaïlov, a été après sa mort réhabilité, en conséquence de quoi sa femme Laïma Tsel'ms a été réintégrée dans le Parti. Mon père, Élie Simonovitch Raïtssess, a travaillé pendant quelques années avec Mikhaïlov en qualité d'adjoint à Moscou et à Kalinine, et il a été un communiste aussi honorable que Mikhaïlov.

Entré en 1920 à l'âge de 17 ans dans les rangs du parti communiste, toute sa vie il l'a consacrée au service du parti et du peuple. Mon père fut à Gomel l'un des organisateurs du Komsomol – « l'âme du Komsomol de Gomel » – comme le rappellent ses camarades qui l'ont connu au travail. Il a été délégué au troisième congrès du R.K.S.M., auquel prit la parole Vladimir Ilitch Lénine.

Pendant une longue période il a travaillé dans les organes de la presse (rédacteur du journal Troud à Klintsy, région de Briansk, et rédacteur en chef adjoint du journal Le Travailleur de Briansk).

En 1932 mon père fut muté à Moscou où il travailla comme rédacteur adjoint du journal Pour la collectivisation et lutta activement pour le réaménagement socialiste des campagnes. Après avoir organisé les

départements politiques du M.T.S.¹, mobilisé par le parti il fut envoyé travailler au secteur politique de l'Obl.Z.Ou.² de Moscou, et lors de la séparation du parti de l'Obkom de Kalinine il fut envoyé travailler dans l'appareil du Parti de la région de Kalinine où il fut aide-secrétaire de l'Obkom pour la campagne.

MON PÈRE RAÏTSESS ÉLIE SIMONOVITCH N'A PARTICIPÉ À AUCUNE OPPOSITION ET A ÉTÉ TOUTE SA VIE FIDÈLE À LA LIGNE GÉNÉRALE DU PARTI. Dès son arrestation il a demandé de transmettre à ma mère par un de ses camarades la demande de ne pas penser de mal de lui et d'élever leur fils comme un loyal bolchévik. Il a été fidèle et dévoué fils de sa patrie, communiste inébranlable. Tous ses camarades sans exception, qui ont connu l'action de mon père au travail au Komsomol et son travail dans la presse et au parti, le confirment.

Je vous demande, respecté camarade Komarov, de soutenir ma démarche devant la procurature de l'Union soviétique pour la réhabilitation de mon père, Élie Simonovitch Raïtssess, communiste honorable, devenu victime d'une erreur tragique. En août 1954, j'ai adressé une plainte au procureur général de l'Union soviétique, le camarade Roudenko et en septembre j'ai été informé que ma plainte était en cours d'examen. Pourtant, depuis ce temps s'est écoulé presque un semestre, et je n'ai pas encore de réponse.

Le sort de mon père ne cesse de me tourmenter.

En outre, chez nous, par malheur, les gens qui jugent un homme d'après les éléments de son dossier judiciaire sont encore là, et mon enquête en son temps m'a beaucoup gêné quand j'ai voulu obtenir un poste et quand j'ai demandé une bourse de thèse.

J'espère que vous m'aidez.

Vladimir Ilitch Raïtssess

Je donne quelques renseignements sur moi. Je suis né en 1928. En 1950 j'ai terminé l'Université d'État de Léninegrad à la faculté d'histoire. Depuis, j'ai enseigné cinq ans à l'école 406 du district de Pouchkine de Léninegrad. Je fais un travail social : je suis directeur d'un groupe de conférenciers du R.K. V.L.K.S.M.³.

Mon adresse : Vladimir Ilitch Raïtssess, rue Égorov, n° 16, bâtiment 24, Léninegrad.

Élie Simonovitch fut réhabilité le 18 juin 1955. Son fils commença une étape nouvelle de sa vie, qui fut remplie de beaucoup d'événements dramatiques. Mais Vladimir Raïtssess a toujours gardé

¹ M.T.S. : Station de machines et tracteurs.

² Obl.Z.Ou. : Direction territoriale régionale.

³ R.K. V.L.K.S.M. : Comité de région de l'Union communiste léniniste de la jeunesse de toute l'Union (souvent abrégée en Komsomol).

en mémoire l'attitude stoïque de son père et de la jeune Française
dont il passa de nombreuses années à enseigner la vie.

Trad. du russe : Y. A.

❧❧❧❧❧

Vladimir Ilitch Raïtssess et Stella Abramovitch

Y. Avril

À Vladimir, Stella, Régine et Éliane

Quand Régine Pernoud nous téléphona au printemps 1989 que la ville d'Orléans allait recevoir officiellement Vladimir Raïtssess, un de ses collègues et ami médiéviste, spécialiste de Jeanne d'Arc, nous étions, loin, très loin de prévoir ce que cette visite d'inconnus allait changer dans notre vie. Régine nous demandait de les accueillir, lui et son épouse, pour leur faire connaître une famille et un intérieur français. Dix ans auparavant, ils avaient déjà reçu semblable invitation mais sans obtenir l'autorisation de quitter la Russie. Régine ajoutait qu'il y avait surtout deux raisons à cette interdiction : « Raïtssess est compétent et il est juif. »

Pendant ces quelques semaines de leur séjour orléanais et français, nous les rencontrâmes souvent et nous eûmes tout de suite le sentiment qu'une belle amitié naissait. Vladimir (ou Volia) était sensible, plein d'humour, sans façons, il débordait d'« anecdotes » (ces fameuses histoires drôles, typiques de la Russie, dont on a fait des volumes en Soviétie, probablement par besoin de décompression) ; Stella était plus réservée, assez maternelle à l'égard de son mari, pour lequel on sentait, outre un grand amour, une immense admiration.

Il se trouvait que cette année-là et une ou deux semaines après leur arrivée, j'avais décidé d'aller pour la première fois en Russie, à Léninegrad, réalisation d'un rêve qui remontait à des dizaines d'années, sinon à l'enfance. Volia me donna des noms d'amis à rencontrer, tous historiens, presque tous médiévistes : Youri Égorov qui avait dirigé le département d'histoire de l'Université, d'anciens étudiants comme Youri Malinine et Paul Krylov dont nos adhérents et lecteurs ont pu lire un certain nombre d'articles dans *Le Porche*.

Ensuite, jusqu'en 1995, à chacun de nos voyages à Léninegrad, nous retrouvions Volia et Stella dans une banlieue de Léninegrad, lointaine et si triste, les jours de pluie pratiquement impraticable, tellement il y avait de déblais et de boue. Nous montions chez eux,

franchissions la porte blindée, laissons derrière nous le triste univers et entrons dans un monde extraordinaire d'amitiés, de rires, d'histoires, de chansons, souvent avec les amis Égorov, Malinine et Krylov. Après quelques verres, Stella remisait prudemment la vodka dans un placard, mais pas les cigarettes, dont elle observait l'abondante consommation avec inquiétude.

En 1992, quand je demandai à Volia s'il connaissait quelqu'un qui pourrait venir à un colloque organisé par l'Amitié Charles-Péguy sur « Péguy et l'Europe de l'Est », il me nomma Michel Meïlakh qui, j'en suis presque sûr, n'avait jamais lu une ligne de Péguy mais était un grand spécialiste de la poésie des troubadours français et de la poésie russe des années 1930. Il vint à Paris et plus tard trouva un poste à l'Université de Clermont-Ferrand, puis à Montpellier et enfin à Strasbourg où il est toujours.

À la Bibliothèque nationale où Youri Égorov et Volia nous conduisirent, nous pénétrâmes après force contrôles dans ce qui me parut un tréfonds de cave dont on nous dit qu'on l'appelait « le cabinet de Faust ». C'est là que régnait son ami Gorfunkel', entouré d'in-folio, de parchemins et de manuscrits médiévaux. Et c'est là qu'on nous montra le trésor de la bibliothèque de Leningrad, un des cinq exemplaires du *Journal du siège d'Orléans*, hérité au XVIII^e siècle d'un noble polonais.

La santé de Vladimir que j'avais connu fragile ne s'améliorait pas. Un jour il fit une chute dans les escaliers du métro – quiconque est allé à Saint-Pétersbourg sait ce que sont ces vertigineux escaliers. Il fut hospitalisé. Quand je le vis quelques mois après il me dit : « Vous savez, Yves, c'est Jeanne d'Arc qui m'a sauvée. » Nous sommes allés le voir avec les Égorov dans l'établissement où il passait sa convalescence, à Répino, au nord-ouest de Saint-Pétersbourg, au bord du golfe de Finlande. Toujours gai, quoique très affaibli, plein de projets toujours, et d'espoirs, en particulier d'un nouveau voyage en France.

L'année suivante, il me fit connaître Tatiana Taïmanova qui, elle, avait publié un article sur Péguy, sur le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Je ne sais vraiment pas pourquoi Vladimir n'avait pas tout de suite pensé à elle pour le colloque de l'Amitié Charles-Péguy. C'est avec Tatiana que, après deux ans de recherches vaines (de local, de subventions, de mécènes, de soutien de l'Institut français, de l'Alliance française), nous avons décidé, sans subventions ni soutiens, d'installer notre premier Centre Jeanne-d'Arc – Charles-

Péguy, à l'Université des syndicats, en attendant mieux : il fut inauguré en 1995 sur l'autorisation du président de ladite université.

Quand avec Romain Vaissermann nous avons décidé l'année suivante de créer une Association dont le premier but était de faire connaître l'existence de ce centre et de l'approvisionner en livres et documents, nous avons proposé à Régine Pernoud et à Vladimir Raïtssess de nous faire l'honneur d'être nos présidents d'honneur. Régine accepta tout de suite et avec enthousiasme – elle en parla même dans le discours qu'elle fit à Orléans, quand elle fut invitée par Jean-Pierre Sueur, alors maire de la ville, pour présider les festivités du 8 mai. Vladimir accepta aussi mais avec un petit sourire, très sceptique.

J'avais commencé à traduire son dernier livre sur Jeanne d'Arc. Inutile de dire que je n'ai pas trouvé d'éditeur. Il put faire traduire son étude sur le soulèvement d'Agen. Et nous avons publié dans notre bulletin, qui faisait ses premiers pas, quelques passages de son livre et quelques articles.

Sa santé s'aggravait.

En 1995, nous avons reçu cette lettre de Stella :

31.10.95

Chère Éliane, cher Yves

Cher Yves ! La main se refuse à écrire, mais je dois, enfin, vous dire cela. Volja n'est plus. C'est arrivé le 24 août. Tout s'est produit sans qu'on s'y attende et très rapidement. Volja était gravement malade, mais j'espérais que nous serions ensemble encore quelques années. Nous étions côte à côte pendant presque toute la vie, et mariés depuis 1952.

Je ne peux plus maintenant en écrire davantage. Vous vous souvenez que tous deux nous vous considérions, cher Yves, comme nos amis. [...]

M. Bouzy a écrit que vous poursuiviez la traduction du livre de Vladimir Raïtssess sur Jeanne d'Arc. [...] Ce serait une chance d'espérer que son livre soit connu des lecteurs français.

Transmettez mon salut cordial à tous ceux d'Orléans qui ont rencontré Vladimir Raïtssess. Pour lui ce voyage en France a été un des moments les plus beaux de sa vie. Transmettez mes meilleurs vœux à mademoiselle Régine Pernoud (Volia se la rappelait toujours avec amitié et profond respect). [...]

Je vous embrasse tous les deux et les enfants.

Stella.

Stella a rejoint Vladimir l'année suivante.

Le 5 mai 1998, le département d'histoire générale de la filiale pétersbourgeoise de l'Institut d'histoire russe organisa un colloque à la mémoire de Vladimir Raïtssess. Il y eut discours d'hommage et communications (en particulier celles de ses anciens étudiants Youri Malinine et Pavel Krylov) et aussi l'exécution d'une ballade sur les vers de François Villon composée par Vadim Rytchine.

On lira les « Notes mémorielles » de Stella. Elle ne fait qu'une fois allusion à un de ses propres livres. Je retrouve là sa modestie, je dirais son effacement, sa dévotion à son mari. Volia avait consacré sa vie littéraire au Moyen-Âge et à Jeanne d'Arc, elle, c'était à Pouchkine. Je trouve dans ma bibliothèque ces livres qu'elle nous a donnés et dont vous trouverez les couvertures ci-après : *Pouchkine en 1836. Préhistoire du dernier duel*, 300 p., 1989 ; *Pouchkine. La dernière année*, 600 p., 1989 ; *Préhistoire du dernier duel de Pouchkine*, 350 p., 1994 (réédition améliorée du premier, dédiée à son mari) ; *Pouchkine en 1833*, 600 p., 1995. Ce dernier livre devait être le premier du colossal travail biographique qu'elle entreprenait : raconter *jour par jour* la vie de Pouchkine de 1833 à sa mort, en 1837. Et c'est passionnant.

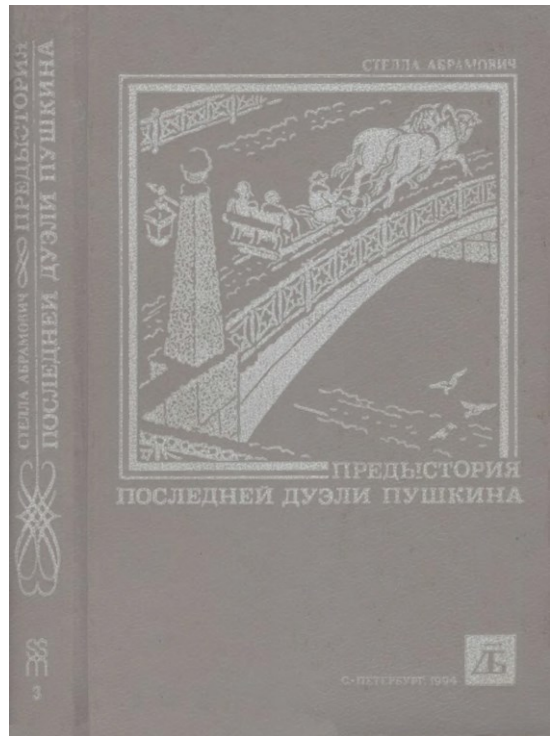
On comprendra pourquoi Régine Pernoud et Vladimir Raïtssess sont nos deux présidents d'honneur...

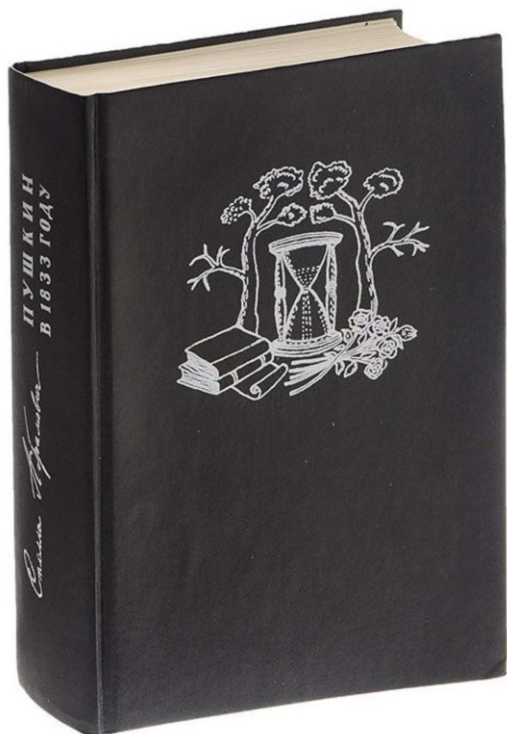
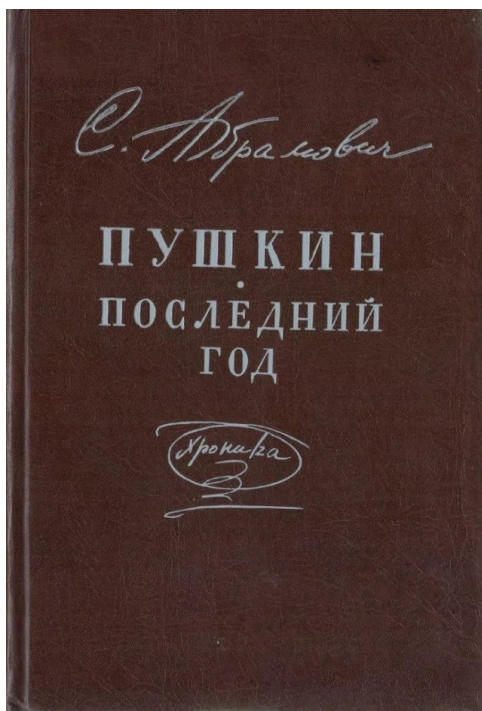


С. Л. АБРАМОВИЧ
ПУШКИН
в 1836 году



НАУКА
ЛЕНИНГРАДСКОЕ ОТДЕЛЕНИЕ





Notes mémorielles

Stella Abramovitch

Vladimir Raïtssess est né le 10 mai 1928 à Klinty¹ dans l'oblast² de Briansk. La maison de sa grand-mère à Klinty – avec un parterre de fleurs sur le perron et un grand jardin planté de pommiers – devint la maison de son enfance.

Ses jeunes parents étaient mobilisés par les études et le travail et ce n'est que tardivement qu'ils purent avoir une demeure fixe. Au début, ils vécurent à Briansk, puis à Moscou et à Kalinine. Sa maman, Hélène Moïssevna Libina (1904-1988), après ses études à la faculté de biologie de l'université de Léninegrad, travailla comme bactériologiste. Son père, Élie Sémionovitch Raïtssess (1903-1938) était journaliste : il avait fait l'« Institut de Journalistique rouge » et fut plus tard muté afin de travailler pour le Parti. En 1937, à Kalinine, où il était alors assistant du premier secrétaire du commissariat de région du Parti communiste de l'Union soviétique, Élie Raïtssess fut arrêté ; il fut fusillé en 1938 puis réhabilité en l'absence de corps de délit – le 18 juin 1956.

Quand on arrêta le père, le fils avait 9 ans. On conduisit le garçon de Kalinine à Klinty chez sa grand-mère ; un des amis du père conseilla à la mère, Hélène : « Prends ton fils et pars sans tarder. » Jusqu'à la 5^e classe³ il fit ses études à Klinty, vivant chez sa grand-mère qu'il aimait beaucoup et qui raffolait de lui – il était son unique petit-fils. Il se souvenait toujours aussi avec tendresse de sa première institutrice. Mais l'épreuve que subit la famille exerça une influence sur toute sa vie à venir. Finalement il fallut dire au garçon que son père avait été arrêté (par erreur !) et qu'il était mort en prison. Le père réussit à faire sortir de prison cette note : « Ne me considère pas comme coupable. Élève notre fils en bolchévik. »⁴ Élie Raïtssess était de ces romantiques de village qui avait foi dans les

¹ Ville de l'ouest de la Russie, à la frontière de la Biélorussie, à environ 500 km au sud-ouest de Moscou. Villes proches : Gomel, Briansk. [N.d.T.]

² Région administrative. [N.d.T.]

³ Équivaut à notre 6^e. [N.d.T.]

⁴ On m'a dit qu'Élie Raïtssess avait donné à son fils le prénom de Vladimir parce que lui-même ayant pour prénom Élie, et que cette association, Vladimir Ilitch, était ainsi un hommage à Lénine. [N.d.T.]

idées du communisme. Le fils pleurait son père et l'admirait. Dans la famille on conserva des photographies de l'homme au sourire charmeur, ses poésies plaisantes adressées à sa femme et à son fils, on aimait ses lettres. Ses camarades prirent même un risque sérieux : après son arrestation, trois de ses amis firent des démarches en sa faveur en envoyant des témoignages au Ts.I.K.¹, qu'ils confirmèrent et signèrent. Le fils savait qu'il s'était produit une monstrueuse erreur, mais il devait garder tout cela secret pour ne pas faire souffrir sa maman. C'est avec ce secret que se passèrent son enfance et sa jeunesse jusqu'en 1940 : la mère déménagea à Léninegrad où elle trouva un travail à l'hôpital sans communiquer d'information sur le sort de son mari. Son frère, M. M. Libine, un ingénieur qui avait récemment obtenu un appartement rue Grot, accueillit la mère et le fils. Ayant passé un peu plus d'une année dans une école de Léninegrad, Volia Raïtss commença à se considérer comme un Léninegradois.

La guerre le trouva à Sotchi (sa maman y travaillait l'été comme médecin dans un sanatorium). Tous deux partirent ensemble pour Klinty, où la grand-mère restait seule. Les Allemands attaquaient impétueusement, et il fallut bientôt se rendre à l'évidence : ils allaient être, d'un moment à l'autre, à Gomel et à Klinty. La mère et la grand-mère comprirent qu'il fallait abandonner la maison et prendre la direction de l'est. Dans la ville la panique commençait. On pensa à prendre un cheval et une télègue pour atteindre la gare de croisement d'Ounetcha², mais cela ne marcha pas. La grand-mère ferma la maison et les voilà partis tous les trois, garçon, maman et grand-mère, quittant la ville avec leurs paquets dans les bras – à pied.

Plus d'une fois j'ai entendu son récit de ce qui suivit. C'était le récit d'un miracle et il aimait à le répéter.

Ils se séparèrent de la foule des fuyards et prirent des chemins de traverse. Il y avait un espoir : aller jusqu'au village où demeurait la *niania* – peut-être là-bas aurait-on de l'aide, pourrait-on avoir un cheval, peut-être les guiderait-on. Ils marchèrent longtemps. Ils furent à bout de forces et s'assirent au bord de la route. Dans son souvenir, sa grand-mère tira de sa poche un jeu de cartes et

¹ Comité Exécutif Central. [N.d.T.]

² Grand carrefour ferroviaire à 120 km de Briansk et 450 km de Moscou. [N.d.T.]

commença avec lui une partie de « nigaud abandonné »¹. La mère, sans forces, se laissa tomber à côté. Le long de la route s'étiraient des files de fantassins en déroute. Puis la route se vida. On entendait la canonnade. Et l'on vit soudain apparaître un tracteur puis, derrière lui, fixé à un câble, un tank : il était endommagé mais les tankistes ne voulaient pas le laisser aux Allemands. De la tourelle se pencha un jeune lieutenant, qui évalua aussitôt la situation et commanda : « Aidez les femmes à monter, le gamin, je le prends avec moi dans le tank. » Les tankistes les transportèrent jusqu'à un croisement, là ils les chargèrent dans un camion, prirent congé et s'en allèrent plus loin faire réparer leur tank. Que les gars les avaient sauvés d'une mort assurée, il le comprit plus tard, mais alors il était gonflé d'orgueil d'avoir voyagé dans un vrai tank. Et même plus tard, quand il racontait cette journée, on sentait l'écho d'un lointain orgueil de gamin, mais il terminait toujours par la même chose : « Les gars, vraiment, sont restés là avec leur tank – au croisement. »

C'est ainsi qu'ils se trouvèrent sur leur terre, qu'ensuite ils arrivèrent à Gorki² où demeuraient de lointains parents, et que la mère trouva un emploi à l'hôpital des évacués installé à Loukoïanov. Dans cette petite ville qui, un jour, avait été un grand centre, ils passèrent les quatre années de guerre et c'est là qu'il finit sa scolarité, en 1945 : voici comment sa camarade de classe Nathalie Mikhaïlovna Vladimirskaïa (ils lièrent amitié, et elle devint pour toujours son amie et la mienne) évoque l'apparition en 6^e classe³ d'une école de Loukoïanov de ce garçon évacué :

C'est le premier hiver de la guerre (probablement en octobre ou novembre 1941) que Volia Raïtsess apparut dans notre 6^e de l'école secondaire de Loukoïanov⁴. Le bâtiment de l'école était occupé par l'hôpital, et nous, nous occupions une construction à un étage, du genre baraquement, où auparavant était installée l'école de sourds-muets. Dans l'école commençaient à apparaître des enfants de familles évacuées de Léningrad, de Riga, de Kaunas. Petit à petit on s'habitua à eux, mais ils n'éveillaient pas un intérêt particulier : tous étaient également accablés par ce qui leur était arrivé.

Ne pas remarquer Volia Raïtsess était impossible. Difficile d'expliquer pourquoi. Il était autre : en lui s'exprimait vivacité,

¹ Jeu de cartes populaire en Russie, qui se joue à 2, 3 ou 4 joueurs avec un jeu de 36 cartes, de l'as au 6. Il ressemble au « pouilleux » ou au « mistigri » français. [N.d.T.]

² Gorki (aujourd'hui Nijni-Novgorod) est à 400 km à l'est de Moscou. [N.d.T.]

³ Équivaut à notre 5^e. [N.d.T.]

⁴ Ville située à 150 km au sud de Nijni-Novgorod. [N.d.T.]

mobilité, mais l'important, c'était la bienveillance, dirigée vers tous, des yeux clairs, joyeux, un sourire, comme on dit, jusqu'aux oreilles. Visiblement c'était ce qu'on peut appeler un sentiment de plénitude de la vie. Il s'intéressait à tout, nous l'intéressions. Il vivait de contacts, de mouvement. Et combien il lui était difficile, visiblement, de supporter comme il le fallait les cours ! Il étudiait régulièrement et bien, mais je ne me souviens pas de l'avoir vu rester sagement assis à son pupitre. Ses espiègleries ne venaient pas d'une mauvaise intention, elles naissaient de la plénitude de vie, de son refus d'un comportement un peu rigide. Mais il arrivait aux maîtres de perdre patience. Je me souviens qu'une fois ils le mirent à la porte de la classe. Passèrent quelques minutes – et nous vîmes notre trublion apparaître derrière une fenêtre, tout joyeux, regardant avec intérêt à travers la vitre ce qui se passait (sans lui !) dans la classe. Je suis sûre qu'il ne lui venait pas à l'esprit de déranger le cours : il voulait simplement partager la vie de tous, même dans cette situation inconfortable. Continuer le cours, c'était impossible, se mettre en colère aussi ; l'affaire se termina par un fou rire général et le perturbateur revint en classe, pardonné.

De cette première année de notre amitié j'ai toujours gardé dans ma mémoire l'image visuelle du petit garçon. Fluet, grand, des cheveux noirs avec un profil de gascon, moqueur. Sa blouse d'hiver de couleur kaki était serrée d'une large ceinture militaire, par derrière elle se relevait et ballonnait (était-elle trop grande ?), et le dos était semé de taches d'encre multicolores, de grosses taches aussi grosses que des chrysanthèmes et aussi ébouriffés. C'est qu'à cette époque nous écrivions avec des porte-plume, il y avait de l'encre et pendant le cours ces encriers et ces bouteilles d'encre étaient debout sur les pupitres – et nous gardions tout l'hiver nos vêtements de dessus, si bien qu'il n'est pas difficile d'imaginer le nombre de fois où ces encres se répandaient sur la malheureuse blouse de Raïtssess, qui était assis devant, et toujours en agitation permanente.

Mais dès la fin de l'année (7^e classe¹) tout changea brusquement. Demeurèrent vivacité, mouvement, gaieté. Mais on vit se manifester de nouveaux traits de caractère : une finesse d'esprit, un sérieux inhabituel ; parmi les camarades de classe les amitiés se précisèrent. Pour les inimitiés, je ne m'en souviens pas : il n'en a, semble-t-il, jamais eu. Dans la 7^e classe on se mit à parler de livres. Lui, il lisait lui du sérieux, des choses qui n'étaient pas de son âge, Schiller, Goethe (vrai : premier jugement sur Werther : « Quel raseur ! »), mais

¹ En France, il s'agit de la 4^e. [N.d.T.]

il préférerait Louis Boussenard¹ et, pour toujours, le cher Dumas. Je me souviens, nous avons compté le total de pages qu'on pouvait avoir le temps d'avaler par jour ; on est arrivé à 200.

Et enfin quelque chose de tout à fait nouveau : l'exposé de Volia Raïtssess au cours d'histoire sur la bataille de Borodino. Nous, de la 7^e classe, nous n'avions pas encore lu *Guerre et Paix* et, en général, nous jugions les événements d'après Lermontov. Et là, avec un grand sérieux, plissant le front, avec la distance austère qu'exige la haute science, voici qu'il dessine au tableau un plan : le schéma des positions des armées. Et avec assurance, et même avec une certaine affectation retentissent des noms pour nous presque inconnus : Barclay de Tolly, Wolzogen, Bagration.

Et finalement il ne vint alors à l'esprit d'aucun d'entre nous, que c'était déjà une vocation.

Or il arriva que les péripéties de la guerre et les évacuations avaient aussi transféré notre famille à Loukoïanov. C'est là que j'ai rencontré Volia Raïtssess. Nous étions ensemble en 10^e classe². Alors commença ce qu'il est convenu d'appeler une amitié d'école. Mais l'évoquer tout comme écrire des souvenirs personnels sur lui, cela m'est impossible. Je puis seulement rassembler des données biographiques informatives et sèches pour broser les grandes étapes de sa vie, et écrire ce dont à part moi peu de gens se souviennent.

Jusqu'à ses dix-huit ans, il manqua deux fois à la parole donnée à sa mère. La première fois quand il avait 14 ans et qu'il décida d'entrer au komsomol. Il ne pouvait s'imaginer qu'en y entrant, il se permettait un mensonge, et Volia Raïtssess, élève de la 7^e classe, demanda conseil à son professeur d'histoire, qui était aussi directrice de l'école et secrétaire de l'organisation du Parti. Mais il apparut que, avec toute sa simplicité et toute sa naïveté, il avait néanmoins un certain flair face aux gens. Son professeur ne souffla mot de ce qu'il lui avait raconté, et lui conseilla de dire à la réunion du komsomol que son père était mort mais sans donner de détails. On le prit au komsomol et il avoua par la suite à sa mère ce qu'il en était. En 1945 il me révéla son secret, peu avant que nous dûmes nous quitter pour passer nos examens à l'université, lui à Léninegrad et moi à Kharkov.

¹ Je découvre ici Louis Boussenard, auteur français né en 1847 et mort à Orléans en 1910. Il a écrit notamment *Le Tour du monde d'un gamin de Paris* et *Les Robinsons de la Guyane*. [N.d.T.]

² C'est la classe de 1^{re} en France. [N.d.T.]

En 1945 il entra à la faculté d'histoire de l'Université de Léninegrad, où il acheva son cursus en 1950.

La faculté d'histoire avait alors atteint son *acmé*. Il y avait là de remarquables professeurs : Mathieu Alexandrovitch Goukovski et Alexandra Dmitrievna Lioublinskaïa, Ossip Lvovitch Weinstein, Boris Alexandrovitch Romanov. Il choisit comme spécialité le Moyen-Âge. L'intérêt pour cette époque avait été éveillé par ses professeurs (la chaire d'histoire du Moyen-Âge était à cette époque la plus importante de la faculté), et – fait qui n'était pas sans importance dès ses années d'étudiant –, il le sentait : dans ce domaine de la science on ne pouvait pas mentir.

C'est alors également que se précisa le domaine de ses intérêts scientifiques : la France du Moyen-Âge. La dernière dissertation de Vladimir Raïtssess fut consacrée à Étienne de la Boétie et à son *Discours de la servitude volontaire*. Alexandre Khaïmovitch Gorfunkel¹ – camarade d'études, proche ami de Vladimir Raïtssess et aujourd'hui docteur ès-sciences philosophiques, raconte :

La dissertation de Volia était [...] en réalité beaucoup plus intéressante que ce que par la suite on édita chez nous sur Étienne de la Boétie. Son diplôme portait sur la politique extérieure de la France au XVI^e siècle. Le travail était fait d'après des documents, « minutes » et brouillons du secrétariat de la chancellerie royale. C'était un travail brillant : débrouiller des textes en ancien français si difficiles constituait un exploit paléographique. Moi aussi ai écrit alors un diplôme à partir de documents d'archives, mais j'avais à déchiffrer des notes notariales qui suivaient une formulation latine invariable – c'était bien plus facile. L'habileté de Volia à lire les documents stupéfia alors tous les lecteurs de manuscrits et même Alexandra Dmitrievna Lioublinskaïa.

L'université éveilla chez Vladimir un intérêt (il serait plus exact de dire « une passion ») pour la recherche scientifique. Après la faculté d'histoire, il rêvait de s'occuper de l'histoire du Moyen-Âge.

Mais l'époque se faisait dure. C'était le moment de régler leur compte à l'intelligentsia créatrice et aux dissidences de toute sorte ; se développait et l'on voyait se renforcer la campagne contre le

¹ Un grand ami de Vladimir Raïtssess depuis les années d'université, docteur en philosophie. Né en 1928, il est mort à Boston le 26 avril 2020. C'est lui qui dirigea de 1962 à 1984 le département des livres rares et des manuscrits à la Bibliothèque de l'université de Léninegrad, puis, à partir de 1984, à la Bibliothèque nationale de Russie. Il émigra en 1993 aux États-Unis. [N.d.T.]

cosmopolitisme, qui prenait toujours davantage un caractère ouvertement antisémite.

Pour Vladimir Raïtsses – juif et fils d’un ennemi du peuple –, il était inutile d’espérer une bourse de thèse et on ne lui donna même pas la possibilité d’enseigner l’histoire à l’école

Alexandre Gorfunkel’ se souvient :

Non seulement on ne l’engagea pas à l’école mais même aux archives, où nous sommes allés ensemble après avoir entendu une annonce à la radio, il nous fallut remplir des enquêtes longues d’un kilomètre. On m’engagea, moi (je ne parlais pas de mon grand-père américain menchévik et, pour le frère de mon père qui avait été fusillé, personne n’était au courant). Volia qui avait parlé de l’affaire de son père, resta une nouvelle fois sur le carreau. Avec bien du mal il trouva une place de professeur de logique et de psychologie dans une école de la banlieue (pour aller à Pouchkine il n’y avait pas encore de ligne électrifiée et le poste resta longtemps vacant). Comme le précise son livret de travail, il fut engagé le 15 novembre 1950, c’est-à-dire deux mois et demi après la rentrée scolaire.

Dans nos années d’étudiants nous nous voyions tantôt à Léninegrad, tantôt à Kharkov. Ce n’était pas une idylle. Les relations étaient irrégulières. Mais à un certain moment tout changea. En 1952 il vint me chercher à Kharkov et m’emmena à Léninegrad. À partir de ce moment nous ne nous séparâmes plus.

Je remercie le sort de ce que les choses se soient passées ainsi.

Six années, de 1950 jusqu’à 1956, Vladimir Raïtsses travailla comme professeur de logique et de psychologie à l’école n° 406, district Pouchkine de la « ville de Lénine ». Au début, l’école était une école de filles, et il disait : « Je fais la chose la plus absurde au monde : j’enseigne la logique à des demoiselles de 17 ans. » Ensuite filles et garçons furent réunis. Il commença à enseigner l’histoire et lui échut la classe la plus difficile, la plus agitée de l’école. Alors il déclarait à tout le monde : « Je suis le plus mauvais éducateur de la ville ! » (La logique de sa démonstration était irréprochable : « Notre arrondissement se trouve à la dernière place à Léninegrad, l’école 406, à la dernière place dans l’arrondissement, ma classe est la plus mauvaise de l’école ; ergo je suis le plus mauvais professeur de Léninegrad. »)

Il racontait, et non sans plaisir, comment les premiers temps, il guerroyait avec ses 6^e. Voici l’une des petites scènes de ces années-là. Cours d’histoire. Il s’approche des portes de la classe, et ce qui le

frappe, c'est un étrange, invraisemblable silence. Il ouvre la porte – tous se lèvent comme répondant à un ordre, dévorant des yeux le professeur. Il s'approche du bureau – et voit que dessus se pavane un soulier sale. Sans perdre une seconde, il prend le soulier avec dégoût et dit : « Qu'est-ce que je vais faire de cette saleté ? », et il le jette par la fenêtre. Au fond de la classe on entend une sorte de piaulement ou de gémissement. Comme si de rien n'était, le professeur avec le plus grand sérieux ouvre un magazine et commence le cours. Le malheureux au pied nu demande à sortir de la classe, mais, impitoyable, le professeur ne le lui permet pas avant la fin du cours.

Peu à peu il réussit à pacifier ses tapageurs. Aux garçons il apprit à fondre des soldats de plomb et en six mois ils fabriquèrent une maquette de la bataille de Borodino ? Fondues et colorées selon les uniformes de tel ou tel régiment, les figurines procurèrent au professeur une joie si vive que les garçons eux-mêmes se passionnèrent pour cette occupation. Je ne sais comment cela passa dans la statistique globale mais dans une classe prise séparément la paix régna pour un certain temps.

Ceux qui furent dans les années 1950 et 1960 les élèves de Raïtss vinrent fidèlement lui rendre visite, même pendant sa dernière maladie et jusqu'au bout. Il était de ces maîtres qui aiment les enfants. Il eut derrière lui sa vie durant toute une file d'élèves, dont un bon nombre d'anciens fieffés hooligans et d'enfants de familles défavorisées (ils assuraient que c'était justement leur professeur d'histoire qui les avaient sauvés et aidés à se trouver). En outre ils avaient conservé pour lui, jusqu'à un âge avancé, un amour et un attachement éloquents : ils continuaient à le fréquenter même quand eux-mêmes eurent à élever des petits-enfants.

Il n'y a pas longtemps j'ai trouvé dans ses papiers une lettre avec l'adresse : « Thérapie n° 3, Pavillon n° 3, pour Vladimir Ilitch Raïtss ». Je me suis souvenue que cette lettre lui avait été expédiée quand il était à l'hôpital après le premier (très grave) infarctus. Je ne peux pas ne pas dire que ceux qui le sauvèrent cette fois-là sont nos médecins, compétents et consciencieux : le service des urgences agit comme, semblerait-il, cela ne se produit pas dans la vie réelle mais seulement dans les manuels. Environ 7 minutes après l'appel voiture et médecin étaient là ; 10 minutes plus tard apparut chez nous le service de cardiologie ; 40 minutes après le début de l'attaque, le malade était dans un lit à l'hôpital – en réanimation. Et

c'est donc à cet hôpital, quelques jours plus tard, que lui écrivirent ses élèves.

Bonjour, cher Vladimir Ilitch !

C'est avec tristesse que nous avons appris la maladie qui vous affecte en ce moment. Vous êtes si bon, si bien ; aussi nous sommes absolument sûrs que tout se passera bien.

Nous avons un nouveau professeur d'histoire, aux cours nous répondons hardiment et avec joie, nous ne vous faisons pas honte, nous faisons tout pour qu'on voie combien de choses vous nous avez apprises ; mais, quand même, sans vous, sans vos cours passionnants, nous nous ennuyons : nous vous attendons vraiment et voulons vous voir bientôt de retour à l'école.

Au revoir,

Les élèves de votre 8 B, la classe la plus agitée

La lettre, d'une grande écriture soignée et sans aucune faute avait été écrite, à en juger d'après l'écriture, par une jeune fille, mais c'était sûrement tout un groupe qui l'avait composée. Quand ils décidèrent de se rendre à l'hôpital, on fut débordé.

Son ancien élève Dmitri Ivanovitch Astakhov, qui vint toujours nous aider dans les minutes difficiles et rendit visite à son professeur jusqu'aux derniers jours, se souvient :

J'ai étudié dans les années 1962-1968 à l'école de la jeunesse ouvrière qui se trouvait sur le quai Koutouzov. Dans les classes les plus avancées, c'est Vladimir Ilitch Raïtssess qui enseignait l'histoire. Nous faisons tout pour ne pas manquer les cours d'histoire, tant c'était intéressant. Vladimir Ilitch ne se contentait pas de raconter, il discutait avec nous. Ces conversations étaient confiantes, bien qu'à cette époque on ne pût parler sur tout et avec tout le monde, et d'autant moins à l'école. Mais Vladimir Ilitch était franc avec nous. Le plus difficile pour les historiens était de parler de la période stalinienne, des conclusions du XX^e Congrès. Ce sujet couvrait non seulement la tragédie grandiose, qui faisait désormais partie du passé, mais les racines des problèmes, qui nous agitaient tous dans les années 1960.

Je me souviens comment, un soir après le travail, j'ai appris au cours d'histoire la destitution – de tous ses postes – de Nikita Khrouchtchev. Vladimir Ilitch passa tout le cours non pas debout mais assis à son bureau. Il était triste, rempli de pénibles pressentiments. Il nous dit que, visiblement, le moment de la réhabilitation de Staline approchait.

Une fois, à la fin de l'année d'enseignement, Vladimir Ilitch passa me voir au travail et, constatant que mes conditions de ce travail n'étaient pas des plus faciles, me demanda comment je comptais passer les vacances. Il n'obtint de moi rien de bien précis sur mes projets d'été. Quelques jours plus tard, Vladimir Ilitch me proposa de partir pour une expédition archéologique au Daghestan, il avait eu le temps d'obtenir l'accord de ses collègues historiens. Au cours de cette expédition je vis beaucoup de choses intéressantes : Gounib, Bouïnaksk, Derbent. Il revint avec un ami avec qui les relations durèrent pendant deux décennies.

Dans ces années, ce fut plus d'une fois pénible. Aussi, jusqu'à maintenant, je pense que la jeunesse est dans la vie d'un homme la période la plus difficile. Je me souviens d'un jour où j'assistais au cours de Vladimir Ilitch : j'étais fatigué, écrasé. Le mur de problèmes qui se dressaient devant moi, me semblait impossible à franchir. Le professeur était en train de raconter, de façon passionnante, l'abdication de Nicolas II. De façon inattendue Vladimir Ilitch qui se promenait de long en large dans la classe, s'arrêta, puis s'approcha de moi et s'assit à un pupitre libre devant moi, face à moi. Le cours s'interrompit. « Que se passe-t-il ? », me demanda Vladimir Ilitch à voix basse, si bien que la question ne fut entendue que par moi et mon ami assis à mes côtés. Je lui dis d'un trait ce qui me tourmentait, c'est-à-dire que je n'y arrivais pas. Vladimir Ilitch déclara résolument, avec fermeté, qu'il me connaissait bien et qu'il croyait que j'avais suffisamment de force morale pour réduire en poudre ces problèmes dont la vie vous accable.

Et il insista : « L'important : ne pas piauler ! »

Des années plus tard, j'ai compris que c'est grâce à lui que j'ai surmonté un des moments les plus dangereux de ma jeunesse. C'est que j'avais grandi sans père et je n'avais personne ne serait-ce que pour me donner des conseils. Vladimir Ilitch Raïtssess reconnut en moi la force de vivre et d'agir, il m'aida à croire en moi, à acquérir le stoïcisme indispensable.

Après la fin de ma scolarité, pendant presque trois décennies, nous avons conservé des relations. Je lisais tout ce que Vladimir Ilitch écrivait sur Jeanne d'Arc. Dans ses livres qui traitaient de ce sujet, ce qui me frappait, ce n'était pas seulement la profondeur et la précision de la reconstruction d'une époque lointaine et complexe, mais aussi la très belle langue, expressive, de l'auteur.

Doux et sensible dans ses rapports avec les gens, c'était un véritable stoïcien dans ses rapports avec le destin et jamais il ne lui permit de l'écraser. Lors de sa dernière grave maladie, qui le faisait souffrir, il se plaignait surtout de ne pouvoir travailler, et continuait à s'intéresser à tout ce qui arrivait en Russie, aux joies et souffrances de ses amis et proches.

L'été 1955, en réponse à la requête de Raïtsses, la Procuration militaire lui remit un certificat de réhabilitation de son père, et c'est en cette période – qui ne dura pas longtemps – de « dégel » qu'il obtint le droit à une bourse d'études ; et c'est aussi à cette époque, qu'exalté par les espoirs qui s'étaient éveillés dans la société après le XX^e Congrès, il entra au Parti communiste.

De mai 1956 à mai 1957, Raïtsses enseigna comme boursier à la chaire d'histoire médiévale de l'université de Léninegrad. Mais à la fin de sa bourse il ne put obtenir de poste dans sa spécialité.

De 1958 à 1960, étant alors en poste au département des Index, où il fut chargé de la description des cartes d'histoire militaire, il travailla à la révision de *l'Histoire militaire* éditée à Moscou en 1959 par le Ministère de la marine de guerre : il dirigea la répartition générale de ses chapitres et, en collaboration avec d'autres collègues, rédigea une série de chapitres du tome III constitué par *l'Atlas maritime*.

Raïtsses revint ensuite à son travail de professeur et, de 1960 à 1967, enseigna l'histoire dans les écoles n° 90 et n° 82 de Léninegrad.

Dans ces mêmes années, à l'invitation du professeur Mathieu Alexandrovitch Goukovski, qui dirigeait le département d'histoire médiévale de l'université de Léninegrad, Raïtsses donna aux facultés d'histoire et de philologie quelques cours et dirigea des séminaires de spécialité en histoire de la France médiévale. Michel Meïlakh, philologue, qui fut plus tard professeur à l'université de Montpellier, se souvient de ses cours : « J'ai connu Vladimir Ilitch dans mes années d'étudiant, à l'université, il nous faisait des cours splendides sur l'histoire de la France. Depuis cette époque je reste sous l'influence de ses cours, et surtout, bien sûr, de ses cours sur Jeanne d'Arc... » En 1969 quand, tombé malade, le professeur Goukovski fut éloigné de la direction du département d'histoire médiévale, on nomma pour le remplacer Georges Lvovitch Kourbatov. À partir de ce moment, le climat moral à la faculté d'histoire changea brutalement et on cessa de faire appel à Raïtsses pour donner des cours et pour participer aux réunions du département, tout comme l'on fit à l'égard d'un autre étudiant du département d'histoire médiévale : Alexandre Gorfunkel'.

En 1967, l'Institut de recherche scientifique des écoles secondaires du soir et par correspondance des Académies des sciences pédagogiques de la République socialiste fédérative

soviétique de Russie¹ admit Raïtssess, par concours, en tant que jeune collaborateur scientifique. Ce travail s'ajouta quelque temps à l'enseignement délivré à l'école du soir et aux cours dispensés à l'université.

Mais, à ces états de service, il faut ajouter une autre série de dates.

En 1959, parut le premier livre de Raïtssess, *Jeanne d'Arc. Aperçu à la portée de tous*. C'est depuis ce moment que le phénomène de Jeanne d'Arc deviendra le sujet principal de ses recherches.

En 1964 parut son deuxième livre, *Le Procès de Jeanne d'Arc*, qui attira l'attention des spécialistes et éveilla l'intérêt dans un large cercle de lecteurs.

En juin 1968, Vladimir Raïtssess soutint à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences d'URSS (département de Léninegrad) un diplôme de licence ayant comme sujet *Le Soulèvement d'Agen (sud de la France) d'après les documents des archives municipales*.

Pendant toutes ces années, à côté du travail d'enseignement, scientifique et méthodique, qu'il accomplissait, comme cela lui était propre, en s'y donnant complètement, Vladimir Raïtssess, dans le temps que lui laissait ce travail, s'occupait de ce qu'il considérait comme le sens de sa vie – cette *science* dont il était officiellement sevré.

Sa soutenance à l'Institut d'histoire fut, au plein sens du mot, brillante. Le travail qu'il présenta fut hautement apprécié par de grands spécialistes du Moyen-Âge et reconnu par les collègues de sa génération.

Comme le remarqua le professeur Ossip Weinstein, qui était officiellement chargé de porter la contradiction, la thèse de Raïtssess était dans la médiévisque soviétique le premier travail de recherche entièrement fondé sur des documents des archives françaises. C'est sur ce point capital qu'insista dans son compte rendu le professeur Mathieu Alexandrovitch Goukovski : à la base des recherches entreprises se trouvait un ensemble complexe de documents d'archives, inédits, analysés avec une étonnante maîtrise (il faut expliquer que Raïtssess avait reçu les films des documents qui l'intéressaient grâce à des collègues français qui les avaient envoyés à la bibliothèque de l'Université d'État de Léninegrad).

Je ne puis oublier l'enthousiasme d'Hélène Tcheslava Skrjinskaïa, excellente paléographe, que l'on entendit s'exclamer dans son intervention : « Raïtssess a lu presque 1700 pages d'une

¹ Une des républiques – et la plus importante bien sûr – de l'URSS. [N.d.T.]

écriture du XVI^e siècle toute tordue ! » Je veux ici rappeler que les documents comprenaient beaucoup de pages de brouillon, en écriture cursive : chaque ligne s’y présentait comme un vrai casse-tête, qu’apparemment il était impossible de déchiffrer ; mais c’est justement ces pages que Raïtssess se proposa de déchiffrer complètement, car c’étaient elles qui produisaient des témoignages immédiats, non arrangés, des témoins des événements.

La dose de travail investie par l’auteur de la thèse dans sa recherche et le niveau de sa qualification ne pouvaient être convenablement appréciés que par un authentique spécialiste. Hélène Tcheslavovna, qui s’y connaissait dans ce domaine, déclara : « Si Vladimir Ilitch Raïtssess avait lu chaque jour une petite page (mais je pense que c’est pratiquement impossible), cela aurait demandé trois ou quatre ans au moins [...]. Mais il faut aussi prendre en compte qu’il a fait de tout cela en plus de son travail ordinaire, qui lui fait gagner sa vie ». À cet endroit du sténogramme on lit : « *Bruit dans la salle.* » Visiblement, certains pensaient que cette remarque ne convenait pas au grand style académique de la séance. À quoi Hélène Tcheslavovna là-même réagit sous pression : « Je voulais dire que ce travail a été accompli en dehors du statut de boursier. »

Tous les intervenants dirent que les événements qui avaient eu lieu à Agen, cette petite ville du sud de la France, avaient été reproduits avec une telle vie et une telle évidence qu’on avait l’impression que l’auteur connaissait lui-même, personnellement, tous ces gens. On remarqua que cette recherche « locale » posait et résolvait toute une série de problèmes importants, concernant l’état économique et politique d’une ville européenne au Moyen-Âge. On évoqua la langue superbe et le style : le travail avait été bien fait.

En conclusion, Victor Ivanovitch Routenbourg affirma que le travail de Raïtssess était un événement exceptionnel dans notre médiévistique et qu’il fallait absolument, et au plus vite, la publier afin d’affirmer la primauté de la science soviétique dans ce domaine, ce qui fut noté dans la décision du Conseil scientifique. Dans les couloirs on disait que, si Raïtssess avait été quelqu’un de pratique, il aurait plutôt présenté son livre *Procès de Jeanne d’Arc* pour l’obtention du diplôme de licence et qu’il aurait soutenu ce travail comme thèse de doctorat.

Après la soutenance, la thèse, avec tous les documents et protocoles indispensables, fut envoyée à Moscou aux hautes

instances. Mais de là, pendant un an et demi, ne vint aucune réponse. Ce n'est qu'en octobre 1969 que fut officiellement attribué à Vladimir Raïtssess le grade de licencié en sciences historiques.

Malgré la recommandation des professeurs de la chaire du Moyen-Âge de l'université d'État de Leningrad et des principaux médiévistes, aucune maison d'édition ne se chargea de l'édition du livre sur la révolte d'Agen. Il parut 25 ans plus tard, et néanmoins son auteur jugea alors inutile d'apporter aucune modification à son exemplaire dactylographié de 1968, mise à part la correction des fautes d'impression.

Mais, après la soutenance, aucun établissement scientifique de Leningrad ne proposa de poste à Vladimir Raïtssess. Le sentiment de n'avoir aucune perspective, qui succéda à ses espérances, l'acheva. Il en résulta une attaque nerveuse. Depuis lors, périodiquement, il se trouva en situation de dépression, ce dont il eut beaucoup de mal à sortir.

À l'automne 1969 Raïtssess partit pour Novgorod : on lui attribua un poste de professeur d'histoire à l'Institut pédagogique. Là, il eut pour la première fois la possibilité de donner un cours d'histoire médiévale, ce dont il rêvait pendant toutes les années qui suivirent l'université.

En 1968-1969, Raïtssess reçut du metteur en scène Gleb Panfilov une invitation à participer en qualité de conseiller historique à un travail sur le film *Le Début*. Ce travail commença par un très scrupuleux examen des scènes historiques et se poursuivit sur les plateaux de tournage, lui procurant une immense joie. Panfilov lui posa une quantité infinie de questions sur les habitudes et les mœurs des Français du XV^e siècle, sur les costumes, les gestes caractéristiques, les cérémonies, les intérieurs et, le plus important, sur la vraisemblance historique de tels ou tels épisodes du scénario. Panfilov accorda une confiance absolue aux avis et recommandations de l'historien Raïtssess. Je me souviens du plaisir que témoignèrent les assistants du metteur en scène quand Raïtssess, modifiant pour une semaine les horaires de ses occupations à l'Institut pédagogique, accourut pour le tournage d'une des scènes les plus importantes du film – la scène du bûcher. Le rencontrant à l'aéroport, un assistant du metteur en scène s'exclama : « Comme c'est bien que vous soyez là, Panfilov a dit : sans Raïtssess je ne continue pas à tourner ! » Et tout de suite on commença l'examen, qui dura plusieurs heures avant le tournage du lendemain.

Dans le groupe de tournage régnait une magnifique atmosphère d'amitié créatrice. C'étaient Gleb Panfilov et Inna Mikhaïlovna Tchourikova qui donnaient le ton par leur investissement dans la réalisation. Mais à la réussite du film, tout le monde était intéressé. Je me souviens qu'un soir, assez tard, après tout le travail de révision effectué, Panfilov demanda à N. Vassiliéva, l'artiste chargée des costumes, en pensant à des corrections qui venaient d'être introduites : « Vous avez le temps de faire les costumes pour le tournage ? » Et elle de répondre sans broncher : « Nous allons les faire. » Pourtant, ses jeunes filles et elle n'eurent que la nuit pour tout cela. Mais la compagnie était soudée, jeune, talentueuse, passionnée par le travail, et Raïtssess faisait partie des plus passionnés. Il était heureux de travailler avec eux.

Le soir, après le tournage, on se réunissait en groupes. Sur les tables il y avait des bouteilles et des cruches avec un petit vin du Caucase ; dans les assiettes s'entassait une quantité de nourriture méridionale (ces scènes étaient tournées à Pitsounda¹). Dans la compagnie il y avait de remarquables conteurs, avec un esprit fin et brillant, et de joyeux plaisantins. De ce feu d'artifice d'histoires drôles et de plaisanteries, une scène me revient en mémoire. Ces jours-là jouaient dans le métro de Moscou les conseillers historiques, Raïtssess et Léonide Ilitch Tarassov, qui avait aidé Panfilov à équiper correctement l'armée française et son commandement : à l'époque il était conservateur de la collection d'armes de l'Ermitage. Raïtssess et Tarassov étaient amis depuis leurs années d'études et ils organisaient souvent des compétitions entre eux, qui parfois n'étaient pas sans danger. Cette fois-là, ils se hâtaient pour retrouver Panfilov et couraient dans un passage du métro, station Komsomolskaïa. Tarassov avait de longues jambes, il prit de l'avance et, se retournant, cria : « Vladimir Ilitch ! Vous avez perdu. Vous êtes en retard ! – Léonide Ilitch, faites attention ! Ça peut se retourner contre vous ! », reçut-il en réponse². Quelqu'un les remarqua, mais dans le tohu-bohu du métro ils échappèrent. Ensuite chacun d'eux décrivait avec plaisir cette scène et la commentait de cette façon : « S'il l'avait fallu, nous aurions présenté

¹ Ville d'Abkhazie, sur la Caspienne. [N.d.T.]

² Vladimir Ilitch sont les prénom et patronyme de Raïtssess et ceux de Lénine – comme nous l'avons expliqué –, mais il faut ajouter, pour la bonne compréhension de l'histoire, que si Léonide Ilitch sont les prénom et patronyme de Tarassov, ce sont aussi ceux de Brejnev. Dans l'URSS des années 1970, il y avait des plaisanteries qu'on ne pouvait se permettre en public. [N.d.T.]

nos passeports. » L'histoire qu'ils avaient créée prit bientôt une vie indépendante : on racontait l'histoire à Moscou et à Leningrad ; les noms de famille étaient oubliés, mais ces prénoms et patronymes étaient dans toutes les têtes. Cela dit, dans l'histoire qui circulait, on renforça le dramatique de la situation : on affirmait que ces deux-là avaient été arrêtés mais qu'à la milice ils avaient montré leur passeport et qu'ils avaient été relâchés. Alexandre Gorfunkel', dans une lettre du 26 décembre 1995, se souvient : « L'histoire de Léonide Ilitch et de Vladimir Ilitch, je l'ai moi-même entendue raconter dans le métro de Leningrad dans les années 1970 : un gars du genre ingénieur la racontait à un ami et, bien sûr, il ajoutait l'histoire des passeports présentés. »

Le Début devint un classique de notre cinéma. Inna Tchourikova jouait là l'un de ses meilleurs rôles. En ce qui concerne les conseillers, ils étaient satisfaits de leur travail : leurs collègues historiens français ne trouvèrent dans le film aucune erreur dans les réalités historiques.

Gleb Panfilov rêvait de consacrer son prochain film à Jeanne d'Arc, avec Inna Tchourikova¹ dans le rôle principal. *Le Début* montra de manière éclatante que ce rôle était fait pour elle. Pendant quelques années, Inna Tchourikova se consacra à la préparation de ce rôle mais on ne trouva personne nulle part pour la filmer. Raïtssess vivait dans l'anticipation du passionnant travail qui l'attendait. Panfilov finit le scénario, qu'il révisa plus d'une fois avec Vladimir Ilitch. Mais le Ministère de la cinématographie ne donna pas son autorisation pour ce film. D'abord le ministre proposa au metteur en scène de faire un film sur Zoé Kosmodémianskaïa², puis sur une héroïne française.

Vladimir Raïtssess travailla deux ans et demi à Novgorod. Il préparait ses cours avec passion mais était obligé de loger dans un gîte collectif d'étudiants et dans des conditions de vie tout à fait détestables. Il était séparé de son foyer et de sa famille. Chaque semaine il devait faire l'aller-retour Novgorod-Leningrad. Il ne lui restait presque plus de temps ni de forces pour ce qu'il estimait être sa tâche principale. Et quand se présenta la possibilité de travailler

¹ Régine Pernoud, dans son livre de souvenirs (*Villa Paradis*, Stock, 1992, pp. 294-297), raconte ses rencontres avec Gleb Panfilov et Inna Tchourikova. [N.d.T.]

² Née en 1923, Zoé Anatolievna Kosmodémianskaïa est une héroïne de la Résistance soviétique. En 1941, on lui donna la mission d'incendier les écuries et certaines maisons d'un village occupé par les Allemands. Dénoncée, elle fut arrêtée et pendue. Le dernier *Porche* a reproduit une photographie d'elle (n° 48-49, 2018, p. 50). [N.d.T.]

à Léninegrad, il décida de quitter l'Institut pédagogique de Novgorod. On l'invita à travailler à l'Institut pédagogique Herzen, récemment installé à Léninegrad, au laboratoire des questions concernant l'enseignement par télévision. Il se trouvait en effet que Vladimir Raïtssess avait écrit le scénario de deux ou trois émissions télévisées sur le Moyen-Âge : ses émissions adressées aux écoliers donnèrent l'impression de quelque chose de nouveau et plurent beaucoup aux professeurs.

De janvier 1972 au printemps 1990, Vladimir Raïtssess travailla à l'Institut pédagogique Herzen de Léninegrad comme principal collaborateur scientifique du laboratoire de réflexion appelé « Télévision et Enseignement ». Cela donnait de nouveaux espoirs : il revint à Léninegrad, travailla à l'élaboration d'un nouveau programme intéressant – mettre la télévision au service de l'enseignement de l'histoire – et comptait dans les prochaines années passer à un poste d'enseignant à la faculté d'histoire. Mais ces espoirs ne se réalisèrent pas. Ce n'est que pendant une courte période, quand le département d'histoire générale fut dirigé par Youri Égorov, que Raïtssess put donner un cours d'histoire médiévale. C'était en 1971. Mais Youri Égorov ne plut pas aux autorités : on l'éloigna de la direction et les cours donnés par les plus importants spécialistes furent interrompus. Quant à l'attribution du poste vacant, elle échappa à Raïtssess.

Toutes ces années, il continua son travail de recherche en histoire médiévale de la France. Il dirigeait un groupe d'étude de l'histoire de France au département de l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS. Il fit des communications dans des sessions et des colloques à Moscou, Léninegrad, Minsk.

Et, bien sûr, il continuait son travail quotidien, scientifique et méthodique. C'est à cette époque qu'il rédigea quelques dizaines de scénarii pour des émissions pédagogiques consacrées à l'histoire et travailla à la méthode de leur réalisation. En 1973 parut le livre *Pages héroïques de l'histoire médiévale*, qui comprenait entre autres les scénarii de huit de ses émissions d'enseignement : « Jacquerie », « Jeanne d'Arc », « La révolte de Wat Tyler », « Jan Hus », « Le peuple manifeste, s'indigne, rit », « La guerre des paysans en Allemagne », « La lutte du peuple des Pays-Bas pour l'indépendance », « Sur l'île d'Utopie », ainsi qu'un article, écrit en collaboration avec Lioudmila Fiodorovna Parfionova : « Sur les différents moyens de présenter à l'écran une information pédagogique ». Parurent aussi d'autres

articles et des recherches de méthodes pour la télévision d'enseignement.

L'été 1979, Raïtssess reçut d'Orléans une lettre de mademoiselle Régine Pernoud – fondatrice et directrice du Centre de recherche Jeanne-d'Arc. Elle l'informait d'un colloque international, consacré au 550^e anniversaire de la libération d'Orléans par Jeanne d'Arc. Le colloque devait avoir lieu en octobre. Ce colloque historique réunirait les spécialistes les plus qualifiés de l'histoire du XV^e siècle – écrivait Régine Pernoud. Au nom des organisateurs du colloque elle invitait Raïtssess à venir y faire une communication, le prévenant que tous les frais du voyage et du séjour dans le pays seraient pris en charge par le Ministère français de la culture et la Municipalité d'Orléans. La directrice du centre Jeanne-d'Arc exprimait l'espoir que sa communication pourrait avoir lieu à Orléans, et décrivait l'intérêt que ses collègues français prenaient à la présence de Raïtssess au colloque : ayant consacré deux livres à Jeanne d'Arc, il était, sans aucun doute, dans ce domaine, le spécialiste le plus qualifié de son pays.

Il était heureux : enfin il verrait Paris, Orléans, les villes de la Loire. Il est difficile de décrire l'enthousiasme qu'il éprouva et la joie que lui causa cette flatteuse invitation. Il avait alors 50 ans, il était plein de forces et de projets et les possibilités qui s'ouvraient à lui donnaient des ailes : travailler dans les archives et les bibliothèques françaises ; entendre les communications des collègues qui travaillaient sur les mêmes questions, échanger avec eux des avis, et le plus important : découvrir la France, pour de vrai !

Mais en France il n'alla pas. On ne le lui permit pas. Le recteur de l'Institut pédagogique, Alexandre Dmitriévitch Boborykine, ne signa pas les documents d'envoi en mission. Raïtssess essaya de défendre ses droits. Il écrivit à Orléans qu'on lui refusait l'envoi en mission. En réponse, Régine Pernoud lui envoya une invitation personnelle. Mais on ne lui donna pas de visa parce que, à l'Institut, on ne signait pas d'attestation pour quitter le lieu de travail. Le recteur ne voulait pas envoyer au comité de district les documents concernant le voyage de Raïtssess, parce que les autorités le regardaient lui aussi de travers après la récente et retentissante affaire d'Éfim Etkind¹, un des plus talentueux savants de l'Institut,

¹ Éfim Etkind (1918-1999), linguiste et écrivain russe. Professeur à l'Institut pédagogique Herzen, comme Raïtssess, il en fut chassé en 1974 et fut exclu de l'Union

que l'on avait expulsé du pays pour ses liens avec Soljénitsyne. Ayant entre les mains deux invitations, l'une du Ministère français de la culture et l'autre de la directrice du Centre Jeanne-d'Arc, Raïtssess jusqu'au dernier moment espéra pouvoir partir. Quand il apprit le refus définitif, il ne se révolta pas – il était effondré. Prendre conscience de l'arbitraire et de l'impuissance était atroce. Tout paraissait désespéré. En relisant la *Vie de Monsieur de Molière* de Boulgakov, il me montra la phrase qui termine le roman : « Et moi, à qui il n'a jamais été donné de le voir, je lui adresse mon salut d'adieu ! » Et il répétait : « Et moi, à qui il n'a jamais été donné de voir la France... »

Et à Orléans, comme cela avait été fixé, en octobre 1979 s'ouvrit le colloque auquel prirent part des érudits de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, du Canada, des États-Unis, du Japon. Dans son discours d'introduction, la directrice du Centre Jeanne-d'Arc exprima son regret de l'absence à ce colloque de Vladimir Raïtssess de Léninegrad, « érudit de grande classe », auquel on avait refusé l'autorisation du voyage. Les Français prirent cela comme un acte de discrimination. Tous les participants au colloque exprimèrent à ce sujet une protestation. Ils furent soutenus par la communauté scientifique française. Pendant quelques jours *Le Monde* et d'autres journaux de France insérèrent dans leurs pages une information sur le refus brutal de visa qu'avait subi un savant de Léninegrad, dénommé Vladimir Raïtssess. La communication de Raïtssess fut publiée dans le recueil d'actes qui parut à Paris en 1982¹.

Mais cette histoire a un prolongement. Dix ans après, quand on apprit que Raïtssess pourrait sans obstacles sortir de son pays, on renouvela l'invitation à venir à Orléans. La municipalité d'Orléans et le Centre Jeanne-d'Arc proposèrent à Vladimir Raïtssess de l'accueillir en France pour un mois, afin qu'il puisse travailler au Centre et aux archives de la ville. Nul n'aurait pu en 1979 deviner ce dénouement.

Après l'histoire du voyage en France manqué, Raïtssess se mit au livre dont il avait réuni les matériaux depuis déjà de nombreuses années. Il le termina en 1981 et l'édita aux éditions Naouka en 1982

des écrivains soviétiques pour son soutien à Soljénitsyne et au poète Joseph Brodsky. Il émigra en Allemagne. [N.d.T.]

¹ Vladimir Raytzes [sic], « Le manuscrit de Léninegrad. Manuscrit 2838 – F. IV 186 – Bibliothèque Saltykov-Chtchédrine », *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement* [colloque d'histoire médiévale, Orléans, octobre 1979], CNRS, 1982, pp. 293-297. [N.d.T.]

sous le titre : *Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses*. Son tirage à 100 000 exemplaires s'épuisa très rapidement. Le livre reçut l'accueil le plus large. Il fut traduit en bulgare. « La valeur scientifique de la conception, la valeur artistique du récit, la simplicité et l'accessibilité de l'exposition, voilà ce qui séduit le lecteur dans le nouveau livre de l'historien léningradois Vladimir Raïtsess », lisons-nous dans la réponse d'un critique bulgare¹. Olga Guéorguievna Tchaïkovskaïa le range parmi les « livres ouvertures ». Elle écrit dans l'article consacré à la prose historique documentaire des dernières années : « Vladimir Raïtsess a construit son livre comme une suite d'énigmes [...] engendrées par le passé, qui nous est caché. L'auteur nous pose (et se pose) les problèmes et s'efforce de les résoudre au cours de sa recherche des sources. » Selon elle, dans un sujet où semblerait-il aucune nouvelle découverte n'est possible, « Vladimir Raïtsess réussit à résoudre toute une série d'énigmes historiques et psychologiques complexes. »²

Ses collègues historiens aussi apprécièrent beaucoup ce travail. Youri Lvovitch Bessmertny concluait en ces termes sa recension :

Le livre de Vladimir Raïtsess, composé de façon aussi claire que passionnante, nous fait sans aucun doute avancer dans la connaissance de l'une des pages les plus remarquables de l'histoire du peuple français. La nouveauté de l'approche, la fraîcheur de la conception, le bien-fondé des principales conclusions font de ce travail un événement marquant de la médiévistique contemporaine.³

De tous côtés commençait à lui arriver des échos de lecteurs et il ne pouvait pas ne pas s'en réjouir. En 1984 parut aussi mon livre *Pouchkine en 1836. Préhistoire du dernier duel*. Il se réjouit du succès de ce livre autant que du sien.

Au printemps 1989 eut lieu, enfin, le voyage en France dont il rêvait tant. Il séjourna trois semaines à Orléans, où chaque jour, à part les jours de sortie, il travailla du matin au soir à la bibliothèque du Centre Jeanne-d'Arc, y étudiant ses précieux documents et

¹ Valia Mitéva, « Jeanne d'Arc », *AGB. Revue quotidienne des livres*, Sofia, n° 10/218, 8 mars 1983, p. 2.

² Olga Guéorguievna Tchaïkovskaïa, « Rivale du temps » [«Соперница времени»], *Noviy Mir* [Новый Мир], Moscou, n° 8, 1983, pp. 221-227.

³ Youri Lvovitch Bessmertny, « Vladimir Raïtsess, *Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses* » [«Райцес В. И. Жанна д'Арк: Факты, легенды, гипотезы»], *Questions d'histoire* [Вопросы истории], Moscou, n° 6, 1984, pp. 147-150.

parcourant ses collections. Il y mettait un tel acharnement que les collaborateurs du Centre lui disaient : « Reposez-vous ! Prenez un jour de repos ! » À Orléans, dans une salle archicomble, il fit une conférence consacrée à la première entrevue de Jeanne avec le dauphin : il s’y proposait de recréer les conditions réelles de la rencontre historique qui se tint au printemps 1429 à Chinon. Sur la base d’une analyse scrupuleuse des sources, il démontra la fausseté des représentations courantes de cet événement que donnent différents morceaux choisis – représentations pourtant profondément enracinées dans la conscience française.

La conférence suscita un vif intérêt, tout en choquant une partie du public. Elle fut publiée dans la livraison qui suivit du bulletin du Centre Jeanne-d’Arc¹.

Étant à Orléans, il fit bien sûr le tour des châteaux de la Loire. Il eut un grand nombre de rencontres et de conversations intéressantes. Il prit contact avec des collègues, des amis et des gens de rencontre au café, dans la rue, dans les jardins.

Au moment des adieux, la municipalité organisa en son honneur une réception dans la salle d’un ancien bâtiment qui, dans le passé, avait été la propriété de la famille royale et qui était ensuite devenu l’Hôtel de ville, pour finir par se transformer en musée où se tenaient les réceptions solennelles². L’adjoint du maire pour la culture prononça un discours et remit à Vladimir Ilitch une médaille de la ville en souvenir de sa visite, et l’invita à revenir pour être l’hôte d’Orléans.

À Paris Raïtssess rencontra des collègues ; bien sûr, il visita les musées mais son principal plaisir fut de flâner dans la ville. Lors de son séjour à Paris, les Amis de Jeanne d’Arc le convièrent encore à une fête : à l’initiative de mademoiselle Pernoud et en son honneur à lui fut organisée une réception au cours de laquelle les membres de l’association vinrent de différentes villes de France.

De Paris Raïtssess gagna Toulouse, où l’avait invité le professeur Bartolomé Bennassar, qui dirigeait le département d’histoire de l’Université. Raïtssess fit trois conférences à l’université du Mirail, puis il alla à Agen, où il tenait particulièrement à se rendre : c’était à partir des documents des archives d’Amiens qu’il avait écrit son diplôme de licence. Quand, de la fenêtre du train, il aperçut la tour

¹ *Bulletin de l’Association des Amis du Centre Jeanne-d’Arc*, Orléans, 1989, n° 13, pp. 7-17.

² Il s’agit de l’hôtel Groslot. [N.d.T.]

de la cathédrale, il entreprit aussitôt de m'expliquer les événements qui avaient eu lieu près de cet édifice en 1514. À Agen il fit une conférence au musée des Beaux-Arts, où s'étaient réunis des membres de la Société d'études régionales et des milieux intellectuels locaux. Le journal *La Dépêche du Midi* écrivait : « Il est venu de Leningrad pour nous raconter l'histoire d'Agen. » À la fin de la conférence, une dame d'un certain âge vint le trouver, se présenta avec un peu de gêne et lui dit : « C'est moi qui vous ai expédié il y a quelques années les microfilms des documents des archives sur le soulèvement de 1514... » Vladimir Raïtssess rencontra également monsieur de Sevin de Brandeville, descendant direct de l'un de ses héros qui en 1514 exerçait la fonction de grand juge de la sénéchaussée. Monsieur de Sevin, président de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, invita Vladimir Raïtssess à un repas, et avec un intérêt fort compréhensible le questionna sur son ancêtre. Le jour suivant, Raïtssess se rendit aux archives d'Agen, qui se trouvent dans des bâtiments parmi les plus anciens et les plus beaux de la ville, et fit connaissance avec ses collections et catalogues.

Ce fut un heureux voyage. De France, Raïtssess rapporta une malle de photocopies que le Centre Jeanne-d'Arc lui procura aimablement. Il comptait entreprendre dans un proche avenir un travail auquel il pensait depuis longtemps, sur la vie *post mortem* de Jeanne, sur la manière dont s'était formée, au cours des cinq siècles qui suivirent, l'image de l'héroïne d'Orléans dans la conscience des différentes générations.

Au printemps 1990, il prit sa retraite afin de se consacrer complètement à ce travail qu'il estimait très important pour lui : il voulait, enfin, terminer sa grande monographie de Jeanne d'Arc. Il espérait pouvoir désormais, sans être distrait, se plonger dans ces matériaux qu'il avait rassemblés dans les bibliothèques et archives françaises. Mais il eut le temps de n'écrire au brouillon que quelques chapitres.

Il avait aussi songé à un livre sur Montaigne. On a conservé quelques fragments de sa traduction du *Voyage en Italie*, livre qui n'avait jamais été édité en russe.

Il ne fut pas donné à ces projets de se réaliser. En 1991, il fut atteint des premiers symptômes d'une grave maladie du sang, qui avec le temps s'aggrava. Il souffrait surtout, dans ces années difficiles pour lui, d'avoir trop peu de temps. Il n'eut pas le temps d'achever son *Grand Livre*... Mais un de ceux qui le connaissait

depuis les années d'université dit en prenant congé de lui dans les derniers jours du mois d'août 1995 : « Volia a eu le temps d'être aimé de tout le monde. »

Trad. du russe : Y. A.



Serge Brel lors d'une soirée littéraire à la Maison Téléchov
le 20 novembre 2015 à Moscou.
Photographie de Nathalie Levchenko-Boldyriéva.

Connaissez-vous Serge Brel' ?

R. Vaissermann

Serge Valentinovitch Brel' habite Moscou, où il est né en 1970. Il a fait ses études supérieures à Moscou, à l'Université d'État des sciences humaines [МГОИИ].

Chercheur en philologie, il est également poète depuis 1998. Signalons, entre autres recueils soignés, *Paix* et *Mon siècle à moi*¹, et son dernier ouvrage, de prose : *Avers et revers*². Brel' a arpenté avec délectation la France, en témoigne le recueil *Paix*, dont le poème « Reims » laisse déjà une place fugace à la figure de Jeanne.

Enseignant de russe, de littérature et d'histoire de l'art depuis 1992, il est aussi journaliste et cinéaste. Il s'intéresse au cinéma d'auteur, au modernisme dans la littérature russe et spécialement à André Platonov (auquel il a consacré son mémoire universitaire en 1999), au patrimoine historique et culturel de sa ville natale, dont il est un guide érudit et un défenseur acharné.

L'encyclopédie en ligne *Wikipedia* fournit à son sujet bien d'autres données biographiques intéressantes, qu'il faudra lire en russe.

C'est probablement au milieu des années 2000 que Brel' écrivit le poème qui nous intéresse ici : « À Jeanne d'Arc ». C'est seulement à compter de 2009 qu'on le trouve en ligne dans divers sites de poésie : le plus étonnant est que l'auteur lui-même, interrogé sur la date de rédaction, n'en sait pas plus ! En revanche, il nous indique que son inspiration provient non seulement de la lecture de la biographie de Jeanne par Anatole Pétrovitch Lévandovski dans la fameuse

¹ Serge Valentinovitch Brel', *Paix* [Муп], Moscou, Graal', 2002 et *Mon siècle à moi* [Своё век], Moscou, Vrémya, 2006. Ce dernier recueil montre déjà le profond amour pour la France de son auteur.

² S. V. Brel', *Avers et revers* [Аверс и реверс], Moscou, Stiéklograf, 2019.

collection russe « Vie des hommes illustres » [«Жизнь замечательных людей»] mais aussi du film de Dreyer, *La passion de Jeanne d'Arc* – confidence qui n'étonnera pas venant d'un cinéphile.

C'est un article de Tatiana Taïmanova – merci à elle ! – qui nous a mis sur la piste de ce poète, dont elle soulignait en 2012 que la conception de la geste johannique est originale : chez Brel, « l'héroïsme d'une personne permet de compenser la basse pusillanimité d'un autre »¹. Mais n'est-ce pas là, d'ailleurs, tout un pan de la réversibilité des mérites ?



¹ Page 178 de « Jeanne d'Arc comme lieu de mémoire de la poésie russe », 41^e colloque international des 26-31 mars 2012. *Lettres et langues* [XLI Международная филологическая конференция], Presses de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, Saint-Pétersbourg, 2013, pp. 170-180.



Serge Brel sur les toits de Moscou, juin 2017
Photographie anonyme de sa page Facebook

Сергей Брель

Жанне д'Арк

Жанна! Печали наши –
лишь совпадение дат;
час наступленья страшен,
не торопи солдат!

Снова Шинон в цейтноте,
будущих штурмов смрад.
На высочайшей ноте
дружно стяжаем ад.

Пьют батраки и судьи
за королевский стыд.
Нежные эти груди
ярость не возмутит.

Путь безвозмездно труден.
Стоит ли совесть – месс?
Так на мольбы о чуде
странно смотреть с небес.

Не поднимай забрала! –
горек крестьянский пот.
Жанна, надежды мало,
сердце, увы! не лжёт.

...но высоте шептала:
«Подвиг – позора плод,
жалость прочней металла.
Боже, подай невзгод!»

Serge Breil

À Jeanne d'Arc

Jeanne, ce n'est que par la date
que se rencontrent nos tourments ;
ne hâte point le pas, soldat,
de l'assaut l'heure est effrayante !

Revoici Chinon en *zeitnot*,
puis les engagements infects,
avant qu'à la plus haute note
à toi s'offre en ami l'enfer.

Tous boivent, journaliers et juges,
à la confusion du roi.
Cette tendre poitrine plus
ne se soulèvera de rage.

Combien la route ardue est vaine !
Que vaut la messe, et la morale ?
Que sont étranges vus du ciel
de tels appels à des miracles !

Ne relève pas la visière !
Le paysan sue d'amertume.
Jeanne, si peu d'espoir te reste :
las ! un cœur parle avec droiture.

...mais lance aux nuées ton murmure :
« L'exploit est fruit de l'infamie,
plus que métal la pitié dure ;
accorde-moi, Dieu, l'avanie ! »

Trad. du russe : R. V.

FRANCE



La poésie dans les *Cahiers de la quinzaine*

Romain Vaissermann

Pourquoi extraire de leur contexte de parution les œuvres poétiques de Péguy publiées aux *Cahiers*, qu'elles forment un « cahier antérieur » comme la *Jeanne d'Arc* de Marcel et Pierre Baudouin partiellement écrite en vers, qu'elles soient publiées sous pseudonyme comme *La Chanson du roi Dagobert, première chansonnée* attribuée à Pierre Baudouin, qu'elles tendent à la prose poétique comme *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, qu'elles soient de vers libres comme *Les Mystères de Jeanne d'Arc*, qu'elles soient de vers réguliers comme *Les Tapisseries* et *Ève ?* Par prudence méthodologique, nous étudierons l'originalité de la poésie de Péguy dans l'histoire littéraire au prisme des *Cahiers de la quinzaine*.

De *Jeanne d'Arc* aux *Cahiers de Noël* : le règne de l'alexandrin (1897-1905)

Quand Péguy se lance dans l'écriture, il publie sous le pseudonyme de Pierre Baudouin un drame, trois pièces de théâtre d'un seul coup. En décembre 1897 paraît en effet cette trilogie, la première *Jeanne d'Arc*, matrice de toute son œuvre, et qui contient plus de 700 alexandrins, bien au-delà des « adieux à la Meuse » qui sont justement restés fameux : « Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance... » ou de ces stances dans la prison, par lesquelles Jeanne s'achemine vers le supplice courageusement, mais en redoutant la damnation : « Oh j'irais dans l'enfer avec les morts damnés... » Ce curieux mélange ou plutôt l'alternance de prose et de poésie correspond à la vie de l'héroïne : mélange de prosaïsme quotidien (de « charnel », en quelque sorte) et d'élévation morale (de « spirituel »). Mais la Pucelle n'est pas le seul personnage à emprunter les ressources du vers : ses opposants les utilisent, à savoir madame Gervaise, cette amie religieuse si troublée par l'attitude révoltée de Jeannette, et surtout maître Évrard, son terrible accusateur. C'est en vers didactiques que Gervaise dépeint la première Passion du Christ de l'œuvre de Péguy : « Étant le Fils de

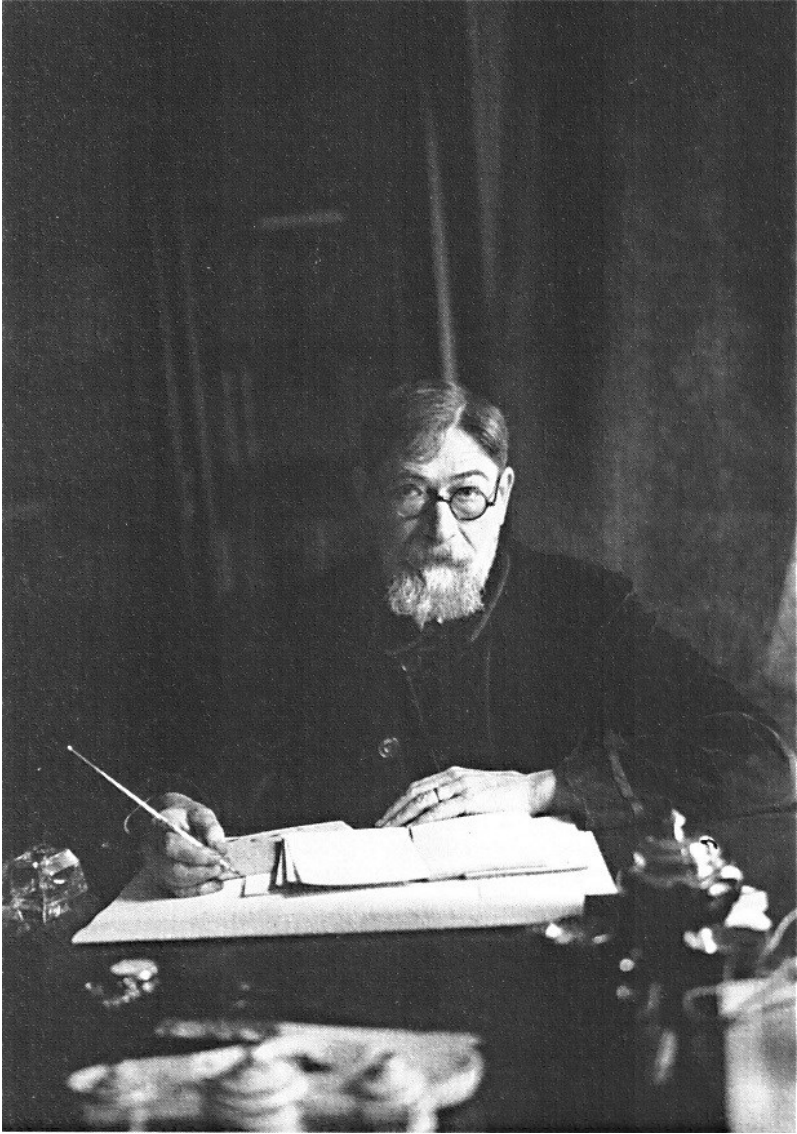
Dieu, Jésus connaissait tout / Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime, / Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier. » Le passage sera repris et développé par bon nombre de vers libres dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, en 1910 : « Sa gorge qui lui faisait mal. / Qui lui cuisait. / Qui lui brûlait. / Qui lui déchirait... » Et c'est en vers incisifs que Guillaume Évrard admoneste l'accusée du procès de Rouen : « Elle ira dans l'Enfer avec les morts damnés... »¹ Mais ces vers inspirés passèrent inaperçus en leur temps : nul ne joua la pièce, Péguy ne diffusa pas commercialement le livre. Il préféra mettre son énergie dans une grande œuvre collective à vertu révolutionnaire : les *Cahiers de la quinzaine*, dont le premier numéro date du 5 janvier 1900.

La poésie, si elle prendra une importance croissante, au fil du temps, dans la publication des *Cahiers*, reste absente des trois premières séries, qui se consacrent à des textes-documents, à des fictions, à des dialogues, à des polémiques. Il faut attendre le 23 décembre 1902 pour que les abonnés des *Cahiers* soient mis en présence de vers. Ce « cahier de Noël » contient la « Ballade que Villon fait à la requête de sa mère pour prier Nostre-Dame » et « La Tour d'Armor », traduction d'une gwerz bretonne en octosyllabes². C'est donc par imitation de la politique éditoriale pratiquée par *La Revue socialiste*, ouverte à la poésie comme elle le fut en s'associant à la parution de la *Jeanne d'Arc* de 1897, que les *Cahiers* sont prêts à éditer des vers, comme ceux de la traduction de Louis Gillet (1876-1943), achevée en 1901. Voici un extrait de son introduction (datée du 15 décembre 1902), qui intéresse la versification :

Il ne me reste qu'à m'excuser des libertés que j'ai prises dans mes vers avec la prosodie : elles se réduisent à la négligence de la fameuse règle « que le singulier ne doit pas rimer avec le pluriel ». C'est une règle absurde, surannée, et dont l'énoncé même est faux, puisque *matois* rime fort bien avec *toits* qui est pluriel, et non avec *toi* qui est singulier. *Brutus* avec *vertus* mais non avec *têtu*, etc. Tout cela n'empêche pas que je ne me reproche ces licences, et que sans trouver des vers moins bons pour manquer à cette règle, je ne travaille de tout mon cœur à y conformer les vers que j'écris aujourd'hui.

¹ Respectivement : P 80, 306, 39, 440 et 301.

² CQ IV-7, pp. 5-8 et 75-87.



Louis Gillet au moment de son élection à l'Académie française
Photographie Harlingue / Roger-Viollet, 1935

Et voici la partie II de la ballade bretonne :

Un jour d'août arrive une troupe
D'envoyés du sang de Trévor.
On voit des housses sur la croupe
Des chevaux gris harnachés d'or.

Descend l'homme de l'échauguette :
– Sire, ils sont là de manteaux bleus
Une douzaine, dit la guette ;
Faut-il ouvrir ? – Ouvre, parbleu !

Fais dresser dans ma salle haute
Une table pour eux et moi.
C'est de Dieu que viennent les hôtes :
Quiconque est roi reçoive en roi !¹

Reste que la présence de la « Ballade » de Villon peut étonner, de par son sujet. Péguy veut néanmoins par là introduire les cinq premiers contes de la *Légende de la Vierge* dus aux frères Tharaud et peut-être même à « La Tour d'Armor », imprégnée de religion.

En 1903, toujours dans la IV^e série, Péguy songe à publier un recueil de poèmes de Fernand Gregh (1873-1960) et des poèmes de Charles Groz (1881-1965), plus tard publié à la *Nouvelle Revue française*², mais rien ne paraît finalement aux *Cahiers*. Péguy n'aurait pas retenu un recueil poétique que Jean Schlumberger (1877-1968) lui aurait envoyé cette même année³. Le seul cahier poétique de l'année sera donc *La Chanson du roi Dagobert, première chansonnée*⁴, parue le 29 mars mais « pour le premier avril ». Sous la pochade, une charge antijaressienne ; sous la simple suite d'une chanson enfantine, encore une fois un mélange d'alexandrins et de prose, ainsi que l'annonce Pierre Baudouin : « Ces couplets nouveaux se meuvent entre le rythme des couplets traditionnels et deux bases qui sont la prose et l'alexandrin. » Curieuse prose, consacrée à la

¹ *Ibidem*, pp. 77 et 79-80.

² Deux poèmes paraissent dans le numéro 43 de juillet 1912, sous le titre « Tu es... mon âme ». Schlumberger était pour le refus de sa copie, Copeau très favorable à la publication.

³ Frantisek Laichter, *Péguy et ses « Cahiers de la quinzaine »*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985, p. 128. Il reste à vérifier qu'il ne s'agisse pas là d'une méprise, Schlumberger ayant par ailleurs envoyé à Péguy, en 1903, *Le Caducée*, « tragédie moderne » qui ne sera jamais jouée, ni éditée.

⁴ CQ IV-15 (26 mars 1903).

description de manœuvres : « C'était en septembre dernier, – septembre 1902, – en Brie, aux manœuvres de la dixième division : nous recommencions, comme je le fais désormais tous les deux ans, cette immortelle campagne de France... » Curieux alexandrins qui, hors du schéma métrique de la chanson, adressent à Jaurès mille piques où bat déjà le cœur des *Ballades* à venir : « Ô roi qui vous vantez de libérer les serfs, / Avez-vous libéré le plus serf en effet ; / Ô roi fou qui chantez que libérez les serfs, / L'éternel serf dansant devant votre buffet, / Avez-vous libéré le grand esclave cœur ? » Péguy eût aimé une musique pour aider à monter la première Jeanne d'Arc ? Il demande de même à Romain Rolland d'écrire la musique de cette chanson. La poésie de Péguy semble fondamentalement entrecroisement de la prose et de la poésie, de l'écrit et de l'oral. Rencontrant l'incompréhension, la « première chansonnée » restera unique.

Il faut attendre le 7 juin 1904 pour que les *Cahiers* publient un recueil entier de poèmes qui ne soit pas en réalité de Péguy : *À chaque jour* de François Porché (1877-1944), écrit en vers classiques¹, pour l'essentiel en alexandrins. Frantisek Laichter² écrit : « Dans ses vers, pleins de rejets et d'enjambements, Porché fait revivre de multiples souvenirs : ses parents, son amitié avec Paul Alphandéry, pour finir par une évocation du poète vagabond Paul Verlaine. » Gérard Walch apprécie le recueil : « L'auteur l'a conçu dans la franchise de son âme libérée de toute fausse honte. Il y raconte fidèlement, simplement et sans effort vers l'éloquence, ses impressions de la vie, ses joies et ses douleurs, ses amours, ses amitiés, ses admirations, ses luttes et ses défaillances, et s'il n'essaye aucunement de farder la vérité, sa confession est également exempte de cynisme. Ce qui la rend particulièrement touchante, c'est la sincérité du regret que lui font éprouver les fautes commises. Et en cela il rappelle le poète de *Sagesse*, auquel il a dédié quelques-uns de ces poèmes. »³ Voici les « Volets tirés »⁴ :

¹ J'appelle ici « classiques » les vers rimant, alternant rimes féminines et masculines, sans faire rimer un pluriel avec un singulier.

² Fr. Laichter, *Péguy et ses « Cahiers de la quinzaine »*, op. cit., p. 89.

³ Gérard Walch (1865-1931), *Poètes d'hier et d'aujourd'hui*, Delagrave, 1916, pp. 449-450.

⁴ CQ V-17, pp. 41-42. Le recueil sera réédité, augmenté, au Mercure de France en 1907.



François Porché, son fils Alfred-Vladimir, sa femme Catherine née Gaïdoukova à Paris, photographie Stanislas, 1911

La chambre de malade est comme un temple où règne
Une compassion qui chuchote tout bas.
Et l'air appesanti d'odeurs fades s'imprègne,
Et les bruits de la rue on ne les entend pas.

Dehors le grand soleil, ici le crépuscule,
Un reflet du miroir papillonne au plafond,
Le mur devant mes yeux pleins d'eau trouble recule,
Et qu'attend donc le lit en son calme profond ?

J'ai roulé ton fauteuil auprès de la fenêtre,
Ainsi que l'imploreraient fixement tes yeux gris.
Dans un fauteuil on est moins mourante peut-être,
Et tu voulus broder de tes doigts amaigris.

Mais l'aiguille a tremblé sur la fleur dessinée
Et la frêle batiste a glissé de ta main.
Pourquoi vouloir aussi tromper la destinée ?

Endormons-nous tous deux dans l'oubli de demain.

Ici encore, Péguy publie un ami, ami intime du frère cadet de Charles Lucas de Pesloüan. Pour Péguy, la poésie sera indéfectiblement œuvre d'amitié ou ne sera pas. Et Péguy est fier du résultat obtenu : n'écrit-il pas à son ami Fernand Gregh, qu'il voit volontiers à la tête des *Cahiers* comme son successeur, « poète et maître imprimeur comme je suis écrivain et gérant » : « Vous verrez dimanche comment, de quel drap, nous habillons les poètes. »¹ François Porché fournira cette même année l'occasion à Péguy d'offrir à ses abonnés un poème en alexandrins classiques pour Noël, comme en 1902 : « À ma grand-mère » ouvre le cahier du 20 décembre 1904, le seul grand format de toute la collection des 229 cahiers², et précède ainsi des *Contes de la Vierge* des frères Tharaud. Voici ce poème dans son entier :

Comprends-moi, j'ai rêvé qu'en hiver je frappais,
À l'heure où va finir ta veillée, à ta porte.
J'arrive par un train du soir, de loin, j'apporte
Le trouble en ta maison de prière et de paix.
La servante a des yeux effarés, je la laisse
La lanterne à la main, tremblante sur le seuil,

¹ Lettre du 8 juin 1904 (CL-I-425).

² CQ VI-7, pp. 6-8.

Et j'entre, et te voici pâle dans ton fauteuil,
 Et prise en me voyant d'une immense faiblesse.
 Dès le premier regard pourquoi parler ? tu sais.
 Qu'est-ce encore ? une faute ou des chagrins sans doute,
 Un désespoir de grand enfant tendre à l'excès.
 Nous nous taisons. Assis près de l'âtre, j'écoute
 Le silence des chambres closes où les lits
 Ont amorti chacun l'effort d'une agonie,
 Cependant qu'en mon cœur s'apaisent le roulis
 Du voyage et, lointaine, tout au fond, honnie
 Et chère, la rumeur d'une grande cité...
 Les armoires, les chaises luisantes, les glaces,
 Tous ces meubles soignés, en ordre, aux mêmes places,
 Fixent sur moi des yeux de tranquille clarté,
 Et la pendule, loin des passions, abrite
 Les longues heures sous son globe...

Comprends-moi,

Dans mon sang, ce sang tien pourtant, je ne sais quoi
 D'impatient, d'insatisfait couve et s'irrite.
 Je me lève. Pardonne à ton orgueilleux fils,
 Lui si faible, il repart déjà, plein de défis.
 Vers quels rêves croit-il, le fou, que les trains roulent ?
 Ô pleureuse, tu ne dis rien, tes larmes coulent.

D'ailleurs, « Les Suppliants » de François Porché, poème d'alexandrins classiques écrit sous l'émotion suscitée par le Dimanche rouge, en même temps qu'il inspire à Péguy *Les Suppliants parallèles*, prolonge cette tradition en s'insérant dans le cahier de Noël du 17 décembre 1905. En voici la fin¹ :

Sentez-vous? c'est comme une autre âme : je la vois
 Briller dans tous les yeux ; sa voix dans chaque voix
 Tremble ; comme au midi carillonné des fêtes,
 Elle est la brise en l'oriflamme, elle est encor,
 Émergeant de l'obscur moutonnement des têtes,
 Balancée au soleil, l'icône toute en or ;
 Elle est la vision nocturne réparue.
 Mais grandie et mêlée au jour clair, à la rue,
 Non plus songe qui fuit nos bras quand nous dormons,
 Mais nous, nous-mêmes, respirant à pleins poumons ;
 Haleines des enfants, vapeurs des lèvres douces,

¹ Pages 113-114 du CQ VII-7, pp. 105-114.

Glace qui luit et fond dans les moustaches rousses.
Femmes, troupeau serré de tristes châles noirs,
Cette âme est tout cela, crédulités, espoirs,
Bontés aux larges dos et l’empreinte que laisse
Un gros soulier qui vient droit sur la neige épaisse ;
Elle est aussi, montant de proche en proche, en chœur,
Le chant du psaume : il veut s’envoler, il s’élance,
Plane un moment, retombe... et, dans le grand silence,
Elle est le sourd marteau précipité du cœur ;
Aux tempes, aux jarrets elle afflue et bourdonne,
Et dans l’air, devant nous, derrière nous, là-bas,
Sur les quais, sur les ponts, marchant, marquant le pas,
C’est elle, elle toujours, qui supplie et pardonne.

Mais, au loin, une ligne sombre, une barrière
Vivante se dresse. Un ordre bref la secoue :
Trois rangs, l’un à genoux, les deux autres derrière
Debout, tous bien d’aplomb, attentifs, l’arme en joue.

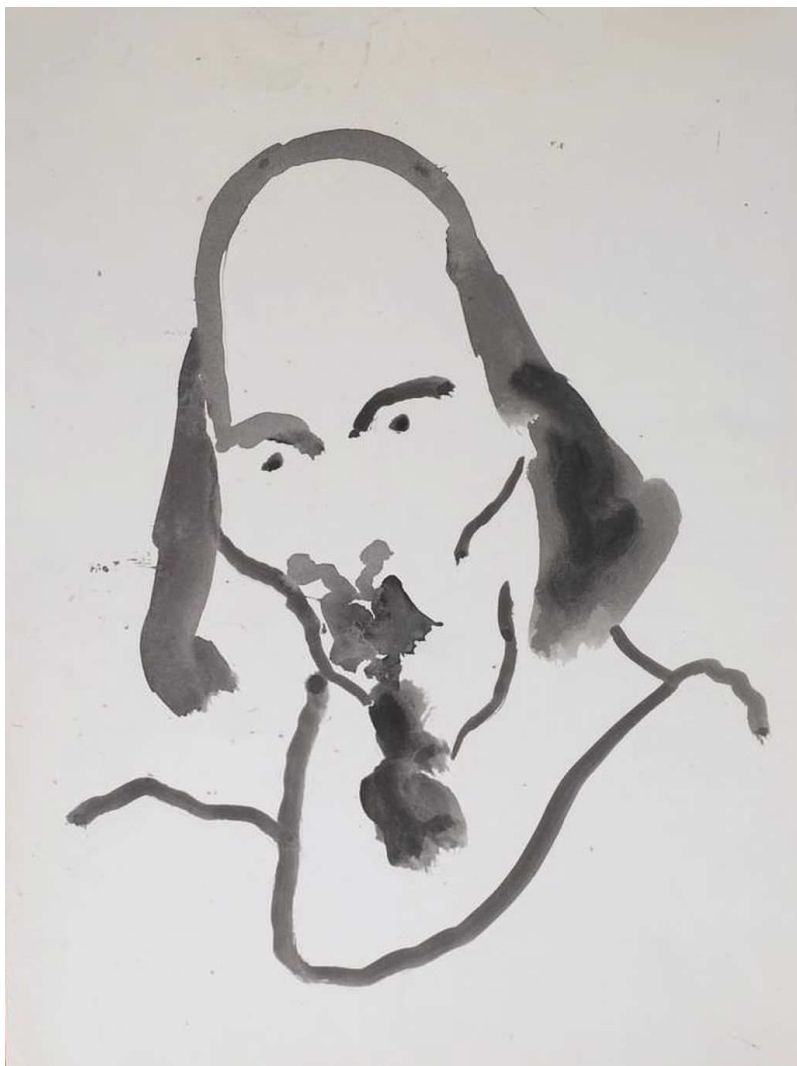
Vers un alexandrin renouvelé : des *Cahiers* « du jour de l’an » au retour à la foi (1905-1909)

La poésie dramatique n’est pas écartée des *Cahiers*, puisque paraissent en 1905 deux œuvres aux titres parallèles : *La Tragédie d’Électre et d’Oreste* d’André Suarès (1868-1948)¹, en trois actes et neuf scènes, et se présentant surtout en alexandrins non rimés ni assonancés ou en des mètres approchants ; *La Tragédie de Tristan et Iseult*², « cahier pour le dimanche des Rameaux de la sixième série et cahier pour le dimanche de Pâques », poème dialogué d’Eddy Marix (1880-1908), en alexandrins classiques. Péguy fait donc bon accueil aux essais de renouvellement de l’alexandrin, et publie enfin celui qui s’était adressé à lui dès 1899 pour faire passer un article dans la Presse socialiste. Suarès fut satisfait de l’édition, mais également étonné³ : « Il a un peu trop la manie du blanc ; mais c’est une belle manie, rare et pure... Je laisse faire. À vrai dire, j’aimerais mieux que le drame tint en 150 pages. Le texte danse en 210 pages. il faut de l’air, mais pas trop. Tout de même, je laisse faire. Péguy est si féru de belle typographie... »

¹ CQ VI-11 (26 février 1905).

² CQ VI-15 (18 avril 1905).

³ Lettre à R. Rolland, 14 février 1905.



Marc-Édouard Nabe, « André Suarès, le condottiere »
24 x 32 cm, encre de Chine, 1982

Voici la fin de *La Tragédie d'Électre et d'Oreste* :

ORESTE

Aurai-je le repos ? Aurai-je le sommeil, grand Roi ?

JUPITER

C'est à toi de les conquérir, tu les auras.
Pour vouloir le pardon, le Destin veut le crime.
Penses-y.
Qui élude la loi ? Vois, les astres en sont le texte :
Pour moi-même elle est faite, et non faite sans moi.
Un tribunal divin, qui vient de Jupiter, te dis-je,
Après la longue guerre du mal contre le mal,
Doit te rendre la paix. Il la proclamera
Sur ta tête souffrante lorsque le temps sera venu.
C'est dans ma ville, dans mon Athènes, que ta misère
Aura son terme : là, mon fils, du même trait de foudre
Qui t'a brûlé, ce soir, le cœur, ton cœur sera guéri.
Ne t'absous pas : c'est aux dieux de t'absoudre.
Vis.

Quant à Marix, son amitié est plus ancienne, remontant à l'Affaire Dreyfus, et il aborde un thème cher à Péguy, comme le montre l'admiration de ce dernier pour Joseph Bédier, adaptateur du *Roman de Tristan et Iseut* et contributeur des *Cahiers*¹. Voici la fin de *La Tragédie de Tristan et Iseult*, où Iseut prononce ces paroles, avant de se pencher sur le corps de Tristan et de l'embrasser :

ISEUT

[...]
L'éternel est en nous, le feu qui vivifie !
Et les choses, toujours, auxquelles je me fie,
Se mêleront à nous, ainsi que dans ces nuits,
Pour l'hymen démené sans flambeaux et sans bruits ;
Les choses ont été toujours dans notre joie :
D'abord le grand saphir liquide qui rougeoie ;
Puis le verger fécond, tous les soirs enchanté,
Où s'évanouissait le château redouté ;
Enfin, la forêt vierge, où l'étroite fossure
S'enchantait des chansons que l'été plein susurre ;

¹ CQ V-14.

Et toujours nous sentions des choses approuvées
Le principe jadis en elles conservé
Et dont le sort, meilleur que les hommes ne croient,
A fait passer en nous les forces qui nous broient.
Mais nous vivrons aussi, chéris et respectés,
Au fond des cœurs mortels qui, pleins et tourmentés,
Vers le bonheur d'aimer vainement s'évertuent,
Pour avoir su le goût des caresses qui tuent...

On ne peut que souscrire aux propos de Laichter : « Son poème dialogué en alexandrins est assez rhétorique. Le charme magique du récit, l'intensité dramatique et la plénitude de vie, si sensibles dans la version de Joseph Bédier, sont étrangers au poème de Marix. »¹

La même année, Péguy, qui se dit pourtant volontiers « classique », publie un recueil pour moitié de vers libres et pour moitié de vers réguliers : *Et vous riez* d'André Spire (1868-1966). Spire avait fait la connaissance de Péguy en 1900². Il fournit là un « cahier pour le jour de l'an »³ qu'introduit *Louis de Gonzague* de Péguy. En voici un petit poème, dans son entier⁴ :

Petit crayon de cèdre,
Tu te casses,
Je te taille,
Et tu jettes sur ma page
L'odeur chaude
De ta forêt.

Petit crayon de cèdre,
Tu te casses,
Je te taille,
Et tu jettes sur ma page
L'odeur fauve de son corps.

Laichter produit une excellente analyse de la poésie de Spire, dont nous détachons quelques considérations qui s'accordent tout à fait

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 102.

² *FACP* 40, p. 3.

³ CQ VII-8, *ibidem*, 1^{re} de couv. et p. VII. – Les cahiers de vers se décalent donc légèrement vers la fin de l'année.

⁴ CQ VII-8 (31 décembre 1905), p. 41. – Le premier recueil de Spire, *La Cité présente*, que Péguy avait refusé « y voyant peut-être des jeux amoureux futiles et frivoles » (Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 128), avait paru chez Ollendorff en 1903.

avec le petit poème que nous avons produit¹ : « La poésie de Spire est puissamment expressive, parce qu'attentive au rythme et à l'intonation de la langue parlée. Il aime les mots concrets, la densité et la concision. [...] Il emprunte aux chansons populaires la répétition insistante des mots, parfois anaphorique. »

Parfois, Péguy veut publier des poèmes et le projet ne parvient pas à son terme. En 1906-1907, il avait lu enthousiaste les premiers des *Poèmes juifs* d'André Spire, qui ne paraîtront que dans *Versets*, au Mercure de France, en 1908. D'autres fois en revanche, c'est le gérant qui refuse la copie. En 1907, Louis-Auguste-Georges-Marie Thomas (1885-1962), Perpignanais au début de sa carrière littéraire parisienne, propose en vain aux *Cahiers* un poème en quatrains d'alexandrins et d'hexasyllabes classiques intitulé *Bérenice*, écrit l'année précédente et qui paraîtra seulement dans la *Revue critique des idées et des livres* du 10 octobre 1920. En 1908, le chevalier Jacques-Ernest de Laminne de Bex (1880-1924), Liégeois, propose un recueil de ses poèmes en alexandrins, souvent disposés en quatrains : *Regrets*, qui paraîtra chez Lemerre la même année. Ce n'est certes pas la disposition en « quadrains » qui a pu rebuter Péguy...

Comme cahier de Noël de l'année suivante, Péguy donne à ses abonnés, dans la lignée de « La Tour d'Armor » traduite du breton, l'« essai d'une interprétation en vers français » par Charles-Marie Garnier (1869-1956) des *Sonnets de Shakespeare*². Le sonnet fait là son entrée aux *Cahiers*, en des alexandrins d'une facture classique qui plaît tant à Péguy qu'il songe obtenir un prix littéraire pour ces deux cahiers³. Voici le sonnet XV :

Chaque être sur la terre a sa fixe croissance
Et ne connaît qu'un temps l'ivresse de juillet ;
Le monde est une scène où de vains acteurs dansent
Sous le feu de soleils à l'ascendant secret.

De même qu'un arbuste, un homme lève et pousse,
Vert, éclate de sève et, mûr, déjà périt :
Il sent la même brise ou très âpre ou très douce,
Et de son lustre éteint le souvenir se rit.

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, pp. 127-128.

² CQ VIII-7 (23 décembre 1906) ; CQ VIII-15 (31 mars 1907). Traduction rééditée : Dent, 1922 ; Les Belles Lettres, 1926 (retirages : 1947, 1990).

³ B XIII. Néanmoins, quand Raymond Darsiles (pseudonyme d'Henri Buriot) lui enverra sa traduction de Lord Byron, *Ciel et terre* (*Heaven and Earth. A mystery* : les péguistes relèveront la résonance d'un tel sous-titre), Péguy réservera sa copie.

Au vacillant flambeau de l'inconstance humaine,
Je vois ton sang bondir en sa bouillante ardeur,
Et le Temps meurtrier débattre avec la Haine
Quelle nuit éteindra le jour de ta splendeur.

Ils frappent ! Mon amour accepte la bataille,
Et j'insère une greffe au creux de ton entaille !

Péguy avait rencontré Garnier vers 1900, peut-être par l'intermédiaire de Félicien Challaye, avec lequel il avait obtenu une des cinq bourses mises à la disposition de l'État par la fondation Albert Kahn pour que cinq agrégés fassent, séparément, le tour du monde en deux ans.

Cette année 1906 est faste, qui voit paraître, après ce cahier de Noël, un recueil de poèmes originaux, en alexandrins classiques, pour le jour de l'an : *Le Livre des livres* de Jean Bonnerot (1882-1964). Celui-ci avait fait ses études au Lycée Louis-le-Grand, où son père fut professeur, puis suivi les cours de la Faculté des lettres et de l'École des Hautes-Études. En 1903, il était entré à la Bibliothèque de la Sorbonne comme stagiaire ; c'est par Edmond-Maurice Lévy, « chapelain hébraïque » de Péguy et lui aussi bibliothécaire de la Sorbonne, qu'il entra en relation avec Péguy, comme le montre le fait qu'il lui dédie le poème suivant, « sur une reliure en peau de truie estampée »¹ :

Dans le demi-jour pâle et bleu de la vitrine
Près d'une Bible grecque en veau fauve poli,
Il est un très vieux livre écaillé par l'oubli
En peau de truie usée aux douceurs ivoirines.

Sur les plats écrasés dont l'empreinte s'efface,
Nulle couronne d'or de comte ou de marquis
Ne greffe, en son blason d'azur enorgueilli,
La devise d'émail où deux chiffres s'enlacent.

Ni feuillages de lierre enroulés en dentelle,
Ni filets d'arabesque aux ors capricieux,
Ni mosaïque à vif en dessins précieux,
Ne rehaussent l'éclat de ses pâleurs mortelles.

¹ CQ VIII-8 (30 décembre 1906), pp. 17-18. – Le recueil fut considérablement enrichi lors de la deuxième édition, chez Grasset, en 1910.



Jean Bonnerot, bibliothécaire de la Sorbonne
Portrait de l'entre-deux guerres

C'est un livre très vieux où l'on a peine à suivre
Le geste rédempteur et beau d'un Christ en croix...
Et des femmes pleurant de tristesse et d'effroi...
Un vieux livre scellé de deux fermoirs de cuivre.

Avec son art grossier et naïf de verrière
Aperçue au fond d'une église à l'infini,
Il a l'effacement merveilleux et jauni
D'une miniature à fleurs de bréviaire.

Il semble avoir gardé sous son rude estampage,
— Comme le diaphane et mystique reflet
Demeuré dans les yeux des vierges à jamais —
La patine des mains et la rouille des âges ;

Pour que vos doigts légers qui le frôlent à peine
D'une caresse émue et lente d'amoureux,
Se fassent très câlins, très doux et très pieux
Au souvenir vivant des caresses anciennes.

Bonnerot avait publié sa première poésie en revue en 1905 : un conte en vers, dans la revue *Art et Soleil*. Son nom figurera parmi les fondateurs des *Cahiers du Nivernais* en 1908. Deux nouveaux recueils de vers y paraîtront bientôt : *Province* et *Carnet de voyage*, et Bonnerot ne cessera de composer des poèmes sa vie durant, mais il gardera toujours un souvenir ému de son premier livre, et fêtera dignement ses noces d'or avec la littérature en 1957. Seul Laichter y a consacré quelques lignes : « Son recueil d'alexandrins porte le titre *Le Livre des livres* non par référence à la Bible, mais parce qu'il s'agit d'un livre sur les livres. En connaisseur et en amateur passionné, l'auteur célèbre la beauté des livres et de leurs temples, les bibliothèques. Avec amour, il décrit les vieilles reliures, les détails de leur ornementation, évoque la puissance expressive des vieilles gravures sur bois, la magie colorée des miniatures. Sa prédilection pour une terminologie très spécialisée alourdit parfois son style. »¹

René Salomé (1870-1946), ami du temps de la Librairie Bellais, contributeur des *Cahiers* en prose dès leur numéro II-2, tôt confident du retour à la foi de Péguy², fut le poète le plus présent dans les *Cahiers*... après leur gérant. De lui paraîtront successivement *Par le chemin des souvenirs*, « cahier pour le premier janvier » 1908 de 120

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 142.

² René Salomé, « Du dilettantisme à l'Action catholique » [1916], *BACP* 25, p. 15.

pages, *Plus près des choses*, « cahier pour le premier janvier » 1909 de 132 pages, *Les Chants de l'âme réveillée*, « cahier pour le dimanche des Rameaux et pour le dimanche de Pâques » 1913 de 168 pages, puis encore, ultime marque de fidélité de celui qui le 5 janvier 1911 se convertit au catholicisme, un recueil de poèmes de 108 pages titré à la Péguy : *Notre pays...*

Mais revenons en 1906-1907. Ce sont des années charnières pour Péguy, qui retrouve la foi, comme il le confie à Jacques Maritain le 5 mars 1907. La même année, Péguy goûte à la prose poétique dans son cahier *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*¹, hymne à Paris et à la Beauce : « Villages resserres, villages repaires, villages abris ; villages carrefours, villages auberges ; villages repères, villages jalons. / Villages cuirassés ; villages simplement protégés ; villages croiseurs ; villages détendus. »²

Son ami Salomé occupait alors les loisirs que lui laissait son emploi de bibliothécaire pour Henri de Rothschild « à mettre en vers ses souvenirs »³, à savoir son premier recueil poétique, écrit en alexandrins assonancés : *Par le chemin des souvenirs*. Péguy accepte le recueil alors qu'il avait voulu dans un premier temps publier du même le roman *La Clairvoyance automatique* aussi bien qu'un *Courrier de Belgique*, dont la copie fut ensuite refusée. Le recueil de poèmes lui plut donc, et fut agrémenté d'agréables vignettes et culs-de-lampe. Voici deux extraits du poème « *Il enseignait le bon latin...* »⁴ :

Il enseignait le bon latin des purs classiques,
Tous les dialectes de la Grèce et la métrique
Et l'art de commenter un texte cornélien
Et les recettes qu'il faut pour mettre les anciens
En un français correct sans trahir leur pensée,
En respectant les demi-teintes, les mots nuancés

¹ CQ IX-1 (6 octobre 1907).

² B 741. Annonce de l'hymne aux villes du début du *Mystère de la charité*.

³ Alfred Saffrey, « René Salomé et Péguy », *BACP* 25, p. 23.

⁴ CQ IX-7 (29 décembre 1907), pp. 15-18. Dans ce recueil, « Elle était toujours là... » est une tendre évocation de la grand-mère du poète (pp. 47-51), qui peut rappeler les hommages de Porché ou de Péguy. – Cette même année, Jean Raoul Brebinaud (1870-1914) envoie à Péguy, avec quelques autres textes de prose (un conte, des nouvelles), un poème déjà paru dans *L'Écho* du 20 mars 1903 : « Vieille histoire ». Mais ces *Essais*, contrairement au désir de leur auteur, ne paraîtront pas aux *Cahiers*. Brebinaud appartient au 76^e R.I., dont Péguy était officier de réserve, de 1901 à 1909 ; en 1907 il y était lieutenant.

Par un habile emploi de justes épithètes,
Les formes du discours, ses reliefs, ses arêtes,
Les symétries qui s’y marquent ou s’y dérobent,
Et le circuit nombreux et certain des périodes.

Il était doux, courtois et ne se fâchait pas
Du son fêlé d’un barbarisme où geint le glas
Lugubre et solennel de la culture exquise.

Il était de discrète allure, étant d’Église.

[...]

En somme, on le jugeait bon, candide et loyal,
Très austère et très pieux, très érudit, très docte,
Bien qu’il semblât un étranger dans notre époque,
Tel que l’évêque en bois acquis par le Musée.

Seul le curé doyen, petit vieillard rusé,
En le voyant s’armait d’un front sévère et triste,

Car il le soupçonnait d’être un peu janséniste.

Plus près des choses, recueil dédié « à la mémoire de notre ami Eddy Marix » par un hommage parallèle en quelque sorte au *Porche* de Péguy, est typographiquement tout aussi soigné que le précédent, quoique entouré de moins de feuillets blancs. Il est aussi tiré à davantage d’exemplaires : 1300 (et 16 sur whatman) contre 1200 (et 12 sur whatman) précédemment. Les poèmes en sont écrits en alexandrins rimés ou assonancés, comme en cette fin de « *L’outillage menu* »¹ :

L’outillage menu tout flambant neuf évince
L’outillage vieillot d’hier et d’autrefois
Et le relègue dans un mystère où les doigts
Fureteurs des petits ne jouent ni ne se posent —
Et ces choses, dans l’inconnu brumeux encloses,
Ne sont plus là pour te raconter les vieux ans,
Les fileuses, les brodeuses, les artisans
Minutieux qui des ciseaux et de la lime
Taillaient les membres fins de l’outillage infime
Dont le maniement s’accompagne de légendes,

¹ CQ X-6 (27 décembre 1908), pp. 52-53. La ponctuation de l’original a été respectée.

De chansons, de récits d'un autre âge, et se scande
Au murmure lointain des âmes étouffées.

L'outillage menu des elfes et des fées
S'est dissout dans l'éther où tant de passé vogue,
Pour n'être point classé par les archéologues.

On le voit, « c'est l'évocation heureuse et tendre des objets familiers, des arbres aimés, des menus événements de la jeunesse »¹. Certains vers de l'un de ces deux premiers recueils, on ne sait quels vers précisément, firent dire à Péguy : « Quand on écrit ces vers-là, mon petit, on est chrétien. Je n'en dis pas plus. Mais réfléchis, et tu verras... » Son ami, alors, n'était pas encore revenu à la foi...

Les Chants de l'âme réveillée, tirés à 1500 exemplaires (et 16 sur whatman), sont plus novateurs de par leur thème. Laichter l'a bien perçu : « Abandonnant, cette fois-ci, un style poétique quelque peu désuet, l'auteur professe son catholicisme, hostile à la libre-pensée anticléricale, et exalte l'ancien héroïsme militaire de la race française. [...] La deuxième partie de cet ensemble de poèmes est la confession d'un converti qui invite à la conversion. Il bénit ceux qui travaillent pieusement, prie pour les infidèles, s'afflige, dans un style barrésien, devant le spectacle des églises désertes et délabrées, se désole à la pensée du vide spirituel de ceux qui ont renié leur foi. Ces pieuses invectives n'évitent pas toujours la banalité. »² Mais cette banalité même peut rappeler Péguy, comme dans « *Les prophètes, les saints...* »³ :

[...]

Ils ont connu la coiffe blanche à longues ailes
Des mères apportant les enfants sortis d'elles
Au baptême qui clarifie ces âmes frêles,
Les époux se jurant une foi mutuelle
Et la gardant jusqu'à la fin sous la tutelle
Du Seigneur qui bénit la maison des fidèles,
Les filles et les fils nourris à la mamelle
Puis croissant à l'abri des délices charnelles,

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 164 ; le critique ajoute « dans un style qui s'exerce à imiter les *Géorgiques* de Virgile », mais ces derniers mots ne concernent que la dernière partie du cahier, d'ailleurs intitulée « En marge des *Géorgiques* ».

² Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 255.

³ CQ XIV-8 (16 mars 1913), p. 136.

Les familles unies devisant aux chandelles
Et les aînés prenant des mines solennelles ;

Ils connaissent les nouveaux foyers en bamboche,
Les âmes des enfants durcies comme la roche,
Les grand pères sommés de retourner leurs poches,
Les pères confidents de louches anicroches,
Les fils aînés mordant à toutes les brioches.
Les filles installant le diable en leurs caboches.
Les mères déplorant leur vie qui s'effiloche,
L'impiété soufferte en la bouche des mioches,
Nul regard pour les derniers murs où Dieu s'accroche,
Les saints et les aïeux traités de vieux fantoches.

[...]

L'alexandrin classique subit là des coups profonds, mais résiste aux audaces de rythme et de rime. Et voici enfin la fin du premier poème de *Notre pays...*, recueil d'apologues poétiques en décasyllabes (rimés avec quelques irrégularité), dédié « à notre ami Lotte »¹ et également empreint du propre style de Péguy² :

Notre pays est comme un doux berceau,
Moussu, ouaté, parfumé, chaste et coi,
Bien étendu sous l'azur en arceaux,

Comme un berceau qui reçut autrefois,
Saintes et saints, vos tranquilles enfances,
Quand vous cherchiez des gestes et des voix

Et que sur vous, en quête et vigilance,
Se sont penchés les bonnets des aïeules,
Le nez pointu de la longue prudence,

¹ Salomé était devenu en 1912 l'ami de Lotte, qui admirait en lui « le fin ouvrier des lettres » (sous le pseudonyme de Jules Bihel, dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* du 10 juillet 1913). Une partie des poèmes de *Notre pays* parut dans le *Bulletin* de Lotte (numéros du 20 octobre 1913 et du 20 mai 1914).

² CQ XV-7 (29 mars 1914), pp. 14-17. – « C'est Péguy qui a trouvé le titre de ce recueil de poèmes d'inspiration catholique, violemment hostiles au pacifisme. » (R. Burac, C 1769 ; cf. Fr. Laichter, *Péguy et ses « Cahiers de la quinzaine »*, op. cit., pp. 261, 287). Le cahier est d'ailleurs dédié « à notre ami Lotte ». – Il y aurait d'ailleurs une belle étude à entreprendre de la place faite à la poésie dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'université*.

Les nez, les becs, les naseaux et les gueules,
Les chiens, les bœufs, les moutons et les poules,
Les fins pommiers, les cyprès, les tilleuls,

Les vagabonds, les routiers et la foule
Des bonnes gens qui sortent de l'église
Quand la chanson du clocher se déroule,

Les vigneronn soucieux de la bise
Et de la grêle et des givres soudains
Et de l'usure aux sournoises mainmises,

Les cerfs branchus, les lièvres et les daims,
Les bouleaux blancs, les ormes et les hêtres,
Et les grands lys aux airs de paladins,

Les apprentis, les compagnons, les maîtres
Portant l'étain, le bois, le fer, la pierre
Et le rouleau des règles à connaître,

Les chaperons, les heaumes, les visières,
Les saladiers, les panaches, les casques,
Les chevaliers luisant sur les verrières,

Le léopard, le griffon, la tarasque
Et la licorne et tout ce vieux blason
Et des soldats bretons, lorrains ou basques,

Le toit fumeux des solides maisons
Et les enfants, les mères, les servantes,
L'homme de cœur et l'homme de raison,

La nuit d'hiver qui se voile et qui vente,
La nuit d'été sous un vaste rosaire,
Les blanches nuits de prières ferventes,

L'antique gloire et l'antique misère,
Les longs travaux à la face creusée,
Les durs travaux à la face de terre,

Les doux travaux qui jacent en fusées,
Les yeux baissés de celle qui ravaude
Et la fileuse aux modestes visées,

Celles qui vont, dans les eaux d'émeraude
Laver les draps, les voiles et les nappes,
Aux flots d'argent mêlant des mains noiraudes,

Celles qui ont pour de saintes agapes
Versé de l'huile en des lampes d'argile,
Blanchi leur coiffe et repassé leur cape,

Les arbres lourds et les plantes graciles,
Prés et moissons, jardins, vergers et bois,
Bourgs et hameaux, hérissément des villes,

Les hauts clochers, les calvaires, les croix,
Les cheveux blonds des anges et des cierges,
Les vœux des jours et les fêtes des mois...

Et les regards de la Très Sainte Vierge.

Laichter propose du recueil un long commentaire du recueil, à charge d'ailleurs : « Appelées, à l'origine *Heures du matin*, ces poésies inspirées possèdent une dimension religieuse qui les distingue du simple recueil poétique. La France est vue par un croyant, par un catholique qui célèbre la création, ou bien compare son pays à une cathédrale où, dessus l'huis de la sainte Cité, le Christ en gloire sépare l'ordre du bien de celui du mal, avec, à ses côtés, l'Ange qui tient la balance du jugement. Tout le recueil fait ainsi alterner comparaisons et méditations inspirées de l'évangile. Contrastant avec ces pieuses évocations, une violente attaque contre les pacifistes se développe soudain, où Salomé jette l'anathème sur les carriéristes, sur les Parisiens phraseurs, prêts à vendre ce que la France possède de meilleur et de plus sacré. Ces propos méprisants, à la limite de la caricature, font tort aux pacifistes sincères comme Jaurès ou Rolland. Par sa facture autant que par son inspiration, la poésie de Salomé trahit une influence profonde et constante de Péguy. L'admirant sans réserves, en étroite communion de pensée avec lui, Salomé va jusqu'à faire siennes les condamnations de son maître contre la Sorbonne et la sociologie. »¹ À la mi-juin 1914, Péguy conjure son ami Salomé de hâter la rédaction d'un recueil de

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, pp. 262-263.

vers qu'il compte faire paraître en un cahier de Noël, qui ne verra jamais le jour¹.

Mais reprenons le fil de la chronologie : en 1908, rien ne paraît de poétique aux *Cahiers* si ce n'est *Plus près des choses*. Pourtant, Péguy annonce avec quelque pompe la parution d'un *Polyeucte, Martyr* de luxe, destiné à fêter la décennale de la revue et à en renflouer les caisses². Mais le projet fait long feu, et le 30 avril 1910 Péguy doit considérer comme ajournée l'édition de *Polyeucte*. On n'en reparlera plus.

La poésie tous azimuts : contrainte formelle et vers libres (1909-1914)

Une autre période s'ouvre en 1909 : la poésie gagne de l'importance dans l'économie générale des *Cahiers* ; Péguy publie dès lors des poésies d'amis aussi bien que les siennes propres, qu'elles soient en vers libres ou réguliers.

Voici en effet la quantité de pages de poésie publiées dans chaque série des *Cahiers*, avec mention séparée des propres vers de Péguy³. On y constate la place toujours plus affirmée que prend la poésie au fil du temps, même s'il n'y eut jamais plus de trois cahiers poétiques dans une même série. Seules quatre séries sont entièrement dépourvues de poèmes. 24 cahiers sur 229 contiennent des poèmes, et la proportion du nombre de pages de poésie par rapport au total des pages imprimées est à peu près identique.

¹ R. Salomé, « Quelques souvenirs sur Charles Péguy » [1941], *BACP* 25, p. 2. – Dans ce recueil devait figurer « Le chant des ténèbres », long poème « d'un mysticisme sans doute plus marqué » (A. Saffrey), publié par Lotte dans son *Bulletin* le 20 juin 1914. – En 1921, la *Revue des jeunes* publia de Salomé *Vers la maison du Père*, volume composé de poèmes extraits de *Par le chemin des souvenirs*, de *Plus près des choses* et des *Chants de l'âme réveillée* ; dans sa préface, l'auteur explique pourquoi Péguy les publia : « Quand il examinait une œuvre, Péguy savait maîtriser ses préférences, ses goûts, ses convictions les plus légitimes ; il prenait non ce qui le flattait, mais ce qui lui figurait une force et une probité. »

² CQ X-1 (18 octobre 1908).

³ Nous avons mentionné là le nombre de *Cahiers* contenant ne serait-ce que quelques dizaines de vers ; le nombre de *Cahiers* proprement de poésie lui est inférieur. – La comparaison des tirages n'apporte pas beaucoup : tout au plus suggère-t-elle que les cahiers de poésie se vendaient moins que les autres (la moyenne des tirages des cahiers poétiques, lors des 9^e, 11^e et 15^e série, est inférieure à la moyenne générale de la série correspondante).

Série	Péguy		Alii		Total	Pages	Part
	CQ poét.	pp.	CQ poét.	pp.			
I-III	0	0	0	0	0	5176	0%
IV	1	58	1	17	75	2252	3,5%
V	0	0	1	127	127	3228	3,9%
VI	0	0	3	392	392	4102	9,6%
VII	0	0	2	101	101	2624	3,8%
VIII	0	0	3	253	253	1696	14,9%
IX	0	0	1	100	100	2332	4,3%
X	0	0	1	116	116	1696	6,8%
XI	1	246	2	165	411	2020	20,3%
XII	0	0	0	0	0	1460	0%
XIII	2	453	1	102	555	1868	29,7%
XIV	2	210	1	162	372	1468	25,3%
XV	1	391	1	380	771	1944	39,7%
Total	7	1358	17	1915	3273	31866	10,3%

En 1909, les *Cahiers* publient de Gabriel Trarieux d'Egmont (1870-1940) *Le Portique*, un recueil qui ne compte pas moins de 85 sonnets en alexandrins classiques. Trarieux, poète déjà dans *La Chanson du prodigue* et *La Coupe de Thulé*, était un collaborateur ancien des *Cahiers*, auteur de la quatrième série pour *Joseph d'Arimatee* et déjà contributeur du cahier *Émile Zola* de décembre 1902¹ ; Péguy était en relations épistolaires avec lui depuis 1901. Voici le sonnet en l'honneur de l'officier patriote Louis-Nathaniel Rossel (1844-1871), martyr de la répression versaillaise² :

Héros pensif, debout avec ta claire épée,
 Tes yeux fixes, ton menton net, ton front puissant,
 Solitaire dans la foule obscure, trempée
 De pleurs de deuil, de pleurs de colère et de sang,

¹ Respectivement CQ IV-16 et IV-5. Péguy lui demanda des poésies inédites dès 1907, mais est fort déçu : « Je vais chez votre concierge qui est bien loin, et quand sous la pluie j'ouvre le paquet que j'emporte, je retrouve *La Coupe de Thulé*, que j'ai moi-même annoncée combien de fois dans les cahiers » (Trarieux réside au 8, boulevard Flandrin, dans le XVI^e arrondissement ; cf. CQ IV-16, p. 2 ; V-13, p. 4 ; VII-14, p. X). Et de se lancer dans une longue réprimande : « Vous vous rendez bien compte que si un autre que vous m'avait ainsi manqué [...], je me fusse interdit de le considérer désormais comme un collaborateur. Il est très dangereux, dans une institution qui livre un combat perpétuel, qu'il y ait quelqu'un pour qui l'on fasse des exceptions parce que le gérant a pour lui une vieille amitié et beaucoup de reconnaissance personnelle. [...] Pardonnez à ce que le papier écrit a naturellement de dur. Je comptais vous voir à la rentrée ; vous n'êtes pas là. Je comptais trouver de la copie de vous : ce que j'ai n'est pas de la copie. Alors ? » (copie d'une lettre du 19 octobre 1907).

² CQ XI-2 (24 octobre 1909), p. 88.



Gabriel Trarieux
Extrait de Joseph Uzanne, *Figures contemporaines tirées de l'album Mariani*
12^e volume, Henri Floury, 1911

Foule française, ardente, indécise, trompée
Par ses chefs, affamée et sublime, unissant
La tendresse et la haine en geste d'épopée
Et souillant de forfaits son grand rêve innocent,

Tu dominais tous ces pauvres gens de la tête,
Comme Cassandre, hélas ! inutile prophète,
Dans la tourmente, dans l'émeute, dans les cris,

Hanté d'un songe intérieur : sauver la France...
Mais les politiciens n'avaient plus d'espérance...
Ils t'ont fusillé, soit ! Ils ne t'ont pas compris !

1910, c'est la grande année de Péguy, avec une œuvre qui fait enfin parler d'elle : le premier volet des *Mystères de Jeanne d'Arc*¹, c'est-à-dire le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Péguy voulait d'abord écrire du drame de 1897 une version pour la scène ; son inspiration le porta à développer considérablement les éléments fournis par le début du drame, à écrire une œuvre nouvelle de fond et de forme. Car le vers libre péguien est né² dans ce moment de vision et de communion tout ensemble : « Il est là. / Il est là comme au premier jour. / Il est là parmi nous comme au jour de sa mort. »³ Le théâtre de Péguy se dit tantôt en alexandrins tantôt en prose tantôt en vers libres. Certes, le vers libre triomphera en 1911 dans le *Porche du mystère de la deuxième vertu*, où quelques alexandrins blancs se cachent : « Toi qui couchais l'enfant Jésus tous les soirs / Au bras de la Très Sainte et de l'Immaculée. / Toi qui es la sœur tourière de l'espérance. / Ô ma fille entre toutes première. Toi qui réussis même, / Toi qui réussis quelquefois / Toi qui couches l'homme au bras de ma Providence / Maternelle... »⁴

Le vers libre triomphera encore en 1912 à travers le *Mystère des saints Innocent*, farci néanmoins de versets bibliques et de références liturgiques : « Ô nuit j'avais tant dit que je ne te verrais plus. / Ô nuit je te verrai dans mon éternité. / Que ma volonté soit faite. Ô ce fut cette fois-là que ma volonté fut faite. / Nuit je te vois encore. Trois grands gibets montaient. Et mon fils au milieu. »⁵

¹ CQ XI-6 (16 janvier 1910) ; CQ XIII-4 (22 octobre 1911) ; CQ XIII-12 (24 mars 1912).

² La *Jeanne d'Arc* de 1897 y tendait déjà (P 35-36, 65-66, 206...).

³ P 412.

⁴ P 667.

⁵ P 682.

Revenons en 1910. Trois mois après avoir introduit le vers libre aux *Cahiers*, Péguy publie de Joseph-Jean-Victor Mélon (1868-1941), *La Maison vers le lac*, recueil de poèmes – une vingtaine de sonnets notamment – écrits en alexandrins classiques. Laichter n’a pas de scrupule à les décrire comme des « vers faciles à prétention philosophique, sortis d’une imagination bien pauvre »¹, avec un recul que n’avait pas Henry-Durand Davray² lorsqu’il saluait, en 1911, « de beaux vers très purs et classiques ». Voici comme exemple « *Il faut d’abord grandir...* »³, pour juger peut-être moins sévèrement ce poète symboliste « au meilleur sens du mot »⁴, et en tous les cas pour connaître sa critique de la religion :

Il faut d’abord grandir ; c’est un long temps qui passe
À se bâtir un corps, à se créer des sens
Dont nous nous servirons pour brûler des encens
À certain dieu ni ais, maladroit et salace.

On perd ses meilleurs ans à songer à la race,
À la Patrie ! on vit dans un fou contre-sens,
On bâtit des futurs sans gîter aux présents,
Le lendemain plus vide à la veille s’enlace.

Que la vie est donc brève et falot le destin,
Et que le soir d’un jour est près de son matin ;
Comme insensiblement le sablier s’écoule !

Avant Sagesse, Mort entre malgré le bruit ;
Le palais supputé m’apparaît un réduit,
Plus rien entre les murs, tout glisse, tout s’écroule !

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 228. – Allusion est faite à la réputation de « poète philosophe » de Joseph Mélon. Magistrat et directeur de banque (C 1654) né à Lyon, Mélon publia divers recueils (chez Crès, chez Perrin et dans diverses revues) ; André Thérive préfaça un recueil posthume paru en 1942 : *Les Grappes de la nuit*. Il fut membre de la Société des gens de lettres et de la Société des poètes français. Lui et sa femme, Marguerite, tenaient salon au 3, rue Davioud dans le XVI^e arrondissement ; ils possédaient une résidence secondaire à Vouvray.

² Henry-Durand Davray (pseudonyme d’Henry Durand, 1872-1944), « Chronique des livres », *XIX^e siècle*, n° 15013, 19 avril 1911, p. 2.

³ CQ XI-11 (24 avril 1910), p. 14. – Mélon admirait Édouard Schuré, qui lui rendait son estime en le nommant « le chef aimé de nos poètes ésotériques ».

⁴ Page 395 dans André Thérive (pseudonyme de Roger Puthoste, 1891-1967), « Joseph Mélon », *La Revue bleue*, 3 juillet 1926, « Portraits de poètes », pp. 394-397.

En 1910, Émile Aubriot, dit Jean Hugues (1879-1915)¹, collaborateur des *Cahiers* depuis *La Grève*² et ami de Péguy depuis la fréquentation d'Anatole France ou le développement des Universités populaires³, propose également d'éditer *Bucolique* dont il envoie les poèmes à Péguy ; mais Péguy ne donne pas suite. Ce dernier, à partir de cette année, envisage d'écrire une nouvelle traduction des plus beaux passages de *Illiade*, dont les « Adieux d'Hector et d'Andromaque » au chant VI ; mais même cette traduction ne verra pas le jour.

C'est pour Mélon que Péguy reprendra la tradition du « cahier du jour de l'an », le 31 décembre 1911, en publiant son recueil suivant, *L'Ami désabusé*, dont les poèmes sont de même écrits en vers classiques et notamment en alexandrins. Ils sont de stricte métrique mais point d'un académisme attardé⁴. Abel Léger dans la « revue libre » *Pan* n'y voit que poésie « grise » et « uniforme »⁵ et Henri Martineau dans *Le Divan* estime ces vers « un peu guindés, un peu froids volontairement »⁶. Dans *L'Aurore*, V.-Paul Duprey loue en revanche Mélon, « dont le premier livre n'avait point passé inaperçu » et qui « dans *L'Ami désabusé*, nous a paru tout à fait maître de sa forme et de son procédé »⁷. L'ouvrage fut couronné par l'Académie française d'un prix de 400 francs l'année suivante, à l'occasion d'un partage du prix Archon-Despérouses. De fait, comme l'explique André Thérive, « il semble que Joseph Mélon (entendons sa manière) ait évolué plutôt de Vigny vers Baudelaire : un peu de rudesse et de froideur déparait encore ses premiers vers,

¹ Le premier texte édité qu'on lui connaît est un poème de 72 alexandrins : « Vers l'émancipation », daté du 10 décembre 1899 et publié par l'imprimerie Jean Allemane (à qui est dédiée *La Grève*).

² CQ III-6 (28 décembre 1901). – La pièce avait été créée le 3 novembre 1900.

³ BACP 6, p. 124.

⁴ Il est même « à redécouvrir », pour Alain Mercier (*Édouard Schuré et le renouveau idéaliste en Europe*, thèse de doctorat, Université de Lille III, p. 649).

⁵ Abel Léger (1882 – après 1940), *Pan*, 5^e année, nos 6-8, juillet-septembre 1912, « Poèmes », p. 543.

⁶ Henri Martineau (1882-1958), « Les Poèmes », *Le Divan*, 2^e année, n° 12, juin 1910, p. 210.

⁷ Numéro du 19 février 1912, p. 2. – « V.-Paul Duprey » est le pseudonyme du haut-fonctionnaire Gustave-Joseph-Victor Dupré (1858-1921), directeur de l'Imprimerie nationale de 1906 à 1911, critique littéraire.

un peu de didactisme aussi, que le prosaïsme accompagne. »¹ Voici un extrait de « L'astronome », poème de ce recueil² :

L'homme est le dur miroir scientifique et précis
Qui reflète les faits exacts, mais rétrécis,
L'homme est un appareil et l'homme est une lyre,
Et de la connaissance il fera du délire ;
Il a pesé l'étoile et saura l'adorer,
Et mesurant le vide, il voudra l'implorer.
Pour ne point défaillir la nuit à sa fenêtre,
Il lui faudra chérir ce qu'il vient de connaître,
Donner des noms d'amour, de triomphe et d'espoir,
À ces amas de gaz qui flottent dans le noir !
Sous le dôme muet que la nuit illumine,
Il chante l'univers que son esprit domine,
Et sous l'énormité de ses mornes arceaux.
Il chante son cantique et suspend ses berceaux !
Il brise comme noix les effets et les causes,
Mais pour pouvoir aimer prête son âme aux choses ;
Il met des vitraux bleus aux jours de sa prison
Et de son vaste cœur inonde l'horizon.
Il lui rend en amour les extases qu'il donne
Et pour bénir les rocs y dresse la madone !
L'homme est le merveilleux buisson dans le désert,
Il faut la main d'un dieu sur ce front noir et vert.
Or, nul n'est descendu sur l'austère retraite
Couronner l'astronome et parler au poète.

Nous classerions ce « poète de la vie intérieure » plutôt comme romantique, de par ses thèmes et la facture de ses alexandrins.

Il écrira en 1915 un bel hommage « À Charles Péguy, mort au champ d'honneur »³ :

Cher Péguy, ton cerveau qu'une balle traverse
Sur ce sol dont il fut la charrue et la herse,
Sur le fertile sol gaulois,
Un soir s'est répandu tandis que la vendange

¹ Page 396 dans A. Thérive, « Joseph Mélon », art. cité.

² CQ XIII-10, p. 28. – Les Éditions de Belles-Lettres rééditèrent en 1923 les deux recueils en un volume unique de 126 pages (sous le titre double : *La Maison vers le lac. L'Ami désabusé*).

³ *La Nouvelle Revue*, 36^e année, 4^e série, t. XVIII, 15 juillet 1915, pp. 127-128. – L'expression est d'Ernest Florian-Parmentier dans *La Littérature et l'époque. Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours* (Figuère, 1914, p. 485).

Rêveuse préparait une force qui venge
Et regardait jaunir les bois.

On était dans ces jours où la bête allemande
Heurtait, d'un mufle noir que le charnier demande,
Le seuil sacré de nos enclos
Et donnait du bélier contre les vieilles portes
Où les siècles sculptaient la France et ses cohortes
De rois et de saints au repos.

Or, maintenant, Péguy, tout vibre, siffle ou tonne,
L'hiver reprend le glaive aux doigts sanglants d'automne,
Et le vent froid dans les clairons
Sonne aux *morituri* tout le long des frontières,
Pendant que les cités éteignent leurs lumières
Et dans la nuit plongent leurs fronts !

Ton exemple fut droit ainsi qu'une colonne
Et ta mort de soldat d'un saint laurier couronne
Ton parcours français et chrétien.
Nous ne verrons jamais dans le soir de la rue,
L'image au dos courbé qui t'était apparue
D'un Péguy vieux au vieux maintien.

Tu restes éternel sans perdre la jeunesse,
Et la gloire avec toi qu'aucun labeur ne presse,
Devisera le long des temps
Et la postérité, de décade en décade,
Redira sur quels champs et quelle barricade
Tu fus des plus purs militants.

Où donc sont la boutique et le poêle de fonte,
Les propos où l'ardeur, ainsi qu'un soleil, monte
De l'horizon jusqu'au zénith,
Où donc les travailleurs sur les mots à l'enclume,
Où le papier vivant qui frémit en volume ?
Je ne vois qu'airain et granit !

Où, ton style poli qu'eût admiré Racine
Et ton style difforme ainsi qu'une racine
Que tord et tourmente le suc ?
Où donc l'encrier noir des jours de polémique ?
Mais où la plume d'aigle et le feuillet biblique
Prix aux doigts de Jean et de Luc !

Nous vivrons ton été mystique où naquit « Ève »
Qui devint Jeanne d'Arc et sainte Geneviève,
Ô pur éternel féminin !
Nous nous promènerons avec nos robes d'âmes
Dans les vergers où sont tes saintes et tes dames
Sous la couronne et le hennin.

Nous revivrons ton œuvre après notre victoire,
Et ton jeune idéal fait dans un vieil ivoire
Réunira ses zéloteurs.
Nous verrons accourir après les jours épiques
De nouveaux ouvriers pour d'autres basiliques
Et des héros législateurs.

Pour la communion de « Petite Espérance »
Je vois un beau printemps dans les jardins de France,
Un bouquet neuf sur chaque toit !
Car déjà dans l'essor guerrier qui nous convie
Nous entendons frémir au dos de la Patrie
Les grandes ailes de la Foi !

On voit dans ce poème, comme écrivait André Thérive, « osciller entre les poèmes familiers et le lyrisme à grandes ailes. Pour dire le vrai, c'est le mélange des deux espèces qui trouble un peu dans ses volumes ; on pourrait ajouter le mélange de deux ordres d'images, les unes à dessein familières et terrestres, les autres magnifiques et grandioses. Mais le poète a voulu cette disparate ; et je crois qu'au fond le goût de l'antithèse n'est pas étranger à quelqu'un qui admire et pratique Hugo autant que lui. »¹ Peut-être est-ce entre autres pour cette commune admiration que, dès 1914, Péguy avait retenu, semble-t-il, le recueil suivant de Mélon, à savoir *Le Roi triste*, qui devait n'être édité chez Crès qu'en 1919, à cause de la guerre²...

En 1911, Péguy avait refusé les *Petits poèmes et sonnets nouveaux* de Diogène Maillart (1840-1926)³, manuscrit de 54 pages dont un poème, « Mon protégé », est pourtant dédié « à M. Péguy ». En voici le début :

¹ Page 395 dans A. Thérive, « Joseph Mélon », art. cité.

² Page 394 dans A. Thérive, « Joseph Mélon », art. cité.

³ Originaire de l'Oise, élève de Léon Cogniet, enseignant aux Gobelins et fidèle exposant au Salon pendant plus de cinquante ans, Grand-Prix de Rome en 1864, auteur d'importants ouvrages d'Histoire de l'Art, Diogène Maillart a beaucoup produit, perpétuant par l'académisme la tradition classique et se spécialisant dans les sujets historiques et mythologiques.

Il sondait chaque jour l'horizon littéraire.
Et son cœur résonnait comme un timbre d'argent.
Pour entrer dans la gloire il consultait l'horaire.
Et son âme y trouvait un secours temporaire
Qui se changeait bientôt en vœu désobligeant.

Les concours l'attiraient – ainsi que la lumière
Attire la phalène ou l'insecte éveillé –
Mais jamais sa romance exaltant la chaumière,
La plaine et les moissons, ne sortait la première
Du cercle, par l'esprit de parti surveillé.

Il faut être d'un bloc ou d'une coterie,
Lui disait-on – après l'avoir mal écouté – ;
Se déclarer bien haut contre ou pour la patrie ;
Ne jamais s'attaquer à nulle âme flétrie ;
Et ne parler du mal qu'en style velouté,

Si l'on veut voir enfin aboutir ses démarches.
Il ne s'agit pas d'être un homme de valeur ;
D'aspirer à s'asseoir un beau jour sur les marches
D'un trône soutenant d'harmonieuses arches,
Mais de tout endurer sans trahir sa douleur.

En 1912, seul Péguy publie des vers aux *Cahiers*. La place faisant défaut dans les séries qui s'enchaînent, Péguy reporte le 15 mars 1912 à « deux ou trois ans » la possibilité de parution dans les *Cahiers* de la version française rythmique, en vers, de *L'Étoile de Séville* par Camille Le Senne (1851-1931) et Léon Guillot de Saix (1885-1964)¹. La pièce est créée à l'Odéon le 11 avril 1912 : Le Senne ne peut en différer la publication, comme le lui propose Péguy. L'ouvrage refusé par Péguy paraît dès 1912 chez Sansot, assorti d'une préface d'Henry Roujon (1853-1914).

Le 29 octobre 1912, Péguy refuse d'éditer aux *Cahiers* le recueil poétique aux nombreux sonnets de son ami Charles Lucas de

¹ Camille Le Senne, auteur dramatique et historien du théâtre est spécialiste du théâtre espagnol. Il avait versifié dès son adolescence ; on lui connaît deux pièces de vers lues pour la Saint-Charlemagne au lycée Saint-Louis le 30 janvier 1869 et le 29 janvier 1870, et diverses chansons dans les années 1870-1880. Il venait de célébrer par un banquet, le 22 novembre 1911, « trente ans de critique ». Il prononcera une conférence à la Ligue de l'enseignement, le 28 février 1921, sur « *Le Roi triste* et l'œuvre de Joseph Mélon » (Éditions de Belles-lettres, 1923). – Léon Guillot de Saix, traducteur de l'anglais et de l'espagnol, critique et auteur dramatique, ne fut apparemment pas en relation directe avec Péguy.

Peslouän (1878-1952), *Amicitiaë in hortis*¹, à la fois cause et conséquence de la rupture des deux amis. Le gérant des *Cahiers* lui-même s'était remis aux vers réguliers et, renouant avec l'alexandrin et le quatrain² du « cahier antérieur » de 1897, il écrivait d'étranges sonnets contribuant à des œuvres nouvelles baptisées *Tapisseries*³ : les sonnets débordants de la *Tapiserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* ; les sonnets débordés de la *Tapiserie de Notre Dame*.

Les neuf pièces de la première « tapisserie » commencent par deux quatrains et tendent à finir en tercet : elles finissent au minimum par un ou deux tercets, assortis d'un vers singleton (jours III et VI) ou pas (autres jours). Surtout, la rime s'y fait prégnante : « Les armes de Satan c'est toute conjecture / Maraudant sur le texte et c'est tout imposture, / Toute note au crayon, toute maculature... » Elle se multiplie, sature la strophe, court de strophe en strophe et tient en haleine le lecteur pendant plusieurs dizaines de vers. Moyennant quoi les sonnets de 14 vers (jours I, II, V et VII) y sont finalement minoritaires ; dans un désordre croissant, Péguy écrit des sonnets de 15 (jour III), 17 (jour IV), 20 (jour VI), 122 (jour IX) et même 969 vers (jour VIII) ! Les tourments amoureux de Péguy trouvent à s'épancher en poésie, et l'emportent loin de la régularité formelle.

Dans la deuxième « tapisserie », les trois sonnets sont plus sages, et les quatrains de deux « présentations » les encadrent : la « Présentation de Paris à Notre Dame » et la « Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres ». L'œuvre progresse thématiquement de Paris à Chartres, finissant par « les quatre prières dans la cathédrale de Chartres » : « Ô reine voici donc après la longue route / Avant de repartir par ce même chemin, / Le seul asile ouvert au creux de votre main, / Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute. »⁴

En 1913, les *Cahiers*, fidèles à René Salomé, s'ouvrent à un nouveau poète : Edmond Fleg (1874-1963). Le « livre premier » d'*Écoute, Israël*, recueil de beaux poèmes bibliques en vers libres, laisse attendre une suite qui ne viendra pas, à cause de la mort

¹ Le livre parut à la Société littéraire de France en 1920, enrichi de quelques poèmes écrits après le refus de Péguy.

² Le lecteur des *Cahiers* ignorait alors l'existence de ces quatrains de confiance plus tard édités sous le titre de *Ballade du cœur qui a tant battu*.

³ Respectivement : CQ XIV-5 (1^{er} décembre 1912) ; CQ XIV-10 (11 mai 1913).

⁴ P 908.

précoce de Péguy. Voici « Le choix d'Amitsi », poème de la partie intitulée « La maison d'esclavage », d'un thème cher à Péguy¹ :

J'ai des onguents, des aromates,
J'ai du baume et du nard ;
J'ai des émaux, j'ai des coraux, j'ai des agates,
Des tissus d'hyacinthe et d'écarlate,
Des bracelets d'ambre, des colliers de lapis
Et des robes à frange et des calasiris
Et des manteaux de Sinéar.

« Iosseph, ouvre les coffres ! — que la maîtresse
Voie les perruques aux longues tresses,
Les sandales de bronze à pointes recourbées
Et les voiles d'Assour où des fleurs sont brodées.

« Ou bien lui plaira-t-il de goûter mes olives,
Mes figues tardives ?
Ou ce miel des îles lointaines ?
Ou ce vin de Kâti, sombre comme l'ébène,
Que je vends six tabnous l'outre pleine ? »

Ainsi parle Zimrann,
Marchand de Midiann,
Venu dans Mitsraïm avec sa caravane,
Tandis que, torse nu, Iosseph, l'esclave hébreu
Au front d'enfant, au sourcil bleu,
Apporte les fruits et les vins,
Les toiles de laine et de lin,
Les anneaux d'onyx et les gorgerins,
Sur la natte de jonc où des chacals sont peints.

Cependant Amitsi, femme de Potiphar,
Entre deux bouquets de lotus roses
Accoudée à son lit fait d'un sphinx qui repose,
De son œil grandi par le fard,
A jeté sur Iosseph un étrange regard.
Et la paupière moitié close,

¹ CQ XV-1 (26 octobre 1913), pp. 49-50. – Le thème vient bien entendu de *Genèse* XXXIX, où la femme de Putiphar n'a pas de nom ; comme Byron, Judith Gautier l'appelle Zuleïka dans les *Fleurs d'Orient* de 1893 ; c'est le nom du *Coran* (sourate XII, verset 23), le nom de la tradition juive médiévale (*Sefer ha Yashar*, première édition connue en 1625) et le nom poétique persan (cf. *Yousouf et Zouleïkha* de Djami) de cette femme.



Edmond Fleg, photographie d'Henri Manuel, *ca.* 1930

Repoussant les myrrhes suaves
Et les perles d'Ophir que Zimrann lui propose,
Elle dit au marchand : « Combien, ton esclave ? »

L'abonné vit arriver à la fin de l'année un cahier bien particulier : une *Ève*¹ gigantesque, 396 pages de quatrains démontrant un usage forcené du dictionnaire des rimes : « Et ce ne sera pas dans leurs Aphrodisies / Que nous irons veiller un misérable feu. / Et ce ne sera pas dans leurs Dionysies / Que nous demanderons ce que c'est que d'un Dieu. // Et ce ne sera pas dans leur Papouasie / Que nous rechercherons ce que c'est qu'un haut lieu. / Mais c'est sur un haut lieu de l'éternelle Asie / Que nous avons connu ce que c'est que d'un Dieu... »

Début 1914, faisant un bel écho au cahier du 23 décembre 1902, André Suarès glisse dans son étude sur *François Villon*² un hommage poétique au « povre Villon », daté de 1912 : « Princes de l'or et du sang, / Ici, au commun sillon, / Vos Louvres n'ont plus de pierres ; / Le moindre est le plus puissant : / Plus que vous, il dure en terre ! / Dors bien, ô pauvre Villon : / C'est toi le plus innocent. »

N'est-il pas enfin symptomatique d'une évolution générale des *Cahiers de la quinzaine*, progressivement passés du document à la littérature, que le dernier volume soit un cahier de poésie ? *Nous*, de François Porché, est un recueil de poèmes en vers classiques de mètres variés et en vers libres, dont Péguy « imposa le titre simple et expressif »³. Depuis les « Suppliants », Porché avait publié *Au loin, peut-être...* (Mercure de France, 1909), *Humus et poussière* (Mercure de France, 1911), *Prisme étrange de la maladie* (Champion, 1912), *Le Dessous du masque* (Éditions de la Nouvelle de revue française, 1914). Il revient ici *in extremis* aux *Cahiers*. « Composé par Péguy lui-même à partir de poésies publiées dans le *Mercure de France* et dans la *Nouvelle revue française*, le recueil en dit long sur l'atmosphère dans laquelle vécurent alors les deux amis, et sur leur état d'esprit face à la terrible menace qui pesait sur eux. »⁴ La fin de la deuxième « Rêverie derrière les faisceaux »⁵, bien composée en retrait à gauche comme nous la reproduisons, nous paraît à cet égard aussi

¹ CQ XV-4 (28 décembre 1913).

² CQ XV-5 (25 janvier 1914), pp. 83-84. Cf. la « prose de l'évasion » très musicale de son *Tolstoï vivant* (CQ XII-7).

³ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 287.

⁴ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 263.

⁵ CQ XV-10 (12 juillet 1914), pp. 121-122.

saisissante de prophétie que les fameuses strophes d'*Ève* en « Heureux ceux qui sont morts... » :

Quelle répercussion aurait-il par le monde, quel retentissement dans l'avenir, le premier coup de canon qui commencerait la guerre !

Le sort jeté, la partie engagée, la face de la vie brutalement retournée !

Qu'un jour — un jour qui n'est pas loin, peut-être — cette rude voix pathétique puisse faire refluer depuis la frontière les nappes d'azur paisible étalées sur la France, comprenez donc que c'est cela, c'est le sentiment de cette menace qui donne à l'entour des soldats une expression sévère, concentrée, fatale, au plus riant tableau.

Je vois, du tertre où je suis assis, l'horizon tendu comme une chaîne entre les faisceaux alignés : ne dirait-on pas qu'il s'appuie sur les trépieds des fusils, comme si, à l'approche d'un danger, le profil de ces plaines cherchait là sa défense ?

Le mur de pierres sèches en avant du village prend tout à coup un air renfrogné, défiant !

La nature entière se tient sur ses gardes : tout en elle, par avance, devient cible ou abri, car il n'est champ qui ne puisse être un champ de bataille demain.

Tenez, là-bas, cette prairie... Il se pourrait que demain, lancés au pas de charge dans un pré comme celui là...

Mais enfin, s'il le fallait, saurions-nous du moins pourquoi ?

Laichter présente l'architecture du recueil¹ : « L'auteur dit sa foi en Dieu, bénit ses ancêtres juifs qui ont cru au seigneur, le Dieu unique et souverain, lui soumettant leurs pensées et leurs actions. Il exalte la fidélité des chefs du peuple élu et réfléchit sur le sens de la souffrance. Le recueil se compose de trois parties : *Les Pères du monde*, *La Maison d'esclavage* et *La Terre de promesse*. Il s'achève sur la vision des derniers instants de Moïse. Elohim lui donne le signe : il est temps de mourir. »

¹ Fr. Laichter, *op. cit.*, p. 262.

Avant de mourir, Péguy n'avait pas seulement livré au lecteur des *Cahiers de la quinzaine* une œuvre poétique polymorphe, il y avait associé des amis poètes. Tous jouèrent tour à tour de la poésie régulière, de la prose musicale, des vers libres, sans exclusive ni progression à sens unique. Certes, l'œuvre de Péguy obéit à un rythme précis : deux essais poétiques en vers réguliers (1897-1903), un mûrissement silencieux au cœur de la prose (1903-1909), une éclosion finale époustouflante de variété (1910-1914). Mais, pour le lecteur des *Cahiers*, l'évolution n'était pas si nette. Péguy dans son drame de 1897 est plus novateur que le recueil de Mélon publié en 1911, et si Péguy cesse de publier de ses vers libres en 1912, il leur ajoute les vers libres de son ami Porché en 1914.



Les quatre sonnets parisiens de Charles Péguy

Éditions et traductions

I. Paris vaisseau de charge

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine,
Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname,
Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme,
D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine ;

Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine,
Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame,
Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame,
Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine.

Mais nous apporterons un regret si sévère,
Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme,
Que le chef le prendra pour un sac de prière,

Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme,
Navire appareillé sous Septime Sévère,
Double vaisseau de charge aux pieds de Notre Dame.

Variantes :

- 4 : « D'humilité, d'orgueil et de simple verveine ; » (BPCU). [A]
10 : « Et si nourri d'honneur et si creusé de flamme, » (LTP). [B]
13 : « Navire appareillé sous Septime-Sévère, » (LTP). [C]

États du texte :

- Texte original manuscrit : CPO – texte ici suivi
- CQ = original : *Cahier de la quinzaine XIV-10*, 11 mai 1913 (BAT du 6 mai 1913)
- MC = original : Charles Péguy, *Morceaux choisis des œuvres poétiques*, Ollendorff, 21 mars 1914
- Variante A : BPCU = *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, 3^e année, supplément au n° 24, 20 avril 1913
- Variantes B et C : LTP = *Le Temps présent*, nouvelle série, 7^e année, t. I, n° 4, 2 avril 1913

París, barco de carga

*Doble barco de carga en la orilla del Sena,
bajel de oro y de púrpura, de mirra y cinamono,
navío de centeno, trigo y justeza de alma,
de humildad y de orgullo y de simple verbena.*

*Nuestros padres colmáronte de una tan larga pena
desde que hace mil años que atracas en la orilla
que ya ninguna carga es pesada a tu remo,
ni hay navío que tenga tan llena su bodega.*

*Mas será tal la pena que nostros tengamos,
y tan fuerte de amor y tan alta de llama,
que el Capitán, tomándola por bandera de rezo,*

*mandará que la izen bajo de la oriflama,
bajel bajo Septimio Severo aparejado,
doble barco de carga al pie de Notre-Dame.*

Traduction espagnole :

Vicente Pola, dans Ch. Péguy, *Poesías*, Madrid, Editorial Hispánica,
« Adonais », 1943, p. 21.

Parigi nave da carico

*Doppia nave alle rive della Senna...
colma di mirra, cinnamomo e porpora,
e di granaglie e di giustizia d'anima,
d'umiltà, di superbia, di verbena;*

*i padri ti hanno colmata di pena,
dai mill'anni che tu vieni sull'onda,
nessuna nave tanto il remo affonda,
e non esiste stiva così piena.*

*Ti porteremo un rimorso severo,
forgiato dall'onore e dalla fiamma,
lo crederanno un sacco di preghiera,*

*e verrà issato fino all'orifiamma,
tu, armata sotto a Settimio Severo,
o nave, ai piedi della Nostra Donna.*

Traduction italienne :

Annamaria Avanzini, dans Ch. Péguy, *Poesie*, Nuova Accademia Editricie,
« Il mosaico dei poeti », Milan, 1959, p. 87.

Parigi nave da carico

*Doppio cargo alle rive della Senna,
d'oro e porpora e mirra e cinnamomo,
di grano e segale e giustezza d'anima,
e d'umiltà, d'orgoglio e di verbena;*

*di lunga pena i padri t'han colmato,
dopo millenni che tu vieni all'onda,
che nessun carico è sì greve al remo,
e nessun'altra stiva sì pigiata.*

*Ma sì serio rimpianto apporteremo,
d'onor nutrito e fondo per la fiamma,
che al capo sembrerà sacco di preci,*

*e l'isserà fin su all'orifiamma,
armato sotto Settimio Severo,
doppio cargo ai pie' di Nostra Donna.*

Note :

13 : « Settimio Severo » : *Imperatore dal 193 al 211: curò l'organizzazione delle province e pacificò l'impero. Era stato governatore in Gallia nd 187.*

Traduction italienne :

Giorgio Francini OSM, *Péguy alla Vergine. « L'Arazzo di Nostra Signora »*, Rome, Centro di Cultura Mariana «Madre della Chiesa», « Testi », 1978, p. 80.

Paryż, statek ładowny

*Statek ze złotem, myrrą, purpurową wełną,
Podwójny statek wzdłuż brzegów obydwu Sekwany,
Cynamonem, pszenicą, żytem ładowany,
Prawością, pychą, pokorą i zwykłą werweną ;*

*Trud ojców twym ładunkiem i grzechów ich ceną,
Przez lat tysiąc i tysiąc odkądś zwodowany.
Że na żadnym nie pracują tak ciężko wiosłami
I żadnego tak nigdy ładunki nie napętnią.*

*Lecz przynosimy dzisiaj swój żal tak surowy,
Tak wspierany honorem, objęty przez płomień,
Że wódz go przyjmie jako wór pokutnych modlitw,*

*I wciągnąć każe aż do dumnej oryflammy.
Już za Septyma Sewera do drogi gotowy,
Podwójny statek ładowny u stóp Najświętszej Panny.*

Note :

12 : « Oriflamme » – chorągiew bojowa królów francuskich.

Traduction polonaise :

Bogdan Ostromecki dans Ch. Péguy, *Poezje*, Varsovie, PAX, 1978, p. 115.

Париж – грузовой корабль

*Двойной бездонный трюм на двух уступах Сены,
Фрахтовщик пурпура и драгоценных мирр,
Корабль, грузивший хлеб и правосудный мир,
Гордыню терпкую и кроткий дух вербены, —*

*Ты скорбьюотягчён, как золотом Офир;
Страданьями отцов тяжести твои накрены.
Раздутой нет боков над чашей водной пены
Перегрузил нутро тысячелетний пир.*

*Но мы тебе несём, вослед угасшей вере,
Суровую тоску с тревогой пополам
И опалённый стяг безвыходной потери;*

*Его мы вознесём — превыше орифламм,
Раздутых гневом бурь при Септиме Севере —
И спущенных навек к подножью Нотр-Дам.*

Note :

5 : « Офир » — легендарная страна сокровищ, куда, согласно Библии, совершали совместные морские экспедиции царь Соломон и царь Тира Хирам в поисках золота, слоновой кости и благовоний.

Traduction russe :

Alexandre Sergueïévitch Kotchetkov, dans *Sept siècles de traductions russes de la poésie française* [Семь веков французской поэзии в русских переводах], Saint-Petersbourg, Eurasie [Евразия], 1999, p. 518 (repris de *Западноевропейская поэзия XX века* [Poésie de l'Ouest européen au XX^e siècle], Moscou, Художественная литература, 1977. p. 538).

Paris cargo vessel

*Double cargo vessel on both banks of the Seine,
Vessel of purple and gold, myrrhe and cinnamon,
Vessel of wheat, rye, and justness of soul,
Of humility, of pride, and of simple vebena ;*

*Our fathers loaded you with such long troubles,
For a thousand thousand years that you met the wave,
[ici manque un vers]
And that no ship has its hold as full.*

*But we will bring a regret so severe,
And so nourished by honor¹ and so hollowed by flame,
That the master will take it for a prayer bag,*

*And will have it hoisted right under the oriflamme,
Ship decked out under Septimus Severus,
Double cargo vessel at the foot of Notre Dame.*

Traduction anglaise :

David P. Lovell, tapuscrit inédit déposé au CPO, s. d.

¹ Nous corrigeons la coquille « *honor* », cf. « *Paris Double Theatre* », v. 2.



Sceau parisien de 1200
Extrait des *Armoiries de la ville de Paris*
deux volumes, Imprimerie Nationale, 1874-1875, t. I, p. 50

II. Paris double galère

Depuis le Point du Jour jusqu'aux cèdres bibliques
Double galère assise au long du grand bazar,
Et du grand ministère, et du morne alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus publiques ;

Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques,
Et sous Napoléon Alexandre et César,
Nos pères ont tenté le centuple hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés aux pieds de Notre Dame.

Variantes :

- 1 : « Point-du-Jour » (*BPCU*). [A]
3 : « Et du grand ministère et du morne alcazar, » (*CPO*¹ et *BPCU*). [B]
9 : « Et nous, prenant leur place » (*LTP*). [C]
11 : « saignant » (*CPO*¹ et *BPCU*). [D]

États du texte :

- 1^{er} état manuscrit : *CPO*¹ (variantes B et D)
- 2^e état : *BPCU* = *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* (variantes A, B et D)
- Variante C du 2^e état : *LTP* = *Le Temps présent*
- 3^e état manuscrit = *CPO*² – texte ici suivi
- *CQ* = 3^e état : *Cahier de la quinzaine*
- *MC* = 3^e état : *Morceaux choisis*

Paris Twin-Galleys

From time of swamp to perfumed Lebanon
Paris, twin-galleys, here at anchor rode;
And then through tale of palace come and gone,
Of private griefs, of glory spread abroad,

Of Roman Emperors, of Napoleon...
When our forefathers harnessed to the load,
Who kings had borne and thrice a people's throne,
Hung over slanting oars with shoulders bowed.

We, too, are chained to this, the well-worn seat,
With body, mind and soul must ply the oars,
Bent, broken, bruised but not effete,
Slave on these galleys here between her shores:
Our soul the phoenix rising from defeat,
Our body crouched by Notre-Dame's grey towers.

Traduction anglaise :

Walter John Strachan, « Paris », *The New Statesman and Nation*, Londres, vol. XXVIII, n° 705, 26 août 1944, p. 135 (numéro historique décrivant la Libération de Paris) – repris sous le titre « Paris Twin-Galleys » dans Cecily Mackworth, *A mirror for French poetry, 1840-1940: French poems with translations by English poets*, État de New York, Freeport, Books for Libraries Press, 1947, p. 149 ; dans W. J. Strachan, *Apollinaire to Aragon: thirty modern French poets*, Londres, Methuen, 1948, p. 22 ; et une dernière fois dans W. J. Strachan, *Only connect: poets, painters, sculptors: friendships and shared passions. 1924-1994*, Angleterre, Charlbury, Jon Carpenter for The Walter Strachan Archive, 2005, p. 83.

Parigi doppia galera

*Dallo spuntar del Giorno ai cedri biblici
doppia galera lungo il gran bazar,
e il grande ministero e il tetro alcàzar,
fra lutti familiari e virtù pubbliche;*

*sotto gli ottanta re, le tre Repubbliche,
sotto Napoleone e Alessandro e Cesare
i padri hanno tentato il rischio centuplo,
fedeli e curvi sui tuoi remi obliqui.*

*Noi al lor posto sullo stesso banco,
remeremo di reni, nuca e anima,
curvi, rotti, piagati alla catena;*

*resisterem bloccati al nostro remo,
come i padri forzati sulla Senna,
galeotti stesi ai pie' di Nostra Donna.*

Traduction italienne :

Giorgio Francini OSM, *Péguy alla Vergine*. « *L'Arazzo di Nostra Signora* », Rome, Centro di Cultura Mariana «Madre della Chiesa», « Testi », 1978, p. 84.

Paryż, podwójna galera

*Od Jutrzenki po ciemny, biblijny bór cedrowy,
Podwójna galera osiadła tu gdzie wielki bazar.
I wielkie ministerstwo i mroczny alkazar,
Pośród publicznej cnoty, prywatnej żałoby.*

*Pod królów jarzmem dawnym, pod trzech Republik nowym,
Jarzmem Napoleona, Aleksandra, Cezara,
Stokrotny ojców naszych tutaj kusił hazard,
Gdy nad wiosłami twymi schylali wiernie głowy.*

*My zajmiemy ich miejsce wzdłuż tej samej ławy
Z grzbietu, karku i duszy wysiłkiem nieustannym,
Wiosłując zgięci, zmiażdżeni w swych łańcuchach krwawych ;*

*Skazańcy, dzieci skazańców, u brzegów Sekwany,
Rytm utrzymamy przykuci do wiosel swej nawy,
Galernicy, co padli, u stóp Najświętszej Panny.*

Note :

1 : « Point du Jour » – nazwa dawnej dzielnicy Paryża w południowo-wschodniej części miasta, skąd Sekwana płynie w kierunku zachodnim.

Traduction polonaise :

Bogdan Ostromecki, dans Ch. Péguy, *Poezje*, Varsovie, PAX, 1978, p. 116.

Париж — двойная галера

*Сменив библейский кедр на липы Тюильри,
Галера древняя, ты дремлешь сном закона
На рынке Министерств, в гробнице Пантеона,
Меж громких доблестей и повседневной при.*

*Двенадцать королей, ещё двенадцать, три
Республики, война, пята Наполеона...
Не наши ли отцы, давясь бессильем стона,
Влекли твоё весло с зари и до зари?*

*Мы слышим мертвецов и, ожидая смены,
Мы повелим сердцам, и чреслам, и рукам
Грести до одури, до уст кровавой пены.*

*И будем, как отцы, прикованы к скамьям,
Рабы, отцы рабов, на двух уступах Сены, —
Гребцы, простёртые к подножью Нотр-Дам.*

Traduction russe :

Alexandre Sergueïévitch Kotchetkov, dans *Sept siècles de traductions russes de la poésie française* [Семь веков французской поэзии в русских переводах], Saint-Pétersbourg, Eurasie [Евразия], 1999, p. 518.

Paris Double Galley

*Since the Point-du-Jour to the Biblical cedars
Double galley docked alongside the great bazaar,
And the great ministry, and the gloomy alcazar,
Among the private griefs and the public virtues ;*

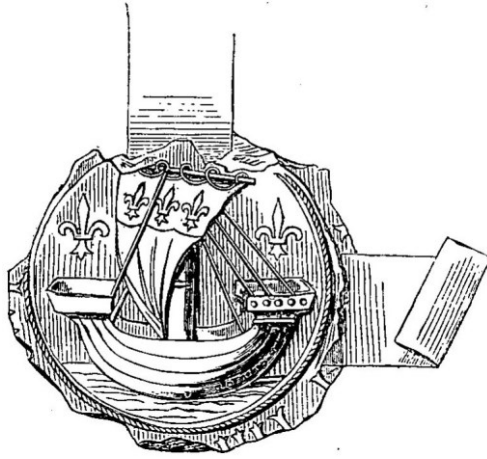
*Under the eighty kings and the three Republics,
And under Napoleon, Alexander and Caesar,
Our fathers tried the hundredfold chance,
Faithfully bent over your oblique oars.*

*And we taking their place on the same oak bench,
We will row with our backs, our necks, our soul,
Bent in two, broken, wounded, bleeding from our*

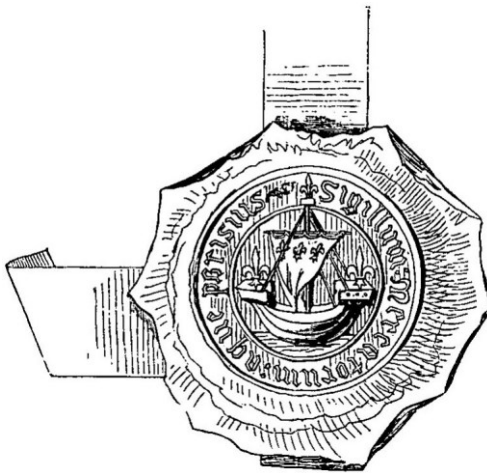
*And we will hold out riveted to our oar,
Convicts sons of convicts on the Seine's two banks,
Galley slaves laid out at the feet of Notre Dame.*

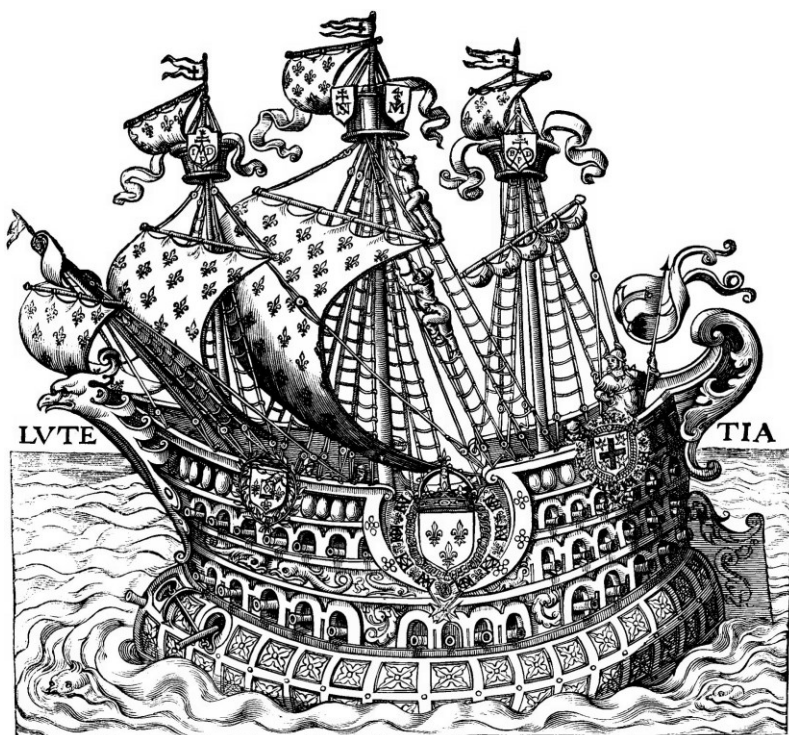
Traduction anglaise :

David P. Lovell, tapuscrit inédit déposé au CPO, s. d.



Sceau et contre-scel parisien de 1415
Extrait des *Armoiries de la ville de Paris*
deux volumes, Imprimerie Nationale, 1874-1875, t. I, p. 62





« LVTETIA »

Gravure dite du « Grand'Navire »

Marque de la Compagnie des libraires associés de Paris, 1694

Extrait des *Armoiries de la ville de Paris*

deux volumes, Imprimerie Nationale, 1874-1875, t. I, p. 70

III. Paris vaisseau de guerre

Double vaisseau de ligne au long des colonnades,
Autrefois bâtiment au centuple sabord,
Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes canonnades.

Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades,
Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves caronades.

Mais nous apporterons à tes destins géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de flamme,
Un cœur si curieux de tous les océans,

Soldats fils de soldats sous la même oriflamme,
Qu'on nous mettra valets de tes canons béants,
Monstres verts accroupis aux pieds de Notre-Dame.

Variantes :

7-8 : « de l'un à l'autre bord / Tonnait l'ardent tocsin » (mss CPO¹). [A]

14 : « Notre Dame. » (*LTP*). [B]

États du texte :

- 1^{er} état manuscrit : CPO¹ (variante A)
- 2^e état manuscrit : CPO² – texte ici suivi
- *BPCU* = 2^e état : *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*
- *CQ* = 2^e état : *Cahier de la quinzaine*
- *MC* = 2^e état : *Morceaux choisis*
- Variante B du 2^e état : *LTP* = *Le Temps présent*

Parigi vascello di guerra

*Doppio vascello lungo i colonnati,
già struttura dal centuplo portello,
oggi officina e cassaforte chiusa
sul segreto di sorde cannonate.*

*Calde canzoni i padri t'han danzato,
di belle morti il sangue t'ha infiorato,
quando ai due lati sul castel di prua
balzava il branco delle carronate.*

*Ma al tuo destin gigante porteremo
un cuor sì serio e sì di fiamma acceso,
e di tutti gli oceani sì curioso,*

*per la stessa orifiamma anche noi militi,
che ci faran valletti ai tuoi cannoni,
mostri verdi ai pie' di Nostra Donna.*

Note :

8 : « Carronate » : *Specie di artiglieria marina, corta di canna e grossa di calibro, di poca volata.*

Traduction italienne :

Giorgio Francini OSM, *Péguy alla Vergine. « L'Arazzo di Nostra Signora »*, Rome, Centro di Cultura Mariana «Madre della Chiesa», « Testi », 1978, p. 90.

Paryż, okręt wojenny

*Podwójny okręt liniowy w cieniu kolumnady,
Niegdyś statek setkami strzelnic opatrzony,
Dziś stalownia, skarbiec skryty w żelazne osłony
Pod siedmioma pieczęciami głuchej kanonady.*

*Ojcowie na twą cześć tańczyli serenady,
Więczyli cię przez krwawe, najpiękniejsze zgony,
Jak na przednim pokładzie, na obydwie strony
Burtami okrętowe wstrząsały armaty.*

*Ale my niesiemy twemu wielkiemu przeznaczeniu
Serce tak otwarte na wszystkie oceany,
Serce wierne, spalone w ofiarnym płomieniu,*

*Żołnierze, dzieci żołnierzy spod tejż oryflammy,
Że strzec nam rozkazano twych armat w jej cieniu,
Tych zielonych potworów u stóp Najświętszej Panny.*

Traduction polonaise :

Bogdan Ostromecki, dans Ch. Péguy, *Poezje*, Varsovie, PAX, 1978, p. 117.

Париж – военный корабль

*Двойной корабль войны вдоль стройных колоннад.
Когда-то в сто бойниц гора сторожевая,
Теперь — большой завод, живая кладовая,
Под вой зелёных жерл скопившая свой клад.*

*Отцы тебе несли горячих песен ад,
Ты щедро расцветал, их жизни выпивая,
Когда на гордый бак, гремя, скакала стая
Визгливых штуцеров и гулких каронад.*

*Но мы тебе несём с последним приговором
Сердца, раскрытые всем бедам и ветрам,
Сердца, взалкавшие по всем морским просторам.*

*Последние бойцы угасших орифламм,
Зелёных демонов, оскаленных дозором,
Мы весело сожмём подножье Нотр-Дам.*

Notes :

8 : « Каронада » — короткое гладкоствольное орудие конца XVIII в.

12 : « Орифламма » — знамя французских королей.

Traduction russe :

Alexandre Sergueïévitch Kotchetkov, dans *Sept siècles de traductions russes de la poésie française* [Семь веков французской поэзии в русских переводах], Saint-Pétersbourg, Eurasie [Евразия], 1999, p. 518.

Paris War Ship

*Double line vessel along the colonnades,
Formerly ship with a hundredfold cargo doors,
Today a heavy factory, an enormous safe
Closed on the secret of the muted canonnades.*

*Our fathers danced to hot serenades for you,
They made you bloom with blood from the finest death,
When at the forecastle toward one and the other side
Bounded the flock of the heavy caronades.*

*But we will bring to your giant destinies
A heart so serious and burned by flame,
A heart so curious about all the oceans,*

*Soldiers sons of soldiers under the same oriflamme,
That they would make us valets of your gaping cannons,
Green monsters curled up at the feet of Notre Dame.*

Traduction anglaise :

David P. Lovell, tapuscrit inédit déposé au CPO, s. d.



Armoiries de Paris, faïence, 1904
Centre de santé de l'Épée de Bois
Paris, V^e arrondissement

IV. Paris double théâtre

Double théâtre inscrit aux deux coteaux de Seine
Où l'honneur et l'amour également tragique
Nourrissaient pour la guerre un peuple stratégique
Par dessus le fatras d'une glose malsaine.

Nos pères t'ont sacrée ô la plus haute scène
D'où le vers et la prose également stoïque
Se soient jamais versés sur un peuple héroïque
Par dessus le plâtras du scholiaste obscène.

Mais nous apporterons de si humbles mystères,
Si lourds de confiance et du secret de l'âme,
Que le plus mâle acteur pour de nobles parterres

Les jouera sans décor, sans femme et sans programme,
Double berceau du *Cid* et des *Trois Mousquetaires*,
Théâtre de jongleurs aux pieds de Notre Dame.

Variantes :

- 1 : « Double théâtre assis aux deux coteaux de Seine, » (*FACP*, *P¹* et *Pléiades* précédentes) [A] ; « Double théâtre inscrit aux deux coteaux de Seine, » (*P²*) [B].
- 2 : « également tragique, » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [C]
- 3 : « un peuple stratégique, » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [D]
- 4 : « Par-dessus » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [E]
- 5 : « Nos pères l'ont sacrée, ô la plus haute scène, » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [F]
- 7 : « sur un peuple héroïque, » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [G]
- 8 : « Par-dessus » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes). [H]
- 11 : « Que le secret acteur pour les secrets parterres » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes, *Enchères*). [I]
- 12 : « tout le long du temporel programme » (*FACP*, *P²* et *Pléiades* précédentes) [J].
« tout le temps du temporel programme » (*Enchères*) [K].
- 14 : « Théâtre de jongleur » (*P¹* et *Pléiades* précédentes). [L]

États du texte :

- 1^{er} état : *FACP* = *Feuillet de l'Amitié Charles-Péguy*, n° 36, décembre 1953, p. 5
- Variantes du 1^{er} état : Charles Péguy, *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1251 ; 1957, p. 1514 ; 1962, p. 1519 (non 1957, p. 1519 comme indiqué en *P²* 1770) ; *P¹* 1571 [ACDEFGHIJL]
- Variantes du 1^{er} état : *P²* 1163 [BCDEFGHIJ]
- 2^e état manuscrit = *Enchères* (coll. part.) [IK]
- CPO³, 3^e état manuscrit – texte ici suivi, même si Lovell traduit le 1^{er} état.

Paris Double Theatre

*Double theatre seated on the slopes of the Seine,
Where honor and love equally tragic,
Nurtured for war a strategic people,
Above the hotchpotch of an unhealthy commentary.*

*Our fathers hallowed it, on the highest scene,
From where verse and prose equally stoic
May ever be poured over an heroic people,
Above the rubbish of the obscene scholiast.*

*But we bring such humble mysteries,
So heavy with confidence and the soul's secret,
That the secret actor for the secret theatre audience*

*Will play then the length of the temporal program,
Double cradle of *The Cid* and *the Three Musketeers*
Minstrel's theatre at the feet of *Notre Dame*.*

Cantiques et hymnes latins en l'honneur de Jeanne 1891-1960

R. Vaissermann

L'hymnologie est une discipline peu pratiquée en France au sens scientifique, tel est le constat d'Édith Weber dans *La Recherche hymnologique*¹ : n'est-ce pas dommage ? Il faudrait étudier d'abord plus en détail, pour le cas de Jeanne d'Arc, les pratiques religieuses ayant précédé la reconnaissance officielle par l'Église des mérites de Jeanne, déclarée vénérable, bienheureuse puis sainte. Mais les dernières années du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle nous semblent un objectif plus à notre portée : la période² nous fournit des hymnes officielles, d'une part, chantées dans les églises le plus souvent, et d'autre part, des hymnes personnelles, qui d'ailleurs ont parfois reçu *l'imprimatur*. La majorité d'entre eux sont de langue française, mais il s'en trouve aussi de langues étrangères et même de langues régionales. Celles en latin attirent notre curiosité aujourd'hui et nous ne donnerons qu'un aperçu des hymnes personnelles, sans chercher l'exhaustivité.

Nous commencerons [A] par cinq hymnes à Jeanne d'Arc de l'avocat orléanais Hippolyte-Gabriel Alardet (1835-1913), docteur en droit, qui participa en amateur, sa vie durant, à divers concours poétiques. Pendant les trois années qui précédèrent la promulgation du décret de vénérabilité de Jeanne d'Arc (1894), il envoya ces poèmes à l'Académie de Sainte-Croix – à laquelle il appartenait et qui les édita³. Alardet utilise successivement : la strophe saphique d'Horace (« *Alme cælestum genitor potensque...* »), c'est-à-dire trois

¹ Édith Weber, *La Recherche hymnologique*, Beauchesne, « Guides musicologiques », 2001.

² Un coup de sonde dans cette période a aussi l'avantage de compléter les données fournies par Pierre Lanéry d'Arc dans son monumental *Livre d'or de Jeanne d'Arc*.

³ Gabriel Alardet, « Hymne à Jeanne d'Arc », *Académie de Sainte-Croix d'Orléans. Bulletin trimestriel*, Orléans, 1^{re} année, n° 2, avril-juin 1891, pp. 45-46 [A¹] ; 2^e année, n° 6, novembre-décembre 1892, pp. 93-96 [A² et A³] ; 3^e année, n° 8, avril-juin 1893, pp. 124-128 [A⁴ et A⁵]. Le Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans conserve un tiré à part des trois premières hymnes (cote 74-12-2463) qu'Olivier Bouzy, directeur-adjoint du Centre, a eu l'obligeance de m'envoyer.

vers saphiques, de onze syllabes chacun, suivi d'un adonique, de cinq syllabes : (- ∪ | - ∷ | - // ∪ ∪ | - ∪ | - ∷) x 3 + (- ∪ ∪ // - ∷) [A¹] ; la strophe asclépiade A, elle aussi recherchée par Horace, composée de trois asclépiades mineurs (- - | - ∪ ∪ | - // - ∪ ∪ | - ∪ ∪) et d'un glyconique en rupture (- - | - ∪ ∪ | - ∪ ∪) [A²] ; la strophe alcaïque, en deux hendécasyllabes (- - ∪ - | - // - ∪ ∪ - | ∪ -), en un ennéasyllabe (- - ∪ - | - ∪ - | -) et en un décasyllabe (- ∪ ∪ | - ∪ ∪ - | ∪ - | -) [A³] ; le distique élégiaque, alternant hexamètre et pentamètre dactyliques [A⁴] ; des quatrains enfin de dimètres iambiques (∪ - | ∪ - // ∪ - | ∪ -) [A⁵]. L'admiration d'Alardet pour notre héroïne, faisant feu des formes métriques les plus subtiles, va jusqu'à demander au pape la canonisation de Jeanne.

Suivent [B] deux petits cantiques latins dus à Alphonse-Gabriel Foucault (1843-1930), archevêque-évêque de Saint-Dié, qui en composa paroles et musique l'année de la béatification de Jeanne¹. Domrémy-la-Pucelle ne se trouve-t-elle pas dans son diocèse ? « *Petri qui tenet solium...* » est à l'honneur de Pie X, qui inscrivit Jeanne au rang des bienheureux ; la mélodie de ce *rythmus* a été composée dans le mode majeur moderne par dom Joseph Pothier (1835-1923). Ce dernier, enfant du diocèse de Saint-Dié, présidait alors la Commission pontificale pour l'édition vaticane des livres liturgiques grégoriens. L'hymne fut chantée à Saint-Pierre de Rome par les pèlerins français aux fêtes de la béatification. Si ses quatrains, hétérométriques, se composent d'une alternance d'octosyllabes et de pentasyllabes aux rimes croisées, son répons en revanche utilise trois vers de sept syllabes rimant entre eux et un pentasyllabe redoublé. Ces heptasyllabes présentent deux trochées suivis d'un dactyle. « *Concórdent nostris cælica...* », en forme de pièce populaire, fut elle aussi chantée à Rome pour la béatification ; elle est imitée d'un chant allemand de pèlerinage. Ses quatrains font harmonieusement alterner dimètres (∪ - | ∪ - // ∪ - | ∪ -) et monomètres iambiques (∪ - | ∪ -), avec substitution possible de longues aux brèves dans tous les pieds, ce qui préserve octosyllabes et tétrasyllabes.

¹ Mgr Alphonse-Gabriel Foucault, « Deux rythmes latins pour les fêtes de Jeanne d'Arc », *La Tribune de Saint-Gervais. Revue musicologique de la « Schola cantorum »*, 15^e année, n° 5, mai 1909, pp. 105-106 (cf. *Semaine religieuse de Grenoble*, t. XLI, 1909, p. 657). La première traduction que nous donnons ci-après est la version prosaïque – très probablement due à l'auteur – qu'on trouve dans Anselme Mouchard (éd.), *Les Fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc. Rome, Orléans, la France (1909)*, Lethielleux, 1910, p. 468.

Quant au refrain, il préfère – comme dans « *Petri qui tenet solium...* » – l’impair, avec trois heptasyllabes rimant entre eux (trois dimètres trochaïques catalectiques) et deux pentasyllabes (dimètres iambiques analectiques). Olivier Bouzy a également trouvé pour nous un long et très-intéressant « *De beata Joanna hymnus* » dû à l’évêque de Saint-Dié (« *Errantem per agros dum sequitur gregem...* », 17 mars 1909), que nous traduirons et étudierons ultérieurement.

Suit [C] un rythme grégorien du chanoine Niollon : « *Lucet en fausta dies !* »¹, probablement de même année. Nous ne savons que peu de choses sur ce chanoine, sinon qu’il exerçait dans les Bouches-du-Rhône et qu’il semble y avoir été vicaire général. La strophe qu’il utilise ici est un quintil de quatre vers de sept syllabes suivis d’un pentasyllabe – longues et brèves se succédant dans une grande variété. L’effort du poète a porté plutôt sur les rimes, au schéma subtil : *aa + bb + (a / b / c)*.

Nous donnons après cela [D] les quatre hymnes proposées à l’Église par l’abbé Gustave Vié (1849-1918)² cette même année. Sa proximité avec Jeanne vient notamment du fait qu’il est issu d’une famille de paysans aisés du Loiret, et qu’il fit ses études théologiques puis sa carrière ecclésiastique à la Chapelle-Saint-Mesmin et à Orléans. Après avoir été grand vicaire honoraire d’Orléans et supérieur du Petit Séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin (1895-1901), l’auteur de la fameuse cantate « L’Étendard de la Délivrance »³ et d’autres œuvres d’inspiration johannique, était en 1909 supérieur à Pont-Levoy dans le Loir-et-Cher. Ces quatre hymnes, remaniées, deviendront officielles, au contraire des deux

¹ Donné dans Pascal-Raphaël Ambrogi et Dominique Le Tourneau, *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d’Arc*, Desclée de Brouwer, 2017, pp. 391-392. Nous ne retouchons que ce que nous considérons être des coquilles de cette édition, ainsi que l’avant-dernier vers, en écrivant « Charles » au lieu de « le roi Charles ».

² Révélées à titre posthume (dans Gustave Vié, *À l’autel de sainte Jeanne d’Arc*, Orléans, Marron, 1920) mais remontant à 1909, elles sont étudiées par l’abbé Alfred Dabin en France (« L’Office de la bienheureuse Jeanne d’Arc », *La Tribune de Saint-Gervais*, 21^e année, n° 4, mars 1920, pp. 89-93 et n° 5, avril 1920, pp. 113-116) ainsi que par monseigneur H. T. Henry aux États-Unis (« *Office hymns of St. Jeanne d’Arc* », *The Ecclesiastical Review*, Philadelphie, 7^e série, vol. IV, t. LXIV, n° 5, mai 1921, pp. 481-493).

³ Ainsi que rappelé dans Julie Deramond, « Les cantiques sur Jeanne d’Arc ou quand l’Église fait sa publicité (entre 1870 et 1920) », *Le Temps des médias*, n° 17, 2^e livraison 2011, pp. 21-29 – l’article n’étudie que les cantiques écrits en français.

poèmes de Vié que nous donnons pour finir cette section : « *O Puella, / Quasi stella...* »¹, due à monseigneur Vié et composée de sizains dont chaque tercet est formé de deux tétrasyllabes suivis d'un heptasyllabe – aux rimes travaillées, qui obéissent au schéma suivant : *aab ccb* ; « *Gemma tuæ, Johanna, Patriæ...* »², elle aussi remarquable, écrite en quintils à rythme décasyllabique – composés en réalité de quatrains aux rimes plates (peu variées mais fort riches) suivis d'une exclamation tétrasyllabique.

Les huit pièces suivantes³ [E] sont traduites par le chanoine Irénée Mauri (1849-1926), originaire de l'Hérault, qui fit une grande part de sa carrière ecclésiastique à Montpellier, Grenoble, Saint-Jean de Pézenas et Béziers. Nous redonnons les deux hymnes de Vié précédemment édités pour respecter la cohérence de l'ensemble réuni par le chanoine Mauri. Ce dernier fournit d'autres pièces, dont il n'indique pas les auteurs : quatrains de dimètres iambiques (E, 1, I et 1, III) – à la manière d'un Horace (« *Ut prisca gens mortalium...* ») et comme les hymnes des Petites Heures, « *Jesu coróna* » ou « *Veni Créator Spíritus* » –, strophes saphiques (E, 1, II) comme dans la première hymne d'Alardet, quatrains monorimes (et souvent de rime riche) d'heptasyllabes composés de deux trochées suivis d'un dactyle (E, 2, III) comme dans le répons de « *Petri qui tenet solium...* », sizains d'heptasyllabes composés de deux trochées suivis d'un dactyle en *aab ccb* et inspirés de la prose du jour de l'Assomption (E, 2, V).

Nous y ajoutons enfin [F] les textes poétiques latins célébrant dans l'Église catholique Jeanne d'Arc, du projet liturgique émanant du diocèse d'Orléans en 1909 à la messe du 30 mai consécutive à la réforme rituelle des années 1960 en passant par la messe de la

¹ D, 2, I = E, 2, II. Attribution correcte à monseigneur Gustave Vié dans le même *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc* (p. 1917), mais la traduction par Mauri y est présentée comme un poème indépendant de 1909 : « Ton nom scintille » (p. 1177). Attribution erronée à Mauri dans Y. Avril et R. Vaissermann, *Jeanne d'Arc. La voix des poètes*, Orléans, Paradigme, 2008, pp. 139-140, 238-239 et note, p. 294.

² D, 2, II = E, 2, IV. Attribution correcte à Vié dans le *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc* (p. 1917). Mauri traduira un texte qui contient une importante variante pour les deux derniers mots : « *Christum Cælestium* », au lieu de « *choris Cælestium* ».

³ Chanoine Irénée Mauri, *Nouvelles hymnes liturgiques romaines et orléanaises de la bienheureuse Jeanne d'Arc*, Lethielleux, 1909 et *Paraphrase poétique de nos chants d'Église*, deux tomes, Lyon, Poncet – Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1907-1909 et 1910, t. II, pp. 222-239.

bienheureuse Jeanne d'Arc – qui fut promulguée le 25 août 1909, qui fut appliquée pour la première fois en 1910 et qui devint, bien sûr, en 1920 une messe de sainte Jeanne d'Arc, vierge.

Les hymnes de messeigneurs Foucault et Vié sont ici une heureuse exception : il est habituellement malaisé de déterminer les auteurs des hymnes, puisque les liturgistes se cachent derrière une humilité de bon aloi et travaillent d'ailleurs en groupe, notamment au sein de la Sacrée Congrégation des Rites, qui valide le texte des messes – lequel paraît *in fine* sans nom d'auteur. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que le premier jet des hymnes anonymes qui suivent est dû à un ou plusieurs liturgistes francophones et probablement français.

Les textes les plus curieux sont sans conteste ceux du projet de messe de 1909, que le quotidien *La Croix* publie le 27 août 1909 en page 3. Voulait-on ainsi soutenir les efforts des liturgistes français ? C'était néanmoins trop tard, vu la date de promulgation au Vatican. On découvrira que le premier jet de l'hymne « *Salve, virilis pectoris...* » diffère assez sensiblement de la version définitive, toujours en usage, et qu'un projet d'hymne, « *Jamdudum variis cladibus obruta...* », a, lui, disparu corps et bien dans la version définitive de la messe de Jeanne d'Arc. On ne s'étonnera pas en tout cas de ce que ces hymnes n'aient pas été intégralement traduites en vers français si l'on garde à l'esprit qu'elles ne constituaient qu'un projet, inachevé.

L'office de la bienheureuse puis de sainte Jeanne d'Arc, de 1909 à 1960, contient quatre hymnes propres – une pour chacune de ses heures principales –, quantité assez rare au bréviaire romain. Fidèles à l'Histoire, elles suivent un bel ordre chronologique qui est aussi géographique, puisqu'elles sont centrées successivement sur Domremy, Orléans, Reims et Rouen. De mètres variés, elles se chantent sur des airs hymniques déjà connus :

- « *Stat cultrix vigilans...* » est écrite en strophes asclépiades – comme « *Te Joseph célèbrent...* » ou « *Sanctorum méritis...* » – et chante la jeunesse innocente de la vierge de Domremy, son obéissance intrépide aux apparitions de saint Michel et des saintes ;
- « *Aureliáni túrribus...* » présente des dimètres iambiques pour célébrer la délivrance d'Orléans et les autres victoires qui permirent le sacre de Charles VII ;

- « *Hóstium victrix...* » présente des strophes saphiques – comme « *Iste confessor* » – et exalte le sacre de Reims, voyant triompher Jeanne ;

- « *Salve, virilis pectoris...* » est de même en vers iambiques pour dire la mort héroïquement chrétienne de Jeanne, implorée pour le salut de ses concitoyens.

La suppression des premières Vêpres pour les fêtes de 2^e classe a rendu en 1960 nécessaire une nouvelle distribution des hymnes de sainte Jeanne d'Arc dans le Propre de France : on créa alors pour Laudes l'hymne « *Armata nunc ad regiam...* », célébrant l'épopée guerrière de Jeanne, tandis que « *Stat cultrix vigilans...* » passait à Matines.

Mais les années 1950 et surtout 1960 virent s'étendre considérablement l'usage du français dans la liturgie. Le concile Vatican II, à l'automne 1962, examina pendant plus de vingt jours la question liturgique, et le cardinal Montini, futur Paul VI, y fit une déclaration remarquée :

L'emploi de la langue ancienne et ancestrale, c'est-à-dire la langue latine dans l'Église latine doit demeurer ferme et inébranlable dans les parties du rite qui sont sacramentelles et sacerdotales, dans le sens propre et réel du mot. [...] Mais en ce qui concerne le peuple, il faut éliminer des parties didactiques de la sainte liturgie toute difficulté de compréhensibilité et offrir aux fidèles l'occasion d'exprimer en paroles intelligibles des prières qu'ils adressent à Dieu.

Place fut alors officiellement faite aux langues vernaculaires pour « un certain nombre de prières et de chants », d'après les termes de la constitution *Sacrosanctum Concilium* – tandis que le latin conserva la priorité dans les éditions rituelles officielles. Mais, dans l'usage, le vernaculaire l'emporta de plus en plus nettement. Amateurs de musique sacrée et traditionnalistes luttèrent contre les pertes – théologiques, culturelles, sentimentales – provoquées par la relégation du latin aux oubliettes. Pratiquer les hymnes était dépassé pour les modernistes... Furent délaissées les hymnes dont l'air, faute de traduction respectant le rythme de l'original, n'était plus pratiqué. Et puis, que vaut de chanter une chanson traduite ?

C'est le moment de préciser que toutes les hymnes de ce petit recueil sont traduites par leurs auteurs, à quelques exceptions près, qui portent une mention contraire ; et il est grand temps de

remercier Yves Avril d'avoir patiemment relu toutes nos traductions, fautives bien plus souvent que nous ne l'eussions tous deux souhaité.

Ajoutons, pour finir, que nous avons à l'idée de traduire à terme le très-étonnant *Canon pour fêter les saintes Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux* rédigé par le père Siméon (Dourassov) pour l'office du 30 mai. Ce texte liturgique récent est écrit en slavon d'Église (même s'il se trouve en ligne en orthographe moderne) par un Vieux-Croyant et pour les Vieux-Croyants – branche de l'orthodoxie séparée de l'Église orthodoxe russe depuis les réformes engagées par le patriarche Nikon en 1666-1667, refusées par eux.

A. Cinq hymnes de Gabriel Alardet (1891-1893)

1. Hymne à Jeanne d'Arc n° 1

I. Sat tua in nostram, Deus, ira gentem
Jam diù sævit meritò, diùque
Jam sat Anglorum fera gens in arva
Non sua regnat.

II. Angelum flexus citò mitte magnum,
Turba per quem olim cecidit rebellis !
Martyres binæ comitent, sororis
Omina palmæ !

III. Quò volant prompti simul ? Alma Virgo
In salutem orbis meruit vocari ;
Galliæ virgo decet in salutem
Altera surgat.

IV. Nuntios audit superos : laborem
Quem Deus mandat, pia non recusat,
Nec, Dei fidens ope, jam pavescit
Visere bella.

V. Nunc amor sanctus taceat parentum !
Quin nec obsistant lacrimæ potentes !
Sueta fuso nunc teneant virile
Brachia ferrum !

VI. Hostium invicto petitum labore,
Non vocat frustra Genabum puellam :
Illa spem reddit, generosam in urbem
Agmina ducens.

VII. Femina pugnat duce miles acer,
Donec in cœlis Anianus orat.
Solutus at vincit, prece victus ipse,
Conditor Orbis.

A. Cinq hymnes de Gabriel Alardet (1891-1893)

1. Hymne à Jeanne d'Arc n° 1

1. *C'est bien assez, ô Dieu : contre nous ta colère
Depuis longtemps déjà sévit – à juste titre ;
Depuis longtemps déjà le cruel peuple anglais
Sur les terres d'autrui ose étendre son règne !*

2. *Fléchis donc et envoie cet archange au plus vite
Qui mit bas autrefois une foule rebelle !
Que l'accompagnent deux martyres, en présage
De la palme que tu destines à leur sœur !¹*

3. *Où volent-ils, résolus, de concert ? La Vierge
Pour le salut du monde a toujours mérité
Le nom de mère ; pour le salut de la France
C'est pourtant une autre vierge qui doit surgir.*

4. *Elle entend les messagers du Ciel et accepte
Pieuse, la mission que Dieu lui assigne,
Toute confiante dans le divin secours
Elle ne blémit plus à la vue des combats.*

5. *Que des parents l'amour sacré se taise enfin !
Que les larmes ne puissent faire aucun obstacle !
Et que la main, habile au fuseau, désormais
S'empare du viril fer et haut le brandisse !*

6. *Harcelé par l'effort incessant des Anglais,
Ce n'est pas en vain qu'Orléans appelle à l'aide
La Pucelle : dans cette ville courageuse
L'espoir renaît par elle à la tête des troupes !*

7. *Lorsqu'une femme le conduit, âpre au combat
Est le soldat ! Et ce, tant qu'au ciel Aignan prie.
Mais Il est seul, le Créateur du Monde, à vaincre,
Même s'il est vaincu par toutes nos prières !*

¹ Saint Michel, qui combattit les anges déchus ; saintes Catherine et Marguerite.

VIII. O dies felix, memoranda Gallis,
Qua fugam demum properavit Anglia,
Debitis gratè celebranda festis
Jure quotannis !

IX. Præmium te quod manet, ô Johanna ?
Heu ! rogum victi tibi moliuntur,
Stulta se, non te, nece gloriosa,
Anglia damnat.

X. Functa, non armis, prece sed potenti
Cæptum opus prorsus perages, nec unum
In suis hostem patietur oris
Gallia vivum.

XI. Voce nos una Dominum precamur,
Mox ut in templis populo fideli
Te pio tandem liceat beatam
Promere cantu.

8. Ô jour heureux, dont les Français se souviendront,
Ô jour où l'Angleterre enfin hâta sa fuite,
Et qu'il faut célébrer avec reconnaissance
Par des fêtes que nous donnerons chaque année !

9. Quelle est la récompense qui te reste, ô Jeanne ?
C'est un bûcher que les vaincus t'ont élevé :
La stupide Albion, par ce glorieux crime,
C'est elle-même et non point toi qu'elle condamne.

10. Sans plus aux armes recourir, par la prière
Tu mèneras à son terme l'œuvre entreprise,
Et que la France ne tolère plus jamais
Qu'un seul de ses ennemis vive sur son sol...

11. Quant à nous, prions à l'unisson le Seigneur,
Que notre peuple pour prix de sa fidélité
Ait le droit d'entonner enfin dans les églises
Un pieux chant qui te proclame bienheureuse.

Trad. : R.V.

2. Hymne à Jeanne d'Arc n° 2

I. Quæ per pontificem jam prius Attilæ
Lusisti rabiem, post dena¹ secula
Grates redde novas, et modo milite
Gaude virgine, Civitas !

II. Non virtus potuit maxima civium,
Non exercituum subsidium frequens,
Indignante Deo crimina Galliæ,
Hostem pellere mœnibus.

III. Ne diffide tamen : sæpius assolet
Per contempta Deus vincere fortia,
Qui victoris Hydri virgineo pede
Dirum conteruit caput.

IV. Quam delegat, ovans excipe virginem ;
At spem ne tibi dent, quæ regit, agmina,
Patronique memor semper episcopi,
Agnosce auxilium Dei !

V. En promissa tibi dat cito pignora,
Quum, se ferre retro longius inscium,
Exoptata diu mœnia deserens,
Agmen diffugit hostium.

VI. Gallis unde salus sumpsit originem,
Hunc ut prima diem tu celebres decet :
Qua major nec erit, nec fuit altera,
Exorta hinc tibi gloria.

VII. Tantis prodigiis quod Deus incipit,
Ipse et belligerûm perficiet manu ;
At cœcis male sit, cernere qui negant
Justi judicium Dei !

¹ Une main anonyme a corrigé en « *post decem* » sur le tiré à part du Centre Jeanne-d'Arc.

2. Hymne à Jeanne d'Arc n° 2

1. *Toi qui jadis as déjoué la rage folle
D'un Attila par l'entremise d'un Pontife,
De nouveau rendant grâces, dix siècles après,
Réjouis-toi, Ville, d'un soldat et d'une vierge !*

2. *Ce n'est pas la vertu civique la plus grande,
Ni le soutien constant des armées qui a pu,
Quand ton Dieu s'indignait des crimes de la France,
Chasser les ennemis de nos fières murailles.*

3. *Mais ne va pas désespérer : le plus souvent
Par de petits moyens Dieu terrasse les forts ;
Il veut qu'une Pucelle frappe la farouche
Gueule de l'Hydre jusqu'alors victorieuse.*

4. *Ovationne donc la vierge qu'Il envoie ;
Mais n'attends rien du tout des troupes qu'elle mène :
Discerne au contraire l'aide de Dieu, toujours
Te souvenant de ton patron, de ton évêque !*

5. *Tu reçois promptement tous les gages promis,
Quand, sans s'apercevoir qu'il se porte trop loin
En retrait, l'ennemi déserte les remparts
Qu'il convoitait de longue date, et doit s'enfuir.*

6. *De ce moment pour les Français naît le salut :
Tu dois la première célébrer ce jour faste !
Il ne sera point de gloire plus grande, et hier
Il n'en fut point ; la gloire de là t'est venue !*

7. *Ce que Dieu par autant de prodiges commence,
Il saura l'achever par la main des guerriers ;
Mais malheur à tous les aveugles, qui refusent
De discerner le jugement du juste Dieu !*

VIII. Nil his proficiet prœlia pergere,
Nil audere rogi virginei probrum :
Cedent arma preci quam nova nunc Deo
Martyr Gallica porrigit !

IX. Heu ! nondum precibus tu pia temperes,
Nostrum, virgo, decus, nam, quoad in suis
Hesternis sedeat Gallia finibus,
Perfectum haud opus est tuum.

X. Tu mores soboli restituas patrum !
Exultet que novis patria laureis,
Christi, qualis erat, nunc quoque filia,
Christo libera principe !

XI. Gaudentes merito muneribus novis,
Indulgente Petro, nos tibi debitam
Ante aras liceat denique Cœlitum
Hymnis promere gloriam !

8. Rien ne leur servira de s'acharner au fer,
Rien d'oser l'infamie de brûler une vierge :
Les armes cèderont à l'oraison qu'à Dieu
La nouvelle martyre française présente !

9. Pieuse que tu es, vierge qui fait l'honneur
De ton pays, poursuis tes prières pour nous
Car tant que la France en ses frontières d'hier
N'est point remise, ton œuvre n'est point achevée.

10. Fais que les fils renouent le fil des traditions !
De ses lauriers nouveaux qu'exulte la patrie !
Comme elle était jadis, la voilà de nouveau
Fille du Christ, libre et dévouée au seigneur Christ !

11. Il est bon de s'égouir de nos nouveaux présents ;
Le successeur de Pierre enfin permet qu'un hymne,
Entonné devant les autels des saints du Ciel,
Fasse éclater ce jour la gloire qui t'est due !

Trad. : R.V.

3. Hymne à Jeanne d'Arc n° 3

I. Quis per vias nunc insuperabilis
Impellit ardor, nobilis urbs, tuos ?
Debetur et Christo et Puellæ
Belligeræ decus hoc triumphi.

II. Dilecta linqvens tecta, per Angelum
Jubente Christo, visere non timet
Hostis furores sævaque arma,
Debita martyrio, Puella.

III. Tabescit Anglus, quum fugere undique,
Ducente pugnam virgine cogitur,
Insanus, asprum qui videre
Consilium Domini recusat !

IV. Exire nostris finibus Angliam
Non illa jussit, sed per eam Deus.
Non illa vincit : vincit ipse
Omnipotens per eam rebelles.

V. Unum saluti deest modo Galliæ :
Ut virgo delicta expiet innocens,
Quæquæ Tonantis pertimendum
In patriam cierant furorem.

VI. Orbem redemit sanguine Messias,
Vicere mundum sanguine martyres :
Fiet tuo nunc, ô Johanna,
Gallia martyrio redempta.

VII. En, virginem dans ignibus hostiam,
Ipsi coronam Pardus in æthere
Invitus addit, Galliæque
Inscius exsequitur salutem.

3. Hymne à Jeanne d'Arc n° 3

1. *Quelle ardeur aujourd'hui répandue, noble ville,
Pousse tes habitants à travers toutes rues ?
C'est à la Pucelle guerrière comme au Christ
Que revient la gloire du triomphe présent.*

2. *Délaissant ses foyers, sur un ordre du Christ
Dont l'Ange lui parlait, sans frayeur elle affronte
L'ennemi enragé et son arme cruelle,
Notre brave Pucelle promise au martyr.*

3. *Et dépérit l'Anglais, en s'efforçant partout
De fuir une Vierge conduisant la bataille ;
Le voici, rendu fou, qui refuse d'entendre
Le rude conseil que lui donne le Seigneur.*

4. *Que l'Angleterre enfin sorte de nos frontières,
Ce n'est pas elle, mais Dieu qui l'ordonne par elle.
Ce n'est pas elle qui remporte la victoire :
Le Tout-Puissant, lui seul, peut vaincre les rebelles.*

5. *Seule une chose manque au salut de la France :
Que l'innocente Pucelle, expie les péchés
Qui avaient excité contre notre patrie
Cette rage redoutable du Dieu Tonant.*

6. *Par son sang le Messie a racheté la terre,
Les martyrs par leur sang ont su vaincre ce monde :
Désormais c'est au tour, ô Jeanne, de la France
De se voir rachetée au feu de ton martyr.*

7. *Offrant aux flammes l'hostie qu'est cette Pucelle,
Dans les éthers un Léopard, bien malgré lui,
Décerne à l'enfant la couronne du martyr,
Concourt sans le savoir au salut de la France !*

VIII. Virgo, priorem libera civitas
Vidit triumphum nostra tuum : videt
Mœrens in ipso non minorem
Funere Rhotomagus triumphum.

IX. His major immo te manet ultimus,
Votis precantûm si Petrus annuit :
Ardebit hic et thus in aris
Juge tuis, et amor Johannæ.

8. *Ô Vierge, si libérée enfin notre ville
A vu ton triomphe premier, de ton bûcher
En revanche Rouen voit, tout en s'affligeant,
Voit un autre triomphe et qui n'est pas le moindre.*

9. *Mais un dernier triomphe t'attend, le plus grand,
Si les vœux de nos prières fléchissent Pierre :
Ici, sur tes autels, brûleront sans cesser
Et cet encens sacré, et notre amour de Jeanne.*

Trad. : R.V.

4. Hymne à Jeanne d'Arc n° 4

Laude suos, si vult, extollere pergat Achais :
 Nil huic invidias, Gallia divitior !
Carminibus nunquam celebrâsset Homerus Achillem,
 Nostram si nôsset junior historiam.
Christiadum quantò Paradisus distat Olympo,
 Divis Iliados nostra Johanna præit.
Canturus dignè Genabensis gesta Puellæ,
 Alter sufficeret vix bene Moeonides.
Si vox deficiat, meliùs facta ipsa loquentur,
 Quæ fas est *per eam* dicere *Gesta Dei*.
Cœlestis Christum parituræ nuntius olim
 Missus erat : par hanc angelus alter adit.
Ipse Deus dignam simili reputavit honore,
 Per quam est lata salus imperio Mariæ.
En notos agros docilis mœstosque parentes,
 Non sibi reddendos, tristis et ipsa, fugit.
Quæ nondum, parvis assueta, agitaverat, ecce
 Tentare haud dubitat magna, juvante Deo :
Scilicet et pectus torpenti accendere Regi,
 Ut sibi confidat fortior atque Deo,
Et, quâ flagrat, eamdem animis immittere fractis
 Objicis ignaram pigritiæque fidem ;
Hactenus invictos irrumpere fortis in hostes
 Prima, suis audax ense aperire viam,
Ut tandem Genabi, crebro tumefacta tropæo,
 Cogantur muris agmina terga dare,
Pontificisque manu consecrans unctio Regem
 Jus populo monstret religione ratum.
Ignota Alcidæ tot tantaque gesta trimestri
 Perfectis spatio dextera feminea.
Disce fugam, monitus nimiùm, properare, Britanne :
 Quæ vi suscipies, accipe ferre libens.
Jam passus gravia, hisce time graviora mereri :
 Nunquam et plectenti cedere turpe Deo.

4. Hymne à Jeanne d'Arc n° 4

*L'Achaïe agrandit ses héros par l'éloge,
Ne va pas l'envier, France plus riche qu'elle !
Jamais Homère n'eût célébré tant Achille,
S'il avait entendu raconter notre histoire.
Le Paradis des chrétiens dépasse l'Olympe,
Tout comme notre Jeanne les dieux de l'Iliade.
Pour chanter dignement la Pucelle et sa geste,
Un second Méonide¹ à peine suffirait.
Si ma voix s'enrayait, parleraient mieux les faits,
Qu'il nous faut bien nommer par elle faits de Dieu.
Jadis un messager vint des Cieux à Marie
Qui porterait le Christ : un ange aussi parla,
De même rang, à Jeanne, et Dieu les estima
Très dignes toutes deux et d'honneur et d'hommage.
Obéissante et triste, elle fuit sans revoir
Ces champs qu'elle arpentait, ses parents accablés.
Son humble sort l'avait empêché de songer
Jamais à des hauts-faits, mais voici, Dieu aidant,
Qu'elle ose encourager son roi inerte et coi,
Lui redonnant confiance en soi et en son Dieu,
Qu'elle infuse dans les cœurs brisés cette foi
Exaltante, intrépide, hostile à la paresse.
Contre des ennemis invaincus jusqu'alors,
Elle osa de l'épée ouvrir la voie aux siens,
Pour que l'Anglais, gonflé d'orgueil par ses succès,
Tournât le dos enfin aux remparts d'Orléans,
Et la main du Pontife en consacrant le Roi
Démontre que le droit reçoit l'aval de Dieu.
Par la main d'une femme en trois mois s'accomplirent
Des exploits plus nombreux que ceux du grand Alcide.
Breton, comme prédit, sache hâter ta fuite :
Ce que tu dois subir, subis-le de bon gré.
Ne va pas encourir punition plus lourde :
Nulle honte à céder au châtement divin.*

¹ La Méonie est l'une des régions à se revendiquer comme patrie d'Homère.

Insidiis captâ noli gaudere Puellâ :
Non est, qui misit, victus et Omnipotens,
Judaicâ qui perfidiâ non respuit uti,
Non aliter facinus jam sinet esse tuum.
Nunc molire rogam : tortores hostia vincet,
Divinâ victâ funere justitiâ.
Cui mater fecundo Ecclesia nata sepulcro,
Morte renascetur Gallia virgineâ.
In nos sola Dei te fecerat ira potentem :
Hanc, versis vicibus, noveris ipse pati.
En, Gallos ultura, tuis tua terra cruorem
Diffusum manibus cras bibet uncta tuum ;
Proxima quin ætas pejori sorte rebellem,
Heu ! bis te Petro viderit atque Deo.
Talia non vovit, maledicere nescia, virgo,
Quæ, viva, hostilis parca cruoris erat.
Tandem notam odisse nequis : huic ultio digna
Ad veterem precibus te revocare fidem.
Priscorum immemores odiorum nos quoque tecum
Nunc constante precum protegat auxilio,
Ne, secura Dei vicinorumque malorum,
In regno Mariæ regnet et impietas,
Neve tui hæredes odii rursùm ense ministros
Justitiæ Omnipotentis eligat esse suæ.
Hæc, virgo, avertas, pia, quos optamus, honores
Jam dudùm meritos bis meritura sacros.

Ne ris point de Jeanne en un guet-apens prise :
Le Tout-Puissant, Qui l'envoya, n'a point de chaînes !
Il s'est servi de l'infidélité des Juifs
Et permettra bientôt, semblablement, ton meurtre.
Dresse donc le bûcher : la victime vaincra,
Même si la divine justice paraît
Mise à mort ; par ta mort renaîtra cette France
Pour qui jadis notre mère l'Église est née
D'un autre sépulchre. La colère divine
Contre nous seulement t'avait donné pouvoir ;
Elle encore demain, par un sort tout contraire,
Fera connaître à tes dépens ses durs arrêts !
Vengeance enfin ! Jusqu'à plus soif boiront tes terres
Ton propre sang répandu par tes propres mains ;
Las ! un âge prochain, par un sort encor pire,
Te verra deux fois rebelle – à Pierre et à Dieu –
Malgré la Pucelle, de maudire incapable,
Qui toujours épargnait le sang de l'ennemi.
Tu ne saurais enfin haïr cette infamie :
Son vengeur te rappelle à ton ancienne foi.
Qu'elle fasse oublier les trop anciennes haines,
Veillant sur nous par le secours de la prière !
Cesse l'impiété là où règne Marie !
L'héritier de ta haine, que le Tout-Puissant
N'en fasse point le ministre de sa Justice !
Détourne ces malheurs, Pucelle qui deux fois
Mérite l'honneur sacré que nous espérons !

Trad. : R.V.

5. Hymne à Jeanne d'Arc n° 5

I. Francis amicum jure nunc
Christum canamus, virgine
Qui natus et per virginem
Dedit renasci Galliam.

II. Regina cui Deipara,
Talis decebat patriam
Tutela, quæ simul foret
Salus salutisque hostia.

III. Mirans supernis vocibus
Ad tanta mitti, nec decus
Requirit, aut dispar onus,
Ancilla Christi, rejicit.

IV. Manus ad insuetum admovet
Ferrum, sed astra suspicit,
Scriptumque vexillo tuum
Nomen, Deus, spes unica.

V. Exultat, à periculo
Erepta summo, civitas ;
Renascitur spe patria,
Regemque sacrat unctio.

VI. Cœptum ense firmetur Cruce
Opus Puellæ : per nefas,
Dei minister inscius,
Juvabit hostilis furor.

VII. Cœlo per ignes redditam
Lugere noli, Gallia :
Hostem superbum fortior
Vicit cadendo victima.

5. Hymne à Jeanne d'Arc n° 5

1. *Célébrons donc l'ami des Français :
C'est justice ! Car le Christ est né
D'une Vierge et c'est par une Vierge
Qu'à la France il donna de renaître.*

2. *La patrie qui s'est choisi pour Reine
La Mère de Dieu, en elle a trouvé
Cette protection à la fois
Salut et victime du salut !*

3. *Elle s'étonne auprès de ses voix
Qu'elles l'envoient à de si hauts faits :
Servante du Christ, elle ne veut
Ni la gloire, ni fuir son devoir.*

4. *Pour la première fois elle prend
Une épée, levant les yeux au Ciel,
Vers ton nom sur l'étendard écrit,
Ô Dieu, ô notre unique espérance.*

5. *Orléans exulte en se voyant
Arrachée à un danger terrible ;
Le pays espère de nouveau,
Et l'onction sacre le roi Charles.*

6. *L'œuvre de la Pucelle est sortie
De l'épée : que la Croix l'affermisse !
Que la rage impie des Anglais serve
D'inconsciente ministre de Dieu.*

7. *Que le bûcher la rende au Ciel, sans
Que la France se lamente : plus forte
Par sa chute, la victime a vaincu
La superbe de son ennemi.*

VIII. Sis munerum gestis memor :
Favebit, Israël nove,
Qui nationi taliter
Non fecit alteri, Deus.

IX. Francos adhuc qui diligis,
Te, Christe, fac ut diligant,
Dantique adhuc victoriam
Reddant, ut olim, gloriam !

X. Omni quidem te tempore,
Patremque et alium Spiritum,
Sed hac die nostrae magis
Gentis decet laudatio.

8. *Agis sans oublier tes devoirs :
Ton Dieu saura te favoriser,
Ô nouvel Israël, car ainsi
Il n'agit envers nul autre peuple.*

9. *Toi Qui toujours les a aimés, Christ,
Fais en sorte que les Français T'aient,
Qu'à Celui Qui donne la victoire
Ils rendent grâce comme autrefois.*

10. *Ils T'ont jusqu'aujourd'hui vénéré
Toi, le Père et l'Esprit nourricier,
Mais cette louange que T'adresse
Notre pays, triomphe aujourd'hui !*

Trad. : R.V.

B. Deux séquences d'Alphonse-Gabriel Foucault

1. In honorem Venerabilis *puis* Beatæ Joannæ d'Arc

I. Concórdent nostris célica,
O Puélla !
Tuas in laudes cántica,
O Johánna !

R/. Jubiláte, vírgines ;
Exsultáte, júvenes ;
Prædicáte míllies¹ :
« Áve, Puélla !
Áve, Johánna ! »

II. Tam multis par labóribus,
O Puélla !
Lætáre nunc honóribus,
O Johánna !

III. Ecce fidéntes ádsumus,
O Puélla !
Præcántes² audi, quæsumus,
O Johánna !

¹ On trouve aussi « *míllites* », que traduit la version poétique fournie en note.

² L'édition originale donne « *Precántes* ».

B. Deux séquences d'Alphonse-Gabriel Foucault

1. En l'honneur de la vénérable puis bienheureuse Jeanne d'Arc¹

1. Que les échos célestes répondent à nos chants en votre honneur, ô Pucelle, ô Jeanne !

R/. Soyez dans la jubilation, ô jeunes filles ; jeunes hommes, tressaillez d'allégresse ; répétez mille et mille fois : Salut, ô Pucelle, salut, ô Jeanne !

2. Vous qui avez largement suffi à la peine, réjouissez-vous maintenant d'être à l'honneur.

3. Pleins de confiance nous voici près de vous : daignez prêter l'oreille à nos prières.

¹ Version prosaïque de l'auteur ; version poétique d'Henri de Villiers mise en ligne en 2013 (<https://schola-sainte-cecile.com/2013/05/11/>) :

1. *Les célestes cantiques, / Ô Pucelle, / S'accordent avec nos louanges, / Ô Jeanne !
R/. Jubilez, vierges, / Exultez, jeunes gens, / Proclamez, soldats : / « Salut, Pucelle ! /
Salut, Jeanne ! »*

2. *Après tant de labeurs, / Ô Pucelle, / Il faut désormais se réjouir de ces honneurs, / Ô Jeanne !*

3. *Nous voici pleins de confiance, / Ô Pucelle : / Écoute ceux qui te prient, / Ô Jeanne !*

4. *Donne la gloire à la nation des Francs, / Ô Pucelle, / Et la victoire éclatante, / Ô Jeanne !*

5. *Donne-nous le succès en toutes choses, / Ô Pucelle, / Et délivre-nous du mal, / Ô Jeanne !*

6. *Fais-nous revenir au Christ-Roi, / Ô Pucelle ! / Fais de nous ses aimés et ses sujets, / Ô Jeanne !*

7. *Tu fus jadis le salut de la Patrie, / Ô Pucelle : / Désormais sois la patronne de la France, / Ô Jeanne !*

IV. Francórum genti glóriam,
O Puélla !
Et signis da victóriam,
O Johánna !

V. Da cuncta nobis próspéra,
O Puélla !
Et nos a malis líbera,
O Johánna !

VI. Nos¹ Christo Regi rédditos,
O Puélla !
Diléctos fac et súbditos,
O Johánna !

VII. Tu salus olim Pátriæ,
O Puélla !
Jam sis tutéla Gálliaë,
O Johánna !

¹ L'édition originale, corrigée ultérieurement, donne « *Ut* », qui semble moins bon.

4. À la nation française donnez la gloire et la victoire à ses étendards.

5. Accordez-nous une pleine prospérité, et délivrez-nous de tout mal.

6. Faites que nous revenions au Christ, notre Roi, et que nous soyons pour lui des sujets aussi aimés que fidèles.

7. Vous qui avez été autrefois le salut de la patrie, soyez aujourd'hui la protectrice de la France.

2. Au Souverain Pontife ou À Pie X glorifiant Jeanne d'Arc

I. Petri qui tenet solium,
Alleluia,
Et pater est fidelium,
Pio gloria.

R. Eia nunc occurrite,
Jubilantes plaudite,
Toto corde dicite :
« Ad multos annos ! » (x2)

II. Verbum qui docet nos Dei,
Alleluia,
Viamque signat fidei,
Pio gloria.

III. Joannam qui glorificat,
Alleluia,
Et nos ita lætificat,
Pio gloria.

IV. Gallos amantis Gallia,
Alléluia,
Pii sit semper filia,
Atque gloria !

2. Au Souverain Pontife ou À Pie X glorifiant Jeanne d'Arc

1. À celui qui tient le trône de Pierre,
Alléluia !
À lui qui est le père des fidèles,
À Pie, la gloire.

R. Venez, accourez désormais,
Applaudissez en jubilant
Et criez de tout votre cœur :
« Pour très longtemps ! » (x2)

2. Il nous apprend la parole de Dieu,
Alléluia !
Il montre à tous le chemin de la foi,
À Pie, la gloire.

3. Et il honore et il glorifie Jeanne,
Alléluia !
Dévotion qui nous emplit de joie :
À Pie, la gloire.

4. Que la France toujours soit donc la fille
Alléluia !
De Pie, qui aime les Français ; le soit
La gloire aussi !

Trad. : R.V.

C. Rythme grégorien du chanoine Niollon

À sainte Jeanne d'Arc

Lucet en fausta dies !
Exultate, cœlites ;
Cincta fronte laurea,
Vestra subit agmina
 Virgo Joanna.

In terris, tu, Gallia,
Instrue præconia :
Nonne, fractis hostibus,
Pacem dedit et decus
 Olim Joanna ?

De paternis gregibus,
Superorum vocibus,
Invita distrahitur,
Et eques efficitur
 Mitis puella.

Vita vivens militum ;
Quasi vallis lillium,
Quod nil unquam polluit,
Casta semper extitit
 Joanna virgo.

Aurelianensibus
Deturbatis turribus,
Secum ducens agmina,
Ingreditur mœnia
 Victrix Joanna.

Uctione regia
Signandus, lætitia
Dum tota plebs exiit,
Carolus Rhemos petit,
 Duce Joanna.

C. Rythme grégorien du chanoine Niollon

À sainte Jeanne d'Arc

Voici que brille un heureux jour ! Tressaillez, saints du ciel : le front ceint d'une couronne, entre dans vos rangs la Vierge Jeanne.

Sur terre, toi, France, prépare tes éloges : Jeanne n'a-t-elle pas jadis, en abattant tes ennemis, donné la gloire avec la paix ?

Arrachée malgré elle à la garde des troupeaux de son père, par sujet des appels du ciel, elle monte à cheval, la douce jeune fille.

Bien que vivant au milieu des soldats, semblable au lis du vallon que rien n'a jamais souillé, elle est restée toujours chaste, la vierge Jeanne.

Après avoir renversé les tours d'Orléans, Jeanne, à la tête de ses bataillons, entre victorieuse dans la ville.

Pour y recevoir l'onction royale, tandis que tout le peuple tressaille de joie, Charles se rend à Reims, conduit par Jeanne.

Signum, quum rex ungitur,
A Joanna tollitur
« Fuit in laboribus,
Sit et in honoribus »,
Dixit puella.

Si cognoscis gloriam,
Ignoras miseriam,
Per quam, Joanna, decus
Addetur præstantius
Tuæ virtuti.

Te manent angustiae
Carceres, calumniae,
Rogusque supplicii :
Sed : « Fiat, inquis, Dei
Semper voluntas ! »

Olim quæ pro patria
Cecidisti victima,
Regnans inter cœlites,
Nunc tuere concives,
Sancta Joanna.

Pendant le sacre du roi, Jeanne tient son étendard. « Il a été à la peine, qu'il soit aussi à l'honneur », dit la pucelle.

Si tu connais la gloire, Jeanne, tu ignores encore le malheur, qui va donner un plus brillant éclat à ta vertu.

Des angoisses t'attendent : la prison, la calomnie, le bûcher du supplice. Mais « que toujours, dis-tu, la volonté de Dieu soit faite ! »

Toi, qui jadis mourus victime pour la patrie, maintenant que tu règues parmi les élus, protège tes concitoyens, ô sainte Jeanne.

D. Hymnes de Gustave Vié

1. Les quatre hymnes officialisées

Hymnus I : Domni Remigii – Qualis ab infantia fuerit Johanna¹

Cum longis generet cladibus obruta
Certo Gallica gens debita funeri,
E cœlo miserans auxilium Deus,
Misit virgineâ manu².

En custos ovium valle Mosæ latet
Annorum tredecim parvula, nil sciens,
Solas docta preces, præ sociis pia,
Simplex, mitis et innocens.

Orantem Michaël Angelus edocet,
Splendentesque pari lumine virgines
Ambæ martyrii conspicuæ stolâ
Crebris alloquiis fovent.

Voces æthereas excipit et pavet,
Sed firmante Deo fortior in dies
Jam cœlo docilis, pro patria libens
Castam se vovet hostiam.

Mox dulces socias et patriam domum
Et cum matre patrem jussa relinquere,
Miles facta Dei, quo vocat Angelus,
Fertur nil trepidans eques.

Qui fecit patrias gloria sit Patri,
Qui gentes redimit gloria Filio,
Sancto Spiritui gloria, qui pias
Et fortes animas facit.

¹ Premier état de « *Stat cultrix vîgilans...* »

² Mauri éditera « *virginis in manu* » dans les *Nouvelles hymnes liturgiques romaines et orléanaises de la bienheureuse Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 14.

D. Hymnes de Gustave Vié

1. Les quatre hymnes officialisées

Hymne I : Domremy — L'enfance de Jeanne

*La France gémissait après cent ans de guerre,
Elle semblait, hélas ! condamnée à mourir,
Quand Dieu, pris de pitié, par une humble bergère
Vint de son ciel la secourir.*

*Voici la bergerette au vallon de la Meuse,
Elle ne sait encor que prier à treize ans.
Mais elle est la plus pure, elle est la plus pieuse
Et la plus douce des enfants.*

*Elle prie, et d'un Ange elle entend la parole ;
Bientôt à saint Michel se joignent à leur tour
Deux vierges, le front ceint de la même auréole,
Et qui lui parlent chaque jour.*

*En entendant les voix, elle est d'abord saisie,
Mais son Dieu rend son cœur de jour en jour plus fort,
Et docile à son ordre, elle se sacrifie
Pour son pays, jusqu'à la mort.*

*Il lui faut donc quitter la maison paternelle,
Ses compagnes, sa mère et le hameau natal,
Soldat de Dieu, volant où l'Archange l'appelle,
La voilà, sans peur, à cheval.*

*Gloire au Père Éternel qui créa les Patries,
Gloire au Fils par lequel tout peuple est racheté,
À l'Esprit Saint par qui les âmes sont remplies
D'héroïsme et de piété.*

Hymnus II : Aurelianis – Qualia bellatrix gesserit¹

Verum Dei miraculum :
Repente fit puellula
Miles viris audacior
Bellique dux interrita.

Cum firmat imbellem Deus
Artemque bellicam docet,
Nec turrium moles obest,
Nec ulla virtus hostium.

Dictis et actis milites
Convertit ad Deum feros,
Docet pudorem, candidum
Castris in ipsis liliū,

Non fundit ense sanguinem,
Dum pugnat, hostes diligit,
Amanter adstat sauciis
Reosque culpæ flet mori.

Ter sancte, ter potens Deus
Qui corda firmas et moves,
Contra malum certantibus
Da robur et victoriam.

Sit laus Patri, laus Filio,
Sit par tibi laus, Spiritus.
Quo robur infirmis viget
Et ignis ardet cordibus.

¹ Premier état de « *Aureliani turribus...* »

Hymne II : Orléans — Les exploits de Jeanne

*Vrai miracle du Tout-Puissant :
Il fait d'une simple bergère
Une héroïne, surpassant
Les plus vaillants hommes de guerre.*

*Il l'instruit dans l'art des combats,
Il change en force sa faiblesse ;
Aussi rien n'arrête ses pas.
Ni bataillon, ni forteresse.*

*À son exemple, à ses accents,
Ses fiers soldats se convertissent,
C'est un lis au milieu des camps.
Près d'elle, les vertus fleurissent.*

*Elle a l'horreur du sang versé,
On la voit prêter assistance
À l'ennemi s'il est blessé,
Pleurer, s'il meurt sans pénitence.*

*Dieu trois fois saint, trois fois puissant,
Contre le mal et pour ta gloire
Nous combattons à tout instant,
Donne-nous courage et victoire.*

*Gloire au Père, au Fils, à l'Esprit,
Dont la présence donne à l'âme
Et la vigueur qui la guérit
Et le feu sacré qui l'enflamme.*

Hymnus III : Remis – Qualem triumphum duxerit¹

Hostium victrix, properante cursu,
Advolat Remos Carolumque ducit
Ut triumphantem sacra rite signet
 Unctio Regem.

Regis ad dextram stat ovans puella :
Quod tulit belli comes et laboris,
Fert idem justi socium triumphi
 Nobile signum.

At genu flexo rogat ipsa regem
Se suis campis ovibusque reddi,
Ut piæ matri sociata vivat,
 Nescia laudis.

Sed manet major meliorque merces,
Te novus poscit labor et triumphus :
Qui vocavit te dabit Ipse vires,
 Ipse coronam.

Laus Patri qui res regit universas,
Filio per quem populi resurgunt,
Flamini cujus sacra flamma puris
 Cordibus ardet.

¹ Premier état.

Hymne III : Reims — Le Triomphe de Jeanne

*L'ennemi vaincu, Jeanne entraîne après elle
Charles triomphant jusqu'à Reims où sera
Tracée à son front l'onction solennelle
Qui le sacrera.*

*À côté du Roi, debout est la Pucelle,
L'étendard en main : comme il fut au labeur
Il faut maintenant, en compagnon fidèle.
Qu'il soit à l'honneur.*

*Mais, elle, à genou, ne fait qu'une prière :
« Sire, rendez-moi mes champs, ma pauvreté,
« Je veux vivre seule avec ma bonne mère
« Dans l'obscurité. »*

*Non, Dieu lui réserve une autre récompense
Plus grande et meilleure. Il le faut, elle ira.
Dieu qui la conduit soutiendra sa constance,
La couronnera.*

*Gloire à Dieu le Père, unique roi du monde,
Au Fils, Rédempteur des peuples abattus,
Gloire à l'Esprit saint qui fait naître et féconde
Toutes les vertus.*

Hymnus IV : Rhotomagi – Quale passa sit martyrium¹

Oportuit Christum pati :
Pati, Johanna, te decet,
Tormenta sæva dum subis,
Christi refers imaginem.

Solata cœli vocibus,
Refecta pane fortium,
Fidelis ad mortem Deo
Pro gente se dat victimam.

Artes dolosas iudicum,
Dirumque passa carcerem,
Amplexa per flammam crucem,
Jesum ter exspirans vocat.

Sed flamma cor non attingit,
Et innocens, terrestribus
Soluta tandem vinculis,
Columba cœlos evolat.

O Christe, da nos aspera
Libenter in terra pati,
Crucique confixos, tuo
Da nos in amplexu mori.

¹ Premier état de « *Salve, virilis pectôris...* »

Hymne IV : Rouen — Le Martyre de Jeanne

*Il fallait que le Christ souffrît.
C'est aussi, Jeanne, la souffrance
Qui te donne avec Jésus-Christ
Un dernier trait de ressemblance.*

*Le pain des forts est son soutien,
La voix des anges la console,
Docile à Dieu, sans craindre rien
Pour sa patrie, elle s'immole.*

*Elle accepte toutes les croix,
La prison, les juges infâmes,
Et meurt en invoquant trois fois
Le nom de Jésus dans les flammes.*

*Son cœur est respecté du feu¹,
Et, brisant sa chaîne mortelle,
Blanche colombe, vers son Dieu
Elle s'envole d'un coup d'aile.*

*Jésus, apprends-nous à souffrir
Ici-bas comme la Pucelle,
Fais-nous la grâce de mourir
En embrassant ta croix, comme elle.*

¹ Lors des relectures, nous avons corrigé en « Son cœur, n'y touche pas le feu » avant de nous souvenir que la traduction ci-dessus est celle de monseigneur Vié...

2. Autres hymnes johanniques

I (Quasi stella)

O Puella
Quasi stella
Cœlo nostro radias,
Ut aurora
Meliora
Tempora prænuntias.

Tu fidelis
Michælis
Dignita colloquio,
Audivisti
Cum ingenti
Vocem ejus gaudio !

Te beata
Margarita
Ut sororem monuit,
Te divina
Catharina
Discipulum docuit !

Miles sancta,
Per te fracta
Virtus fuit hostium,
Tuæ genti
Nunc lugenti
Da spem et solatium.

Regem cœli
Pro fideli
Semper ora populo,
Ut in terra
Pace vera
Gaudeat hoc sæculo.

2. Autres hymnes johanniques

I (Ton nom scintille)

Vaillante fille,
Ton nom scintille
En lettres d'or à notre firmament :
Telle une merveilleuse aurore,
Tu fais naître, plus pure encore,
De prochains renouveaux le clair pressentiment.

Noble Pucelle,
Vierge fidèle,
Soudain la voix de l'archange Michel
Vient murmurer à ton oreille
Que sur la France ton cœur veille :
Tu tressailles de joie aux oracles du ciel.

Plus caressantes,
Aussi pressantes,
Deux autres voix te parlent tour à tour :
C'est Marguerite, l'héroïne,
C'est la divine Catherine,
À leur docile sœur témoignant leur amour.

Sous ta bannière,
Sainte guerrière,
On vit l'Anglais s'enfuir humilié ;
Rends désormais à ta patrie,
Par tant d'infortunes meurtrie,
Courage, espoir, honneur, et prends-nous en pitié.

Avec instance,
Pour notre France
Toujours fidèle aux lois de ses aïeux,
Offre de si pures prières
Au Roi du ciel et de la terre
Que, volant à notre aide, Il comble tous nos vœux

Angelorum
Et sanctorum
Sociata cœtibus,
Nos nepotes
Et clientes
Junge cœli civibus¹.



Pièce de 10 euros, Monnaie de Paris
Argent, 2016 (avers)

¹ La formule de ces trois mots se trouve déjà dans l'hymnologie médiévale.

Près des phalanges
Des saints, des anges,
Unie au chœur de tous les bienheureux,
Ah ! mets un terme à la détresse
Des Francs que la douleur oppresse,
Fais-en des citoyens du royaume des Cieux.¹



Pièce de 10 euros, Monnaie de Paris
Argent, 2016 (revers)

¹ Traduction du chanoine Irénée Mauri : voir ci-après.

II

Gemma tuæ Johanna Patriæ,
Liberatæ salus Aureliæ,
Universæ decus Ecclesiæ
Te laudare nos juvat hodie,
O Beata !

Michælis digna discipula,
Catharinæ cara puellula,
Margaritæ nobilis æmula
Et fidelis Domini famula,
O Beata !

In te mira floruit castitas
Et decora in Deum pietas
Et sincera pauperum caritas
Atque vera cordis humilitas,
O Beata !

Inter hostes miles intrepida,
Periculi, non laudis avida.
Signia geris in bello candida
Præter Deum nullius pavida,
O Beata !

Per te facta nostra gens libera
Te, Johanna, tollit ad sidera,
Quæ nunc sedes in arce supera,
Fac ut semper maneat prospera,
O Beata !

Indecorum passa iudicium,
Ferre dirum jussa supplicium,
Angelorum meres consortium,
Et sanctarum coronam fortium,
O Beata !

II (*Gemma Patriæ*)

*Tu es la perle de ta patrie, Jeanne,
Et le salut d'Orléans libérée,
Et l'honneur de l'Église universelle :
Il nous plaît aujourd'hui de te louer.
Ô bienheureuse !*

*Ô digne disciple de saint Michel,
Fille chérie de sainte Catherine,
Noble émule de sainte Marguerite
Et fidèle servante du Seigneur,
Ô bienheureuse !*

*La chasteté la plus admirable,
Une piété profonde envers Dieu
Et la sincère charité des pauvres,
L'humilité du cœur en toi fleurissent,
Ô bienheureuse !*

*Tu prends avide ta part du danger
Sans chercher la louange ; ton étendard
Blanc, pendant le combat tu le brandis,
Ne redoutant personne sinon Dieu,
Ô bienheureuse !*

*Grâce à toi libéré, notre pays
Te porte, Jeanne, aux nues ; et toi qui sièges
Désormais en haut dans la citadelle,
Fais en sorte que toujours il prospère,
Ô bienheureuse !*

*Après avoir souffert le jugement
D'infamie et subi le dur supplice,
Tu mérites bien le séjour des anges,
La couronne des courageuses saintes¹,
Ô bienheureuse !*

¹ Il s'agit des deux martyres dont elle a entendu les voix. – La traduction est de Mauri, qui éditera le même texte, moins les exclamations en fin de strophe (voir section suivante).

Esto soror, nostrum præsidium,
Memor esto tuorum civium,
Et nos tandem post hoc exilium
Tecum junge Christum Cælestium,
O Beata !



Chromolithographie du milieu du XX^e siècle, imprimée à Nancy
Papier velin fin ocre, 39,9 x 120,2 cm, Musée de Bretagne (Rennes)

*Sois déjà notre sœur, protège-nous,
Ressouviens-toi de tes concitoyens ;
Enfin, après cet exil ici-bas,
Emmène-nous au ciel, auprès du Christ,
Ô bienheureuse !*

Trad. : R.V.



O Jeanne d'Arc!
Du haut du Ciel, par ta prière,
Délivre à nouveau la Patrie.

29 juillet 1893.

MARTHE.

E. Hymnes orléanaises et romaines
traduites par Irénée Mauri (1909)

1. Nouvelles hymnes romaines de la bienheureuse Jeanne d'Arc

I.

Nomen Joannæ virginis
Arcensis, omnem Galliam
Summa replentis gloria,
Tollamus usque ad sidera !

Ut stella candens, integris
Fulget puella moribus :
Jesu et Mariæ nomina
Noctes diesque clamat.

Refecta pane mystico,
Jesu potita gaudiis,
Orat, prophetat, patriam
Externo ab hoste vindicat.

Salve, beato virginum,
Joanna, juncta cœtui !
Benigna cives adjuva,
Fidemque avitam protege.

Doce caduca spernere,
Pro Christo acerba perpeti :
Fac, te precante, singulis
Cœleste detur præmium.

Te Christe, lumen virginum,
Te, Christe, robur martyrum,
Omnes superni spiritus
Colant per omne sæculum.

D. Hymnes orléanaises et romaines
traduites par Irénée Mauri (1909)

1. Nouvelles hymnes romaines de la bienheureuse Jeanne d'Arc

I.

Nomen Joannæ virginis

Que nos hymnes et nos concerts
Exaltent, vibrant dans les airs,
Jeanne d'Arc, la douce espérance,
La gloire, l'orgueil de la France !

« Jésus, Marie », avec amour
S'exclame-t-elle nuit et jour :
Scintillante comme une étoile
Que pas un nuage ne voile.

Au banquet des pures douceurs
Jésus l'enivre de bonheur ;
Prophète inspirée elle prie,
Venge et délivre sa patrie.

Salut, ô Jeanne, unie aux chœurs
Des douces vierges du Seigneur ;
Des Français l'aimable patronne,
Fais que leur vieille foi rayonne.

Apprends-nous, Jeanne, à tout souffrir,
Pour le Christ à vivre, à mourir ;
Et que, grâces à ta puissance,
Le Ciel soit notre récompense.

Sois, ô Christ, force des martyrs,
Des vierges comblant les désirs,
À jamais l'objet des louanges
De tes immortelles phalanges.

II

Galliæ clarum decus, o Joanna,
Nos tuæ vitæ canimus triumphos :
Hac die festa tibi dedicamus
Nobile carmen.

Angelus pacis, Michael, supernum
Robur inspirat tibi : Margarita
Te monet sollers : Catharina clamat :
Pelle timorem !

In Deum figens oculos, salutem
Patriæ tantum meditata, peplis
Feminæ exutis, equitans, coruscum
Arripis ensem.

Carolus Regem rutilante in aula,
Quem tôt illustres equites coronant,
Illico agnoscis, faciliq; voce
Prona salutas.

Obsequens Regi, volitas ad agmen,
Spargis et talem verecunda odorem,
Ad sacram casto properent ut omnes
Corde synaxin.

Singulos firmans in amore Christi,
Indicans cunctis Solyman supernam,
Efficis victrix, fugiant ut hostes,
Vulnera spernens.

Laus tibi, Jesu, reparator orbis,
Qui triumphalem meritis coronam,
Victor in cælis, tribuis, perenni
Laude refertam.

II

Galliæ clarum decus

Nous chantons, douce Jeanne, ô gloire de la France,
L'auréole qui brille à ton front virginal ;
Nous t'offrons, en ce jour de fête et d'espérance,
Un hymne triomphal.

L'archange de la paix, Michel arme ton âme
De la force d'En-Haut ; Marguerite à ton cœur
Fait entendre sa voix ; Catherine te clame :
Courage, va sans peur.

Les yeux fixés au Ciel, transformée en guerrière,
Sur un coursier montée et l'épée à la main,
De sauver ta patrie aux abois, humble et fière,
Tu poursuis le dessein.

En vain, dissimulant sa royale personne
Charles s'efface-t-il ; ses nobles traits ont lui
Au milieu de la cour dont l'éclat l'environne,
Et tu vas droit à lui.

Sur les ordres du roi, tu voles à la tête
Des soldats embaumés par ta céleste odeur,
Avides de s'asseoir, le cœur pur, l'âme en fête,
Au banquet du Seigneur.

Dans la vertu du Christ tu trempez leur armure,
Vers le Ciel des élus tu diriges leurs pas ;
Tu bats tes ennemis, couverte de blessures
Dont tu ne t'émeus pas.

Louange à Toi, Jésus, dont la gloire rayonne
Dans la splendeur des deux, Sauveur du genre humain.
Ceignant le front des saints d'immortelles couronnes
Dans les siècles sans fin.

III

Audite, gentes, canticum,
Quod virgo fortis concinit,
Crucis beata in osculis,
Dum fiamma corpus devorat.

« Jesu, tibi sint gratiæ,
Dignatus es qui parvulam,
Tum virginum, tum martyrum,
Ornare palma nobili.

Ignosce culpis omnium,
Meam tuere Galliam,
Converte cives devios,
Tuoque amore concrema.

O Christe Rex, in cordibus
Fac sancte vivat charitas :
Te Rege, felix Gallia
Prisco fruetur nomine !

Archangelorum Principem
Huc mitte, ut hostes fulminet,
Superbiæque Dæmonem
In ima pellat tartara. »

Dixit, velutque candida
Columba ad astra pervolat :
Nunc scripta in albo Cœlitum,
Pios clientes protegit.

Te, Christe, lumen virginum,
Te, Christe, robur martyrum,
Omnes superni spiritus
Colant per omne sæculum.

III

Audite, gentes

Peuples du monde entier, écoutez le cantique
Que l'intrépide vierge entonne à haute voix,
Tandis qu'avec ivresse elle embrasse sa croix,
Et que sur le bûcher flambe sa chair pudique :

« À Toi, Sauveur Jésus, gratitude immortelle,
« À Toi, dont les faveurs dépassent nos désirs,
« Des lauriers emmêlés des vierges, des martyrs,
« Daignant ceindre et parer le front de la Pucelle !

« Garde et ramène à Toi mon doux pays de France,
« Quels que soient les forfaits de mes concitoyens ;
« Prends-les tous en pitié, comble-les de tes biens ;
« Brûlés par ton amour, qu'ils fassent pénitence.

« À l'aspect de leurs maux vois mon âme attendrie ;
« Que la charité règne et rayonne autour d'eux ;
« Ressuscite les jours vécus par nos aïeux ;
« Sois Toi-même le Roi de ma noble patrie.

« Assure-nous l'appui du prince des archanges ;
« Que par lui l'ennemi défait et foudroyé,
« Le prince de l'orgueil, tremblant, humilié,
« Roulent dans les bas-fonds de leurs impures fanges.

Elle dit... et soudain vole aux célestes cimes,
Pareille à la colombe en éclat, en blancheur.
Inscrite désormais dans les célestes chœurs,
Préserve tes clients des éternels abîmes.

Christ, force des martyrs, des vierges la lumière,
Sois l'objet des transports de tous les bienheureux ;
Qu'ils T'exaltent sans fin dans les splendeurs des cieux ;
De ta royale main couronne leur carrière !

2. Nouvelles hymnes orléanaises de la bienheureuse Jeanne d'Arc

I

Cum longis gemeret cladibus obruta
Certo Gallica gens debita funeri,
E cœlo miserans auxilium Deus
 Misit virginis in manu.

En custos ovium valle Mosæ latet
Annorum tredecim parvula, nil sciens,
Solas docta preces, præ sociis pia,
 Simplex, mitis et innocens.

Orantem Michael Angelus edocet,
Splendentesque pari lumine virgines
Ambæ martyrii conspicuæ stola
 Crebris alloquiis fovent.

Voces æthereas excipit et pavet,
Sed firmante Deo fortior in dies
Jam cœlo docilis, pro patria libens
 Gestam se vovet hostiam.

Mox dulces socias et patriam domum
Et cum matre patrem jussa relinquere,
Miles facta Dei, quo vocat Angelus
 Fertur nil trepidans eques.

Qui fecit Patrias gloria sit Patri,
Qui gentes redimit gloria Filio,
Sancto Spiritui gloria qui pias
 Et fortes animas facit.

I

Cum longis gerneret

La France gémissait sous le poids des défaites
Qui l'avaient abattue et vouée à la mort,
Lorsque par une vierge, en des heures de fête,
Dieu releva son sort.

À l'âge de treize ans, sur les bords de la Meuse,
Sur ses chères brebis attentive à veiller,
Jeanne était simple, douce, angélique, pieuse,
Ne sachant que prier.

L'archange saint Michel vient l'exhorter, l'instruire ;
De grâce étincelant, ses sœurs du ciel, « ses voix »,
Deux vierges du Seigneur, l'une et l'autre martyres,
L'enflamment plusieurs fois.

Elle accueille en tremblant ces célestes messages ;
Mais Dieu de jour en jour anime son grand cœur,
Et, docile à « ses voix », elle s'offre pour gage,
Pour hostie au Seigneur.

Sur un ordre d'en haut, voici que la Pucelle
Quitte aussitôt parents, ses plus chères amours,
Ses sœurs et son pays, vole où l'ange l'appelle,
Sans peur, la nuit, le jour.

Gloire au Père éternel qui créa les patries ;
Gloire au Fils du Très-Haut, le Verbe Rédempteur,
À l'Esprit inculquant aux âmes attendries
Les plus mâles vigueurs.

II (Quasi stella)

O Puella
Quasi stella
Cœlo nostro radias,
Ut aurora
Meliora
Tempora prænuntias.

Tu fidelis
Michælis
Dignita colloquio,
Audivisti
Cum ingenti
Vocem ejus gaudio !

Te beata
Margarita
Ut sororem monuit,
Te divina
Catharina
Discipulum docuit !

Miles sancta,
Per te fracta
Virtus fuit hostium,
Tuæ genti
Nunc lugenti
Da spem et solatium.

Regem cœli
Pro fideli
Semper ora populo,
Ut in terra
Pace vera
Gaudeat hoc sæculo.

II (Ton nom scintille)

Vaillante fille,
Ton nom scintille
En lettres d'or à notre firmament :
Telle une merveilleuse aurore,
Tu fais naître, plus pure encore,
De prochains renouveaux le clair pressentiment.

Noble Pucelle,
Vierge fidèle,
Soudain la voix de l'archange Michel
Vient murmurer à ton oreille
Que sur la France ton cœur veille :
Tu tressailles de joie aux oracles du ciel.

Plus caressantes,
Aussi pressantes,
Deux autres voix te parlent tour à tour :
C'est Marguerite, l'héroïne,
C'est la divine Catherine,
À leur docile sœur témoignant leur amour.

Sous ta bannière,
Sainte guerrière,
On vit l'Anglais s'enfuir humilié ;
Rends désormais à ta patrie,
Par tant d'infortunes meurtrie,
Courage, espoir, honneur, et prends-nous en pitié.

Avec instance,
Pour notre France
Toujours fidèle aux lois de ses aïeux,
Offre de si pures prières
Au Roi du ciel et de la terre
Que, volant à notre aide, Il comble tous nos vœux

Angelorum
Et sanctorum
Sociata cœtibus,
Nos nepotes
Et clientes
Junge cœli civibus¹.



Image pieuse et médaille anglaise, après 1920

¹ La formule de ces trois mots se trouve déjà dans l'hymnologie médiévale.

Près des phalanges
Des saints, des anges,
Unie au chœur de tous les bienheureux,
Ah ! mets un terme à la détresse
Des Francs que la douleur oppresse,
Fais-en des citoyens du royaume des Cieux.



Carte postale, ca. 1909-1911
Médiathèque d'Orléans, Fonds patrimonial

III

Terræ nostræ lilium,
Flos Mosæ convallium,
Suscipe concivium,
Hodie præconium.

Tu beata diceris,
Et corona cingeris,
Salus tui generis,
Collaudanda posteris,

Novæ gentis Debora,
Judith major altera,
Geris ensem dextera
Incrumentum tenera.

Magno corde filia,
Tuæ gentis gloria,
Populi lætitia,
Et salutis nuntia.

O nobilis femina
Quam, per tot certamina,
Ad cælorum culmina
Laus tollit intermina.

Puritatem mentibus,
Caritatem cordibus
Et pudorem frontibus
Posce nobis omnibus.

Per divinam gratiam,
Ad perennem gloriam,
In cælestem patriam,
Duc tuam familiam.

III

Galliæ lilium

Fleur de nos champs, ô vierge glorieuse,
Lis immortel des rives de la Meuse,
Reçois les vœux de tes concitoyens
Unis à toi par d'éternels liens.

Ton nom béni de bouche en bouche vole,
Et sur ton front resplendit l'auréole
Des bienheureux ; salut de nos aïeux,
Leurs descendants te portent jusqu'aux cieux.

Preux chevalier, Débora de la France,
Et sur Judith l'emportant en vaillance,
Je vois briller dans ta gracile main
Un glaive aigu mais pur de sang humain.

Fille au grand cœur, gloire de ta patrie
Par l'impudeur de l'étranger flétrie,
Du vieil honneur tu lui rends le bienfait,
Joyeux héraut de salut et de paix.

Ô noble femme, intrépide héroïne,
Que dirigea toujours la main divine
Par monts et vaux, jusqu'aux cimes du ciel,
Hommage à toi par un hymne éternel.

À tout chrétien qui t'aime et qui t'implore
Obtiens un front dont la pudeur t'honore,
Un cœur royal débordant de bonté,
Et rends son âme un lis de pureté.

Par un effet de la divine grâce
Fais que, marchant résolu sur ta trace,
Dieu nous abreuve au flot de sa clarté
Dans les splendeurs de son éternité.

IV

Gemma tuæ Johanna Patriæ,
Liberatæ salus Aureliæ,
Universæ decus Ecclesiæ
Te laudare nos juvat hodie.

Michaelis digna discipula,
Catharinæ cara puellula,
Margaritæ nobilis æmula
Et fidelis Domini famula.

In te mira floruit castitas,
Et decora in Deum pietas,
Et sincera pauperum caritas,
Atque vera cordis humilitas.

Inter hostes miles intrepida,
Periculi, non laudis avida,
Signa geris in bello candida.
Præter Deum nullius pavida.

Per te facta nostra gens libera
Te, Johanna, tollit ad sidera ;
Quæ nunc sedes in arce supera,
Per te semper maneat prospera.

Indecorum passa iudicium,
Ferre dirum jussa supplicium,
Angelorum meres consortium,
Et sanctarum coronam fortium.

Esto soror, nostrum præsidium,
Memor esto tuorum civium,
Et nos tandem post hoc exilium
Tecum junge choris Cœlestium.

IV

Gemma patriæ

Jeanne, brillant joyau d'Orléans, ta patrie,
Orgueil de la cité dont tu sauvas la vie,
Parure de l'Église, objet de ton amour,
Nous aimons à chanter ton triomphe en ce jour.

Michel brûle ton cœur de sa flamme divine ;
Nulle enfant plus que toi n'est chère à Catherine ;
Marguerite t'appelle et te nomme sa sœur ;
Avec un tendre amour tu servis le Seigneur.

On vit fleurir en toi chasteté liliale,
Profonde humilité, piété filiale ;
Les vertus te faisaient un cortège royal ;
Ta charité brilla d'un éclat triomphal.

Tu vas vers l'ennemi, chevalier intrépide,
De luttas, de périls, et non de gloire avide,
Suspendant la victoire à ton blanc étendard,
 Craignant Dieu seul au monde, et sans peur d'autre dard.

Notre noble pays te doit sa délivrance :
Aussi t'exalte-t-il, ô gloire de la France,
Qui brilles désormais dans les splendeurs des cieux ;
Que grâce à ta prière il soit toujours heureux !

Condamnée ici-bas, traitée en criminelle,
L'Anglais te fit subir la mort la plus cruelle ;
Ainsi tu méritas l'ineffable sort
De ceindre dans le ciel la couronne des forts.

Sois notre douce égide, ô notre sœur chérie,
Daigne te souvenir de ta noble patrie ;
Et lorsque arrivera la fin de nos labeurs,
Place-nous près de toi dans les célestes chœurs.

Séquence

Plaudamus cum Superis ;
Gemma nostri generis
Novo fulget radio,
Civitas Aurélia.
Tota simul Gallia,
Collætantur gaudio.

Per vocem Ecclesiæ,
Beatorum hodie
Cœtibus inseritur.
Ante venerabilis,
Novis præ miraculis,
Beata nunc colitur.

O Johanna, jam preces
Ad de licet supplices
In templis effundere :
Tibi gaudet cantica
Efferre gens gallica
Et aras erigere.

Tuum olim brachium
Præstitit auxilium
Desperatis Patribus.
Ad Jesum jam proxima,
Dona poscis optima
Devotis nepotibus.

Esto tuis civibus
Pie te precantibus
In cœlo præsidium.
Salus esto Galliæ,
Ama dici Patriæ
Tutum patrocinium.

Séquence

Plaudamus cum superis

Unissons-nous aux chœurs célestes
Pour chanter les hauts faits et gestes
De l'héroïne, au parfum lillial,
Dont l'angélique front auréolé s'éclaire,
Aux vivats d'Orléans et de la France entière,
Des feux nouveaux d'un rayon triomphal.

C'est en réponse à ses miracles
Qu'en ce jour, l'infailible oracle
Au front du ciel, l'inscrit en lettres d'or ;
L'Eglise a déclaré Jeanne la Vénérable,
Bienheureuse... et la France, en concerts admirables,
À ses genoux chante, exalte son sort.

Jusqu'à ton trône de lumière
Nous pouvons porter nos prières,
Nos vœux ardents, nos espoirs immortels ;
Ta France ne connaît pas de plus douce ivresse
Que de te célébrer par ses chants d'allégresse,
À ton honneur d'ériger des autels.

De ton bras jadis la vaillance,
Aux heures de désespérance,
Sut relever le cœur de nos aïeux ;
Unie à ton Jésus dans l'éternelle gloire,
Obtiens-nous de jouir du fruit de tes victoires ;
Mets désormais le comble à tous nos vœux.

Aimable et pure sœur des anges,
Entends nos joyeuses louanges ;
Sois le rempart de tes concitoyens ;
Nous saluons en toi l'ange de la patrie ;
Sois le palladium de ta France chérie,
Son plus aimant, son plus puissant soutien.

F. Messe de Jeanne d'Arc

I. Projet liturgique de 1909

1. In primis Vesperibus¹

Jamdudum variis cladibus obruta,
Tristis cum gemeret Gallica Natio,
E cœlo miserans, auxilium Deus
 Misit virginis e manu.

Stat custos ovium, florido in hortulo,
Annorum tredecim parvula et inscia,
Primas docta preces, præ sociis pia,
 Simplex, mitis et innocens.

Orantem Michaël Angelus edocet,
Quam claræ parili lumine virgines,
Virtutum meritis conspicuæ simul,
 Crebris alloquiis fovent.

Dum voces superas excipit, expavet :
Sed, divo auxilio, fortior in dies,
Parens imperiis, pro patria libens
 Castam se vovet hostiam.

Mox dulces socias et patriam domum,
Et cum matre patrem jussa relinquere,
Miles facta Dei, quo vocat Angelus,
 Fertur nil trepidans eques.

Qui terras statuit, gloria sit Patri :
Qui gentes redimit, gloria Filio :
Sancto Spiritui gloria, qui pias
 Et fortes animas facit.

Amen.

¹ Deuxième état de « *Stat cultrix vigilans...* »

F. Messe de Jeanne d'Arc

I. Projet liturgique de 1909

1. Aux premières Vêpres

*Lorsque, écrasée par de nombreux revers,
La nation française criait sa « grande pitié »,
Le Dieu de Miséricorde envoya son secours du ciel
Par la main d'une vierge.*

*Elle garde les brebis dans un pré fleuri,
C'est une fillette de treize ans, ignorante,
Ne sachant que quelques prières, mais plus pieuse,
Plus simple, plus douce, plus pure que toutes ses compagnes.*

*Pendant qu'elle prie, l'archange Michel l'instruit ; deux vierges
égales en splendeur comme en vertus, la favorisent de fréquents
entretiens.*

*D'abord, en entendant ses Voix célestes, elle s'effraye ; puis, peu
à peu, fortifiée par la grâce divine, elle se rend à leurs ordres, et
volontiers se voue, chaste victime, à sa patrie.*

*Et, quittant par obéissance ses chères compagnes, sa maison
paternelle, son père, sa mère, soldat de Dieu, elle va chevauchant
sans peur où l'appelle l'archange.*

*Gloire au Père qui a créé le monde,
Gloire au Fils qui rachète les peuples,
Gloire au Saint-Esprit qui fait les âmes
Pieuses et fortes.*

Ainsi soit-il.

2. In secundis Vesperibus¹

Salve, virilis pectoris
Virgo, Patrona Galliæ !
Tormenta dira sustinens,
Christi refers imaginem.

Te vincla stringunt ferrea,
Torquent et artes litium,
Dolor premit te civium,
Te mortis horror atterit.

Voces supernas audiens,
Jesu repleta lumine,
Dum fata pandis patriæ,
Silent paventque iudices.

Opressa flammis, clamitas
Jesum, crucemque fortiter
Amplexa, ad Ipsum, simplicis
Instar columbæ, pervolas.

Te, qui libenter eligis
Infirma, Christe, poscimus :
Da robur, auge gratiam,
Fac prosequamur aspera.

Sit laus Patris, sit Filio :
Sancto decus Paraclito,
Qui corda amore sauciat,
Vires et auget languidis.

Amen.

¹ Deuxième état de « *Salve, virilis pectoris...* »

2. Aux deuxièmes Vêpres

*Salut, vierge au cœur viril,
Patronne de la France.
Dans ta douloureuse passion,
Tu évoques l'image du Christ.*

*Des chaînes de fer te meurtrissent,
L'astuce de tes juges te torture ;
L'angoisse de tes compatriotes t'accable ;
L'horreur de la mort te fait frémir.*

*Mais, instruite par tes Voix célestes,
Éclairée par la lumière de Jésus,
Tu prédis la victoire de ta patrie
En face de tes juges muets de stupeur.*

*Enveloppée de flammes, tu invoques
Jésus, tu embrasses fortement
La croix, et, comme une innocente
Colombe, tu t'envoles vers Lui.*

*Ô Christ, qui aimez à choisir
Les faibles, nous vous en prions,
Donnez-nous la force, multipliez votre grâce,
Pour que nous triomphions dans la lutte.*

*Gloire au Père, gloire au Fils !
Gloire au saint Paraclet
Qui blesse les cœurs de son amour
Et fortifie les âmes timides.*

Ainsi soit-il.

II. Messe de la bienheureuse Jeanne d'Arc (25 août 1909) et Messe de sainte Jeanne d'Arc (avant 1960)

1. In primis Vesperis¹

Stat cultrix vígilans páuperis hórtuli,
Annórum trédecim párvula, nil sciens,
Primas docta preces, præ sóciis pia,
Simplex, mitis et ínnocens.

Orántem Míchaël Angelus édocet,
Quam claræ párili lúmine vírgines,
Virtútum méritis conspícuae simul,
Crebris allóquiis foveat.

Dum voces súperas éxcipit, épavet :
Sed, fidens Dómino, fórtior in dies,
Parens impériis, pro pátria libens
Castam se vovet hóstiam.

Mox dulces sócias et pátriam domum,
Et cum matre patrem jussa relínquere,
Miles facta Dei, quo vocat Angelus,
Fertur nil trépidans eques.

Qui terras státuit, glória sit Patri :
Qui gentes rédimat, glória Fílio :
Sancto Spirítui glória, qui pias
Et fortes ánimas facit.

Amen.

¹ Troisième état, daté par erreur de 1920 dans l'anthologie *Jeanne d'Arc. La voix des poètes* déjà citée, pp. 148, 240 et note p. 296. – Soit dit en passant, nous n'avons, curieusement, pas trouvé d'hymnes composées l'année de la canonisation.

II. Messe de la bienheureuse Jeanne d'Arc (25 août 1909) et Messe de sainte Jeanne d'Arc (avant 1960)

1. Aux premières Vêpres¹

*La voilà² qui cultive avec soin un pauvre jardin,
Et, enfant de treize ans, ne sachant rien
Que les premières prières, plus pieuse que ses compagnes,
Simple, douce et innocente.*

*Durant sa prière, l'Ange Michel l'instruit,
Et des vierges³ rayonnant d'une même lumière,
Illustres par le mérite de leurs vertus,
Ensemble la favorisent de fréquents entretiens.*

*Entendant les voix d'en haut elle s'effraie,
Mais se fiant au Seigneur, plus forte chaque jour,
Obéissant aux ordres, pour la patrie, de bon cœur,
Elle se voue comme une chaste hostie.*

*Bientôt, les douces amies, et la maison familiale,
Et sa mère et son père, il faut tout quitter ;
Devenue soldat de Dieu, elle se porte,
Cavalière intrépide, là où l'Ange l'appelle.*

*Gloire soit au Père qui a créé la terre ;
Gloire soit au Fils qui a racheté les nations ;
Gloire soit au Saint-Esprit qui fait
Les âmes pieuses et fortes.*

Amen.

¹ Traduction du père Louis Gladu, O.M.I., dans *Les Hymnes du Bréviaire traduites en français*, Québec, Laflamme, 1913, p. 182.

² Traduction un peu plate du « *Stat* » qui fait écho au « *Stabat* ». P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1095) traduisent : « Elle est là qui cultive avec soin... »

³ Saintes Catherine et Marguerite.

2. Ad Matutinum

Aureliáni túrribus
Frustra premúntur hóstium :
Intrat Joánna : mílites
Hymnos precésque cóncinunt.

Quam vellet hosti párcere !
Hunc voce amíca práemonet
Sponte ut recédens, líberum
Regnum relínquat Gálliaë.

Negat, sed agmen Gállicum
Ruit : Joánna sánguinem
Profúndit, icta vúlnerè,
Deúsque dat victóriam.

Urbes et agros óccupat :
Rursus nitéscunt Lília :
Turmæ fugántur hóstium :
Rhemos patéscit sémita.

O sancta et una Trínitas,
Firmans movénsque péctora,
Contra malum certántibus
Dona vigórem et práemium.

Amen.

2. À Matines¹

*Contre Orléans assiégée,
En vain l'ennemi multiplie les assauts :
Jeanne y pénètre : les soldats
Entonnent des hymnes et des prières.*

*Comme elle voudrait épargner les ennemis !
D'une voix amie, elle leur conseille
De se retirer spontanément et de laisser
Aux Français le royaume de France.*

*Ils s'y refusent. Alors l'armée française
S'élançe : le sang de Jeanne
Coule par une blessure profonde,
Mais Dieu sonne la victoire.*

*Jeanne reconquiert les villes et les campagnes ;
Les lis peuvent enfin reflleurir ;
Les troupes ennemies sont mises en fuite
Et la route de Reims est libre.*

*Ô Trinité sainte et une,
Qui fortifie et soutiens le courage
À ceux qui luttent contre le mal
Donne la force et la récompense.*

Ainsi soit-il.

¹ P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau, *op. cit.*, p. 1095 ; cf. L. Gladu, *op. cit.*, p. 182 : « *En vain l'ennemi, du haut de ses tourelles, / Menace les Orléanais ; / Jeanne entre dans la ville ; les soldats / La suivent, chantant des hymnes d'actions de grâces. // Elle voudrait épargner l'ennemi ! / Elle l'avertit d'une voix amie, / De s'éloigner de bon gré, / De quitter le royaume de France. // Il refuse et l'armée française / S'élançe : Jeanne, blessée dans la mêlée, / Voit son sang couler, / Mais Dieu lui donne la victoire. // Elle est maîtresse des villes et des campagnes. / De nouveau brillent les Lis, / Les armées ennemies sont en fuite, / Libre est la route vers Reims. // Trinité Sainte et Une, / Qui affermissiez les cœurs et les animez ; / À ceux qui combattent le mal, / Donnez force et récompense.* »

3. In Laudibus

Hóstium victrix, properánte cursu,
Cárolum ad sanctam comitáris ædem,
Ut triumphántem sacra rite signet
 Unctio regem.

Gáudio fundens lácrimas, Joánna,
Príncipi plaudis : Dómino repéndis
Débitas grates, retinésque dextra
 Nóbile signum.

Erigena longa pópulum ruína,
Mira fecísti, generósa virgo :
Jure te nostræ pátriæ paréntem
 Sæcla vocábunt !

Sed manet major meliórque merces :
Te novus poscit labor et triúmphus :
Te Deus mittens, dabit Ipse vires
 Atque corónam.

Qui dedit presso pópulo salútem,
Laude ter sanctum Dóminum colámus,
Semper ut tantæ méritis patrónæ
 Gállia vivat.

Amen

3. À Laudes¹

Des ennemis victorieuse, hâtant ta course.
Tu accompagnes Charles, jusqu'au saint temple,
Pour que triomphant, il reçoive, des saints rites,
L'onction royale.

Versant des pleurs de joie, ô Jeanne,
Tu applaudis le prince² et tu rends à Dieu
De dignes actions de grâces, retenant en ta main,
Le noble étendard.

Relevant un peuple, de sa longue ruine³,
Tu as fait des merveilles, généreuse vierge ;
À bon droit, mère de notre patrie,
T'appelleront les siècles.

Mais il reste plus grande et meilleure récompense⁴,
Un nouveau labeur et triomphe t'appelle,
Le même Dieu qui t'envoie, te donnera des forces
Et aussi la couronne.

À qui donna le salut à un peuple opprimé,
Au Dieu trois fois saint, donnons pieuse louange,
Pour que par les mérites de si grande patronne
Vive toujours la France !

Ainsi soit-il.

¹ *Le Bréviaire romain. Propre des saints*, fascicule 6 : « 28 mai – 26 juin », Labergerie, 1947, p. 21.

² Réaction plus appuyée chez Louis Gladu (*op. cit.*, p. 182) : « Ô Jeanne, une sainte émotion remplit ton âme, / Tu pleures à chaudes larmes, tu félicites le roi... »

³ Image médicale chez P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau, *op. cit.*, p. 1095 : « À relever ton peuple d'une longue agonie... »

⁴ L. Gladu, *op. cit.*, p. 182 : « Mais une récompense plus grande et plus précieuse t'est réservée... »

4. In secundis Vesperis¹

Salve, virilis pectoris
Virgo, Patróna Gálliaë !
Torménta dira sústinens,
Christi refers imáginem.

Voces supérnas áudiens,
Jesu repléta lúmíne,
Dum fata pandis pátriaë,
Silent pavéntque júdices.

Opprésa flammis, clámitas
Jesum, crucémque fórtiter
Ampléxa, ad Ipsum, símplicis
Instar colúmbæ, pérvolas.

Choris beátis Vírginum
Adscrípta, cives ádjuva :
Te deprecánte, síngulis
Detur coróna glóriaë.

Sit laus Patri, sit Fílio :
Sancto decus Paráclito,
Qui corda amóre sáuciat,
Vires et áuget lánguidis.

Amen.

¹ Cette page 269 donne le troisième état. La page 270 donne la traduction du père Louis Gladu, *op. cit.*, p. 182.

4. Aux secondes Vêpres

*Salut, Vierge au cœur viril¹,
Patronne de la France !
En supportant de cruels tourments²,
Tu nous représentes l'image du Christ.*

*Lorsque, entendant les voix célestes,
Remplie de la lumière de Jésus³,
Tu dévoiles les destins du pays,
Les juges se taisent, pleins de crainte⁴.*

*Étouffée par les flammes⁵,
Tu appelles Jésus, et embrassant
Étroitement⁶ la croix, c'est vers Lui que,
Semblable à la candide colombe, tu t'envoles.*

*Admise parmi les chœurs bienheureux des Vierges,
Aide tes concitoyens ;
Que par ta prière⁷, à chacun
Soit donnée la couronne de gloire.*

*Louange soit au Père et au Fils,
Honneur au saint Paraclet,
Qui blesse d'amour les cœurs
Et reconforte les languissants⁸.*

Amen.

¹ *Le Bréviaire romain*, *op. cit.*, p. 23 : « Salut, femme au cœur d'homme, / Vierge... »

² P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1099) vont un peu plus loin : « Dans ta douloureuse passion... »

³ P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1099) décalent l'image : « Éclairée par la lumière de Jésus... »

⁴ P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1099) choisissent un autre sentiment : « muets de stupeur » ; *Le Bréviaire romain* reste vague (*op. cit.*, p. 23) : « tout émus ».

⁵ P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1099) atténuent l'horreur de la vision : « Enveloppée de flammes... »

⁶ *Le Bréviaire romain* (*op. cit.*, p. 24) calque le latin : « et la croix, fortement, / Tu l'embrasses... » Semble meilleur « embrassant la croix avec courage » (Dom Gaspard Lefebvre, O.S.B., *Missel vespéral romain*, Société liturgique, 1947, p. 1713).

⁷ P.-R. Ambrogi et D. Le Tourneau (*op. cit.*, p. 1099) préfèrent le terme technique : « par ton intercession ».

⁸ Les mêmes : « Et fortifie les âmes timides. »

III. Messe de sainte Jeanne d'Arc, après la réforme de 1960

1. **Ad Matutinum** : « *Stat cultrix vigilans...* » [texte et traduction : voir ci-dessus]

2. In Laudibus

Armáta nunc ad régiam
Prodis, rogans a príncipe
Ut a Deo te pátriæ
Veníre fidat mílitem.

Statim trahens exércitum
Arces adis et óppida,
Pavéntibus fidúciam,
Dans fórtibus constántiam.

Aureliánum líberas,
Signum ferens intérrita,
Rhemísque frons inúngitur
Regis triúmpho nóbili.

O mira Christi cáritas,
Qui te, puéllam símplicem,
Manu poténti súscitans,
Joáanna, servat pátriam.

Sit laus Patri, sit Fílio,
Sancto decus Paráclito,
Qui corda amóre sáuciat,
Vires et auget lánguidis.

Amen.

3. **In Vesperis** : « *Salve, virilis pectoris...* » [texte et traduction : voir ci-dessus]

III. Messe de sainte Jeanne d'Arc, après la réforme de 1960

1. À Matines : « *Elle est là qui cultive avec soin...* » [texte : voir ci-dessus]

2. À Laudes¹

*Avec tes armes, maintenant tu parais à la cour,
Et tu demandes au roi de te faire confiance,
Comme au soldat de la patrie,
Envoyé par Dieu.*

*Aussitôt, entraînant l'armée,
Tu rejoins citadelles et forteresses,
Donnant confiance aux craintifs
Et constance aux courageux.*

*Tu déviores Orléans, intrépide,
Portant ta bannière,
Et à Reims, dans un noble triomphe,
Le roi reçoit l'onction sur son front.*

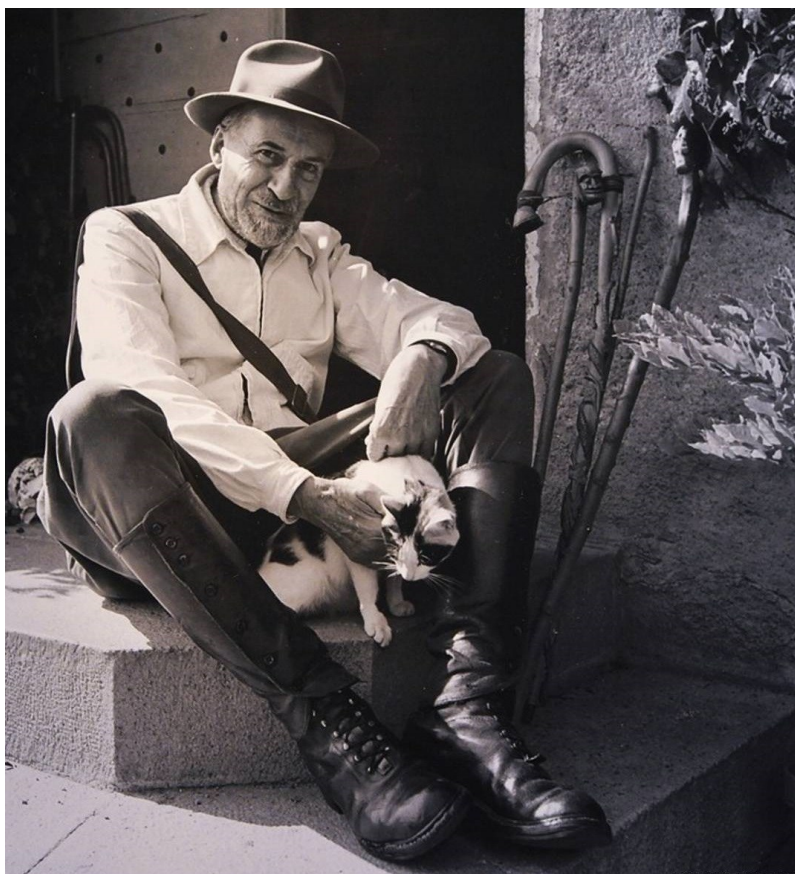
*Merveilleuse charité du Christ !
C'est elle qui t'anime,
Ô Jeanne, simple enfant,
Et sauve la patrie.*

*Louange soit au Père et au Fils,
Honneur au saint Paraclet
Qui blesse d'amour les cœurs
Et reconforte les languissants.*

Amen.

3. Aux Vêpres : « *Salut, Vierge au cœur viril...* » [texte : voir ci-dessus]

¹ Traduction du missel de 1970 en ligne : www.introibo.fr, site de l'abbé Florent Husson.



Henri Pourrat dans les années 1950
Photographie d'Albert Monier
Centre Henri Pourrat, Clermont-Ferrand

Jeanne d'Arc dans l'œuvre d'Henri Pourrat

Bernard Plessy

En août 1914, au début de ce qui sera la Grande Guerre, Henri Pourrat a 27 ans. Il vit à Ambert, chez ses parents, soignant une tuberculose qui a mis un terme à ses études. Il n'est donc pas question qu'il soit mobilisé. C'est une souffrance pour lui, quand il voit partir ses amis d'Ambert, et surtout quand il apprend qu'ils ne reviendront pas, comme Jean Angeli, tombé en juin 1915, Régis Michalias, en février 1916, Pierre Armilhon en avril 1918, compagnons de plume et des collines – et tant d'autres. Lui vient alors l'idée d'une forme de participation qui serait le témoignage de « la grande pitié des campagnes de France », confiées au courage des femmes, des enfants et des vieillards. Cette *Chronique paysanne de la Grande Guerre (mars 1916)* – c'est le sous-titre, le titre étant *Les Montagnards* – prit la forme épique de strophes de sept décasyllabes sur une seule assonance. Pourrat en reçut félicitation du grand médiéviste Joseph Bédier, en 1920.

C'est dans cette œuvre poignante qu'apparaît pour la première fois la figure de Jeanne d'Arc. Pourrat a lu Barrès. Notamment le deuxième tome de la série *L'Âme française et la guerre* : « Les saints de la France »¹. Pour Barrès, chaque soldat mort pour la patrie est un saint de la France et Jeanne d'Arc incarne la sainte de la patrie. L'iconographie de l'époque, cartes postales et images pieuses, assurent le rayonnement de ce culte. Dans *Les Montagnards*, Jeanne est comme chez elle, appelée par le thème de l'œuvre : elle est la sœur des vaillantes femmes qui maintiennent la vie à la ferme, comme Jeanne quand elle était chez son père.

Ô pauvres femmes ! ô filles des campagnes !
Creusez ici le sillon, quand là-bas,
À plein pays sous les tirs de barrage,
Les vôtres, tous, entrés dans la boue grasse,
Font des tranchées pour qu'ils ne passent pas !
Mais toi, la Lorraine, la Paysanne,
Ô souviens-toi de tes sœurs du village !

¹ Henri Pourrat, *L'Âme française et la guerre*, 12 tomes en 11 volumes, Émile-Paul, 1915-1920 – tome II : « Les saints de la France », 1915.

Fille de Dieu qui n'as jamais tué
Et dont l'épée fut toujours aussi claire
Que le soc pacifique de l'araire,
Toi qui dans les travaux aides ton père
Avant d'aider la patrie dans la guerre,
Toi qui sais la vie des champs et sa peine,
Ô souviens-toi des nôtres dans la paix !

Toi qui parlais de la grande pitié,
Toi qui jamais ne vis sang de Français
Que les cheveux ne lèvent sur ta tête,
Et qui verrais maintenant par nos plaines
Ton étendard blanc et bleu comme un ciel
Pour nos martyrs trempé de sang vermeil,
Ô souviens-toi des nôtres dans la guerre !

Jeannette des Français, souviens-toi des Français !
Fileuse de la paix, souviens-toi de la paix !
Gardiennne de nos champs, souviens-toi de nos champs !
Franchise de nos bourgs, souviens-toi de nos bourgs !
Patronne des conquis, souviens-toi des conquis !
Ressource des captifs, souviens-toi des captifs !
Grande sœur des soldats, souviens-toi des soldats !
Bergère des armées, souviens-toi des armées !
Inspirée des combats, souviens-toi des combats !
Archange des victoires, souviens-toi des victoires !

Vierge qui enfantas la France, souviens-toi !
Orléans aux Noël's ! Rheims aux trompettes d'or !
L'aube de délivrance et le soleil de joie
Sur tout le peuple assis dans l'ombre de la Mort !
Le laboureur qui chante en poussant la charrue,
Le pain de France, qui retrouve tout son goût ;
Les bons soirs où les gens regardent de leur rue
Les arondes de Pâque autour du clocher roux
Virer en criant dans la nue !¹

Avec l'achèvement de *Gaspard des Montagnes* (1931), le rayonnement d'Henri Pourrat dépasse les limites de l'Auvergne. Au fil des années il développe une œuvre chrétienne et terrienne d'envergure, où se mêlent contes et romans, biographies et

¹ Pages 48-50 dans H. Pourrat, *Les Montagnards*, Gallimard, 1919, V : « Les labours », pp. 45-51.

« histoires des gens », essais sur la civilisation paysanne et ses écrivains. C'est le cas de *Toucher terre*¹. On y retrouve Jeanne, et c'est toujours, comme le dit le titre du chapitre, « Sainte Jeanne des champs ». La figure de Jeanne a fluctué au long des siècles, le plus souvent mal comprise ; mais, affirme Pourrat, ceux qui furent toujours le plus fidèles à sa vraie nature sont « les gens des métairies ».

Quand nul ne savait la suivre assez, ces gens la regardaient déjà comme une sainte. Ils l'appelaient entre eux sainte Jeanne des Champs... N'est-ce pas en la prenant pour une des leurs que nous pouvons le mieux la comprendre ? C'est peut-être tellement simple, aussi simple que le feu qui jaillit du bois sans mouillure.

Pas de figure plus haute dans notre histoire, on dira même dans l'histoire, puisque le passage du Verbe parmi nous, de la grotte de Bethléem à la montagne du Golgotha, dépasse les faits historiques.

Il se peut qu'il soit née en France une sainte aussi grande devant Dieu. Mais en est-il une qui ait porté aussi haut dans la sainteté l'esprit même de la France ?

Pourrat note justement : « Ce qu'elle a fait est si prodigieux que cela risque de faire oublier ce qu'elle fut. » Qui fut Jeanne ? Comment l'expliquer ?

Jeanne est inexplicable. À moins d'admettre qu'elle fut une enfant des champs, toute humilité, qui reedit dans son cœur comme à l'angélus : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » La voici, elle se lève, uniquement prête à répondre à l'appel de Dieu, à faire ce qu'Il voudra d'elle. Alors la petite paysanne, sans cesser d'être soi-même, devient le chef, le sage, le héros, l'ange de la juste victoire. Tout lui est donné parce qu'elle s'est donnée sans réserve. Son bon sens devient plus que du bon sens, sa vaillance plus que de la vaillance, tout comme la netteté de son regard est devenue double vue. La sainteté a changé de nature les puissances de son être. Véhémence et pureté de la flamme.

Comme c'est simple, mais quelle merveille. Jeanne ou l'imitation de la Vierge. Elle n'a fait que s'agenouiller devant l'ange. Quand elle se relève, éblouissante, faite de lumière, elle est encore Jeanne. Mais à travers elle, selon le mot de Georges Goyau, c'est Dieu qu'on voit.²

¹ H. Pourrat, *Toucher terre*, Languedoc, Uzès, Éditions de la Cigale, 1936 ; nouvelle édition revue et augmentée en 1946. [N.d.l'A.] Réédité chez Sang de la terre en 1999 avec une préface de Bernard Plessy. [N.d.l.R.]

² Il semble que ce ne soit pas Georges Goyau mais monseigneur Dupanloup ou son successeur monseigneur Coullié qui ait déclaré : « Ce qu'il faut à ce pays, fait de nerfs, de

On sent que la pensée de Pourrat a progressé : l'origine paysanne de Jeanne l'amène à définir la nature propre de sa sainteté. C'est la fin du chapitre suivant, consacré lui aussi à Jeanne : « La paysanne ».

Entre les nations, la France, sans Jeanne, serait moins noble. Jeanne fait de la paysannerie française un des témoins de l'esprit éternel. Dans le roman de la noblesse humaine, elle met du coup la France au-dessus de l'Hellade.

On ne l'expliquera pas, sinon par l'inexplicable, par le feu, par la sainteté. Sa paysannerie la fait plus royale encore que le sang royal. Voilà comment le plus simplement, le plus grandement du monde, elle est du sang de France. Jeanne, c'est la paysannerie française qui a pris feu devant Dieu.

Autre élément nouveau : dans ce même chapitre, Pourrat établit la conjonction entre Jeanne et Péguy.

L'autre année paraissaient *Domremy* et *Les Batailles* rééditées par Marcel Péguy, le fils de Charles Péguy, aux *Cahiers de la quinzaine*. Péguy parlant de Jeanne. Voilà qui fait oublier les yeux d'érudit et remet en face non du mythe, mais du fait solaire.

Péguy reçoit sa part dans *Le Blé de Noël*, beau livre d'espérance au cœur des années noires de la nouvelle guerre. On peut penser que Pourrat a lu Péguy, en a pris la mesure. Il lui consacre une dizaine de très belles pages, « Péguy du peuple fidèle », titre qui le met, comme Jeanne, dans l'héritage des vieilles paroisses françaises. La veine populaire et terrienne, note Pourrat, on l'a laissée se perdre dans les sables. « C'est par elle pourtant que tout peut reverdir. »

Comme Péguy avait senti cela, l'homme pur d'Orléans, et de Chartres, qui a eu si passionnément le sentiment de la France. Lui, le fils de la rempailleuse de chaises, l'artisan qui s'imprimait lui-même, avec sa presse à bras, le terrien qui allait sur la route nationale, jusqu'à ce que de l'océan des blés il vît monter comme l'épi le plus dur la flèche de cathédrale que la jeune lumière salue première au matin. Péguy, le dernier écrivain qui ait eu des bras, des jambes. Tel jeune romancier vite arrivé pouvait crier : « Qu'on fasse avancer ma voiture de maître ! » Péguy, dans ses souliers à clous, marchait carré. Il ne se souciait pas tant d'arriver que de partir. Péguy le dernier

sang, d'imagination, d'élans et d'ardeur, c'est un être à travers lequel il aperçoit DIEU. Or il est un être à travers lequel on voit DIEU, sa main, son bras, son cœur : c'est Jeanne d'Arc. » – cité dans *Le Messager du cœur de Jésus*, t. LXXIV, juin 1899, p. 366 [N.d.l.R.]

pèlerin de la France fidèle, dans un temps où tout était aux mandarins et aux rhéteurs. Le témoin de Jeanne d'Arc et de cette France aux yeux clairs qui ressemble à Jeanne, et comme elle à jamais fille de dix-huit ans, par la foi, par l'espérance et par l'amitié.

Péguy témoin de Jeanne d'Arc, c'est là-dessus que nous finirons, au détour d'un petit livre aussi beau qu'inattendu.

Il faut en venir au texte principal et comme officiel de l'écrivain sur Jeanne d'Arc. Officiel au sens où il n'apparaît pas dans le tissu d'un ouvrage, mais qu'il en est un élément essentiel. En 1951, Dominique Morin, entré en qualité de secrétaire d'édition chez Boivin, maison installée rue Palatine à Paris, crée et dirige avec René Wittmann la collection « Vocation de la France ». Elle s'ouvre avec *L'Architecture française* par Louis Hautecoeur. Suit, sous la plume du général Weygand, *Forces de la France*. Le troisième volume revient à Henri Pourrat : *Saints de France*, le quatrième à Claude-Joseph Gignoux : *L'Industrie française*. Ce fut, hélas, le dernier, la maison Boivin mettant un terme à ses activités. Très belle collection, sur beau papier, illustrée d'héliogravures. Le choix des auteurs n'était pas moins heureux.

Pourrat est là au sommet de son art. Il a 64 ans. L'année 1951 est celle du *Chasseur de la nuit*, son dernier roman, et du troisième tome du *Trésor des contes*. Il a sa manière, et pleine liberté de parole. Il le faut pour cette collection, dont le titre oblige autant que le sujet. Pas question d'hagiographie, ni même de résumé biographique. De saint Denis au père Charles de Foucauld, les 46 noms qu'accueille son livre sont plutôt connus. On n'attend pas l'historiographe. On attend que l'écrivain propose la vision qu'il en a dans la vocation de la France. Et son écriture est bien écriture de vision. Pourrat n'écrit pas sur sa table de travail. Il marche en son pays. Il monte sous le couvert, il songe, tout ce qu'il voit apporte sens à sa méditation. Quand il débouche sur les hautes chaumes et que se déploie l'horizon, la vision peut prendre son essor : elle reste fille de nature.

Cette vision, deux textes, liminaire et épilogue, l'évoquent. Ils ne la fixent pas : elle n'est pas arrêtée, elle est vivante. On la verra se déployer au gré de chaque figure de sainteté. Car si tout part de la grande question, « l'énorme question qui se pose sur cette patiente face du pays en attente » : « À quoi va tout cela ? », la réponse s'élabore avec la même patience dans l'apport de chaque sainteté. D'où la déclaration initiale :

L'histoire de France aurait pu faire l'économie de beaucoup de généraux, de rois, et de ministres : elle n'aurait pas pu se passer de ses saints.

Au bout du compte, ce sont ceux qui ont le mieux tenu la ligne, la voie qui monte du verger de Jehanne ou du pré de Bernadette vers ce monde que le Christ tiendra entre ses mains, dans la vérité, la charité et la lumière. [...] Parce qu'ils savent qu'une seule chose est nécessaire, et qu'ils ne veulent savoir que cela, les saints sont les plus simples des êtres. Et cependant les plus étonnants. Quelle galerie que celle des saints de France. Il y a ceux qui ont changé les pentes de leur âge, renouvelé l'air, fait rebondir la flamme et monter la lumière : saint Martin, Charlemagne, saint Louis, Jehanne d'Arc, saint Vincent de Paul, ceux enfin qui ont marqué dans l'histoire.

D'autres n'ont été connus dans leur canton que de quelques paysans ou quelques moines : témoignage caché de la vérité profonde sur la superficielle et éphémère notoriété. Mais les uns et les autres permettent d'affirmer que « la vraie histoire de la France est celle de ses saints ».

Et voici donc Jehanne (Pourrat adopte ici cette graphie) la 30^e, au cœur de l'admirable litanie. Il n'est pas possible de citer les quatre pages qui lui reviennent – et d'ailleurs *Saints de France* est très accessible, réédité en 1999 chez Dominique Martin Morin. Relisons tout de même un passage significatif.

Devant Jehanne, les Français du temps ont dû sentir ce que sentit le jeune chevalier Guy de Laval. C'était à Selles, en Berry, sur le Cher. Elle venait de monter sur son grand coursier noir et de demander des prières, des processions aux gens d'Église. Faisant déployer l'étendard, elle crie aux siens : « Tirez avant ! Tirez avant ! »

Guy de Laval a vu cela. Le lendemain, il écrira à son aïeule que le fait de Jehanne, et la voir et l'entendre « semble chose toute divine ».

La « chose divine », qui enleva le chevalier devant Jehanne à cheval et tout de blanc armée, c'est le don de Jehanne, c'est le génie du cœur. On l'a dit : Jehanne a inventé autant, apporté autant dans cet ordre du cœur, qu'un Corneille dans les lettres, un Newton dans les sciences. Elle a montré quelle force de feu prend au cœur quand il est tout embrasé de lumière. Elle a vu ce qu'il faut vouloir, parce que c'est ce que Dieu veut, – et c'est ce qui vaut de vivre. Elle l'a vu jusqu'à changer de nature – comme le fer rigide et sombre qui rougeoie et flamboie –, jusqu'à devenir prophète et chef de guerre. Et tous les humains d'alors, voilà qu'elle les dépasse souverainement parce qu'en elle affluent les ressources profondes. [...]

La grande pitié de Jehanne, au souffle de l'Esprit, s'est faite sainteté et génie. L'histoire de ces âges est changée. Jehanne dit bien qu'ils ne pourront pas ne pas la suivre. « Pour qu'ils me croient, m'en attends à leur cœur. » Les cœurs ne peuvent pas repousser l'envoyé, celui qui montre les plans de Dieu. Le miracle est toujours possible : demain, ici, tant que nous n'aurons pas fini d'être Français, pourvu que se lève une enfant qui à l'appel de Dieu ait consenti à être sa servante.

Trois ans plus tard, Henri Pourrat publie « un admirable petit livre de spiritualité et d'oraison », *Ma Maison manque de prières*. C'était dans les dernières années de la « Collection catholique » de Gallimard. Toute trace en a disparu dans le *Catalogue des éditions*. Elle était pourtant bien remarquable, et mériterait une petite étude, tant dans sa teneur que dans ses auteurs. « Admirable petit livre », que Pierre Pupier, auteur d'une non moins admirable biographie de son auteur, définit « comme un couronnement ou un rassemblement de la méditation d'une vie, en 35 pages denses et ferventes : pensées, réflexions presque ramassées en versets, complétées par 20 pages de notes tout aussi riches de substance, se recueillant dans une sorte d'*Imitation* de Marie pour aller au cœur d'un véritable abrégé de la doctrine chrétienne – vrai petit livre de récollection – tout nourri non seulement de dévotion mariale, mais de la tradition de l'Église et d'immenses lectures où prendre la mesure de la culture philosophique et théologique d'Henri Pourrat, avec une attention toute particulière aux intuitions visionnaires des mystiques, de Catherine Emmerich à la voyante de Fatima. »

On ne saurait mieux définir ce livre. Or, dans une note, à propos du Christ de Saclay, origine du pèlerinage de Chartres, Pourrat revient à Péguy et à Jehanne :

Péguy, ce n'est pas un saint de tout repos, Péguy. Ce qu'il faut voir sans doute, c'est son prophétisme. Il y a eu invasion de la pensée de Péguy par la pensée de Jehanne : invasion, quasi possession. Quel cas curieux. Cette pensée a fait d'un socialiste qui se voulait hors de l'Église un homme des vieilles paroisses.

Péguy a entendu la voix de Jehanne au point de devenir cette voix. Péguy s'est approprié l'esprit de Jehanne et plus profondément qu'elle ne pouvait sans doute le faire elle-même, malgré ses éclairs de génie : il s'en saisit, l'explicite, l'exprime.

Comme il y a eu légation du monde antique faite au monde moderne à travers et par la France, il y a légation de l'esprit de Jehanne faite aux Français à travers et par Péguy : l'esprit qui doit

faire la France toute vivace de corps et de cœur, toute refleurie en sa chair, en son âme, toute recouronnée.

[...]

Il y a mission posthume de Jehanne – et ne s’accomplit-elle pas par Péguy ?

On peut s’en souvenir : par acte notarié, Jehanne s’est fait donner le royaume de France par le dauphin, afin de le donner à Dieu, au nom de Qui elle l’a remis au dauphin en commande. – Et son étendard fait voir le Christ tenant en ses mains le globe même de ce monde, le Christ enfin en son Règne. – Jehanne a voulu que la France fût le pays donné au Christ, celui qui travaille à ce qu’arrive le Règne de Dieu, – et c’est cela que signifie le règne du Sacré-Cœur, le Règne du Christ-Roi.

Il importe de bien marquer, ce qui va pourtant de soi, que cette mission est d’ordre tout mystique et non pas politique, – la mystique par laquelle tout se fait, alors que par la politique tout se défait, disait Péguy.

La pitié des campagnes de France à l’heure de la Grande Guerre et la victoire sacrificielle de ses soldats imposa la présence de Jeanne au seuil de l’œuvre de Pourrat. C’est la paysanne qui se dresse spontanément pour défendre sa terre, c’est la figure du peuple de France qui rend le roi à son royaume et le royaume à son roi. Mais l’héroïque chapitre d’histoire ne tarde pas à trouver son sens dans l’ordre surnaturel. Comme Marie, Jeanne a dit : *Fiat*. En elle s’accomplit la volonté de Dieu, jusqu’au martyre. Et c’est alors que Pourrat atteint la plénitude de sa vision johannique : il établit une alliance d’héritage entre Jeanne et Péguy. Une légation : même mission, au prix du même sacrifice. Et l’une et l’autre portent la même leçon, qu’on peut formuler avec les mots de Péguy, qui conviennent si bien à Jeanne – c’est dans *Le Porche de la deuxième vertu*, qui est l’Espérance :

Il faut que la paysannerie continue.

[...]

Il faut que la chrétienté continue.

L’Église militante.

Et pour cela il faut qu’il y ait des chrétiens.

Toujours.

Il faut que la paroisse continue.

Il faut que France et que Lorraine continuent.

Un tapuscrit en quête d'auteur

Y. Avril

Les pages qui suivent, datées de septembre 1941, nous ont été communiquées par madame Nadia Antonini, épouse d'Antoine Antonini, professeur et haut fonctionnaire. Elles se trouvaient dans un ensemble de documents appartenant à Bernard de Fallois (1926-2018), dont on sait qu'après avoir été professeur de lettres au Collège Stanislas, il fut, et ce jusqu'à sa mort, un des grands éditeurs de Paris.

Je savais que Bernard de Fallois avait travaillé sur Péguy. Je crois me souvenir qu'avant de devenir grand spécialiste et éditeur des inédits de Proust, il avait hésité entre les deux auteurs pour déposer un sujet de thèse (que finalement il n'a jamais faite). C'est grâce à lui que j'ai découvert les *Quatrains* et la souffrance intime qui fut l'origine de cette œuvre inachevée.

Il est quasiment impossible qu'il soit l'auteur de ces pages. Il avait quinze ans et demi à cette date, et le texte suppose une grande connaissance, et de longue date, de Péguy. J'avais pensé à Romain Rolland qui à l'époque commençait à composer son *Péguy*. Mais il suffit de lire les pages, critiques jusqu'à la férocité, qu'il consacre dans son journal de Vézelay à son ancien ami pour écarter cette hypothèse.

Dominique Goust, ami et successeur de Bernard de Fallois, et madame Antonini se sont rejoints pour une hypothèse : Antoine Antonini et Bernard de Fallois se sont liés d'amitié, dans les années 1940, avec Henri Birault (1918-1990), leur professeur de philosophie (et par ailleurs chef scout) au lycée Janson-de-Sailly. Celui-ci, me dit madame Antonini, réunissait après ses cours les élèves intéressés pour prolonger son enseignement par une réflexion sur des questions et des auteurs hors-programme. Henri Birault aimait beaucoup Péguy et pourrait être l'auteur de ces notes. Mais ce n'est qu'une hypothèse, et qui concorde mal avec les dates de la carrière d'Henri Birault : normalien en 1939, deuxième à l'agrégation de philosophie en 1945, il passa par les lycées de Laon, de Lille et de Rouen avant d'enseigner à Janson...

Il faut dire qu'en 1940-1941 en France on parle beaucoup de Péguy, on comprend pourquoi. En juin 1940, Jacques Copeau organise des lectures de son œuvre à la Comédie Française. En décembre, dans son numéro 322, la *Nouvelle Revue Française* publie vingt-neuf des *Quatrains* qui vont figurer dans la première édition de la Bibliothèque de la Pléiade de 1941 ; Pierre Drieu la Rochelle les annonce brièvement et très bizarrement dans son « Avant-Propos » pour la NRF.

Daniel Halévy publie une toute nouvelle édition de son *Péguy et les Cahiers de la Quinzaine* : Louis Beirnaert dans le numéro de janvier 1941 de *Construire* – nouveau titre de la revue des jésuites, *Études* – en termine la recension en citant les vers fameux de Patrice de la Tour du Pin : « Tous les pays qui n'ont pas de légendes / Sont condamnés à mourir de froid » et ajoute « Depuis que nous avons fréquenté Péguy, nous savons, nous Français et chrétiens, que nous ne mourrons pas de froid. » La même revue *Construire* publie « Quelques souvenirs sur Péguy » de René Salomé.

En mai 1941, *Cité Nouvelle* donne un article du père Daniélou : « Péguy, poète national ». Le 1^{er} juin, la NRF publie le magnifique article de Ramon Fernandez « Charles Péguy ». Le 23, c'est au Théâtre Hébertot, dont Pierre Franck vient de prendre la direction, la représentation *Jeanne d'Arc*, réduction par les soins de Marcel Péguy de la monumentale *Jeanne d'Arc* de 1897 – pour une durée de trois heures au lieu de huit.



Aspects d'un univers dramatique Notes diverses sur Charles Péguy

par ***

I

« Non, vraiment, écrit Tharaud, j'ai beau chercher au fond de ma mémoire, aucun souvenir ne me reste d'une première rencontre, d'une première conversation, d'un de ces détails auxquels une amitié, comme à un clou d'or, s'attache. »¹

Chose curieuse, la même impression pénible d'injustice nous frappe aujourd'hui. Le mystère total subsiste, sur le jour et la circonstance qui nous l'ont révélé. Que ne nous demande-t-on la date où nous lûmes *Jeanne*, ou la *Note conjointe*, ou bien encore celle où pour la première fois nous avons tenté de lire *Ève* ? Par chaque aspérité de son édifice, l'œuvre puissante demeure attachée à notre mémoire ; ses parts d'ombres et de luminosités successives sont d'une manière très sûre en notre esprit. Mais Péguy ? C'est une tout autre affaire ! Il participe de notre vie. Il en fait partie de tout temps.

Telles sont du moins les pensées de ceux qui le connaissent, et qui sont loin, hélas, de constituer une majorité. Le cas tragique et qui fut un des drames de sa vie se poursuit : Péguy n'est pas plus connu qu'au temps des *Cahiers*. Non que l'on n'en parle pas assez : on en parle beaucoup trop au contraire. Sans le connaître. Et sans l'avoir lu. C'est en vrai que les témoignages sincères éclatent et percent çà et là le voile qui s'est étendu sur lui. Un certain snobisme s'est emparé d'un certain Péguy et le véritable demeure inconnu. Tout est peut-être dit. Admettons-le. Compris, certainement pas ; et la pleine lumière n'est pas faite sur l'étonnante figure de Charles Péguy.

Voilà un homme dont la vie me semble au moins aussi importante que l'œuvre, parce que aussi pleine de sens, aussi riche, aussi impétueuse. Constatation évidente et qui ne saurait nous

¹ Jérôme et Jean Tharaud, *Notre cher Péguy*, Plon, 1943, p. 12. Qu'on nous permette, à l'occasion de cette première note, de remercier Marin Vaissermann d'avoir efficacement contribué à l'établissement de ce texte. [N.d.l.R.]

étonner puisque celle-ci est l'exact miroir de celle-là. De sa vie intellectuelle, forcément, mais aussi de sa vie matérielle, de gérant, de typographe, de vieux marcheur (il allait à pieds jusqu'à Chartres et son voyage était moral), de vieux lutteur. Lutte, voilà le grand mot lorsqu'il s'agit de définir Péguy. De quelque façon que ce soit, dans quelle direction que ce soit, son existence sera une incessante bataille. Nous l'avons dit, et nous le répèterons toujours : on peut ne pas le comprendre, on peut ne pas le goûter, on peut même ne pas l'aimer, mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'il est une force.

C'est donc à travers lui-même qu'il importe de rechercher Péguy, sans considérer cette action directe autrement que comme une impérieuse nécessité ; car on peut dire que jamais l'œuvre d'un écrivain n'a si parfaitement, si réellement réfléter son être. Religion, philosophie, politique sont étroitement unies ; les étudier séparément serait déjà une rreur. Poète ? Il est trop simple. Philosophe ? Politique ? Même réponse. Cette simplicité est la marque caractéristique de son esprit ; sa personnalité est toute d'un bloc : nous voyons là sa plus certaine garantie de pérennité.

II

Il y a dans la vie extérieure de Péguy deux événements considérables : l'Affaire et puis les *Cahiers*. Dans sa vie intérieure, deux autres : l'enfance et puis la recherche de l'Enfance.

La crise dreyfusienne a marqué une génération. On dira « l'époque de l'Affaire Dreyfus », comme on a dit celle « de la Révolution » ou « de Napoléon ». C'est bien là qu'est le mal ! Tout ce qui touche à cette mémorable affaire (de loin ou de près, d'un côté ou de l'autre) porte le signe de l'exagération. En fait, cette crise n'était qu'une affaire comme toutes les autres. Un peu plus importante, soit ; dénotant un état d'esprit important, soit ; un peu plus près de nous, aussi (n'oublions pas qu'elle est un tournant décisif : d'elle partent l'Avant-Guerre, la Guerre, l'Après-Guerre, puis la nouvelle Avant-Guerre, et enfin la dernière Guerre). Quoi qu'il en soit, toutes les affaires ont eu leur signification ; toutes ont été un tournant décisif. Pour qui veut voir les faits d'un peu loin – et celui-là seul pourra les situer –, l'Affaire Dreyfus vient de s'inscrire très logiquement à la suite des crises d'épilepsie

républicaine(s) dont la Révolution est à la fois l'origine et l'apogée. Ces crises ne sont pas des accidents. Il en va de leur apparition comme de la migraine pour nous : elle revient périodiquement ; le mal est chronique.

De toute sa force physique et morale, Péguy se précipita dans la bagarre de l'Affaire. C'est là un acte qui devait influencer sur toute sa vie. Les motifs d'impulsion qui l'y avaient lancé sont faciles à découvrir.

À peine sorti du faubourg Bourgogne, Péguy, laïcisé, intellectualisé, était devenu fort idéologue¹. D'un deuxième côté, sa foi politique cherchait un champ d'action. Dans sa première *Jeanne*, qui est un drame socialiste, il répétait le cri angoissant : « Comment faut-il sauver ? Qui donc faut-il sauver ? » Enfin, nous le voyons déjà torturé par cette idée qu'il n'exprimera que dix ans plus tard : « Nous sommes une génération sacrifiée. Nous ne sommes pas seulement des vaincus, une génération vaincue. Cela ne serait rien. [...] Mais notre défaite est la pire de toutes [...] ; nous serons ignorés ; [...] nous passerons inaperçus. »

C'est à ce moment précis qu'éclata le fameux scandale. Pouvait-on douter de la réaction de Péguy et de ses camarades ? Leur prise de position n'était pas à faire ; « Dreyfus, Esterhazy, Picquart [...] incarnèrent aussitôt pour eux tous l'innocence méconnue, la trahison glorifiée, la loyauté persécutée. Quelle cause, une et triple, à servir, quelle aubaine pour cette jeunesse ! »²

Tout en effet semblait avoir été préparé, dans ce coup de théâtre, pour donner aux convictions de Péguy le moyen de s'exprimer : Dreyfus à sauver. La justice et la vérité à défendre. La Cité future à élaborer, dont cette lutte était le prélude.

(Quant à savoir si le capitaine breveté d'État-Major Alfred Dreyfus était oui ou non coupable, nul n'y songeait. La question ne se posait même pas.)

La déception, pour Péguy, ne fut pas dans l'Affaire elle-même, mais lorsqu'il s'aperçut, l'Affaire étant terminée, que les hommes pour lesquels il s'était battu, n'étaient que d'habiles politiciens, et que les idées défendues avec tant d'ardeur, cachaient sous une hypocrite apparence, des agissements peu honorables.

¹ Coquille (cela ne serait pas la seule du tapuscrit), néologisme ? Dans le doute, nous maintenons la graphie du texte tapé. [N.d.l.R.]

² D. Halévy, *Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, Grasset, 1941, p. 68 (le passage est absent de la première édition). [N.d.l.R.]

La réaction fut brutale. Herr, Andler, Jaurès, démasqués, soumis à de violentes attaques : « je suis un bon républicain, je un vieux révolutionnaire. En temps de guerre, il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale, c'est Jaurès dans une charrette, et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix. »

De même que les maîtres et chefs, les anciens camarades de parti sont abandonnés. Il est découvert aux yeux de Péguy que son idéal n'est pas une voie commune ; pire encore : qu'il est seul à la suivre.

Ainsi, séparé de tous, combattu par tous, renié de tous – des non-socialistes, parce qu'il est plus socialiste que jamais, des socialistes, qui craignent sa sincérité et son goût de la liberté, des chrétiens, parce qu'il est laïc, des non-chrétiens, parce qu'il est imprégné de religieux –, Péguy se trouve implacablement seul. Solitude qui le poursuivra toute sa vie. Quelques amis (dont le nombre alors n'allait pas croissant, qui ne le comprenaient pas toujours), anciens amis de la Cour rose, de Normale, paraissent l'entourer. En réalité, nous le verrons jusqu'à sa mort, accablé par son isolement.

C'est alors que vont commencer les *Cahiers*, qui portent toute la richesse de Péguy. Mais il faut auparavant dire quelques mots de ce que fut « son » socialisme.

Existence du peuple. Connaissance du peuple. Compréhension du peuple. Telles sont les trois grandes lois de Péguy. C'est là tout son socialisme et le point de départ de sa doctrine. Qu'il ait vu dans le dreyfusisme une lutte contre les puissances de l'argent qu'il flétrit, il ne s'y peut trouver rien de curieux, lorsqu'on connaît le très idéologique esprit de Péguy.

Préoccupé de ces vérités évidentes, qu'il sentait fort bien pour les avoir touchées de très près, pour y avoir été mêlé, Péguy comprenait le problème et rêvait de le résoudre. Étant « social d'abord » et avant toutes autres choses, il en était venu très naturellement au « socialisme ». L'erreur ne lui apparut que quelques années plus tard : il s'en fallait de beaucoup que les utopistes démocratiques s'attachassent aux seules exigences sociales. À l'instant où la différence verbale apparut clairement à Péguy, il se réfugia derrière le rempart de la sincérité.

Pour qui veut le comprendre, il est une constatation essentielle : Péguy est peuple. Pourquoi lui refuser ce qu'il a toujours revendiqué comme une glorieuse possession personnelle et qui très

véritablement en est une ? On en veut faire un intellectuel, un poète, un philosophe... pas seulement cela : en plus, il est peuple. Ardent, lucide et par-dessus tout couronné de cette naïveté qui est à la fois le propre du peuple et du génie.

Le projet était chimérique. L'entreprise folle est vouée à l'échec : « [...] dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste. » Lorsque parut le premier *Cahier* (janvier 1900), je ne pense pas qu'il y eut quinze personnes pour avoir confiance dans une existence qui paraissait encore fragile et si précaire. Toutes les théories de Péguy s'y trouvaient appliquées. Chaque *Cahier* portait le nom de tous les ouvriers qui l'avaient composé ; la plus grande liberté dans les abonnements ; enfin cette phrase éternellement répétée : « La Révolution nationale sera morale ou elle ne sera pas... »¹

Ils durèrent quatorze ans, sans cesse exténués, sans cesse relevés par l'énergie inlassable de Péguy. Tharaud, Romain Rolland, Halévy, Benda, Suarès. Il faudrait citer tous ceux qui participent à cette prodigieuse aventure. Mais surtout il y avait Péguy. Ne se contentant pas d'assumer les fonctions de gérant et de typographe, il écrivait lui-même fréquemment parfois une préface, parfois une note (*À nos amis, à nos abonnés*), souvent la teneur d'un *Cahier* entier. Étaient-ils vraiment fixés, ces *Cahiers* (si soigneusement noircis d'une écriture d'enfant sage), dans la bonne et juste mesure, dans les limites auxquelles nous sommes habitués ? Pas de bornes. Aucune règle. Une telle surabondance, une telle profusion intellectuelle qu'il ne lui restait pas même le temps de les classer. Elles s'inscrivaient n'importe où, à l'instant où elles venaient, sur la feuille encore blanche.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur la conduite de la pensée chez Péguy ; l'idée entraîne l'idée et parfois, même, la consonance verbale du mot détermine une progression nouvelle.

Nous sommes évidemment amenés à parler de sa manière d'écrire (car l'on ne conçoit pas que le mot « style » puisse être employé. L'on ne peut pas dire de Péguy qu'il écrit comme il parle, mais comme il pense. Et il est très évident que lorsque la pensée travaille, elle ne fait pas de phrases. L'admirable est que malgré cette façon – parfois curieuse, souvent exaspérante ! – d'écrire, le

¹ En la matière, la déformation la plus fréquente, moins dommageable certes, voudrait que Péguy ait écrit : « *La Révolution sera morale ou elle ne sera pas.* » La vraie devise de Péguy est : « *La Révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas.* » [N.d.l.R.]

jugement porte, la précision frappe à tel point que la lecture est facile.)

Lui-même en fait l'aveu. On sent la satisfaction qu'il lui cause :

Eh bien oui, moi aussi j'espérais qu'un jour j'aurais cette suprême distinction, cette finesse, cette suprême élégance d'un (Marcel) Mauss [...]. Cette élégance de Mauss, il faut y renoncer. Ce fin du fin, ce fin profil, ce regard noble, assuré, nullement voyou, ce langage fleuri, ces lèvres amènes, ce veston démocratique mais fin, démocratique mais sobre, démocratique mais sévère, cette barbe bouclée, ardente blonde, flavescente ardescente, flavescente ardente rouge, bien taillée quadrangulaire descendante, diminuée descendante, secrètement rutilante, cette moustache non pas précisément, non pas vulgairement, non pas grossièrement conquérante, mais triomphante royale, presque de même couleur, ce long pantalon sociologue, ces manchettes républicaines, ce fin pli vertical du pantalon si également, si équitablement rémunérateur, ce fin parler haut allemand, ce teint de lys et de rose, il faut y renoncer.

Avec quelle joie ! La délicatesse de langage n'est pas son fort : au contraire, il est rude, âpre, lourd de puissance contenue et retenue, jusqu'au jour où elle s'exprime violemment. Il sait bien que les idées seules comptent, et demeurent. Quant à sa prose si décriée, si incomprise, si mal comprise, lui seul en détient le secret ; que monsieur Daniel Halévy découvrira pour nous : « Tout le Péguy qu'on connaîtra plus tard est dans cette dédicace juvénile, écrit-il après avoir cité les premières lignes de la première *Jeanne*, le Péguy qui semble se répéter et qui ne se répète jamais, car il avance à la manière du flot, poussant sa pensée par longues vagues, chacune recouvrant la précédente et la dépassant d'une ligne. »¹

Toutes les forces vitales de Péguy s'épuisèrent dans cette lutte pour les *Cahiers*. On peut dire qu'il en vêcut (car peut-on dissocier son nom du leur ?) et qu'il en mourut. L'existence de Péguy est terminée en 1913. Ce n'est pas un homme qui présentait sa fin, c'est un homme mort qui écrivait la *Note conjointe* qu'il faut vraiment comme son plus admirable chef d'œuvre.

¹ Daniel Halévy, *Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, 1^{re} édition : Payot, 1918, p. 44 ; 3^e édition entièrement refondue : Grasset, 1941, p. 64. – Le 1^{er} tirage de cette dernière édition date du 12 mars 1941 pour Auguste Martin (dans Bernard Guyon, *L'Art de Péguy*, CACP 2, 1948, p. 65) ; le 3^e tirage, que je possède, date du 10 juin 1941. [N.d.l.R.]

Cette lutte active de Péguy en avait caché une autre, qui, pour être intérieure, n'en fut que plus terrible et plus exténuante, il faudrait dire plus mortelle, celle que nous aimerions appeler : la lutte pour la recherche du Soi et de son atmosphère.

III

« Ce voile que Péguy laissa retomber en janvier 1900 et qui ne se relèvera qu'après neuf années de méditations. »¹

On chercherait en vain à se représenter ce que fut le faubourg Bourgogne en lui-même, et ce qu'il fut pour Péguy. Il se trouvait être, en cette fin du XIX^e siècle, le seul coin de France qui permît de toucher à l'une des époques les plus reculées de l'Histoire, et surtout les plus irrémédiablement disparues. C'est le fameux passage de *L'Argent* : « Le croira-t-on, nous avons été nourris dans un peuple gai... De mon temps, tout le monde chantait. »

La nature de Péguy répondait exactement à cette atmosphère qui l'entoura et qui fut sienne durant toute son enfance. Il se forma au contact d'un monde antérieur : « Ma grand'mère, qui gardait les vaches [comme Jeanne], qui ne savait pas lire et écrire [comme Jeanne], ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire, ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis. » Est-ce le résultat de cette formation ? Ou un pur hasard naturel ? Toujours est-il que, dès l'âge de douze ans, Péguy était à jamais pourvu de son caractère propre, totalement étranger du nôtre, totalement inconciliable avec le nôtre, et à vrai dire si différent qu'on l'a peu souvent reconnu.

Il y a parfois des oublis de cette sorte, que l'on découvre avec le plus grand étonnement. Ainsi René Benjamin, parlant de Molière, s'écriait : « C'est curieux, je ne me rappelle pas un livre sur Molière où il n'y ait le mot *miracle* dès la première phrase. »

Notre pensée est identique : c'est étrange, c'est étonnant mais il semble que personne n'ait osé dire jusqu'à présent : « Péguy ? C'est un homme du XV^e siècle. » Il n'y a pourtant pas là-dessus le moindre doute. Il ne s'agit pas de voir l'individu sous un angle ou sous un

¹ D. Halévy, *Péguy et les « Cahiers de la quinzaine »*, Grasset, 1941, p. 142 (le passage est absent de la première édition). [N.d.l.R.]

autre, mais de le voir de face. Or de face, il est bien évident que Péguy est un homme du XV^e siècle. Ce qui déjà est une chose admirable. Ce qui déjà mériterait qu'on lui rende hommage. Il y a encore mieux : c'est un homme du XV^e siècle qui, au contraire des autres (sans quoi il n'aurait rien que de très ordinaire), vécut au XIX^e siècle. C'est-à-dire qui subit la contagion romantique. Le drame est là. Et son intérêt.

Tirailé entre ces deux époques où il vit – car il est tout à fait certain qu'il a vécu à ces deux époques –, influencée par toutes les deux, accablé par l'une, soulevé par l'autre, Péguy passera son existence non seulement à chercher celle qui lui correspond, mais encore, une fois trouvée, à lui ouvrir largement toutes les réalités de son esprit.

On a minimisé cette crise religieuse de Péguy. C'était le plus priver de son aspect le plus important. Chaque homme a sa raison d'être, parce que, dans son rôle, dans sa sphère, il vit un drame. Avec plus ou moins d'importance selon qu'il a plus ou moins rapport avec notre situation. Or le drame de Péguy demeure en tout point semblable au nôtre. Comme celui de Barrès. Drame de l'esprit français, guérissant peu à peu de l'épidémie romantique (au sens le plus large). Mais il ne faudrait pas croire (certains, d'une manière enfantine, le trouve naturel) que cela se fit tout seul. Surtout chez Péguy, nature violente s'il en est, non pas d'une violence brutale, mais de celle têtue, arrêtée, paysanne...

La première phase de ce drame en trois actes avait été l'enfance. La seconde était datée de 1900, avec l'immense chemin parcouru jusqu'alors. Tout l'édifice de Péguy est recouvert. Un trait énergique a barré la route. Cela est exposé d'une manière très nette dans l'un des premiers cahiers *De la grippe* :

Je m'attaquerai donc à la foi chrétienne. Ce qui nous est le plus étranger en elle, et je dirai le mot, ce qui nous est le plus odieux, ce qui est barbare, ce à quoi nous ne consentirons jamais, ce qui a hanté les chrétiens les meilleurs, ce pour quoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou silencieusement détournés, mon maître, c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort, que nous nommons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence, et renforcement de tout par l'éternité. [...] Ne consentira jamais à cela quiconque a reçu en partage ou s'est donné un sens profond et sincère du collectivisme. Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité.

Voilà qui est on ne peut plus clair : Péguy social veut le salut de tous ; il se solidarise, il fait corps avec les « damnés de la terre ».

Alors commence véritablement l'action. Le dérèglement posé, le mécanisme vital étant perdu, la lente et patiente recherche va commencer. Encore une fois, l'unité de Péguy va tenir une place primordiale dans le conflit. Toute son activité est mise en jeu. C'est complètement que Péguy s'est perdu ; c'est complètement qu'il se retrouvera. Les valeurs spirituelles ne combattront pas seules¹. Toutes forces morales, psychologiques, philosophiques, politiques, seront tendues en une direction unique, qui est la quête inconsciente du domaine propre de Péguy.

Nous devons reconnaître que son soi-disant « optimisme » nous a toujours profondément étonné. Qu'il y ait eu place, chez cet infatigable lutteur, qui connaît toutes les misères humaines – qu'elles soient du plan matériel ou du plan moral –, pour « cette petite espérance de rien du tout » qu'il a souvent glorifiée, nul n'en peut douter. Mais de là, à le voir optimiste (ce mot nous a toujours semblé synonyme sinon d'inconscience, du moins d'insouciance)... quel pas difficile à nous faire franchir !

Il nous semble qu'au contraire, Péguy, tout au long de sa vie, fut influencé par son très réel sentiment du tragique humain, et que cette compréhension lui fut d'un grand secours dans sa recherche de lui-même. C'est à une représentation d'*Œdipe*, on le sait, que la révélation se produisit. Cette fatalité, ces arrêts incompréhensibles du sort, cette « combinaison de la vie et de la mort, que nous nommons la damnation », en un mot, cette conception tragique de la destinée humaine qu'il avait rejetée dans le christianisme, voici qu'encore une fois il les trouve sur son chemin ; et où cela ? C'est Sophocle, quatre cents ans avant Jésus-Christ.

Il faudrait s'arrêter longuement sur *Les Suppliants parallèles*. Y marquer un point d'arrêt. Plus, une véritable pause. Ce cahier marque une des principales étapes de Péguy. La place nous manque. Bornons-nous à citer les quelques phrases qui forment le thème central.

Le débat, le développement d'*Œdipe-roi* n'est point tant, comme on l'a communément dit, de savoir s'il y a un coupable, qu'il y a un coupable, puis qui est le coupable, et de se demander de proche en proche si ce n'est pas Œdipe le coupable, jusqu'à ce que ce soit lui-

¹ Le tapuscrit porte : « Les seules valeurs spirituelles ne combattront pas. » [N.d.l.R.]

même qui se le demande et enfin d'acquiescer de proche en proche la conviction que c'est bien lui qui est le coupable, jusqu'à ce que ce soit lui-même qui en soit convaincu. Je ne nie point l'intérêt passionnant de cette enquête et de cette découverte. – Elle est passionnante surtout pour des modernes ; pour des anciens... – Je ne nie point l'intérêt passionnant de cette enquête et de cette découverte. Mais elle masque, mais elle recouvre un autre débat, sous-jacent, plus profond, infiniment plus grave, souterrain, sous le premier, infiniment plus profond : le débat de savoir qui en définitive sera promu, qui en définitive sera le malheureux ; non point le coupable, non point le criminel, mais le malheureux ; qu'importe le criminel, et ce débat du criminel ; pour nous Grecs c'est le malheureux qui importe et le débat du malheureux ; le débat de savoir qui en définitive sera le suppliant.

Les Suppliants parallèles sont de 1905. Dès lors, les découvertes ne cessent pas pour Péguy ; les premières lueurs annoncées dans ses fameuses notes sur la misère *De Jean Coste* découvrent un univers entier qui leur répond ; les vues s'élargissent ; des horizons inconnus se découvrent ; une possibilité d'aboutissement commence à se faire voir. Deux ans plus tard, la destinée mortelle des civilisations est annoncée :

Quand les métaphysiques et les religions, quand les philosophies nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

Quand elles quittent l'humanité, l'humanité se flatte de la créance que c'est elle qui les quitte. *Et tost serons estendus sous la lame.* Les philosophies s'en vont. Et nous aussi, de notre côté, nous nous en allons. L'humanité s'en va. Ces grandes passions qui marquèrent les grandes étapes de l'humanité dans le temps, font comme ce temps, *poésies diverses* : elles s'en vont. Mais nous, quand nous commençons à nous déprendre d'une métaphysique et d'une religion, d'une philosophie, et quand nous voyons que nous en sommes dépris, ne nous vantons pas, et surtout ne faisons pas les malins, ne nous gonflons pas et ne faisons pas les sots, et ne disons pas que nous l'avons dépassée. Car il n'y a pas de quoi nous vanter et faire les malins. Tout ce qui se produit alors, signifie simplement que nous sommes désaccordés.

Enfin, le cycle tragique étant terminé, c'est la confession posthume de *Clio*, en une page admirable qui résume et renferme tout le voyage spirituel de Péguy :

La misère de l'homme ou plutôt la détresse de l'homme, et surtout une certaine sorte, un certain goût de détresse, qui est précisément celle-ci, qui est notamment et entre toutes celle-ci est la marque même et la même articulation de la chrétienté. Quand une certaine détresse, quand un certain goût d'une certaine détresse, quand un certain degré ou plutôt quand un certain ton d'une certaine détresse apparaît dans l'histoire du monde, c'est que la chrétienté revient.

Puis toute l'expérience de sa vie active est découverte...

Il sait notamment que Péguy c'est ce petit garçon de dix douze ans qu'il a longtemps connu se promenant sur les levées de la Loire. Il sait aussi que Péguy c'est cet ardent et sombre et stupide jeune homme, dix-huit vingt ans, qu'il a connu quelques années tout frais débarqué à Paris. Il sait aussi qu'aussitôt après a commencé la période on serait presque forcé de dire, quelque répugnance que l'on ait pour ce mot, en un certain sens la période d'un certain masque et d'une certaine déformation de théâtre. *Persona*, le masque de théâtre. Il sait enfin que la Sorbonne, et l'École normale, et les partis politiques ont pu lui dérober sa jeunesse, mais qu'ils ne lui ont pas dérobé son cœur. [...] Il sait enfin, il sait aussi que toute la période intercalaire ne compte pas, n'existe pas, qu'elle est une période intercalaire et de masque et il sait que la période de masque est finie et qu'elle ne reviendra jamais. Et qu'heureusement la mort viendra plutôt. Car il sait que depuis quelques années, depuis qu'il a passé, depuis qu'il est parvenu à ses trente-trois trente-cinq trente-sept ans et qu'il les a biennalement passés il sait qu'il a retrouvé l'être qu'il est, et qu'il a retrouvé d'être l'être qu'il est, un bon Français de l'espèce ordinaire, et vers Dieu un fidèle et un pécheur de la commune espèce.

Enfin l'aveu suprême éclate :

Mais enfin et surtout il sait qu'il sait. Car il sait le grand secret, de toute créature, le secret le plus universellement connu et qui pourtant n'a jamais filtré, le secret d'État entre tous [...]. Le vase de secret le plus hermétiquement clos. Le secret qu'on n'a jamais écrit. Le secret le plus universellement divulgué et qui des hommes de quarante ans n'est jamais passé, par-dessus les trente-sept ans, par-dessus les trente-cinq ans, par-dessus les trente-trois ans, n'est jamais descendu aux hommes d'en dessous. Il sait ; et il sait qu'il sait. Il sait que *l'on* n'est pas heureux.

Ainsi, au milieu de l'œuvre immense de Péguy, une page porte à la fois le témoignage décisif et jamais avoué durant sa vie. Lorsqu'il écrivit ces lignes, Péguy, à la veille de sa mort, en ressentait déjà les approches. Plus ; il savait que son rôle et sa tâche terrestre étaient terminés. Le drame de Péguy se déroule et va s'amplifiant jusqu'au jour où il atteint la foi. Dès lors, il n'est plus de doute : la concordance naturelle est rétablie ; le rythme, reconquis ; l'équilibre, total. Le jour où le socialisme, « son » socialisme, et la religion, « sa » religion, se sont enfin fondus dans « le » christianisme social, nous savons bien qu'est arrivé le dénouement final : la destinée de Péguy s'est accomplie.

La crise étant terminée, la ligne retrouve sa direction primitive. Les oscillations habituelles disparaissent. La voie, de nouveau, est libre. Foi religieuse et foi patriotique vont dès lors de pair chez Péguy. Si confondues dans son esprit, que l'on ne saurait dire laquelle entraîne l'autre. Le rapprochement s'impose avec Barrès. Mais il n'est pas impossible qu'au contraire de celui-ci, ce soit l'Église qui lui ait illuminé d'un jour nouveau sa fille aînée. Celles-ci – difficultés religieuse et politique – avaient démontré une même source de désaccord¹, ainsi qu'une même volonté tenace de découverte. C'étaient les moins graves : elles furent les moins longues. Les problèmes humains se résolvent avec plus de facilité que ceux d'au-delà, car le seul bon sens y est nécessaire ; c'était là un matériel dont Péguy était largement pourvu.

Ni la démocratie, ni le démocratism, ne l'avaient jamais tenté. Par contre, ses tendances idéologistes étaient manifestes : la turne « Utopie » où se construisaient les cadres sociaux de la cité future avait été fameuse à l'École². Néanmoins, sa catégorique prise de position, à l'époque de l'Affaire, peut être comptée comme son seul acte positif. Après sa séparation du groupe socialiste, Péguy se tait : saura-t-on jamais quelles étaient les pensées de son silence ? Il est vraisemblable que peu à peu la lumière se fait en lui. L'expérience de la vie lui découvre la réalité de l'erreur miroitante et les enthousiasmes de jeunesse s'écroulent. Sur ces ruines grandit progressivement une expérience nouvelle et bientôt la notion de France prend toute sa valeur aux yeux de Péguy.

¹ Au début de cette phrase, le texte est lacunaire ou corrompu ; nous avons essayé de lui donner un sens. [N.d.l.R.]

² Encore un passage obscur, que nous essayons de corriger. [N.d.l.R.]

J'aimerais dire (mais comprendra-t-on ?) qu'il aime ce pays comme une créature charnelle. De ses racines profondes et secrètes, jusqu'à ses fibres extérieures les plus fragiles il en avait pénétré le sens avec une indicible acuité. Aucune époque n'était rejeté, aucun acte. Seulement, il ne s'attardait pas à l'apparence des choses mais les considérait dans leur essence : tout prenait alors une signification singulièrement nouvelle.

Mais Péguy ne s'occupait pas (ou très peu) de politique active et actuelle. Des deux chefs qui le dirigeaient (Barrès, Maurras) qui répétaient alors inlassablement leur rôle de médecins de la pensée, et qu'il voulut ignorer tous deux également ; l'un pourtant était très proche de lui par la forme de l'esprit. Qu'on songe seulement à l'étrange parenté intellectuelle existant entre l'auteur de *La grande pitié des églises de France* et celui de la *Tapisserie de sainte Geneviève*. La même conception les anime et la foi dans la puissance de la tradition.

Car quelque étonnant que cela puisse paraître, Péguy demeure profondément traditionaliste. « Le traditionalisme, disait France, c'est une manie chez Maurras. C'est son dada. »¹ Et Péguy (monsieur Halévy nous a cité ce témoignage rare sur la question²) parlait de l'Action « dite française ». Certaines de ses attitudes paraissent ainsi contradictoires au premier abord.

En fait, tout s'éclaire, si l'on veut bien comprendre que l'état d'un esprit trop droit et – il faut le dire – trop naïf n'était pas fait pour la politique telle qu'on la pratiquait à son époque. Et Péguy, qui avait la foi du converti, s'étonnait de ne pas retrouver chez les autres son patriotisme³. Nature sombre et renfermée, quoi qu'on en ait pu dire, il n'était pas homme à goûter l'écarlate et méridionale confiance d'un Jaurès.

Sous quel aspect, pourtant, inconnu et nouveau et lumineux à la fois apparaît le Péguy politique, lorsque quelques pages enfouies, étouffées dans la masse encore confuse de l'œuvre sont découvertes et séparées. Traits d'une rapide brusquerie, mais aussi de quelle extraordinaire précision !

Telles ces notes peu connues sur la guerre, qui sont de 1902 et où nous relevons cette pensée : « Cette seconde loyauté, qui est mentale autant que morale, consiste à traiter la guerre elle-même, après

¹ C'est son secrétaire qui rapporte ce mot d'Anatole France (Jean-Jacques Brousson, *Anatole France en pantoufles*, Crès, 1924, p. 274). [N.d.l.R.]

² Péguy emploie en fait l'expression dans la *Note conjointe* (C 1330). [N.d.l.R.]

³ Dernier passage obscur, que nous essayons de corriger. [N.d.l.R.]

qu'elle est devenue inévitable, comme étant la guerre et non pas comme étant la paix. Tout bêtement elle consiste à se battre pour de bon, quand on se bat. Elle consiste à faire la guerre sérieusement, dans son genre, comme on doit faire sérieusement tout travail, dans son genre. »

D'autres problèmes préoccupaient Péguy, dont il voulait d'abord l'expression et la solution. Ceux de l'heure n'étaient que trop présents à son esprit. Lui-même se rendait compte d'ailleurs, qu'une semblable question étant en cause, il ne lui appartenait pas de la résoudre. L'un des derniers, il avait prévu la guerre. Son évidence l'avait brutalement frappé. Ça avait été un saisissement. Et lentement, l'une après l'autre, nous voudrions citer les pages inoubliables de *Notre patrie*.

Trop de clarté : la menace pèse lourdement sur Péguy, qui la sent de jour en jour plus proche ; si rapide qu'il serait vain de la dénoncer. C'est résolument, activement qu'il faut la combattre. Et toutes les forces de l'Espérance sont mises en jeu.

Jusqu'à cette étonnante glorification de Français par Dieu, qu'est le *Mystère des saints Innocents*.

Certains caractères se répondent et s'appellent. Plus infrangibles que tous ceux de la terre est le ton spirituel qui les unit. Accord si parfait que les yeux doivent se tourner vers la même direction. Places correspondantes dans la multitude des esprits. À plusieurs siècles de distance, parfois, deux configurations se révèlent identiques...

Comprendra-t-on jamais la place que tint Jeanne dans la vie de Péguy ? Si quelque idée motrice lui était nécessaire, si tout son idéal pouvait se concentrer, résumant en une figure de proue sa lente progression, c'est bien la vierge lorraine, et elle seule, qui pouvait les lui fournir. Les symboles de l'apparence sont dépassés, qui sont loin de satisfaire aux exigences réelles. Vraiment, à une époque où Jeanne fournissait un exemple d'exaltation à tous les écrivains (ne songez qu'à Barrès et à France), il n'y a que Péguy pour nous avoir donné « le mystère en pleine lumière »¹, pour l'avoir lui-même si intimement pénétré.

Il fallait être atteint du plus grave dérangement cérébral pour prétendre étudier une aussi puissante aventure en théoriciens de l'Histoire et selon des données froides et mortes. D'autres facteurs comptaient, dont le plus important était l'atmosphère d'époque.

¹ Maurice Barrès, *Le Mystère en pleine lumière*, Plon, 1926. [N.d.l.R.]

Que cela soit dit énergiquement : nous ne sommes plus capables d'une exacte pénétration de Jeanne d'Arc. Une association que nous ne connaissons plus, vivait à cette époque, du réel et de l'irréel, du merveilleux et de l'habituel. La religion n'était pas ce qu'elle est de nos jours devenue – j'entends ce qu'elle est devenue pour la masse des peuples qui forment une époque : un accident, une vaine concession aux coutumes ancestrales ; elle faisait partie intégrante de la vie en constituait la base et la structure.

Compréhension qui, encore une fois, ne fut pas atteinte au premier assaut. Le seul caractère social de Jeanne lui était d'abord apparu. À chaque période de sa vie intellectuelle correspond une différente et nouvelle vision. Mais le voile se lève peu à peu, et Péguy découvre en même temps et sans limites l'être qu'il est, et l'être que fut Jeanne.

Combien de points communs les rapprochent ? Même situation au milieu de temps troublés et fertiles en divisions ; même orgueil qui n'est pas de soi-même, mais de sa vocation. Même sentiment du peuple et de Dieu. Même foi et d'une impérieuse et inébranlable activité de soldat et non de moine. Même refus d'abandon, de résignation, de renoncement (« Quelle admirable dreyfusarde elle eût fait ! », s'écrire Roger Secrétain¹). Même anarchisme enfin de l'apparence et de l'expression.

Car c'est bien un des côtés les plus courants et les plus frappants chez Péguy que son incessante rébellion, dont nous parlons difficilement et que nous qualifions avec plus de peine encore, car à proprement parler ce n'est pas une anarchie ni une rébellion comme toutes les autres, et c'en est pourtant une certaine sorte ; disons une fois de plus qu'elle lui est personnelle et limitée ; qu'elle l'opposition péguyste.

On aimerait, pour la satisfaction de l'habitude, tracer une ligne fixe de conduite générale : il nous semblerait vain de s'arrêter à cette tentative ; c'est au contraire dans l'idée de réaction qu'une certaine continuité paraît visible : *socialiste*, il combat son parti ; *dreyfusard*, toutes ses opinions futures détruiront le dreyfusisme ; *révolutionnaire*, il écrit certaines pages de *Clio* qui sont une condamnation terrible de 89. Religieux, il se heurte chaque jour à des dogmes inacceptés, et dans son *Laudet* n'attaque-t-il pas furieusement les mauvais théologiens et, par-dessus eux, toute une

¹ Page 538 de Roger Secrétain « Les fiertés de Péguy », *Esprit*, n° 101, juin 1941, pp. 536-550. [N.d.l.R.]

classe du catholicisme : « [...] ne peuvent être chrétiens ceux qui sont assurés du pain quotidien. », avait-il affirmé dans *Victor-Marie, comte Hugo*, un an après sa conversion ; le *socialiste* parle plus ici que le croyant, nous le voulons bien. L'impression est cependant très sûre, d'une farouche résistance à l'encontre des domestications de la société.

À l'instant de conclure, nous cherchons à donner un trait décisif, l'unique formule qui le contienne tout entier. S'étonnera-t-on de nous voir reconnaître qu'il nous échappe encore et par cent côtés de lui-même ; trop de sommets dominant, dont la synthèse demeure une irréalisable tentation, interdisant toute étrangère vision complète ; il suffit qu'une lueur insolite nous ait projeté dans son univers pour qu'il nous apparaisse aussitôt après perdu sur les pentes de quelque philosophie nouvelle. Avouons-le : nous n'avons pas ici tenté une explication, une dissection de Péguy. Un tel auteur ne s'explique pas. Le véritable maître porte en lui un indicible trésor de richesses inconnues ; Péguy plus que nul autre. Insaisissable, comme tout ce qui est vivant, son œuvre est un monde étonnant fait de complexités diverses, qui se rejoignent en un fort courant. Quant aux pages nombreuses qui seront encore écrites sur lui, elles ne peuvent avoir pour but que de proclamer hautement son nom, afin que l'hommage lui soit rendu, et par tous ; mais c'est à la source première et inépuisable qu'il faudra toujours revenir.

Si des deux caractères qui l'ont marqué, l'un reste étonnamment actuel, si même il se révèle parfois comme un précurseur, il faut bien dire que la ligne générale n'est pas d'un homme de notre époque. Ève et Notre-Dame de Chartres, Ève et une cathédrale sont signées du même artisan, sont bâties du même matériel. Nous n'assistons pas de nos jours à de semblables travaux ; on n'en oserait pas concevoir la puissance créatrice. Ils ne sont même plus admirés, pas même compris. Ce monument littéraire, dont la grandeur architecturale ne peut être dépassée, est déclaré illisible par la majorité des lecteurs de bonne foi. Péguy d'ailleurs et le tempérament médiéval qui était en lui s'en rendaient bien compte, lorsqu'il écrivait : « Le monde a moins changé depuis Jésus-Christ qu'il n'a changé depuis trente ans. [...] Les libres-penseurs de ce temps-là étaient plus chrétiens que nos dévots d'aujourd'hui. »¹

Les temps ont terni le vil métal ; tous les échafaudages, toutes les polémiques s'écroulent, la statue apparaît dans sa vérité. C'est alors

¹ Ch. Péguy, *L'Argent*, C 788. [N.d.I.R.]

que le bloc impérissable se reconnaît, à l'éclat inaccoutumé de ses valeurs.

Septembre 41

❧❧❧❧❧

PREMIER CAHIER DE LA SEPTIÈME SÉRIE

petit index alphabétique

DU CATALOGUE ANALYTIQUE SOMMAIRE

et table analytique très sommaire

DE LA SIXIÈME SÉRIE

CAHIERS DE LA QUINZAINE

paraissant vingt fois par an

· PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Catalogue des articles : 1996-2019

À l'occasion de notre numéro 50 il nous a paru bon de constituer un nouveau catalogue, qui recense illustrations et articles du *Porche, bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg* (octobre 1996 – mai 2002) devenu *Le Porche. Bulletin de l'Association des amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy* (juillet 2002 – septembre 2010) puis *Le Porche. Bulletin des amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy* (avril 2011 – ...).

C'est que, depuis plus de vingt ans, nous avons édité 45 numéros, puisqu'il y eut plus de numéros doubles que de numéros bis. Et ce, avec une belle moyenne de 117 pages par numéro, qui ne cesse d'ailleurs d'augmenter. Nous avons ainsi publié un total de plus de 360 auteurs différents : notre *Porche* est heureusement large, pour cette belle photographie de famille, autour de Jeanne et de Péguy ! Et l'heureux abonné qui possède la collection complète de nos numéros, a devant lui un monceau de 5478 pages, sauf erreur : de quoi tenir confiné quelques jours avec de la lecture en suffisance.

Nous sommes heureux d'avoir accompli ce recensement, bien dans la ligne des goûts de Péguy, grand amateur d'index-catalogues. On constatera que les matières du *Porche* furent en réalité fort variées.

Mais pour ceux qui l'auront desia leu, & qui scauront assez bien les choses les plus generales qu'il contient, cette Table leur pourra seruir ; tant a les faire souuenir des endroits où il est parlé des plus particulieres qui seront eschappées de leur memoire ; que souuent aussy a leur faire prendre garde a celles qu'ils auront peustestre passées sans les remarquer.

C'est du *Discours de la méthode*, cité par Péguy à l'orée de son formidable *Petit index alphabétique du Catalogue analytique sommaire et Table analytique très sommaire de la sixième série* ! Plût au Ciel que dans le *Porche* se cachassent aussi peu de coquilles que dans des *Cahiers de la quinzaine* !

NOMS	TITRES DES ARTICLES	N°	PAGES
O. A. Abachéva	Le libertin-comédien dans <i>Les Liaisons dangereuses</i> de Choderlos de Laclos (en coll.)	11	35-40
Jean A'Beckett	Existe-t-il une Jeanne d'Arc dramatique ?	7	17-22
Gérard Abensour	Sainte ou héroïne ? Jeanne d'Arc au théâtre Kamerny de Moscou : 1924	28	24-28
	Quelle est cette grande espérance venue de l'Est ?	35	156-167
	Ilya Ehrenbourg rend hommage à Charles Péguy (en coll.)	44-45	175-179
Stella Lazarevna Abramovitch	Notes mémorielles	50	123-145
Artur Adson	Halte à Nancy [1950]	36-37	78-80
Jean Michel Adventus	Leçons de ténèbres pour le repos des petites souris. Extrait [2001]	28	75-76
V. V. Afanassiev	<i>Jeanne, Pucelle de Dieu</i> du prince Serge Sergueïévitch Obolenski (résumé)	1bis	12-13
Joseph Ageorges	Dans l'intimité de Péguy [1946]	22	49-53
Youri Guermanovitch Akimov	Au service de la France et de la Russie : le baron Johann-Hermann von Diskau (rés.)	17	37-38
Anne Akimova-Louyest	<i>Jeanne d'Arc</i> de Maeterlinck : pièce symboliste ou pièce de circonstance ?	32	100-106
Betti Alver	Pedja [1931]	30	20-23
Mohamed Allayl	L'ombre de Jeanne d'Arc dans l'œuvre de René Char	32	107-111
Véronique Dmitrievna Altachina	Paris dangereux chez Choderlos de Laclos et L. Filatov	12	86
	Le lys de Milady ou « Cent cinquante ans après » : Courttilz de Sandras et Alexandre Dumas (rés.)	20	13-14
Constantin Andrianov	L'idée de la royauté sous Charles VI et la conception du pouvoir monarchique français (rés.)	17	34-37

E. K. Andrianova	Les relations littéraires franco-russes : histoire de la question (rés.)	1bis	19-20
Michel Anikiev	Les raisons de la catastrophe de Nicopolis	6	9-28
Anonyme	Aspects d'un univers dramatique. Notes diverses sur Charles Péguy [1941]	50	313-329
Anonyme (Y. Avril)	<i>In memoriam</i> Georges Peyronnet et Antoine Beau	33	2
	Notre association endeuillée	42-43	2
Anonyme (Gaston Boyer)	Présentation de la Saint-Do à Notre-Dame de Lourdes [1973]	6	65-68
Anonyme (Le Paon d'Héra)	Appel à contributions pour la revue <i>Le Paon d'Héra</i>	32	3
Anonyme (R. Vaissermann)	Catalogue 1996-2004	18	79-84
	Jeanne d'Arc en littérature. Prose, poésie, théâtre, du XV ^e siècle au XXI ^e siècle	29	4-6
	Convocation à la prochaine Assemblée générale	29	79-80
	Catalogue des articles 1996-2010. Index des illustrations	32	150-161
	1964-2014. Le Centre Charles-Péguy a 50 ans	40-41	4-6
	« Passerelles en poésie » : une jeune collection de poésies bilingues	48-49	359-360
	Catalogue des articles : 1996-2019	50	331-380
	Catalogue des illustrations : 1996-2019	50	381-393
Jeanne d'Arc	« Vous, Anglais, qui n'avez aucun droit [...] » [1429]	12	127
Annette Aronowicz	Le peuple juif dans Notre jeunesse	26	43-46
S. You. Arsénéva	Charles Péguy, Alain-Fournier et Alexandre Blok : la révolution ou Dieu (rés.)	1bis	8
	Charles Péguy et Alain-Fournier : la révolution ou Dieu	2	34-37
N. A. Assanova	Romain Rolland et Péguy : panthéisme et philosophie de la vie (rés.)	1	14
	Trois Rois des Aulnes (rés.)	1bis	15-16
	Trois Rois des Aulnes	3	70-73
Bernard Auzanneau	Bernanos et les Russes : une fraternité d'âmes	7	57-64

Isabelle Auzanneau	Jules Verne et la Russie	7	39-46
Serge Sergueïévitch Avérintsev	<i>Statera facta est corporis</i> . Sur un motif de Simone Weil [1986]	25	78-79
Anne-Catherine Avril	Israël, guerrier de Dieu	21	23-29
Florent Avril	Péguy dans les encyclopédies des pays de l'Est : 1960-1980 – en coll.	11	77-78
Yves Avril	Inauguration du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy à Saint-Pétersbourg	1	5
	Jeanne d'Arc et Péguy enseignés aujourd'hui en Russie (rés.)	1	7
	Présentation du colloque	1bis	3
	À nos amis	2	2-3
	À nos amis	3	2
	À nos amis	4	3
	Trois amis disparus	4	5-6
	Un correspondant des <i>Cahiers</i> en Russie ou Étienne Avenard entre Jaurès et Péguy	4	79-86
	À nos amis	5	2
	Bref compte rendu du Centre polonais Jeanne d'Arc-Charles Péguy « L'Europe de l'Espérance »	6	4-5
	Impasse et vocation de l'intellectuel : de <i>Lorenzaccio</i> à Vladimir Korolenko	6	75-79
	À nos amis	6bis	5
	Péguy en Finlande	6bis	31-47
	Tu ne tueras point	6bis	50-52
À nos amis	7	3	
Un article de Maximilian Volochine sur Péguy	8	105-113	

Yves Avril

À nos amis	9	3
À nos amis	11	3
Le Porche, Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy	11	9-10
Youri Konstantinovitch Térapiano. Présentation	11	72
Péguy dans les encyclopédies des pays de l'Est [1960-1980] – en coll.	11	77-78
À nos amis	12	5
Rome et Saint-Pétersbourg : la fuite et l'exil	12	83-84
À nos amis	13	3-4
Vérité de l'étymologie	13	15-18
La langue komi	13	65-66
Chers amis	14	1
Pourquoi un colloque Jeanne d'Arc – Charles Péguy en Finlande ?	14	5-7
Chers Amis	15	3-4
Chers Amis	16	3
Chers Amis	17	3
Chers Amis	18	5
Péguy à Lyon	18	10-11
Chers Amis	19	3
Chers Amis	20	1-3
Anna-Majia Raittila	20	35
Chers Amis	21	1-2
Justice, équité, miséricorde	21	3-9
Chers Amis	22	1-4

Yves Avril

Youri Malinine (1946-2007)	24	2
Addendum au « Compte-rendu du colloque de Bialystok-Varsovie, Pologne (8-13 juin 2007) »	24	8
Jan Twardowski	24	11
Introduction aux « Onze poèmes » de Lassi Nummi	24	23
<i>Péguy de combat</i> de Rémi Soulié (c. r.)	24	60-61
<i>La Pucelle de France</i> de Juan de Gamboa (c. r.)	24	62
À nos amis	27	1-2
Introduction à « Nos amis poètes et traducteurs »	27	5-7
Deux poésies finno-ougriennes	28	67
Arnaud Teyssier, <i>Charles Péguy. Une humanité française</i> (c. r.)	28	74
Péguy : amitiés et ruptures	29	31-41
Index alphabétique des auteurs	30	77-79
Assemblée générale 2010 de l'Association « Le Porche ». Rapport financier	33	5
<i>In memoriam</i> Claude Fournier et André Poujade	34	4
Convocation à la prochaine Assemblée générale	34	5
Aperçu de la bibliothèque Robert-Burac	35	4-10
<i>Le Porche du mystère de la deuxième vertu</i> , mystère de la fidélité, de la paternité et de l'abandon	35	168-176
Règlement et déroulement du concours de poésies komies	36-37	5-9
Jean Bastaire, <i>Éloge de la fidélité au temps de l'éphémère</i> ; Hélène et Jean Bastaire, <i>Insurrection pascale</i> (c. r.)	36-37	143-145
Laure Meesemaecker, <i>L'Autre visage de Louis Massignon</i> (c. r.)	36-37	151-152

Yves Avril

Jean-Pierre Rousseau, <i>Le havre introuvable & Florilège poétique</i> (c. r.)	36-37	154-156
Éditorial	38-39	1-2
Árpád Göncz	38-39	59
Gyula Illyés	38-39	113
John Bradburne	38-39	126-127
Karl Ristikivi, <i>Don Juan et Jeanne la Pucelle</i> (c. r.)	38-39	169
Pavel Krylov, <i>L'Ingrie, les Ingriens et l'Église d'Ingrie dans le passé et le présent & La Licorne et la reine de mai</i>	38-39	170-172
Chers Amis	40-41	1-3
<i>Index nominum</i> et appendice à la traduction de <i>La Licorne et la reine de mai</i> de Pavel Krylov	40-41	119-140
Une lettre d'Ingrid Bergman au père Doncoeur	40-41	171-172
Convocation à la prochaine Assemblée générale	42-43	3-4
Programme du colloque « Charles Péguy » organisé par le Porche à Jérusalem (2016)	42-43	275-276
Robert Royal, <i>A Deeper Vision</i> (c. r.)	42-43	278-284
Deuils et joies de l'année 2016	44-45	9-10
Colloque de Jérusalem. Les vingt ans du <i>Porche</i>	44-45	13-16
Armas J. Pulla	48-49	19
M.-J. Krück von Poturzyn	48-49	29
B. I. Riaboukha	48-49	37
André Charov : « Maladie mentale »	48-49	95
A. S. Golovina	48-49	147

Yves Avril	En guise d'introduction	48-49	153
	Nécrologie	50	5
	<i>In memoriam</i> Michel Leplay et René Marichal	50	6-8
	<i>Mea culpa</i>	50	9-10
	<i>In memoriam</i> Fanny de Sivers	50	13
	Petite vie de Juhani Rekola	50	45
	Hannu Mäkelä dans l'ombre de Jeanne	50	55-56
	Vladimir Ilitch Raïtsses et Stella Abramovich	50	117-120
	Un tapuscrit en quête d'auteur	50	311-312
E. You. Bachkirova	Les Français à Saratov	5	14-24
	La correspondance de Vladimir Pozner et Constantin Fédine	6	95-104
Cécile Balavoine	Zola et Huysmans à Lourdes, entre pureté et décadence, entre fin de siècle et fin des temps	15	24-27
Auguste Barbier	Jeanne d'Arc [1840]	40-41	156-157
	Jeanne d'Arc. 1430 [1843]	40-41	159-160
	À Jeanne d'Arc [1856]	40-41	160-161
	Une soirée d'Esprits (extrait) [1869]	40-41	161
	Jeanne d'Arc jugée par Shakespeare [1880-1882 ?]	40-41	162-167
Céline Barral	Utopie et mélancolie. Bloch et Péguy face à la porte de la mystique juive	46-47	129-153
Clotilde Barthélemy-Renaud	La césure italienne et sa fonction stylistique chez Péguy	35	108-117
Jean Bastaire	Sous le patronage de Jeanne d'Arc et de Péguy (rés.)	1	8
	Le salut du monde	27	24
Gilles Baudry	« <i>Il neige, Nadejda...</i> »	27	20

Gilles Baudry	De l'âme	27	21
	« <i>Cherchez bien...</i> »	34	206-207
	Ostinato	34	208-210
Pierre Nikolaïévitch Bazanov	Le prince Serge Sergueïévitch Obolensky, biographe de Jeanne d'Arc	46-47	294-316
Danièle Beaune-Gray	Georges Fédotov, lecteur de Péguy	8	45-51
Michel Bee	Walras et Péguy : l'économie et la philosophie dans une écoute mutuelle	46-47	201-233
Joachim du Bellay	Sonnet : « <i>Heureux qui, comme Ulysse...</i> » [1558]	40-41	250-251
Benoît XVI	Benoît XVI parle de sainte Jeanne d'Arc (audience & résumé)	34	21-28
Daniel Bensaïd	Mai 1429, naissance d'un mythe : Jeanne d'Arc, la revenante [2009]	32	4-8
	Note sur Péguy [2007]	42-43	45-50
Ingrid Bergman	Lettre au père Donccœur [1949]	40-41	171-172
Catherine Bernier	L'énigmatique Monsieur Herr	35	75-85
Pauline Bernon-Bruley	Jeanne d'Arc en clair-obscur	8	36-44
	Sixième colloque du Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Pétersbourg	9	5-9
	Le colloque de Helsinki	11	5-7
	Monuments et découvertes	12	57-66
	Les jardins de Péguy	14	99-111
	Le colloque de Lyon (22-24 avril 2004)	16	5-6
	Un arrêt du temps chez Bérulle et Péguy	18	44-50
Évelyne Beuzit	La poésie liturgie	25	44-54
Marguerite Biélaïa	Présence du miracle : la <i>Jeanne d'Arc</i> d'Harold Strelkov	8	114-115
Anne Bignan	Jeanne d'Arc ou l'interrogatoire [1832]	40-41	145-146

Anne Bignan	Les femmes (extrait) [1846]	40-41	146-153
Jacques Birnberg	Colloque Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Pieksämäki (5-6 août 2006)	22	5-8
	La <i>Ballade du cœur</i> de Charles Péguy : paysage mental et amorces de paysages, suivi d'Observations sur l'édition du poème dans la Pléiade	25	12-21
Margot Birnberg	La reconnaissance et le nouveau statut des aborigènes australiens par la résurrection de leur art	21	54-62
Inna Alexandrovna Bitiougova	Dostoïevski et Péguy (rés.)	1bis	3-4
	Dostoïevski et Péguy	3	19-31
	Fédor Batiouchkov et l'héritage de Dostoïevski dans l'œuvre de Vladimir Korolenko	9	39-44
N. S. Bodroukhina	La France et les écrivains russes (rés.)	1bis	21-22
	Baudelaire dans la littérature russe	6	81-94
Tatiana Yourievna Boïarskaïa	Le théâtre à Paris et à Saint-Pétersbourg vers 1830 (rés.)	20	15-16
Joseph Boly	Claudél, une vie imprégnée de la Bible	26	16-19
Sylvain Bonmariage	Tombeau de Charles Péguy [1916]	36-37	139
Philippe Bonnichon	Quelques aspects des relations entre la France et la Russie au siècle des Lumières	3	32-43
Aude Bonord	La plume et l'épée. Jeanne d'Arc, une sainte de l'entre-deux-guerres pour l'entre-deux-guerres (Delteil, Bernanos, Suarès)	32	67-78
Nina Boudylina	La poésie l'amour [2001]	34	153-179
	Cierge mystérieux [2001]	34	153-173
	Poésie. Essai [2001]	34	172-175
	Vers extraits du cycle « Gravure en noir et blanc » [2001]	34	174-179

Hélène Vladimirovna Boulycheva	La prière comme genre littéraire dans la littérature du Siècle d'argent	18	56-61
Antoine Bouyssy	Son rire [1931]	25	77
Olivier Bouzy	Le parler lorrain de Jeanne d'Arc	13	37-40
	La littérature de bâtardise	31	53-56
John Bradburne	<i>Ut unum sint</i> [1956]	38-39	128-135
Serge Valentinovitch Brel'	À Jeanne d'Arc	50	150-151
Catherine Brémeau	Péguy-Malévitch ou la sublimation de l'imagerie populaire	26	50-53
Valéry Brioussov	Au Teuton [1914]	10	16-19
Jacques Broche	Berlioz et la Russie	7	31-34
	En septembre à Varsovie	17	4-5
Yves Bruley	Osmo Pekonen, <i>La Rencontre des religions : autour du voyage de l'abbé Réginald Outhier en Suède en 1736-1737</i> (c. r.)	36-37	152-154
Mieczysława Buczkówna	Intérieur de la cathédrale [1969]	30	57
	Notre-Dame [1959]	30	57
Liliane Burac	Impressions de colloque	4	4
Robert Burac	Charles Péguy et le totalitarisme de gauche	4	60-62
	Voix et moyeux	38-39	174
Sébastien Cagnoli	Quatre épisodes poétiques de la vie des komis	27	35-40
Marianne Chakhnovitch	L'épicurisme dans la vie intellectuelle du XVIII ^e siècle	7	23-30
	L'image de la « pucelle guerrière » dans les mentalités française et russe (en coll.)	8	86-89
	L'eudémonisme et la littérature « fin de siècle »	11	55-57

Marc Champigny	Allocution de clôture	14	8
Éric Chams	Précisions aux péguistes sur Jean-Maurice Bugat	33	73-80
René Char	Jeanne qu'on brûla verte [1956]	24	64
André Charov	Maladie mentale [2000]	48-49	96-99
Emmanuelle Chastanet	Jeanne d'Arc au théâtre en 1642 : entre sainte et héroïne	31	20-31
Michel Izraïlévitch Chlaïne	Infirmière [1983]	48-49	246-248
	Jeanne [1986]	48-49	249-251
Hélène de Choiseul	Jeanne d'Arc [1828]	27	76
Adeline Choserot	Jeanne parmi ses contemporaines : portraits de femmes en Lorraine médiévale d'après Philippe de Vigneulles	34	211-248
Lucien Christophe	Invocation à Péguy [1916]	48-49	297-300
	Vie et mort de Péguy [1932-1934]	48-49	315-325
	Péguy sur la route éternelle [1941]	48-49	325-337
	Intermezzo de Noël [1941]	48-49	331-333
Lioudmila Chvédova	Jeanne d'Arc et la cathédrale dans l'œuvre de Charles Péguy	8	52-61
	La France des cathédrales par les poètes russes	10	9-11
	Une traduction de Péguy en russe	11	11-12
	L'art gothique chez Charles Péguy et Maximilien Volochine	12	45-56
	Péguy et Hugo, amoureux de l'architecture	14	82-89
	Métamorphoses de la cathédrale chez Charles Péguy et ses contemporains	17	55-66
	Péguy et la prière des pierres	18	23-27
	La guerre dans l'œuvre de Maximilien Volochine	21	30-39
Maximilien Volochine et la Bible	28	42-48	

Lioudmila Chvédova	L'Image de Jeanne d'Arc dans les littératures européennes	48-49	5-8
Paul Claudel	Sainte Jeanne d'Arc [1947]	34	106-109
Jean Cocteau	La grande pitié des victimes de France [1915]	48-49	278-283
Louise Colet	Le Musée de Versailles [1839]	36-37	135-137
Pierre Corneille	Hymnes à sainte Geneviève [1665]	36-37	121-133
Jacqueline Cuche	Péguy aux sources du dialogue judéo-chrétien	46-47	11-35
Charles Coustille	Péguy et les docteurs juifs au temple de Jérusalem	46-47	36-51
Anne Czerwińska	« <i>Le bénéfice de tant d'épreuves...</i> »	26	65-74
Titus Czyżewski	La cathédrale [1920]	30	36-37
Ursula Dąbska-Prokop	Le paraverbal chez Charles Péguy	34	61-73
Hélène Daillet-Naveau	La genèse du <i>Porche du mystère de la deuxième vertu</i> de Charles Péguy (rés.)	1bis	9
	De la <i>Suite du Mystère de la charité</i> au <i>Porche du mystère de la deuxième vertu</i> de Charles Péguy	3	8-12
	Le Mal dans l'imaginaire français (1850-1950). Éthique et esthétique chez Péguy : un combat sur deux fronts	4	27-37
	Un cantique à plusieurs voix : dialogisme et polyphonie dans le <i>Porche du mystère de la deuxième vertu</i> de Charles Péguy (1911)	27	59-72
	Étienne Barilier, <i>Ils liront dans mon âme. Les écrivains face à Dreyfus</i> (c. r.)	29	77
	Michel Murat, <i>Le Vers libre</i> (c. r.)	29	77
	Identité du peuple antique dans les œuvres en prose de Charles Péguy	42-43	69-86
	Péguy et la guerre : entre patriotisme et engagement. Les sources antiques de la guerre chez Péguy	42-43	87-116
	Charles Péguy, chantre de l'espérance divine	42-43	117-138

Hélène Daillet-Naveau	Introduction à Leo Spitzer, « Du style de Charles Péguy »	42-43	141-143
	Eddy Marix, ami et soutien des <i>Cahiers</i>	46-47	52-84
Jean-Marie Daillet	Intégration dans la culture mondiale : la Russie et l'Europe, une décision européenne	11	15
Gustave Dantu	Les adieux de Jeanne à Domremy [1900]	48-49	145
Didier Dastarac	Prier 15 jours avec Jeanne d'Arc	19	66-67
Claire Daudin	Péguy – Bernanos : le relais de Jeanne d'Arc	23	51-57
	Compte-rendu du colloque de Białystok-Varsovie, Pologne (8-13 juin 2007)	24	3-7
	Colloque de Saint-Pétersbourg (13-15 mars 2008)	26	3-5
	Les maisons de Moissac. Une amitié en devenir	29	58-63
	Péguy et la « révolution mentale moderne » : une lecture de Zangwill	33	49-54
Laure F. Dawalt	La nostalgie dans le cycle de chansons <i>Terre de France</i> de Louise Talma [2013]	40-41	206-254
André Dayez	Notre Dame [1969]	48-49	339-340
Jean Debay	Avec Charles Péguy, Victor Hugo	34	93-99
Victor-Henri Debidour	La leçon de Péguy [1963]	16	35-46
Geneviève Decrop	L'utopie de Charles Péguy	28	3-12
André Denissov	Le mythe dans le théâtre lyrique français de la première moitié du XX ^e siècle (rés.)	20	16-18
Julie Deramond	Jeanne d'Arc, héroïne de Gounod	27	41-52
	Les voix de <i>Jeanne au bûcher</i>	32	92-99
Valérie Derivaz	Compte rendu de colloque (Orléans, 6-9 mai 2009)	30	6-8
Pierre Deruaz	Présentation de <i>Prier 15 jours avec Charles Péguy</i>	19	8-15
	Faire un sillon...	27	22-23

Bruno Devos	Le manifeste de Charles Péguy	21	62-73
Armand Didier	À Charles Péguy [1914]	48-49	262
Hélène Nafiéva Djousoïéva	Heureux présage au seuil du XXI ^e siècle (rés.)	1	6
	Les <i>Cahiers de la quinzaine</i> et la presse russe du tournant des XIX ^e et XX ^e siècles [rés.] (en coll.)	1bis	5-6
	Les <i>Cahiers de la quinzaine</i> de Charles Péguy et la presse périodique russe des années 1880 à 1914 (en coll.)	2	38-45
	La Jeanne d'Arc de Dimitri Méréjkovski et de Sergueï Obolenski (en coll.)	7	9-16
	<i>Notre jeunesse</i> et le <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> traduits en russe. Réflexions sur le <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> traduit en russe	8	73-76
	Paris, Pétersbourg, magnifiques et contradictoires	12	27-37
	Les jeunes écrivains aux <i>Cahiers de la quinzaine</i>	14	69-71
	Charles Péguy et Vladimir Korolenko	17	70-72
	Le mystère comme élément de la foi chez Péguy et les écrivains russes de la fin du XIX ^e siècle	18	51-55
	Présence des textes bibliques dans l'œuvre de Charles Péguy et de Maximilien Volochine	26	46-50
	Jeanne d'Arc : dialogues poétiques sur la Toile	32	141-144
	Robert Burac, éditeur des <i>Œuvres en prose complètes</i> de Charles Péguy	33	66-67
Le thème de l'espérance dans les poésies russe et française	36-37	42-51	
Véronique Arkadievna Dolina	Sept chants de Jeanne d'Arc [1989]	34	110-121
	À un vieil ami [1996]	34	122-123
Hélène S. Domoratskaïa	Aux sources du surréalisme littéraire : les symbolistes et Lautréamont	9	35-38

Hélène S. Domoratskaïa	L'image de Paris dans Nadja d'André Breton	12	106
	La formation du langage cinématographique dans le contexte de l'avant-garde parisienne (début du XX ^e siècle) [rés.]	17	22-23
	L'Église et le christianisme au pilori dans les films de Luis Buñuel et Salvador Dali	28	51-53
Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski	En quelle langue doit parler un futur pilier de sa patrie ? [1876]	13	49-51
Svetlana Nikolaïevna Doubrovina	L'interprétation chrétienne des images antiques chez Gide dramaturge (rés.)	20	18-20
Matthieu Dubost	Penser le changement par l'image. Réflexions sur Walter Benjamin	15	12-18
	Le pardon selon Emmanuel Lévinas. En deçà et au-delà de la justice	21	9-17
	Le langage de l'amitié selon Maurice Merleau-Ponty. Réflexions sur le dialogue	29	64-68
Jean-Noël Dumont	L'histoire de Joseph, une exégèse poétique	44-45	89-102
Violaine Dupré La Tour	L'audace dans le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc	18	17-22
Élie Grigoriévitch Ehrenbourg	Sur la mort de Charles Péguy [1915]	44-45	178-179
Catherine You. Élizarova	La pensée patriotique de Christine de Pisan dans le <i>Ditié de Jehanne d'Arc</i>	1bis	24
	Le patriotisme de Christine de Pisan dans le <i>Ditié de Jehanne d'Arc</i>	2	4-13
	Le juste gouvernement selon Christine de Pisan (rés.)	4	8-9
	Christine de Pisan et le bonheur maternel	9	11-15
	L'éducation religieuse et morale de la femme dans <i>Le Mesnagier de Paris</i>	12	84-85
Frédéric Farat	Le mystère de l'inspiration de Péguy [2000]	38-39	143-146
Charles Simon Favart	La France délivrée par la Pucelle d'Orléans [1734]	29	72

V. E. Fédotova	Valéri Brioussov et Paul Verlaine (en coll.)	15	19-23
Knut Ferlov	Le premier article sur Péguy paru en Finlande [1912]	14	130-133
Jerzy Ficowski	Place de la musique [1966]	30	56
Vladimir Filimonov	La pensée historique française et russe (fin du XIX ^e et début du XX ^e siècle) : Fustel de Coulanges et Kareïev (rés.)	17	47-48
Laurent Flichy	La figure de la Vierge Marie dans <i>Sagesse</i> de Paul Verlaine	28	34-41
S. M. Fomine	Charles Péguy, Alain-Fournier et Alexandre Blok : la révolution ou Dieu (rés.)	1bis	8
	Charles Péguy et Alain-Fournier : la révolution ou Dieu	2	34-37
Yann Foucault	Péguy, un poète polémique	34	53-60
Claude Fournier	La Maison de Jeanne d'Arc	22	43-46
	Le Centre Charles-Péguy	22	46-48
Corinne Fournier-Kiss	Élaboration de « l'idée russe » au XIX ^e siècle : le rôle joué par les femmes russes émigrées à Paris	33	32-37
François (pape)	Homélie	48-49	13-16
Laurent Gamel	Le monde anglophone et la littérature anglaise vus des <i>Cahiers de la quinzaine</i> (en coll.)	29	11-28
Camille Gandilhon Gens d'Armes	Le sacrifice sur le Cantal [1917]	48-49	303-307
Jean Garapon	L'image des capitales d'Europe dans les <i>Souvenirs</i> d'Élisabeth Vigée-Lebrun, de Paris à Saint-Pétersbourg	12	92-93
Alain Gaussérés	« Entre la cité de l'homme et la Cité de Dieu » : la Pologne ?	22	8-9
Juškov Geň	La pivoine [s. d.]	27	37
	Samovar [s. d.]	27	37-38

Françoise Gerbod	Péguy lecteur de Victor Hugo (rés.)	1	13
Alain Gérente	Mot de bienvenue	18	9
Maurice de Germigny	Homélie prononcée à Orléans le vendredi 8 mai 2009	31	2-4
Henri Ghéon	Le dernier <i>Cahier</i> de Péguy [1915]	48-49	286-290
Elsa Godart	Du mot à la chose	13	74-75
	Sincérité et foi chez Péguy poète	14	112-117
	Le déplacement de la sincérité dans la religion de Jeanne d'Arc à Charles Péguy	15	57-66
	Mystique et prière du cœur	19	20-32
	Phénoménologie de la pensée johannique	23	43-48
	Convocation à l'Assemblée générale 2010	32	163
Nicolas Vassiliévitch Gogol	En quoi consiste finalement l'essence de la poésie russe [1846]	13	47
	« Le peuple russe est très fort pour s'exprimer... » [1842]	13	47-48
Jean-Pierre Goldenstein	L'ancien et le nouveau « jeu des vers » chez Blaise Cendrars	15	28-35
Alla Sergueïevna Golovina	« Asile de fous. Parc bien entretenu... » [ca. 1930]	48-49	148-149
Árpád Göncz	Jeanne 1919 [1983]	38-39	60-109
Lioudmila Gourévitch	Le violoniste Louis Paisible à Saint-Pétersbourg	12	89-90
	Le violoniste français Pierre Rode en Russie. Au croisement de deux styles (rés.)	17	18-20
Vladimir Gourévitch	Une troupe lyrique française à Pétersbourg au XVIII ^e siècle	12	91-92
	La musique de l'image et l'image de la musique : la partition de Vladimir Bibergan pour le film <i>Le Début</i>	32	117-120
Tatiana A. Gourina	La quête morale de Romain Rolland dans <i>Les Tragédies de la Foi</i>	9	47-53

Tatiana A. Gourina	L'image de Paris dans <i>Les Thibault</i> de Roger Martin du Gard	12	104-105
	L'image de la nature en transformation dans le roman de Jean Giono <i>Que ma joie demeure</i> (rés.)	20	20-22
Paul Gregor	Études péguistes	22	55-60
Michel Guet	Péguy socialiste utopique	35	86-108
Léon Guillot de Saix	Les morts immortels [1917]	48-49	308-312
Catherine Guissina	Les sources philosophiques de l'œuvre d'André Malraux	7	65-68
	Jeanne d'Arc et les héros d'André Malraux	8	9-11
Michal Guitel	Jeanne d'Arc [2002]	48-49	256-257
Robert Guyon	Le doyen Bernard Guyon	34	7-18
André Hallays	Le patronage de la Maison-Blanche [1894]	40-41	189-193
	« Il y a un an environ... » [1895]	40-41	193-195
	« Au jour le jour » [1896]	40-41	196-197
Lasse Heikkilä	Finlande, I et II [1959]	10	78-89
	<i>Terra Mariana</i> , I et II [1959]	10	90-99
	Jeanne, I, II et III [1959]	10	100-105
	Avance [1959]	10	106-108
Anne-Rachel Hermetet	Ambitions universalistes et esprit français dans le mouvement du renouveau spirituel. 1910-1919	35	118-128
Suzanne Itäkare	Religieuses et soldats. Moniales de la littérature, à la lumière du personnage de sainte Jeanne	20	48-52
Yannick Jaffré-Garcia	Charles Péguy : raison, mystique, Nation	34	81-92
Hélène Jakubčáková	La prière et le langage de la poésie spirituelle de Péguy	28	13-19

Michel Janocha	Le langage de l'icône	21	51-54
Mieczysław Jastrun	Chartres [1966]	30	52-53
	Vézelay. Basilique Sainte-Madeleine [1967]	30	54-55
Krzysztof A. Jeżewski	Jeanne d'Arc [2009]	30	28-29
	Les cathédrales [1978]	30	64-65
	« <i>Il ne restera après nous...</i> » [2009]	30	64-65
Monique Jutrin	Une lectrice de Péguy : Rachel Bepaloff	8	32-35
Moïse Kagan	La Russie et la France : l'histoire de leur relation et le problème du changement	17	9-11
Isabelle Kaiser	Le Poète [1914]	48-49	268
Nina Nikolaïevna Kalitina	Les problèmes de l'art russe dans les œuvres de critiques d'art français : Viollet-le-Duc, Louis Réau, Louis Hautecœur (rés.)	1bis	18
	L'art figuratif russe et les critiques d'art français (Viollet-le-Duc, Louis Réau, Louis Hautecœur)	3	44-48
	Jeanne d'Arc dans la sculpture monumentale française	8	83-85
	Le thème de la ville dans l'œuvre de Charles Meryon	12	97-98
	Le peuple et l'art. Les fêtes au temps de la Révolution française. 1789-1799 (rés.)	17	17-18
	Le monument funéraire dans la France du XIX ^e siècle : mystère et prière	19	38-40
	L'image de l'écrivain dans la sculpture française au tournant des XIX ^e et XX ^e siècles	25	9-11
Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Maurice Denis	28	23-24	
Małgorzata Kamecka	Les grands personnages de l'histoire de France dans les récits des voyageurs polonais au XVIII ^e siècle	31	32-40

Vlada Kanioukova	« <i>Ne traîne pas, bourreau rapace !</i> »	36-37	26-27
Jean Kasprowicz	Portail de la cathédrale [1906]	30	34-35
Jean Kaznowski	Les vieillards [2008]	30	72-73
	Fin de règne [2008]	30	74-75
	Au grand galop [2008]	30	76
Frédéric Keck	L'activité universitaire peut-elle s'arrêter ? Réflexions sur la grève et la grippe (Sorel et Péguy)	34	29-52
Jukka Kekkonen	Du bûcher à la canonisation [2017] (en coll.)	48-49	23-24
Catherine Maria Rodrigo Kern-Pereira	Une clef pour la lecture du <i>Porche du mystère de la deuxième vertu</i>	4	38-49
	Fatima-Petrograd de 1917 jusqu'à la fin du XX ^e siècle (en coll.)	11	63-66
	« Celle qui intercède ». Marie, icône de la miséricorde de Dieu dans la vie et l'œuvre de Péguy	14	118-124
	Rencontre de Varsovie. 11-14 septembre 2004	15	5-6
	La méditation (<i>tefilla</i>) de Charles Péguy	18	39-43
	Charles Péguy et la Bible. Pour une lecture symbolique de la vie et de l'œuvre de Péguy	23	58-59
	L'enracinement biblique de Péguy et la dimension prophétique de sa parole	26	54-58
	Péguy-Maritain : une amitié à feu et flammes	29	47-52
	Vocation d'Israël, vocation de Jeanne d'Arc, vocation de Péguy : une flamme tremblante	32	38-43
	Bergson <i>via</i> Péguy : un regard prophétique sur le temps et l'histoire	33	38-41
Annnonce de la fondation « Europe de l'Espérance »	36-37	2	
Ivan Khotëiev	La mission française à Pétrograd lors de la Première Guerre mondiale	12	103-104

Hélène Vladimirovna Kiritchouk	La dramaturgie de Michel de Ghelgerode et l'esthétique d'Antonin Artaud	11	49-52
	La nouvelle conception du personnage dans le théâtre d'Alfred Jarry	20	22-25
Jyrki Knuutila	Du bûcher à la canonisation [2017] (en coll.)	48-49	23-24
Anne Kolpakova	Sur la traduction de « mystère » dans le titre du <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> de Charles Péguy (en coll.)	23	48-50
Catherine Kondratiéva	La prière dans le Jardin des Oliviers : porte vers la liberté	19	54-59
	« Le Voyage » de Baudelaire traduit par Marina Tsvétaïéva	20	25-27
	Jeanne d'Arc vue par Marina Tsvétaïéva	23	38-43
	La pluralité des voix dans <i>Le Grand Meaulnes</i> d'Alain-Fournier	29	53-57
	Jeanne d'Arc dans la poésie russe contemporaine : conclusion précoce pour une époque en devenir	32	130-140
	Une véritable prière	34	132-134
Marie Korenman	Le chant d'Yvonne de Galais	34	200-201
	Les villes terrestres et la cité céleste dans la vie de Jeanne d'Arc	12	19-23
	La canonisation de Jeanne d'Arc : règle ou exception ? (rés.)	17	31-32
	Jeanne d'Arc et la Bible	24	47-50
	Jeanne d'Arc à l'époque du post-modernisme : transformation de l'icône johannique	33	68-72
Serge Korotkov	« <i>La Russie est l'endroit de la terre où les Français bien-pensants sont le plus considérés et le plus en sûreté</i> » (rés.)	17	39-41
Ivan Kouratov	La langue komi [1857]	13	67
	La part du lion [1869]	27	34
M. L. Koustikova	Le socialisme utopique de Charles Péguy (rés.)	1bis	11-12

Michel Kouzmine	« <i>Vous avez tout pouvoir...</i> » [1914]	10	20-21
Tellervo Krogerus	Une interprète finlandaise de Péguy : Anna-Maria Tallgren-Kaila	14	96-98
Marie-Josèphe Krück von Poturzyn	Jeanne d'Arc. Roman historique [1961]	48-49	31-35
Paul Valentinovitch Krylov	La nationalité de Jeanne d'Arc : l'opinion des contemporains et les débats historiographiques (rés.)	1	15
	La condamnation de Jeanne d'Arc par le tribunal ecclésial et le problème des hérétiques (rés.)	1bis	13-14
	La condamnation de Jeanne d'Arc, le Concile de Bâle et le problème de l'hérésie dans les années 1420-1430	3	3-7
	La France et le projet de croisade contre les Hussites (rés.)	4	10-11
	Les avatars médiévaux du « cinquième type »	6bis	48-49
	Les Saintes Écritures dans la vie de Jeanne d'Arc d'après les <i>Procès</i> et les témoignages des contemporains	7	5-8
	Un parallèle inattendu : <i>Jeanne d'Arc</i> de Charles Péguy (1897) – <i>Jeanne d'Arc</i> de Luc Besson (1999)	8	5-8
	<i>Mulier illiterata</i> : essai sur la culture d'une femme du peuple au Moyen-Âge d'après l'exemple de Jeanne d'Arc	9	17-23
	Rouen, Rouen mourrai-je cy ? Jeanne au bûcher et l' <i>Ars moriendi</i> au XV ^e siècle	16	21-32
	La double monarchie anglo-française : une possible alternative historique (rés.)	17	33-34
	Les Hussites et Jeanne d'Arc	25	33-37
La Licorne et la reine de mai	40-41	31-118	

Paul Valentinovitch Krylov	Jeanne comme symbole de liberté dans la littérature du XX ^e siècle au début du XXI ^e siècle	46-47	317-338
	Dimitri Boulanine, <i>Jeanne d'Arc en Russie, un personnage historique entre littérature et propagande</i> (c. r.)	46-47	346-359
	Johannistique : survol rapide	48-49	101-139
Zygmunt Kubiak	La langue polonaise, symbole de la patrie	13	53-58
Oscar Kuningas	La Pucelle d'Orléans en Estonie [1987]	11	69-71
Tarmo Kunnas	Charles Péguy et l'argent	14	75-81
	L'homme en quête de Dieu. Dieu en quête de l'homme	15	67-68
	Brasillach, lecteur de Péguy	25	26-30
Johanna Laasko	Le finnois, langue du silence	13	59-64
Maurice Lacroix	<i>50 thèmes grecs</i> . Extrait [1975]	29	75-76
Victor de Laprade	La statue de Jeanne d'Arc [1874]	32	145-147
S. K. Lébédev	Les relations bancaires franco-russes à la fin du XIX ^e siècle	11	25-26
Leconte de Lisle	La vigne de Naboth [1860]	44-45	119-129
Régine Lefebvre	Art sacré au XX ^e siècle : un itinéraire	20	5-10
Élisabeth A. Léguenkova	Reflets de la philosophie de Bergson et Pascal dans les essais philosophico-littéraires de Georges Duhamel	1bis	23
	L'élite intellectuelle dans la <i>Chronique des Pasquier</i> de Georges Duhamel	5	43-48
	Péguy, un intellectuel « anti-intellectuel » (en coll.)	6	57-64
	La Jeanne d'Arc de Dimitri Mérejkovski et de Sergueï Obolenski (en coll.)	7	9-16
	<i>Notre jeunesse et le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> traduits en russe. Problèmes de traduction	8	66-68

Élisabeth A. Légoukova	Le Paris nostalgique de Charles Péguy et de Georges Duhamel	12	43-44
	Péguy et la révolution russe (en coll.)	17	66-70
	Mystère et mystique, mots-clés de <i>Notre jeunesse</i>	19	16-19
	Les conceptions religieuses de Péguy et son regard sur la Bible (en coll.)	26	40-43
	Charles Péguy, historicité et modernité (en coll.)	26	59-63
	Un récit pour la jeunesse de Georges Duhamel : <i>Les Voyageurs de « L'Espérance »</i>	36-37	52-61
	<i>De Jean Coste. Misère biblique et socialiste</i> (en coll.)	46-47	234-249
Quentin Le Gurun	Péguy, lecteur de <i>Chad Gadya !</i> ou La résonance juive du <i>Zangwill</i>	44-45	39-58
Maija Lehtonen	Jeanne d'Arc présentée aux enfants protestants : <i>Jeanne d'Arc</i> de Zacharias Topelius	14	21-28
Pierre Le Moyne	La Pucelle [1647]	44-45	159
Francine Lenne	L'écriture comme art du dessin. De la poétique de Charles Péguy	4	50-59
Michel Leplay	L'Ève de Péguy	42-43	51-59
Géraldi Leroy	Introduction à la pensée politique de Péguy	14	55-58
Antoine Lévy	L'Évangile selon Péguy	23	5-8
Jacob Romanovitch Louchkov	Douze questions, douze réponses	36-37	28-31
Henri Louette	Rédaction sur Péguy	35	200-201
Irène Loukyanets	Ville accusée, ville justifiée	12	87
	Le rythme du destin dans l'idylle de Bernardin de Saint-Pierre	20	27-28
Apollon Nikolaïevitch Maïkov	Jeanne d'Arc [1887]	50	77
Pierre Maire	Une statue de Jeanne d'Arc pour la Russie	44-45	201-204
Hannu Mäkelä	Kaaren Jeanne [2017]	48-49	25-28

Hannu Mäkelä	<i>Varjo / Ombre</i> (début)	50	59-64
Anne Makhotina	« <i>Toute petite déjà, j'étais vive...</i> »	36-37	22-25
Nathalie Malachowskaja	Jeanne d'Arc et la Vierge guerrière dans les contes et la littérature russes	31	41-47
	Poésies variées [1979-1988]	34	180-199
	« <i>C'est ton amour qui illumine la nuit...</i> » [1979]	34	180-181
	« <i>Et à nouveau on Te crucifie...</i> » [1981]	34	180-185
	Sermon à Nazareth [1982]	34	186-189
	Caverne, notre mère [1986]	34	188-191
	Ne crains pas [1987]	34	192-193
	La vague [1987]	34	194-195
François de Malherbe	Communion [1987]	34	196-197
	« <i>Laisse à l'entrée chaussures et manteau...</i> » [1988]	34	198-199
François de Malherbe	Sur la Pucelle d'Orléans brûlée par les Anglois [1630]	13	78
I. A. Malikova	Les <i>Chroniques italiennes</i> dans l'œuvre de Stendhal (rés.)	1bis	25-26
Youri Pavlovitch Malinine	L'esprit de conseil de Jeanne d'Arc (rés.)	1	12
	Le patriotisme de Jeanne d'Arc I (rés.)	1bis	24
	Le patriotisme de Jeanne d'Arc II (rés.)	4	12-13
	Le Pas de Saumur et l'auteur de sa relation poétique	6	29-48
	La formation de l'éthique de la noblesse dans la France des XIV ^e et XV ^e siècles	11	19-24
	En mémoire de Vladimir Ilitch Raïtssess	16	7-8
	La pensée éthico-religieuse dans la France du Moyen-Âge tardif	25	38-43
Ossip Émiliévitch Mandelstam	Reims et Cologne [1914]	10	14-15
	« <i>J'ai vu un lac, mais vertical...</i> » [1937]	10	16-17

Ossip Émiliévitch Mandelstam	De la nature du verbe [1912]	13	51-52
Gérard Maset	Jeanne [1972]	34	125-127
Alexandra Marangoni	Le <i>Mystère</i> et la <i>Tapiserie</i> : Moyen-Âge et modernité dans la poésie de Péguy	38-39	148-166
Mère Marie (Skobtsoff)	Poésie de jeunesse [1949]	10	28-31
	« <i>Sans cesse je perçois un grondement secret...</i> » [1949]	10	30-31
	« <i>J'ai cherché la race secrète...</i> » [1949]	10	32-33
	« <i>À chacun je voudrais donner mon âme...</i> » [1949]	10	32-35
	« <i>Le rite de la terre...</i> » [1949]	10	34-37
	« <i>Un peu de bois futile...</i> » [1949]	10	36-37
	« <i>Deux triangles, une étoile...</i> » [1949]	10	36-39
	« <i>Je jette mon âme à leurs pieds...</i> » [1937]	10	40-41
	« <i>Dans la clarté qui est venue soudain...</i> » [1937]	10	42-43
	« <i>M'est donnée une force...</i> » [1937]	10	42-47
	« <i>Non, même l'échelle de la foi invincible...</i> » [1937]	10	46-49
	« Poésie de jeunesse » [1916]	40-41	257-258
	« Du cycle <i>Messenger</i> » [1949]	40-41	259-260
	« Du cycle <i>Sur la mort</i> » [1937]	40-41	261-262
	« Du cycle <i>Sur la vie</i> » [1937]	40-41	263-265
« Du cycle <i>Vagabondages</i> » [1931]	40-41	267-268	
« Du cycle <i>Protection</i> » [1942]	40-41	269-270	
« Du cycle <i>La terre</i> » [1937]	40-41	271-272	
Michel Maroussenko	Les relations littéraires dites « de second ordre » : l'exemple franco-russe	20	29-30

Éléonore Martino-Fristot	La mémoire du siège de Leningrad de 1945 à 1999. La mémoire à l'époque des changements (rés.)	17	49-51
Laure Meesemæcker	« Fais-leur retrouver ton cœur... » : Jeanne à l'ordalie. Jeanne d'Arc chez l'orientaliste Louis Massignon	32	112-116
Joseph Mélon	À Charles Péguy, mort au Champ d'honneur [1915]	48-49	274-276
Annette Melot	Les échos en Russie de l'invention de la photographie par Niepce et Daguerre (rés.)	17	20-22
Alfred Ménot	À Charles Péguy [1930]	48-49	313-314
Françoise Michaud-Fréjaville	Le médiévalisme de la Jeanne d'Arc de Péguy (1897)	14	42-50
	Jeanne d'Arc entre art, histoire et littérature	31	57-65
Louise Michel	Le rêve [1898]	44-45	165-169
	À monsieur Auguste Vitu [1850]	44-45	171-173
L. V. Miguïnskaïa	Les relations littéraires franco-russes : histoire de la question (rés.)	1bis	19-20
Anne Mikheïéva	Tsarkoïé Sélo dans le roman d'Henry Gréville <i>Dosia</i>	7	35-38
	Pétersbourg, 19 février 1861, dans <i>La Princesse Ogherov</i> d'Henry Gréville	12	100-101
Sandra Miller	Triades symétriques sur l'axe Paris-Moscou : Picasso – Tatline – Archipenko, collage – relief – construction (rés.)	17	24-26
Dominique Millet-Gérard	Le « Grand Théâtre du Monde » claudélien	26	24-32
	Modernisme, anti-modernisme, post-modernisme : regards sur le <i>Cantique des Cantiques</i> , son exégèse et ses réécritures	33	17-25
Roger Millieux	Charles Péguy et les éternelles valeurs grecques	46-47	158-183
Julie Viktorovna Mirochina	« La Bonne Lorraine » vue par Vladimir Nabokov	25	22-25

Julie Viktorovna Mirochina	<i>Le Journal d'un curé de campagne</i> : du roman de Bernanos à l'adaptation cinématographique de Robert Bresson	28	53-55
Judith Moguiléver	Petite chanson de Jeanne d'Arc [2000]	48-49	254-255
Camille Morando	La présence des intellectuels russes dans l'œuvre et la pensée de Georges Bataille	6	105-124
	Évocation de l'histoire des Ballets russes de Pétersbourg à Paris : Olga Khokhlova et Pablo Picasso, Serge, Léon, Alexandre, Mikhaïl, Igor, Vaslav et les autres	12	111-126
Hermann Mörchen	Scandale de Péguy. Un anarchiste croyant	22	61-63
Gustave Moreau	Jeanne d'Arc, projet de statue [s. d. ; acquis en 1898]	29	78
Jean-Luc Moreau	Les jardins de Babel	13	7-13
	Chanson d'été [s. d.]	27	18
	Après l'orage [s. d.]	27	19
	« Ces troncs blanchis... » [s. d.]	27	19
	« La chapelle... » [s. d.]	27	19
Marie Mursa	Jeanne d'Arc : du personnage-frontières au personnage intertexte	32	121-129
Marie-Victoire Nantet	Une journée claudélienne à Saint-Pétersbourg	19	4
	La force de croire et l'art de faire croire	26	19-23
V. V. Naoumov	À propos de l'héritage linguistique de la France (rés.)	1bis	22
Inna Nekrassova	Les motifs bibliques dans l'action du <i>Soulier de Satin</i> de Paul Claudel	26	37-39
	Le personnage de Jeanne d'Arc sur l'ancienne scène française	32	11-17
Eugénie Nénéieva	La ballade de Jeanne d'Arc	36-37	16-19
Yuriko Nishibe	Jeanne d'Arc sur les scènes théâtrales japonaises	23	33-37

Georges Nivat	Charles Péguy et Viatcheslav Ivanov. La poésie religieuse en France et en Russie au sortir du positivisme	17	72-77
Matti Norri	Du bûcher à la canonisation [2017] (en coll.)	48-49	23-24
Cyprien Norwid	Le chant de notre terre [1850]	30	24-27
Otakar Novák	Charles Péguy vu par un péguiste tchèque [1967]	44-45	188-200
Marie Noval	Jeanne, pucelle d'Arc [s. d.]	30	30-32
Lassi Nummi	Onze poèmes	24	26-44
	« <i>J'ai jeté en passant...</i> » [1995]	24	26-27
	Méditerranée [2000]	24	28-29
	Ton ânesse, ô Balaam [1963]	24	30-31
	Sur la route de Mambré [1963]	24	32-33
	Au matin [1949]	24	34-35
	Les grues d'un bord à l'autre du ciel [1980]	24	36-37
	« <i>Je vous dis ce que je vois...</i> »	24	38-39
	Je dis ce que je vois [s. d.]	24	40-41
	« <i>Le bus dans la faible lumière...</i> » [1984]	24	42-43
	« <i>La peau perçoit...</i> » [1982]	24	44
	« <i>Encore et toujours il faut nous demander...</i> » [1975]	24	44
	Sounion [2000]	27	27
	Énée. Marbre, d'après Le Bernin [2000]	27	28
	Paysage transparent. Vue de la plaine du Pô, par la fenêtre du train [2000]	27	29
Autre paysage [2000]	27	30-31	
Jussi Nuorteva	Olavus Magni, l'Université de Paris et Jeanne d'Arc	14	9-13

Larissa Orékhova	Avec des yeux français venus du Moyen-Âge, vers mon pays [2007]	28	70-71
Charles d'Orléans	Ballade : « <i>En regardant vers le país de France...</i> » [1433]	40-41	251
You. B. Orlitski	Tout cela est déjà chez les Français (A. Blok) : évolution de la décadence russe dans l'œuvre d'Alexandre Dobrolioubov	11	41-43
George Orwell	Le Néoparler : le vocabulaire de classe A [1948]	13	72-73
Thierry Ozwald	Le <i>Mystère des saints Innocents</i> : le Nouveau Testament comme « couronnement de l'ancienne loi »	44-45	59-88
Tivadar Palágy	Le Tigre ou la Pucelle. La France vue de Hongrie dans les années 1930	38-39	6-11
Janusz Stanisław Pasierb	Cathédre / La cathédrale Europe	30	9-17
Anne Patchina	Jeanne d'Arc, « héroïne nationale et chrétienne » chez Paul Claudel et Charles Péguy	33	59
Pierre Patris	La France à la Pucelle [1613]	35	195-197
	« <i>Passant, arrête un peu...</i> » [ca. 1671]	35	198-199
Nathalie Pavlova	À Jeanne d'Arc	36-37	20-21
A. S. Pavlova-Roussinova	Le rythme dans la nouvelle de Guy de Maupassant <i>À vendre</i>	5	37-42
Charles Péguy	« <i>Ce conseil, qu'elle avait...</i> » [1911]	12	127
	<i>Voces vocatæ</i> [1911]	13	41-44
	Choix de quatrains [1911]	27	8-9
	Extrait du <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> [1910]	27	10-13
	<i>La Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres</i> (avec trad.) [1913]	38-39	114-123
	Extrait d'Ève : « <i>Mère, voici vos fils...</i> » [1913]	40-41	250
	Extrait de <i>Jeanne d'Arc</i> : « <i>Adieux à la Meuse</i> » [1897]	40-41	253-254
	« <i>Premier jour</i> » de la <i>Tapiserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc</i> [1912]	48-49	349-352

Charles Péguy	Les « sonnets parisiens » [1912]	50	193-216
Osmo Pekonen	Quelques mots sur Lasse Heikkilä	10	75-77
	Aale Tynni	10	109
	Péguy en finnois : un aperçu bibliographique	14	125-129
	Les bourgeons qui s'ouvrent : confluence de trois destins	19	46-53
	Le jeu merveilleux de la vie	24	24-25
	Le centenaire de la canonisation de Jeanne d'Arc célébré en Finlande	50	65
	Jeanne d'Arc coupable, sainte, héroïne nationale	50	66
Françoise Pélisson-Karro	<i>L'Histoire tragique de la Pucelle de Dom-Remy, autrement d'Orleans</i>	31	6-19
Laurence Pelland	<i>Étude sur Charles Péguy</i> [1931]	42-43	201-266
Alexandra Péréalova	Jeanne d'Arc et Euphrosyne de Polotsk	29	7-10
Denis Pernot	Jeanne d'Arc dans les écrits de guerre de Maurice Barrès	32	57-66
Eugénie A. Petrova	Romain Rolland et Lounatcharski	5	25-30
	La synthèse de la littérature et de la musique dans le <i>Théâtre de la Révolution</i> de Romain Rolland	7	51-56
	Intelligentsia et Révolution. Contribution à l'histoire de la polémique Romain Rolland – Henri Barbusse	9	45-46
	La traduction d' <i>Eugénie Grandet</i> par Dostoïevski	12	96-97
	Valéri Brioussov et Paul Verlaine (en coll.)	15	19-23
Georges Peyronnet	Dans quelle langue les Anglais parlaient-ils à Jeanne d'Arc ?	13	21-36
Henri Pichette	Ode à Charles Péguy sur la rime de France [1959]	38-39	141-142
Sylvie Pillu	« <i>Mon cœur, désespéré d'espoir...</i> » Espoir et désespoir dans la poésie de Catherine Pozzi à la lumière de son <i>Journal</i>	35	177-186

Z. N. Pilnikova	Les relations littéraires franco-russes : histoire de la question (rés.)	1bis	19-20
Sylvain Pitt	À Péguy [1916]	48-49	300-302
Bernard Plessy	Pascal-Raphaël Ambrogi & Dominique Le Tourneau, <i>Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc</i> (c. r.)	46-47	360-362
	Jeanne d'Arc dans l'œuvre d'Henri Pourrat	50	303-310
Adalbert de Póka-Pivny	Le Siècle de Jeanne d'Arc et le siècle dernier de la Hongrie [1931]	38-39	12-56
Marika Pöldma	Deux manières de raconter l'histoire de Jeanne d'Arc. Analyse des pièces de théâtre de Charles Péguy et de Paul Claudel	22	40-42
	Jeanne d'Arc et Lydia Koidula	24	50-53
	Béla Tarr et Charles Péguy	35	129-139
François Porché	La Bataille. II [1916]	48-49	295-296
O. O. Porochenko	La solitude, phénomène socioculturel du XX ^e siècle : figures de la subjectivité dans le post-structuralisme français	11	59-60
Paul Borissovitch Potékhine	Jeanne d'Arc [1904]	50	80-83
Jean de Poursais	À la Pucelle d'Orléans [1594-1613]	28	66
Virginie Pouzet-Duzer	La Jeanne surréaliste de Joseph Delteil : une guerrière en bas de soie	32	79-91
Sophie Youlievna Préguel'	Jeanne d'Arc. I [1944-1953]	50	98-100
	Jeanne d'Arc. II [1963-1966]	50	102-103
Nathalie Pritouzova	<i>La Pucelle d'Orléans</i> de Voltaire en traduction russe	14	14-20
	Sur la traduction de « mystère » dans le titre du <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> de Charles Péguy (en coll.)	23	48-50
	Nuit blanche	27	32
	Automne	27	33

Nathalie Pritouzova	« Caïn et Abel » de Baudelaire et ses traducteurs russes	28	29-34
	À propos de la traduction de deux poèmes en russe : Charles Péguy, « Châteaux de Loire », André Suarès, « <i>La Lorraine au grand cœur, la pure paysanne...</i> »	32	49-56
Julien Przyboś	Notre-Dame [1938]	30	40-41
	Devant Notre-Dame des années plus tard [1956]	30	42-43
	Vision de la cathédrale de Chartres [1961]	30	44-47
	Lumière dans la cathédrale [1961]	30	46-49
	Notre-Dame III [1966]	30	48-51
Armas Josef Pulla	La vierge guerrière [1938]	48-49	20-22
Helle Helena Puusepp	En pensant à Fanny de Sivers	50	15-19
Henri Quantin	Jeanne d'Arc devant les cochons	31	74-80
	Père Laurent-Marie Pocquet du Haut-Jussé, <i>Charles Péguy et la modernité</i> (c. r.)	34	249-252
Anne-Marie Raittila	Le chemin est déjà accomplissement	20	36-37
	Campanule tardive	20	38-39
	Matin à Maintenon	20	38-39
	Hiver du midi	20	40-41
	Les branches neigeuses chantent	20	40-41
	Chaleur de la montagne	20	42-43
	Ce qui n'est pas ébranlé	20	42-43
	Prunus sans pudeur	20	44-45
	Le Très-Bas !	20	44-45
	Trèfle à trois feuilles	20	46-47

Anne-Marie Raittila	Forêts de Finlande	20	46-47
Vladimir Ilitch Raïtsses	La légende du secret du roi (rés.)	1	9
	Régine Pernoud	1	18
	Jeanne d'Arc et l'habit d'homme	1	19-26
	La bergère de Domremy. Genèse et sémantique d'une image	16	9-20
Denis Ramond	Hannah Arendt et Charles Péguy : portraits croisés de Bernard Lazare	46-47	104-128
Hafez-Ibrahim Rasslan	L'image de Jeanne d'Arc chez Jules Michelet	32	18-31
Juhani Rekola	Quatre pucelles d'Orléans [1970]	50	47-54
Robert Repetto	Figures et signes de l'Espérance dans <i>La Femme pauvre</i> de Léon Bloy	35	143-155
Boris Ivanovitch Riaboukha	Jeanne d'Arc était-elle française ? [2000]	48-49	38-94
Lioudmila Riabova	Sur les origines de la pensée anti-occidentale dans la pensée sociale de la Russie (rés.)	17	41-43
Roger Ribot	Assemblée générale de l'Association « Le Porche » (14 février 2008), rapport financier	26	76-77
	Assemblée générale 2009 de l'Association « Le Porche ». Rapport financier	30	4-5
Paul Ricœur	Les paradoxes de la traduction	15	7-11
Yann Rigolet	Jeanne d'Arc et le régime de Vichy : une image au service d'une propagande	22	21-32
Karl Ristikivi	Jeanne la Pucelle et don Juan	40-41	9-30
Eraldo Pêra Rizzo	La réception de Kataïev en France. Une pièce pleine d'espérance	35	187-192
Jérôme Roger	Péguy trans-moderne, Péguy au vocatif	33	42-48
Thomas Roman	Georges Sorel, les revues et Charles Péguy	25	55-68
Pierre de Ronsard	Ode : « Dieu te gard l'honneur du printemps... » [1550]	40-41	252
Edmond Rostand	Jour des Morts [1914]	48-49	264-266

Jean-Pierre Rousseau	Signes	29	73
	Zone frontière	29	74
	Trois poèmes	34	202-205
	Grâce	34	202-203
	Souvenir	34	204-205
	Statuaire	34	204-205
	Ivan Kouratov, <i>Choix de poésies</i> (c. r.)	36-37	146-148
Youri Evguéniévitch Rybtchinski	La Corneille blanche [1978-1982]	48-49	154-240
Tatiana Sabourova	L'image de la France dans l'intelligentsia russe de la première moitié du XIX ^e siècle (rés.)	17	43-46
Michaël de Saint-Cheron	Péguy, pour un dreyfusisme mystique	33	6-14
N. You. Sakharova	La mission culturelle et intellectuelle des rapatriés de France : 1946-1966 (rés.)	1bis	19
Vello Salo	La bienheureuse Élisabeth, qui fut aussi ma mère [2000]	35	11-15
Kari Salosaari	La vie de Jeanne d'Arc comme source de récits	14	29-32
M. Samarina	Les problèmes de la renaissance religieuse aux XII ^e -XIV ^e siècles	9	25-28
Wanda Sarna	Péguy et Bergson : vers le jaillissement de la vie	6	49-56
Maud Hilaire Schenker	Barrès et Jeanne d'Arc	23	23-32
Élisabeth Schultz	Les origines juives du christianisme dans l'œuvre de Péguy	44-45	142-154
Gerschon Lvovitch Séliber	Charles Péguy [1915]	6bis	8-21
Fanny de Sivers	Mourir quand tu es encore jeune [1988]	50	21-32
	Qui vit debout peut aussi mourir debout [1995]	50	33-42
Svetlana Slivinskaïa	Paris d'André Malraux, reflets de Saint-Petersbourg	12	107-108

Svetlana Slivinskaïa	La politique culturelle d'André Malraux	15	45-46
	André Malraux, un agnostique obsédé par la foi	28	59-61
	André Malraux, ou Comment par la culture éduquer la nation	42-43	267-274
Tatiana V. Sokolova	Marina Tsvétaïéva, traductrice de Baudelaire	3	49-59
	L'égérie française : notes sur Jeanne d'Arc dans le <i>Journal d'un poète</i> de Vigny	4	14-20
	Un épisode des <i>Tableaux parisiens</i> de Charles Baudelaire	12	98-99
	Une tragédie romantique lue par Germaine de Staël : <i>La Pucelle d'Orléans</i> de Schiller	31	48-52
Vladimir Solooukhine	Les devises de Jeanne [1975]	2	24-26
Anne Souslova	Jeanne d'Arc	36-37	10-11
Leo Spitzer	Du style de Charles Péguy [1928]	42-43	139-200
Pauline Startséva	Les saintes filles de France et des Komis	36-37	12-15
Sbigniew Stawrowski	Une Autre Face de la Miséricorde	21	18-23
Nathalie N. Stépanova	La figure de Jeanne d'Arc et les conceptions esthétiques de Maurice Barrès (rés.)	1bis	14-15
	La figure de Jeanne d'Arc dans l'esthétique de Maurice Barrès	2	14-18
	Le caractère national dans la création de Stendhal	5	32-36
	Barrès contre la Sorbonne	6	69-73
	La symbolique dans <i>Le Jardin de Bérénice</i> , roman de Maurice Barrès	11	45-48
	<i>Le Parallèle de Paris et de Londres</i> de Louis-Sébastien Mercier	12	88-89
Sven Storelv	Traduction de la poésie de Péguy en norvégien et en suédois	14	36-41
	Péguy vu par Deleuze	15	52-56

O. V. Stroganova	Le libertin-comédien dans <i>Les Liaisons dangereuses</i> de Choderlos de Laclos (en coll.)	11	35-40
Nikita Alexeïévitch Struve	Sur Charles Péguy	24	56-58
Vilma Sturm	Charles Péguy [1951]	22	53-55
André Suarès	« <i>Tombe dans les épis ! Tombe dans les labours !</i> » [1914]	48-49	271
	« <i>Vous frappez à ma porte et j'allais vous ouvrir...</i> » [1915]	48-49	291
Jean-Pierre Sueur	Une relecture de <i>Notre jeunesse</i>	3	13-18
	L'avenir des villes européennes	12	7-8
Michel Arkadiévitch Svetlov	À l'étudiante de la faculté ouvrière [années 1920]	2	21-22
Jonathan Swift	Une intéressante invention de l'École des langues de l'Académie de Lagado, capitale de l'île de Balnibarbi [1726]	13	71
S. A. Syratovskaïa	Les <i>Chroniques italiennes</i> dans l'œuvre de Stendhal (rés.)	1bis	25-26
Igor Taïmanov	Jeanne d'Arc sur la scène musicale russe	8	77-82
	<i>Jeanne au bûcher</i> : oratorio de Honegger et de Paul Claudel : destinée scénique et critique musicale en Russie	19	60-65
	Les <i>Visions de l'Amen</i> d'Olivier Messiaen	28	55-59
Tatiana Solomonovna Taïmanova	Actualité de la philosophie de Péguy (rés.)	1	11
	Les <i>Cahiers de la quinzaine</i> et la presse russe du tournant des XIX ^e et XX ^e siècles (rés.) (en coll.)	1bis	5-6
	« Pour décrire les différentes facettes de mon âme... » (rés.)	1bis	10-11
	Mysticisme de la réalité : Alain-Fournier et Charles Péguy	2	27-33
	Les <i>Cahiers de la quinzaine</i> de Charles Péguy et la presse périodique russe des années 1880 à 1914 (en coll.)	2	38-45

Tatiana Solomonovna Taïmanova	Jeanne d'Arc dans la correspondance Maritain-Péguy : figure littéraire ou sainte ?	4	21-26
	Péguy, un intellectuel « anti-intellectuel » (en coll.)	6	57-64
	La Jeanne d'Arc de Dimitri Mérejkovski et de Sergueï Obolenski (en coll.)	7	9-16
	<i>Notre jeunesse et le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> traduits en russe. Présentation du projet	8	62-65
	L'image de la « pucelle guerrière » dans les mentalités française et russe (en coll.)	8	86-89
	Le Paris poétique de Péguy	12	39-42
	Jeanne d'Arc et la conception de l'histoire de Péguy	14	51-54
	Péguy et la révolution russe (en coll.)	17	66-70
	Le mystère de l'histoire chez Péguy et Berdiaev	18	67-72
	Les conceptions religieuses de Péguy et son regard sur la Bible (en coll.)	26	40-43
	Charles Péguy, historicité et modernité (en coll.)	26	59-63
	Visages de l'amitié dans les <i>Cahiers de la quinzaine</i>	29	42-46
	Jeanne d'Arc et les lieux de mémoire	31	66-73
	Partir pour revenir : le personnage de madame Gervaise à la lumière du post-modernisme	33	55-58
	Colloque international de la Faculté des lettres de l'Université d'État de Saint-Petersbourg	34	253-254
La mort et l'espérance	36-37	35-41	
<i>De Jean Coste. Misère biblique et socialiste</i> (en coll.)	46-47	234-249	

André Arséniévitch Tarkovski	L'arbre de Jeanne [1962]	2	23
Gérard Tchamitchian	Propos sur l'interprétation musicale	27	53-58
Youri Konstantinovitch Térapiano	Charles Péguy [1953]	11	73-76
Thomas Terlikowski	L'orthodoxie face au judaïsme	21	39-51
Thérèse de l'Enfant-Jésus	Cantique pour obtenir la canonisation de la Vénérable Jeanne d'Arc [1894]	34	103-105
N. V. Tichounina	Les beaux-arts dans la poésie lyrique de Verlaine	9	29-33
Bernard Timbal Duclaux de Martin	Paulin Enfert, « la Mie de Pain », les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et Charles Péguy (en coll.)	40-41	174-205
Eugénie Timochenkova	Le voyage pour le voyage. La Russie orthodoxe vue par Théophile Gautier	33	26-31
Olga Igorievna Togoïeva	Le roi et l'ange	35	19-40
	Jeanne d'Arc, Pallas Athéna et la Vierge Marie : la vierge à la défense de la cité	35	41-74
	La pécheresse et la ville	46-47	252-293
Marc Toivonen	La Pucelle, an un [2006]	28	68-69
Dimitri Tokarev	La <i>Légende en création</i> de Fédor Sollogoub et l' <i>Ève future</i> d'Auguste Villiers de l'Isle Adam	20	30-32
	Paul Claudel : de <i>La Jeune Fille Violaine</i> à <i>L'Annonce faite à Marie</i>	26	32-36
	La question des relations entre Orient et Occident dans les conférences parisiennes du « Studio franco-russe » (1929-1931)	33	60-63
Thanh-Vân Ton-Thât	Proust, lecteur de Péguy	14	90-95
	Hua Mulan, une Jeanne d'Arc asiatique ?	25	5-8
	Extraits du <i>Pays d'avant</i> de Thanh-Vân Ton-Thât (en coll.) [2007]	25	80

Thanh-Vân Ton-Thât	Le pays d'avant [2007]	27	16-17
Ivan Sergueïévitch Tourguéniev	La langue russe [1882]	13	48
	À propos de Pères et fils [1869]	13	48
	Les mots de Potouguine [1867]	13	48
Christine Trifot	La voie spirale chez Péguy	18	13-16
Marine Ivanovna Tsvétaïéva	Au pilori [1920]	2	19-20
Friedebert Tuglas	Sur la tombe de Lydia Koidula. Discours [1946]	24	53-56
Jean Turnau	Présentation de Jan Twardowski	10	53-55
Jean Twardowski	Saint François d'Assise	10	56-57
	Arbres	10	56-57
	Prière à Saint Jean de la Croix	10	58-59
	La grande et la petite	10	58-59
	Qui implore l'amour	10	60-61
	Lorsque tu dis	10	60-61
	Scrupules d'un ermite	10	62-63
	Attends	10	62-65
	Rien ne m'a brisé	10	66-67
	Le ciel	10	66-67
	Je crains Ton amour	10	68-69
	Hâtons-nous	10	70-71
	Les Twardowski, ma famille « à l'ancienne »	24	12-16
	Ce septembre mémorable rougissant de blessures	24	16-19
	Le monde	27	25

Jean Twardowski	Difficile	27	26
Aale Tynni	À Reims [1959]	10	110-113
Anne Ubersfeld	L'autobiographie et la Bible (Paul Claudel commente la Bible et réfléchit sur soi-même)	26	9-16
Yves Vadé	Anti-modernisme et modernité chez Péguy	4	63-72
	Le Sacre du printemps. Un porche du vingtième siècle ?	15	36-44
Romain Vaissermann	Éditorial	1	2-4
	Tolstoï chez Péguy (rés.)	1bis	4-5
	Tolstoï chez Péguy	2	46-55
	Les Cahiers de la quinzaine de Marcel Péguy et la Russie	5	50-65
	Le colloque de juin 1999 à Saint-Pétersbourg	6	3
	Péguy en Russie. Charles Péguy et Gerschon Séliber	6bis	6-30
	<i>Errata et corrigenda</i>	7	69-71
	Michel Raslovlev, traducteur de Péguy dans les années 1930	8	12-31
	Les digressions de Charles Péguy	12	67-79
	Un phonéticien finno-ougrien : Jean Poirot alias Jean Deck	14	59-68
	Pour une anthologie des poésies johanniques	16	33-34
	Tentative d'élucidation de la « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres »	18	28-38
	<i>Jeanne d'Arc et les héroïnes juives</i> de l'abbé Joseph Lémann (c. r.)	21	86
	Chers Amis	22	1-4
	Contribution johanniste à l'étude de la coréférence des noms de personne	22	10-21
À travers les archives de l'Institut national de l'Audiovisuel	22	33-40	

Romain Vaissermann

<i>Rouen et les Rouennais au temps de Jeanne d'Arc</i> de Lucien-René Delsalle (c. r.)	22	65-66
La <i>Jehanne Darc</i> de Clovis Hugues dans son contexte idéologique : une Jeanne maçonnique	23	9-22
<i>Jeanne d'Arc</i> d'Anne-Marie Salichon (c. r.)	23	60
Chers Amis	24	1
<i>Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy, Bernanos, Mauriac</i> de Claire Daudin (c. r.)	24	59-60
Vient de paraître : <i>La Pucelle et l'Amazone. Représentation de Jeanne d'Arc en littérature. Un florilège</i> de Anne-Lise Diez et Bernard Lorraine ; <i>Je veux donc je peux ! Oser être heureux</i> d'Elsa Godart	24	63
Chers Amis	25	1-2
Nathalie Parain : une artiste lectrice de Charles Péguy	25	69-71
<i>Jeanne d'Arc. La politique par d'autres moyens</i> de Jean Cluzel (c. r.)	25	72-73
<i>Jeanne d'Arc</i> de Patrick Dreyer (c. r.)	25	73-74
Extraits du <i>Pays d'avant</i> de Thanh-Vân Ton-Thât (en coll.)	25	80
À nos amis	26	1-2
Assemblée générale de l'Association « Le Porche » (14 février 2008), rapport moral	26	75-76
<i>Heureux comme un Finlandais en France</i> de Tarmo Kunnas (c. r.)	26	78-80
<i>Jeanne messie de France</i> de Violette d'Orléans (c. r.)	27	73-74
<i>Charles Péguy</i> de Violette d'Orléans (c. r.)	27	74
La Couronne de Jeanne d'Arc : Hélène de Choiseul	27	75-76
Avant-propos	28	1-2
Jean de Poursais, « À la Pucelle d'Orléans »	28	65-66

Romain Vaissermann

Charles Péguy, <i>Marcel. Premier dialogue de la cité harmonieuse</i> (c. r.)	28	72
Alain de Benoist, <i>Bibliographie générale des droites françaises</i> (c. r.)	28	72-73
Charles Péguy, <i>Œuvres choisies : prose, mystères, poésie</i> (c. r.)	28	73
Charles Péguy, <i>L'Argent</i> (c. r.)	28	73-74
Avant-propos	29	1-3
Le monde anglophone et la littérature anglaise vus des <i>Cahiers de la quinzaine</i> (en coll.)	29	11-28
Charles-Simon Favart, « La France délivrée par la Pucelle d'Orléans »	29	71
Avant-propos	30	1-2
Assemblée générale 2009 de l'Association « Le Porche ». Rapport moral	30	2-4
Éditorial	31	1
Éditorial	32	1-2
La Jeanne d'Arc de Victor de Laprade	32	145-148
Éditorial	33	1-2
Assemblée générale 2010 de l'Association « Le Porche ». Rapport moral	33	3-4
Éditorial	34	1-3
La Jeanne de Manset	34	124-127
Éditorial	35	1-3
Pierre Patris, chantre de Jeanne	35	195-199
Éditorial	36-37	1
Pauline Bruley, <i>Rhétorique et style dans la prose de Charles Péguy</i> (c. r.)	36-37	145-146
Danièle Léon, <i>L'Égérie de Charles VII</i> (c. r.)	36-37	148-150
Louise Colet, « Le Musée de Versailles »	36-37	134-137

Romain Vaissermann

Sylvain Bonmariage. « Tombeau de Charles Péguy »	36-37	138-139
Henri Pichette, péguiste méconnu	38-39	136-142
Robert Burac, <i>Ruës</i> (c. r.)	38-39	172-174
L'interrogatoire de Jeanne mis en vers par Anne Bignan	40-41	143-153
Auguste Barbier : l'autre Barbier johanniste	40-41	154-167
Paulin Enfert, « la Mie de Pain », les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et Charles Péguy (en coll.)	40-41	174-205
Géraldi Leroy, <i>Charles Péguy l'inclassable</i> (c. r.)	40-41	277-279
Éditorial	42-43	1
Jeanne vue par le rhétoricien Jean Bouchet : 1538 et postérité	42-43	6-17
Thérèse à Jeanne. Jeanne d'Arc dans la poésie de sainte Thérèse de Lisieux	42-43	18-23
Des litanies de Jeanne d'Arc datée de 1913. Louis Chantavoine, poète johanniste	42-43	25-28
Pierre Lanéry d'Arc et Charles Péguy. Correspondance inédite	42-43	31-44
Introduction à Laurence Pelland, <i>Étude sur Charles Péguy</i>	42-43	203
« Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre... » Charles Péguy nouvellement traduit en russe par Evguéni Loukine	42-43	285-293
Éditorial	44-45	1-3
Péguy-Naboth. Exégèse de quelques vers inédits de Péguy	44-45	103-141
La Pucelle et Le Moyne	44-45	156-160
Un poème de Louise Michel	44-45	161-174
Ilya Ehrenbourg rend hommage à Charles Péguy (en coll.)	44-45	175-179
Une Jeanne de 1915	44-45	180-185

Romain Vaissermann	Un portrait de František Laichter en 1967	44-45	186-187
	Éditorial	46-47	1-3
	Roger Millieux (1913-2006)	46-47	156-157
	Utrillo, johanniste fervent	46-47	339-344
	Éditorial	48-49	1
	Dieu, le roi et la France : une Jeanne de 1900	48-49	143-145
	Jeanne refuznik, entre Russie et Israël. 1983-2002	48-49	241-257
	Hommages à Péguy en poésie française. 1914-2000	48-49	261-341
	Péguy en néerlandais	48-49	343-352
	<i>Les Raslovleff, histoire d'une lignée</i> de Serge Raslovleff	48-49	355-356
	Dossier « Le vrai Péguy » du <i>Nouveau magazine littéraire</i>	48-49	356-358
	Éditorial	50	1-2
	Nécrologie	50	5
	« Le combat faisait rage... » La Jeanne d'Apollon Maïkov et de Paul Potékhine	50	69-83
	Quelques mots sur Sophie Préguel'	50	85-103
	Connaissez-vous Serge Brel' ?	50	147-151
	La poésie dans les <i>Cahiers de la quinzaine</i>	50	155-192
Cantiques et hymnes latins en l'honneur de Jeanne. 1891-1960	50	217-301	
Falk Van Gaver	Péguy, la révolution de l'Incarnation	34	75-80
Jean Van Nijlen	Aan Charles Péguy [1917]	48-49	344-348
Philippe Vassaux	Jules-Émile Roberty (1856-1925)	42-43	60-68
Sophie Vasset	Mark Twain et ses <i>Personals Recollections of Joan of Arc</i>	12	13-17
Alexis E. Vassiouchkine	Péguy et le monde moderne	4	73-78

Alexis E. Vassiouchkine	Maurice Barrès et sa campagne pour la défense des églises de France	11	27-31
T. Vdovenko	Heureux présage au seuil du XXI ^e siècle (rés.)	1	6
	La France et les écrivains russes (rés.)	1bis	21-22
	Baudelaire dans la littérature russe	6	81-94
Marie Vélikanov	L'enfance, graine de l'espérance dans la poésie de Péguy	36-37	83-94
	Sainte Geneviève chez Georges Fédotov et Charles Péguy	36-37	95-101
	Charles Péguy et les vertus juives	46-47	85-103
Tima Veń	Berceuse	27	35-36
	Épilogue des Noces	27	38-40
Paul Verlaine	La Pucelle [1871]	13	79
	Chanson d'automne [1866]	27	14-15
	« <i>Il pleure dans mon cœur...</i> » [1874]	27	14-15
	Ballade en l'honneur de Louise Michel [1886]	44-45	174
Tatiana Émilianova-Victoroff	Jeanne au bûcher : vers un mystère moderne	8	90-104
	« <i>Je ne veux connaître que la joie de donner...</i> »	10	23-27
	Consonance de deux mystères modernes : le <i>Mystère des Saints Innocents</i> de Péguy et <i>Les Sept coupes</i> de mère Marie (Skobtsoff)	18	73-78
	« <i>Parler du particulier, du personnel et du fortuit...</i> » : la littérature française selon Constantin Motchoulski	36-37	102-
	« <i>Ô ma fin incandescente...</i> » : l'œuvre-vie de mère Marie Skobtsoff	40-41	255-274
Alexandre de Vitry	Israël selon Péguy : entre la « race » et la « mystique »	44-45	17-38
Anne Igorievna Vladimirova	Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Paul Claudel (rés.)	1	10

Anne Igorievna Vladimirova	Sur l'interprétation des mythes du cycle thébain dans la dramaturgie de Jean Cocteau (rés.)	1bis	6-7
	« Pour décrire les différentes facettes de mon âme... » (rés.)	1bis	10-11
	Fin de siècle : France et Russie (rés.)	1bis	16-17
	Mysticisme de la réalité : Alain-Fournier et Charles Péguy	2	27-33
	L'interprétation du cycle de Thèbes dans la dramaturgie de Jean Cocteau	3	60-69
	Jeanne d'Arc dans la correspondance Maritain-Péguy : figure littéraire ou sainte ?	4	21-26
	La structure du mélodrame et l'œuvre d'Edmond Rostand	7	47-50
	<i>Notre jeunesse</i> et le <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> traduits en russe. <i>Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> et le public russe	8	69-72
	La ville chez les auteurs français et russes au tournant des XIX ^e et XX ^e siècles	12	101-102
	André Suarès : portrait de Jeanne d'Arc	14	72-74
	Charles Péguy, écrivain des changements	15	47-51
	<i>La Jeune fille Violaine</i> et <i>L'Annonce faite à Marie</i> de Paul Claudel, le <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> de Charles Péguy : présence du mystère	18	62-66
La structure du <i>Mystère de la charité de Jeanne d'Arc</i> de Charles Péguy	32	44-48	
Serge Vlassov	La ville russe par les yeux des voyageurs français	12	93-95
Vladimir Volkoff	Prière à Jeanne [2005]	34	128-131
Maximilien Volochine	Charles Péguy [1915]	8	107-113
	Notre-Dame de Reims [1915]	10	12-13
Irène Guennadievna Vorobiova	Vladimir Raïtess, fils d'« ennemi du peuple »	50	105-116

Hélène Voronina	Charles Péguy dans le <i>Bloc-notes</i> de François Mauriac	33	64-65
Casimir Wierzyński	Cathédrales romanes [1969]	30	38-39
Élisabeth Wiss-Sicard	Convocation à la prochaine Assemblée générale	44-45	4-8
	Convocation à la prochaine Assemblée générale	46-47	4-8
	Procès-verbal de la 22 ^e Assemblée générale du « Porche »	48-49	9-12
Casimir Woźnicki	Littérature française. Charles Péguy [1911]	36-37	65-74
	VIII ^e lettre de Paris [1911]	36-37	75-77
Guennadi Youchkov	La langue komi [s. d.]	13	68
Elga Yourovskaïa	Des universitaires des deux villes examinent les problèmes de l'art contemporain	12	108-109
	Deux révolutions : 1789 et 1917. La place de l'art (rés.)	17	15-17
	La prière, ascension du visible vers l'invisible chez le père Pavel (Florenski)	19	33-37
Adam Zagajewski	Gothique [1985]	30	58-61
	Églises de France [2001]	30	62-63
Léon Zander	Littérature française contemporaine [1946]	2	56-59
	Espérance chrétienne [1949]	2	60-63
	Les Ancêtres de l'Amitié judéo-chrétienne de France	46-47	184-200
Jean Zaryn	Le pouvoir communiste face à l'Église catholique en Pologne (1945-1989). Idéologie et pratique	21	74-81
	La mort d'un ouvrier de Solidarność	21	81-85
Arthur Zobnine	Âme sainte. Ballade pour cinq violons	34	135-150
Thadée Żukowski	Grand de sénevé – Notre-Dame [s. d.]	30	66-69
Marie Żurowska	Fatima-Petrograd de 1917 jusqu'à la fin du XX ^e siècle (en coll.)	11	63-66

Marie Źurowska	Traduire Péguy dans une langue slave	14	33-35
	La traduction : prière et mystère	19	41-45
	Visages de femmes bibliques chez Marina Tsvétaïéva	28	48-51
	Jeanne d'Arc dans la littérature polonaise	32	32-37

☪ ☪ ☪ ☪

Catalogue des illustrations : 1996-2019

Les illustrations sont classées par nom d'auteur ; celles sans nom d'auteur sont classées par ordre chronologique, puis par titre, puis par année de publication dans le Porche.

C'est l'occasion de préciser que, malgré nos recherches, nous n'avons pu retrouver tous les ayants-droit des illustrations de nos numéros ; nous les invitons à se manifester auprès de nous.

Auteur	Titre	N°	p.
s.n.	<i>Sigillum mercatorum aquæ Parisius</i> (sceau, 1200)	50	200
s.n.	<i>Couronnement de la Vierge</i> , cathédrale de Strasbourg (bas-relief, ca. 1230)	35	33
s.n.	<i>Naboth lapidé devant sa vigne</i> (miniature, 1350-1375)	44-45	107
s.n.	<i>Joseph jeté dans le puits</i> (miniature, XIV ^e siècle ?)	44-45	62
s.n.	<i>Sigillum mercatorum aquæ Parisius</i> (sceau, 1415)	50	207
s.n.	<i>Sigillum mercatorum aquæ Parisius</i> (contre-scel, 1415)	50	207
s.n.	<i>Sainte Élisabeth</i> (enluminure, 1476)	35	34
s.n.	<i>Jeanne battant les ribaudes</i> (miniature, ca. 1483)	46-47	252
s.n.	<i>Lucien Herr</i> (photographie, ca. 1890)	35	76
s.n.	<i>Apollon Maïkov</i> (photographie, années 1890)	50	68
s.n.	<i>Apollon Maïkov dans ses dernières années</i> (photographie, années 1890)	50	78
s.n.	<i>Constant Martin</i> (photographie, 1892)	44-45	163
s.n.	« Ô Jeanne d'Arc !... » (image pieuse, 1893)	50	269
s.n.	<i>Sainte Thérèse jouant Jeanne d'Arc</i> (photographie, 1895)	42-43	18
s.n.	<i>Sainte Thérèse aux côtés de sa sœur Céline</i> (photographie, 1895)	42-43	20
s.n.	<i>Jésus au milieu des docteurs</i> (gravure, 1900)	46-47	43
s.n.	<i>Église Sainte-Anne de la Maison-Blanche</i> (photographie, ca. 1900)	40-41	178
s.n.	<i>Eltville, Rhein. Villa Marix</i> (carte postale, ca. 1900)	46-47	52
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. Le Réfectoire des Pauvres</i> (carte postale, ca. 1902)	40-41	184
s.n.	<i>Armoiries de Paris</i> (faïence, 1904)	50	214
s.n.	<i>Louise Michel</i> (photographie, ca. 1904)	44-45	170
s.n.	<i>Files d'attente devant l'entrée de « La Mie de Pain »</i> (photographie, ca. 1905)	40-41	180
s.n.	<i>Kermesse dans la cour du Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche</i> (photographie, ca. 1905)	40-41	179
s.n.	<i>Le Secrétariat des Pauvres</i> (photographie, ca. 1905)	40-41	185

s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. La Corvée des pommes de terre (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	183
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. La Cour des Petits (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	177
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. La Cuisine (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	182
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. La Plonge (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	185
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. La Salle de Gymnastique (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	186
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. L'Office (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	183
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. Salle d'attente (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	181
s.n.	<i>Patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. Salle Jules-Lombart (carte postale, ca. 1905)</i>	40-41	184
s.n.	<i>Jeanne d'Arc la bienheureuse (carte postale, ca. 1909-1911)</i>	50	281
s.n.	<i>Jean Van Nijlen (photographie, 1910)</i>	48-49	342
s.n.	<i>Armes de la famille d'Arc (écusson, 1911)</i>	42-43	37
s.n.	<i>Gershom Scholem à Giessbach, Suisse (photographie, 1913)</i>	46-47	145
s.n.	<i>Ernest Psichari, lieutenant au 2^e régiment d'artillerie coloniale (photographie, 1914)</i>	46-47	179
s.n.	<i>Paulin Enfert (photographie, ca. 1914)</i>	40-41	176
s.n.	<i>Jules Isaac (photographie, 1914-1918)</i>	46-47	16
s.n.	<i>Gazette des Ardennes (page de journal, 1915)</i>	44-45	180
s.n.	<i>Jeanne d'Arc (affiche, 1915)</i>	44-45	180
s.n.	<i>Jean Cocteau (photographie, ca. 1915-1916)</i>	48-49	279
s.n.	<i>Eltville, Rhein. Villa Marix (photographie, 1915-1918)</i>	46-47	52
s.n.	<i>Jean Bonmerot, bibliothécaire de la Sorbonne (photographie, entre-deux guerres)</i>	50	169
s.n.	<i>Élie Ehrenbourg (photographie, ca. 1919)</i>	44-45	176
s.n.	<i>François Xavier Šalda (photographie, 1919-1921)</i>	44-45	192
s.n.	<i>Le pasteur Jules-Émile Roberty (médaille gravée, ca. 1920)</i>	42-43	60
s.n.	<i>Le pasteur Jules-Émile Roberty (photographie, ca. 1920)</i>	42-43	60
s.n.	<i>Les pasteurs Jules-Émile Roberty, Wilfred Monod et John Viénot (photographie, ca. 1920)</i>	42-43	60

s.n.	<i>Louise Talma adolescente (photographie, années 1920)</i>	40-41	206
s.n.	<i>Lucien Febvre. Professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg (photographie, années 1920)</i>	42-43	13
s.n.	<i>St. Joan of Arc (image pieuse et médaille, après 1920)</i>	50	280
s.n.	<i>Auguste Barbier en 1869 (gravure, 1926)</i>	40-41	154
s.n.	<i>Bergson à sa table de travail (photographie, ca. 1927-1935)</i>	33	40
s.n.	<i>François Porché (photographie, 1928)</i>	48-49	294
s.n.	<i>Valentin Kataïev (photographie, ca. 1928)</i>	35	188
s.n.	<i>Alla Sergueïevna Golovina (photographie, années 1930)</i>	48-49	146
s.n.	<i>Zoé Anatolievna Kosmodémianskaïa (photographie, années 1930)</i>	48-49	50
s.n.	<i>John Mott, mère Marie, métropolitaine Euloge (photographie, ca. 1932)</i>	40-41	264
s.n.	<i>La fine fleur des émigrés russes orthodoxes reçue à Montgeron chez les Zander (photographie, 1933)</i>	46-47	184
s.n.	<i>Le père Serge Boulgakoff (photographie, ca. 1933)</i>	46-47	194
s.n.	<i>Constantin Motchoulski (photographie, ca. 1935)</i>	36-37	117
s.n.	<i>Laurence Pelland (photographie, 1938)</i>	42-43	204
s.n.	<i>Nadia Boulanger entourée de ses élèves (photographie, 1938)</i>	40-41	215
s.n.	<i>Rapport de police (1942)</i>	33	76
s.n.	<i>Nathalie Alexandrovna Katchouïevskaïa (dessin, après 1942)</i>	48-49	50
s.n.	<i>Armas Josef Pulla (photographie, ca. 1944)</i>	48-49	18
s.n.	<i>Marie Iossifovna Gnarovskaïa (dessin, après 1944)</i>	48-49	50
s.n.	<i>Paul Donœur en tenue de marche (photographie, 1946)</i>	40-41	170
s.n.	<i>Régine Pernoud (photographie, 1947)</i>	48-49	122
s.n.	<i>François Mauriac (photographie, 1949)</i>	33	65
s.n.	<i>Anne Arendt à Manomet, Massachusetts (photographie, 1950)</i>	46-47	104
s.n.	<i>Sainte Jeanne d'Arc (chromolithographie, milieu du XX^e siècle)</i>	50	268
s.n.	<i>Marie-Josèphe Krück von Poturzyn (photographie, années 1950)</i>	48-49	30
s.n.	<i>Léon Spitzer dans son bureau de l'université Johns-Hopkins à Baltimore (photographie, 1952)</i>	42-43	140

s.n.	<i>Pierre Albert Charpentier, Marguerite Dalmati, Albert Camus et Roger Millieux, Athènes</i> (photographie, 1955)	46-47	156
s.n.	<i>Lucien Christophe</i> (photographie, 1960)	48-49	298
s.n.	<i>Jean Guéhenno chez lui</i> (photographie, ca. 1960)	46-47	241
s.n.	<i>Le prince S. S. Obolensky</i> (photographie, ca. 1960)	46-47	294
s.n.	<i>Olga Gouriane</i> (photographie, 1969)	46-47	326
s.n.	<i>André Dayez</i> (photographie, ca. 1969)	48-49	338
s.n.	<i>Sophie Préguel</i> (photographie, ca. 1970)	50	101
s.n.	<i>Véronique Dolina en concert</i> (photographie, années 1970)	32	144
s.n.	<i>Charles Ristikivi</i> (photographie, 1972)	38-39	168
s.n.	<i>Gyula Illyés</i> (photographie, 1983)	38-39	112
s.n.	<i>František Laichter, Péguy et ses Cahiers de la quinzaine</i> (couverture de livre, 1985)	44-45	186
s.n.	<i>Régine Pernoud</i> (photographie, 1985)	48-49	122
s.n.	<i>Emil Fackenheim</i> (photographie, ca. 1985)	46-47	94
s.n.	<i>Árpád Göncz</i> (photographie, ca. 1990)	38-39	58
s.n.	<i>Youri Rybtchinski en concert</i> (photographie, ca. 1990)	46-47	324
s.n.	<i>Robert Royal</i> (photographie, 2000)	42-43	278
s.n.	<i>Youri Malinine</i> (photographie, 2007)	24	2
s.n.	<i>Georges Fédotov</i> (dessin, 2009)	36-37	98
s.n.	<i>Sainte Jeanne des abattoirs à Brühl</i> (affiche, 2009)	32	129
s.n.	<i>Youri Evguéniévitch Rybtchinski</i> (photographie, années 2010)	48-49	152
s.n.	<i>Paul Valentinovitch Krylov</i> (photographie, années 2010)	48-49	100
s.n.	<i>Charles Péguy. 1873-1914</i> (enveloppe « premier jour », 2014)	44-45	8
		46-47	8
s.n.	<i>Eugène Loukine lisant un de ses ouvrages</i> (photographie, 2014)	42-43	287
s.n.	<i>Façade de l'hôtel</i> (photographie, 2014)	40-41	6

s.n.	<i>Olga Lehtonen</i> (photographie, 2015)	46-47	330	
s.n.	<i>Isabelle Kaiser</i> (affiche 2016)	48-49	267	
s.n.	<i>Serge Brel sur les toits de Moscou</i> (photographie, 2017)	50	149	
s.n.	<i>Le Nouveau Magazine littéraire</i> , n° 7-8 (couverture, 2018)	48-49	358	
Stella Abramovitch	Lazarevna <i>Pouchkine en 1836. Préhisteoire du dernier duel</i> (couverture, 1989) – en russe	50	121	
		<i>Pouchkine. La dernière année</i> (couverture, 1989) – en russe	50	121
		<i>Préhisteoire du dernier duel de Pouchkine</i> (couverture, 1994) – en russe	50	122
		<i>Pouchkine en 1833</i> (couverture, 1995) – en russe	50	122
Pascal-Raphaël Ambrogi	<i>Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 2017) – en coll.	46-47	360	
Maxwell Anderson	<i>Joan of Lorraine</i> (image de film, 1946)	30	80	
Association hongroise des Affaires étrangères et de la SDN	Adalbert de Póka-Pivny, <i>Le Siècle de Jeanne d'Arc et le siècle dernier de la Hongrie</i> (couverture de livre, 1931)	38-39	4	
	<i>Représentation géographique de l'ordre chronologique... & La Hongrie d'avant-guerre</i> (page du même livre, 1931)	38-39	36	
	<i>La Hongrie au milieu du XVII^e siècle & La Hongrie mutilée au Traité de paix du Trianon</i> (page du même livre, 1931)	38-39	37	
	<i>La Hongrie mutilée & La Hongrie sous les rois...</i> (page du même livre, 1931)	38-39	38	
	<i>La Hongrie morcelée... & La Hongrie avant la Guerre Mondiale...</i> (page du même livre, 1931)	38-39	39	
	<i>La France mutilée en 1420, la Hongrie mutilée en 1920</i> (page du même livre, 1931)	38-39	45	
	<i>Diagramme des deux débâcles...</i> (page du même livre, 1931)	38-39	46	
Anne-Catherine Avril	<i>Couvent Notre-Dame de Sion</i> (dessin, 2016)	44-45	15	
Ferdinand Bac	<i>Mounet-Sully</i> (caricature, ca. 1900)	42-43	82	
Jules Barbier	<i>Jeanne d'Arc</i> , musique de Charles Gounod (affiche, ca. 1873)	27	44	
Eero Barndök	<i>Fanny de Sivers</i> (dessin, 2011)	50	20	
Louis-Ernest Barrias	<i>Jeanne d'Arc prisonnière</i> (statue, 1892)	22	64	
J. Bauwens	<i>André Malraux</i> (dessin, 2009)	42-43	270	

André Aaron Bilis	<i>Edmond Fleg</i> (dessin, 1928)	44-45	21
	<i>André Spire</i> (dessin, 1928)	44-45	22
Gérard Bloncourt	<i>Henri Pichette</i> (photographie, 1969)	38-39	140
Dmitri Boulanine	<i>Jeanne d'Arc en Russie. Un personnage historique entre littérature et propagande</i> (couverture de livre, 2016)	46-47	346
Catherine Bourdet	<i>Catherine Pozzi</i> (photographie, ca. 1920)	35	178
John Bradburne Memorial Society	<i>Jean Bradburne</i> (photographie, 1969)	38-39	127
Hassen Brahiti	<i>Christophe dans le rôle de Guillaume Évvard</i> (photographie, 2019)	50	394
Paul Cardon dit « Dornac » ou « Pol Marsan »	<i>Nos contemporains chez eux. Charles Péguy</i> (photographie, 1913)	38-39	148
	<i>Louise Michel</i> (photographie, 1904)	44-45	163
Marie do Carmo Vieira	<i>Joan of Arc</i> (photographie, 2008)	32	162
Pierre Carrier-Belleuse	<i>Charles Péguy</i> (dessin, 1918) – en coll.	34	74
Joseph Chamonard	<i>Lucien Herr</i> (photographie, ca. 1914)	35	77
Coll.	<i>Otakar Novák. Tradice a modernost</i> (couverture de livre, 2006)	44-45	186
Compagnie des libraires associés de Paris	<i>LVTETIA. Grand'Navire</i> (gravure, 1694)	50	208
Richard Cronin	<i>Knight of Judæa</i> (affiche, 1919)	48-49	242
Aristide Delannoy	<i>Léon Bloy</i> (caricature, 1910)	35	150
François Domard	<i>Jeanne d'Arc</i> (médaille, 1823)	31	60
Gustave Doré	<i>Joseph vendu par ses frères</i> (gravure, 1866)	44-45	96
	<i>Joseph explique les songes de Pharaon</i> (gravure, 1866)	44-45	97
	<i>Joseph reconnu par ses frères</i> (gravure, 1866)	44-45	98
Charles Théodore Dreyer	<i>La Passion de Jeanne d'Arc</i> (image de film, 1928)	30	80
Vanessa Drossel	<i>Kamikaze Kaïtou Jeanne</i> (dessin, 2007)	33	70
François Drtikol	<i>Jean Laichter</i> (photographie, 1922)	44-45	188

Bruno Dumont	<i>Jeannette</i> (affiche de film, 2017)	46-47	2
Philippe-Félix Dupuis	<i>Portrait de Léon Walras</i> (tableau, 1862)	46-47	226
Charles Elshoecht	<i>Jeanne d'Arc</i> (médaille, 1849)	31	58
Nat Farbman	<i>Maurice Utrillo écrivant, chez lui</i> (photographie, 1949)	46-47	342
Victor Fleming	Ingrid Bergman dans <i>Joan of Arc</i> (image de film, 1948)	40-41	170
Edmond Fleg	<i>Écoute, Israël</i> (couverture de livre, 1921)	46-47	21
	<i>Anthologie juive</i> (couverture de livre, 1951)	46-47	22
France	<i>Charles Péguy. 1873-1914</i> (timbre, 2014)	44-45	8
		46-47	8
		48-49	4
		50	4
	<i>Charles Péguy. 1873-1914</i> (carte maximum, 2014)	44-45	4
		46-47	4
		48-49	2
		50	4
Grégoire Grigoriévitch Gagarine	<i>Axinia Fédouchkine, femme cosaque du village de Tcherolionnaïa</i> (aquarelle, 1842)	48-49	36
Librairie Gedalge	Georges Duhamel, <i>Les Voyageurs de « L'Espérance »</i> (couverture de livre, 1953)	36-37	61
Aaron Gerschel	<i>Bernard-Lazare</i> (photographie, ca. 1890)	33	12
	<i>Bernard Lazare</i> (photographie, ca. 1899)	46-47	98
Glyptothèque de Munich	<i>Figure centrale du fronton ouest du temple d'Aphaïa</i> (photographie, ca. 2000)	35	51
Auguste-François Gorguet	<i>Charles Péguy</i> (dessin, 1918) – en coll.	34	74
Charles Gounod	<i>Messe à la mémoire de Jeanne d'Arc</i> (affiche, 1887)	27	49
Miklos Gurban	Béla Tarr, <i>Werckmeister Harmóniák</i> (affiche de film, 2000)	35	136
	Béla Tarr, <i>Les Harmonies Werckmeister</i> (affiche de film, 2000)	35	138
Robert Guyon	<i>Bernard Guyon</i> (photographie, ca. 1970)	34	16

Harlingue	<i>Louis Gillet au moment de son élection à l'Académie française</i> (photographie, 1935)	50	157
Maurice Hellström	<i>Juhani Rekola</i> (photographie, années 1980)	50	46
Michel Hendryckx	<i>Paul Claes</i> (photographie, 2010)	48-49	351
Anna Huovinen	<i>Hannu Mäkelä</i> (photographie, 2020)	50	57
Jarosław Iwaszkiewicz	<i>L'Amour cosaque</i> (couverture, 2018)	48-49	360
Antoine Kamieński	<i>Portrait de Kazimierz Woźnicki</i> (tableau, 1918)	36-37	74
Jukka Kekkonen	<i>Polttoroviolta pyhimykseksi. Jeanne d'Arcin oikeusmurha</i> (couverture de livre, 2017) – en coll.	48-49	24
Jyrki Knuutila	<i>Polttoroviolta pyhimykseksi. Jeanne d'Arcin oikeusmurha</i> (couverture de livre, 2017) – en coll.	48-49	24
Ivan Kramskoï	<i>Portrait du philosophe Vladimir Soloviev</i> (tableau, 1885)	46-47	190
Germaine Krull	<i>Walter Benjamin</i> (photographie, 1926)	46-47	132
Pierre Lanéry d'Arc	<i>Le Livre d'or de Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 1894)	42-43	35
Martin Le Franc	<i>Le Champion des dames</i> (enluminure, 1451)	35	43
Katri Lehtola	<i>Les journées de Hannu Mäkelä commencent par l'écriture</i> (photographie, 2019)	50	58
Boris Lejeune	<i>La Vocation de Jeanne</i> (sculpture, 2012)	44-45	202
Géraldi Leroy	<i>Charles Péguy l'inclassable</i> (couverture de livre, 2014)	40-41	279
Dominique Le Tourneau	<i>Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 2017) – en coll.	46-47	360
Nathalie Levchenko-Boldyriéva	<i>Serge Brel lors d'une soirée littéraire à la Maison Tchékhov</i> (photographie, 2015)	50	146
Maître du <i>Champion des dames</i>	Martin Le Franc, <i>Le Champion des dames</i> (enluminure, ca. 1460)	35	43
Ottomar Mänd	<i>Preili Fanny v. Siversi portree</i> (tableau, 1939)	50	12
Colard Mansion	Ovide, <i>Les Métamorphoses</i> (enluminure, 1484)	35	52
Gaston et Lucien Manuel	<i>André Suarès</i> (photographie, ca. 1930)	48-49	269
Henri Manuel	<i>Edmond Fleg</i> (photographie, ca. 1930)	50	189
Marevna	<i>Quand finira la guerre ?</i> (dessin, 1916)	44-45	177
Jean Mariette	<i>La Pucelle d'Orléans, d'après Claude Vignon</i> (gravure, 1647)	44-45	156

Juste de' Menabuoi	<i>Le Baptême du Christ</i> (fresque, 1375-1378)	44-45	67
Agence Meurisse	<i>Romain Rolland de face au balcon de sa résidence</i> (photographie, 1914)	44-45	198
Albert Monier	<i>Henri Pourrat</i> (photographie, années 1950)	50	302
Monnaie de Paris	<i>10 euros, avers</i> (pièce, 2016)	50	264
	<i>10 euros, revers</i> (pièce, 2016)	50	265
Jacques Mordellet	<i>Jean Guéhenno d'après photographie</i> (dessin, années 2000)	46-47	234
Gustave Moreau	<i>Jeanne d'Arc, projet de statue</i> (dessins, avant 1898)	29	78
Marc-Édouard Nabe	<i>André Suarès, le condottière</i> (dessin, 1982)	50	164
Mathieu Norri	<i>Polttoroviolta pyhimykseksi. Jeanne d'Arcin oikeusmurha</i> (couverture de livre, 2017) – en coll.	48-49	24
Serge Sergueïévitch Obolensky	<i>Jeanne pucelle de Dieu</i> (couverture de livre, 2013)	46-47	309
Bogdan Ostromęcki	<i>Poezje wybrane</i> (couverture de livre, 1975)	34	73
Léonide Alexandrovitch Ouspensky	<i>Sainte Geneviève</i> (icône, 1984)	48-49	350
Gleb Anatoliévitch Panfilov	<i>Le Début</i> (image de film, 1970)	32	118
Jean-Georges & Pierre Parikas	<i>Artur Adson</i> (photographie, 1930)	36-37	78
Giedrius Paulauskis	<i>50 litų</i> (pièce de monnaie, 2006)	32	35
Charles Péguy	<i>Przedsiönek Tajemnicy Drugiej Cnoty</i> (couverture de livre, 2007)	34	73
	<i>Petit index alphabétique du Catalogue analytique sommaire et Table analytique très sommaire de la sixième série</i> (couverture de livre, 1905)	50	330
Charles Pensée	<i>Jeanne d'Arc</i> (médaillon, 1837)	31	60
	<i>Maison dite d'Agnès Sorel, cour intérieure</i> (lithographie, 1843)	40-41	5
Tullio Pericoli	<i>Ernst Bloch</i> (dessin, 1994)	46-47	134
Bernice B. Perry	<i>Louise Talma composant dans son studio</i> (photographie, 1947)	40-41	227
Éditions Phébus	<i>Catherine Pozzi. Journal. 1913-1934</i> (couverture de livre, 2005)	35	178

Eugène Pirou Photographie	<i>Charles Péguy</i> (photographie, 1897)	48-49	260
Paul Borissovitich Potékhine	<i>Ceuvres poétiques</i> (frontispice, 1911)	50	79
Principauté de Monaco	<i>Charles Péguy. 1873-1914</i> (timbre, 1973)	44-45	6
		46-47	6
		48-49	4
		50	4
Armas Josef Pulla	<i>Jeanne d'Arc, neitsytsoturi</i> (couverture de livre, 1938)	48-49	18
Vladimir Ilitch Raïtssess	<i>Procès de Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 1964) – en russe	48-49	103
	<i>Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 1959) – en russe	48-49	103
	<i>Jeanne d'Arc</i> (couverture de livre, 1982) – en russe	48-49	103
Serge Raslovleff	<i>Les Raslovleff. Histoire d'une lignée fidèle à son Suzerain, dévouée à sa Patrie</i> (couverture de livre 2018)	48-49	356
S. Régis	<i>Edmond Fleg. 1874-1963</i> (médaille, 1968)	46-47	20
Juhani Rekola	<i>Herääminen pimeään</i> (couverture de livre, 2016)	50	44
Élie Éfimovitch Répine	<i>Vladimir Soloviev</i> (dessin, 1891)	33	36
République du Centre	<i>Bernard Guyon</i> (photographie, 1975)	34	16
République française	<i>C. Péguy. 1873-1914</i> (timbre non dentelé, 1950)	44-45	6
		46-47	6
		44-45	6
		46-47	6
		48-49	4
		50	4
Reutlinger	<i>Edmond Rostand en costume d'académicien</i> (photographie, 1901)	48-49	263
	<i>Simone Le Bargy</i> (photographie, 1904)	48-49	293
RIB	<i>Léon Bloy</i> (gravure, 1944)	35	149
Jules Robert	<i>Théophile Gautier</i> (gravure, 1867)	33	28

Jules-Émile Roberty	« La première Jeanne d'Arc de Péguy », <i>Journal de Genève</i> (première page, 1924)	42-43	66
Georges Rouault	<i>André Suarès</i> (lithographie, 1926)	48-49	272
	<i>Notre Jeanne</i> (tableau, 1947-1949), 4 ^e page de couverture	50	c.
Élisabeth Schulz	<i>L'arbre à ichthus</i> (dessin, 2016)	44-45	142
Fanny de Sivers	<i>Kogu mu elu on advendiaeg</i> (couverture de livre, 2018)	50	14
Jiří Škoch	<i>Bohuslav Reynek</i> (photographie, 1968)	44-45	188
Sotheby's	Divers <i>Cahiers de la quinzaine</i> (photographie, 2019)	50	154
Stanislas	<i>François Porché, son fils Alfred-Vladimir, sa femme Catherine née Gaïdoukova à Paris</i> (photographie, 1911)	50	160
Louise Talma	« Mère, voici vos fils... », mesures 1-3 (partition, 1943)	40-41	233
	« Mère, voici vos fils... », mesures 20-22 (partition, 1943)	40-41	234
	« Mère, voici vos fils... », mesures 28-33 (partition, 1943)	40-41	235
	« Adieux à la Meuse », mesures 1-6 (partition, 1945)	40-41	247
	« Adieux à la Meuse », mesures 16-18 (partition, 1945)	40-41	248
	« Ballade », mesures 58-61 (partition, 1945)	40-41	242
	« Ballade », mesures 13-18 (partition, 1945)	40-41	243
	« Ode », mesures 18-21 (partition, 1945)	40-41	244
	« Ode », mesures 30-33 (partition, 1945)	40-41	245
	« Sonnet », mesures 23-27 (partition, 1945)	40-41	238
« Sonnet », mesures 32-35 (partition, 1945)	40-41	239	
Troy Terpstra	<i>Daniel Bensaïd à Lisbonne en 2009</i> (dessin, 2012)	42-43	47
Oswald Tofani	<i>Charité des Étudiants. L'Œuvre de la Butte-aux-Cailles</i> (dessin, 1894)	40-41	203
Théo Théâtre	<i>À quatre dans une chambre</i> (affiche, 2009)	35	190
Bernard Timbal Duclaux de Martin	<i>Paulin Enfert, le jongleur de Dieu</i> (couverture de livre, 2013)	40-41	174
Le Traverseur	<i>Le Jugement poétique de l'honneur féminin</i> (couverture de livre, 1538)	42-43	6

Maurice Utrillo	<i>Sainte-Jeanne d'Arc. D'après Frémiet</i> (tableau, 1937)	46-47	343
	<i>La statue de Jeanne d'Arc d'après Frémiet</i> (tableau, 1926)	46-47	344
Joseph Uzanne	<i>Gabriel Trarieux</i> (gravure, 1911)	50	179
Jean Veber	<i>Henri Ghéon</i> (estampe, 1898)	48-49	285
Véronèse	<i>Jésus parmi les docteurs</i> (tableau, 1566)	46-47	36
Philippe de Vigneulles	<i>Les Cent Nouvelles nouvelles</i> (manuscrit, XVI ^e siècle)	34	216
Claude Vignon	<i>La Pucelle</i> (gravure, 1665)	31	27
François de Villain	<i>Émilie Platter</i> (gravure, 1830)	32	35
Jean Vodaine	<i>Portrait de Joseph Delteil</i> (gravure, 1977)	32	91
Dirck Volckertsz Coornhert	<i>Naboth lapidé</i> (gravure, 1540-1590)	44-45	112
Eugène Viktorovitch Voutchéitch	<i>L'Appel de la Mère-Patrie !</i> (sculpture, 1967)	48-49	63
H. N. Werkman	<i>Omslag. Prière. 1941, Pays-Bas</i> (timbre, 1995)	44-45	8
		46-47	8
		48-49	4
		50	4
Israël Zangwill	<i>Chad Gadya !</i> (couverture de livre, 1904)	44-45	51
<i>Весь мир</i>	<i>Valentin Kataïev</i> (dessin, 1916)	35	188
<i>Казус</i>	<i>Vladimir Ilitch Raïtsses</i> (photographie, 1997)	50	104
<i>МузееМания</i>	<i>Sophie et Boris Préguel à Odessa</i> (photographie, 1902)	50	97
<i>МузееМания</i>	<i>Sophie Préguel au temps du Conservatoire</i> (photographie, 1916-1918)	50	84



Christophe dans le rôle de Guillaume Évrard, en 2019
Film *Jeanne* de Bruno Dumont, d'après Charles Péguy
Photographie d'Hassen Brahiti

Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

1. – octobre 1996, 27 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 24-25 mai 1995* – 60 ex.
- 1 bis. – février 1997, 25 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. I* – 60 ex.
2. – juillet 1997, 65 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. II* – 60 ex.
3. – janvier 1998, 73 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-14 novembre 1996 : t. III* – 60 ex.
4. – novembre 1998, 86 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998 : t. I* – 60 ex.
5. – avril 1999, 65 pp. (BnF 1999-4453) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 1^{er}-5 avril 1998 : t. II* – 60 ex.
6. – mars 2000, 124 pp. (ISSN 1291-8032) : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 15-17 juin 1999* – 80 ex.
- 6 bis. – décembre 2000, 52 pp. : *Péguy en Russie et en Finlande* – 80 ex.
7. – mai 2001, 71 pp. : *Jeanne d'Arc, France et Russie* – 80 ex.
8. – décembre 2001, 115 pp. : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001* – 80 ex.
9. – mai 2002, 53 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. I* – 80 ex.
10. – juillet 2002, 113 pp. (couverture et nom nouveaux) : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* – 270 ex.
11. – décembre 2002, 78 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 20-23 juin 2000, t. II* – 80 ex.
12. – avril 2003, 128 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 4-6 février 2002* – 80 ex.
13. – septembre 2003, 80 pp. : *La Langue* – 80 ex.
14. – décembre 2003, 134 pp. : *Colloque de Helsinki, 24-26 octobre 2002* – 80 ex.
15. – mars 2004, 70 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. I* – 90 ex.
16. – juillet 2004, 46 pp. : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 90 ex.

17. – décembre 2004, 78 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. II* – 90 ex.
18. – avril 2005, 68 pp. : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. I* (avec index 1996-2004) – 100 ex.
19. – juillet 2005, 85 pp. : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004, t. II* – 100 ex.
20. – janvier 2006, 52 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 8-10 avril 2003, t. III ; Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila* – 100 ex.
21. – septembre 2006, 86 pp. : *Session-retraite de Varsovie, 11-14 septembre 2004* – 100 ex.
22. – décembre 2006, 66 pp. : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 120 ex.
23. – mai 2007, 60 pp. : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. I* – 120 ex.
24. – octobre 2007, 64 pp. : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 140 ex.
25. – décembre 2007, 80 pp. : *Colloque de Pieksämäki, 5-6 août 2006, t. II* – 120 ex.
26. – avril 2008, 80 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. I* – 140 ex.
27. – août 2008, 76 pp. : *Nos amis poètes et traducteurs* – 130 ex.
28. – novembre 2008, 76 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 19-21 avril 2005, t. II* – 120 ex.
29. – avril 2009, 80 pp. : *Colloque de Białystok-Varsovie, 8-13 juin 2007* – 120 ex.
30. – septembre 2009, 80 pp. : *Poésies de Pologne* – 130 ex.
31. – décembre 2009, 80 pp. : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, t. I* – 160 ex.
32. – mars 2010, 164 pp. : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, t. II* (avec index 1996-2010) – 140 ex.
33. – septembre 2010, 80 pp. : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-15 mars 2008* – 120 ex.
34. – avril 2011, 258 pages (nouveau format) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* – 120 ex.
35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. I* – 120 ex.
- 36-37. – décembre 2012, 160 pages (parution en numéros doubles) : *Concours de poésies komies ; Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. II ; Documents ; Études ; Poésies* – 120 ex.
- 38-39. – décembre 2013, 178 pp. : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – 120 ex.

40-41. – décembre 2014, 282 pp. (nouveau siècle) : *Œuvres de prose ; Œuvres poétiques ; Document ; Études* – 140 ex.

42-43. – décembre 2015, 296 pp. : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – 140 ex.

44-45. – décembre 2016, 206 pp. : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. I* – 160 ex.

46-47. – décembre 2017, 364 pp. : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. II* – 140 ex.

48-49. – décembre 2018, 362 pp. : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – 140 ex.

50. – décembre 2019, 398 pp. : *Estonie ; Finlande ; Russie ; France ; Catalogue* – 140 ex.



Le *Porche* accueille volontiers tout nouveau collaborateur : n'hésitez pas à nous demander notre protocole de rédaction et à soumettre vos propositions d'articles en .rtf par courriel (*vromain@gmail.com*) – illustrations jointes à l'envoi. L'article sera accompagné des nom(s), prénom(s), titres et coordonnées de l'auteur.

L'article paru n'engage que la responsabilité de son auteur.

Manuscrits et tapuscrits ne sont pas retournés, sauf accord spécifique préalable.

Abréviations bibliographiques

Sur Jeanne d'Arc

PCI, *II*, *III* = *tomes I, II, III du Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Tisset & Yvonne Lanbers, Klincksieck, « Société de l'histoire de France », 1960-1971

PN I, II, III, IV, V = *tomes I, II, III, IV, V du Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Duparc, « Société de l'histoire de France », Klincksieck, 1977-1988

PQ I, II, III, IV, V, VI = *tomes I, II, III, IV, V des Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, éd. Jules Quicherat, Renouard, 1841-1849 ; *tome VI*, éd. Pierre Lanéry d'Arc, Picard, 1889

Sur Charles Péguy

A, B, C = *tomes I, II, III des Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1992

BACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Bulletin d'informations et de recherches*

CACP = *Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*

CJA = *Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans*

CPO = *Centre Charles-Péguy d'Orléans*

CQ = *Cahiers de la quinzaine*

FACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Feuillet mensuels*

P₁ et *P₂* = *Œuvres poétiques complètes*, éd. Marcel Péguy & Julie Sabiani, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975 [*P₁*] ; éd. Claire Daudin, Pauline Bruley, Jérôme Roger & Romain Vaissermann, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014 [*P₂*]